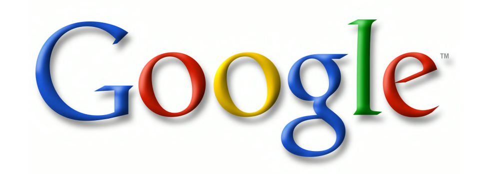
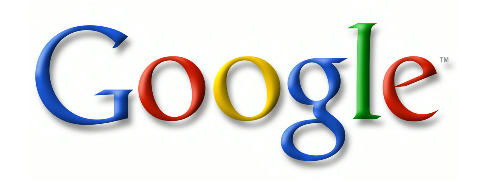
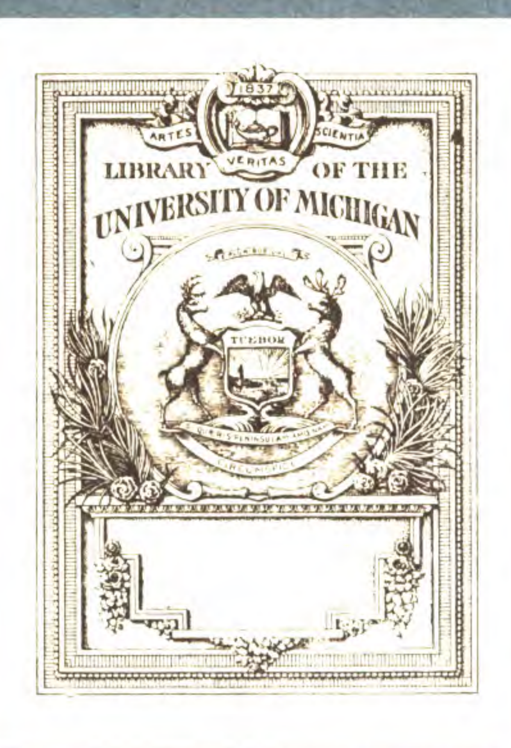




Félix Hémon

Œuvres diverses de La Fontaine





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



ŒUVRES DIVERSES

DE

LA FONTAINE

ŒUVRES DIVERSES

DE

LA FONTAINE

PAR

FÉLIX HÉMON

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1894



AVERTISSEMENT

Ce livre a été inspiré par une affection désintéressée pour La Fontaine, car il ne répond, dans son ensemble, à aucun programme. Et pourtant il est destiné au public scolaire autant qu'au grand public; et il comblera peut-être — sous la forme de cette édition ou d'une autre, peu importe — une lacune trop visible dans la littérature classique. Nos élèves ne connaissent guère de La Fontaine que ses *Fables*, auxquelles on ajoute parfois *Philémon et Baucis;* et il est vrai que c'est aux *Fables* qu'il faut toujours revenir. Mais ce n'est pas dans la fable seule que le souple génie du poète se fait admirer : dans l'épître en vers, dans la lettre mêlée de vers et de prose, il est sans rival en son temps. On étudie d'assez près dans les classes les épîtres de Boileau; plus légères d'allure, plus variées de ton, les Épîtres de La Fontaine méritent mieux que de figurer à l'état de fragments dans les recueils de morceaux choisis. Sa correspondance et bien des pièces diverses valent aussi qu'on les fasse entrer dans le grand courant de nos lectures, de nos explications classiques. Nos programmes gagneraient à être élargis et renouvelés par l'introduction, non pas d'auteurs nouveaux, mais de parties nouvelles des auteurs qui nous sont familiers,

dont plus d'un aspect pourtant nous échappe quelquefois. Mais l'œuvre de La Fontaine est bien considérable; surtout elle est bien mêlée. Parce qu'on ne peut la lire tout entière, est-on condamné à en ignorer toute une partie, très savoureuse et très saine? Nous ne l'avons pas pensé, et nous avons cru rendre service aux lecteurs de tout ordre en dégageant des *Œuvres complètes* les œuvres particulières, qu'on n'y va point chercher sans inconvénient de plus d'un genre. Même dans les pièces que nous donnons, quelques coupures ont été nécessaires; mais elles n'en altèrent jamais le sens. D'autres, pour des raisons diverses, n'ont fourni que quelques vers, groupés dans une Introduction qui a été refondue et qui embrasse l'œuvre entière.

Nous serions assez heureux si ce livre apportait au public mondain ou scolaire un moyen de mieux comprendre et des raisons pour aimer plus encore le plus français de nos poètes.



L'ŒUVRE DE LA FONTAINE

EN DEHORS DES FABLES

Si toutes les œuvres de La Fontaine n'ont pas la popularité de ses *Fables*, toutes nous aident à comprendre quelle place à part il occupe dans la littérature de son temps. A n'étudier que les *Fables*, on prendrait une idée suffisante de ce qu'il a été dans la maturité de son génie; mais par quels degrés a passé le poète gaulois pour devenir le poète classique, on l'ignorerait si l'on ignorait ses poésies diverses et ses lettres, et l'on ne rendrait pas justice, d'autre part, à certaines œuvres de sa maturité même, égales aux meilleures des Fables. On confond trop volontiers dans une même formule admirative les grands écrivains du XVIIe siècle, souvent très différents d'époque et d'inspiration. Chez quelques-uns, il est vrai, surtout chez ceux de la seconde partie du siècle, il est moins utile de remonter aux origines : ils se sont vite dégagés et de l'influence étrangère, et de l'influence du XVIe siècle, et de celle aussi du XVIIe siècle commençant, c'est-à-dire du précieux et du burlesque, de l'emphatique et

du trivial. Mais d'autres les avoisinent dont les œuvres, plus inégales et plus variées, sont comme les anneaux de la chaîne qui relie « maître Clément » à Racine, et « maître François » à Boileau. Entre tous, La Fontaine, précisément parce qu'il a mis plus de temps à rompre avec le goût de l'âge précédent (il a quarante-sept ans, quand paraît le premier recueil des *Fables*), nous permet de saisir, dans son œuvre mêlée et pittoresque, les éléments distincts, mais assimilables, dont la fusion a formé le génie français.

I

A ce point de vue, il ne faut pas trop dédaigner même ses essais dramatiques. Il est curieux de remarquer qu'il a débuté par une traduction libre de Térence, et que, dans la seconde partie de sa vie, il est revenu au théâtre, pour lequel il semble peu fait. Ne parlons point de son *Achille*, pâle essai de tragédie, dont il écrivit seulement deux actes : Achille, amoureux de Briséis, y fait vis-à-vis à Patrocle, épris d'une certaine Lydie. N'accordons pas non plus trop d'importance à ses opéras. Celui de *Daphné*, que Lulli devait animer de sa musique, ne fut jamais représenté. Ami de Boileau, La Fontaine y met ce couplet dans la bouche d'un poète qui ressemble fort à notre satirique :

Comment faire
Pour se taire ?



Le monde est plein de sots de l'un à l'autre bout,
Le passé, le présent et l'avenir surtout.
Comment faire
Pour se taire ?

Ce poète satirique succède à un poète héroïque qui, après la métamorphose de Daphné en laurier, annonce la gloire future de Louis XIV, dans un décor ainsi décrit :

Le Parnasse se découvre au fond. Quelques Muses sont assises en divers endroits et quelques poètes à leurs pieds. Sur le sommet, le palais du Dieu se fait voir. Les deux côtés du théâtre sont deux galeries qui ressemblent à celles où on étale des raretés les jours de fêtes et les jours de foires. Là sont les archives du Destin. L'architecture est ornée de feuilles de laurier. Sous chaque portique est un buste ; il y en a neuf de conquérants, et autant de poètes ; les conquérants d'un côté, les poètes de l'autre. Les conquérants sont : Cyrus, Alexandre, etc. ; et les poètes sont : Homère, Anacréon, Pindare, Virgile, Horace, Ovide, l'Arioste, le Tasse et Malherbe. Apollon a voulu que l'avenir fût montré en faveur de cette fête.

Un poète héroïque commence les jeux, et chante ceci :

Quel prince offre à mes yeux des lauriers toujours verts ?
Je vois dans l'avenir cent potentats divers
Lui disputer en vain l'honneur de la victoire.
O toi, fils de Latone, amour de l'univers,
Protecteur des doux sons, des beaux-arts, des bons vers,
Aide-nous à chanter sa gloire.

Nous n'avons qu'un fragment de *Galatée*, assez long pour nous faire sentir combien le poète eût affadi la tragique rivalité du berger Acis et du cyclope Polyphème. En revanche, nous avons *Astrée* tout entière[1]. Comme le titre l'indique, c'est un souvenir du roman de d'Urfé, que La Fontaine lisait avec passion « étant petit enfant », et qu'il relisait encore

1. *Astrée*, tragédie lyrique en trois actes, musique de Colasse, fut jouée sur la scène de l'Opéra, le 28 novembre 1691, avec un succès médiocre. *Daphné* est de 1674; *Galatée* est de 1681.

« ayant la barbe grise ». Nous sommes menés sur les bords du Lignon, où les druides célèbrent la fête du gui l'an neuf. Le sujet est la brouille, puis la réconciliation de la bergère Astrée et de Céladon, son fidèle berger, qui, soupçonné par elle, se fait aussitôt « du trépas un funeste devoir », et se jette dans le Lignon, mais ne réussit pas à y trouver la mort. Dans le Prologue, placé sur les bords de la Seine, avec Marly dans l'éloignement, Apollon chante la gloire de « Louis ».

Toutefois, La Fontaine est moins dépaysé dans l'opéra que dans la tragédie. Un profond instinct du rythme, une science véritable du vers libre, dans ses combinaisons les plus imprévues et les plus naturelles, une rare fraîcheur d'imagination, eussent fait de lui peut-être un rival de Quinault, s'il s'en était donné la peine. Il est vrai qu'il tournait tout à la pastorale. Les plus jolis vers d'*Astrée* sont des vers de nature ; parfois sur le fond banal se détache et brille une poétique réminiscence.

PHYLLIS

Retirons-nous aussi, quittons cette demeure ;
La peur m'y saisit à toute heure.
Il est tard, et chacun s'en retourne aux hameaux ;
L'ombre croît en tombant de nos prochains coteaux ;
Rejoignons ces bergers ; déjà la nuit s'avance,
Dans ces lieux règne le silence.

Une seule des cinq comédies attribuées à La Fontaine est incontestablement de lui seul ; c'est aussi la première de beaucoup en date, *Clymène*. Mais est-ce bien une comédie ? Elle n'est pas même distribuée en

scènes. Aucune action ; mais de la légèreté, de la grâce, je ne sais quoi de flottant, qui n'est pas sans charme, et des traits délicats :

> Ce qu'on n'a point au cœur, l'a-t-on dans ses écrits ?

N'est-ce pas justement pour ce motif que le poète, n'étant point ému, n'a pas été fort émouvant ? C'est là qu'est le vers fameux :

> Il me faut du nouveau, n'en fût-il point au monde !

Qu'y a-t-il de nouveau dans *Clymène ?* Peut-être l'accent personnel, qui se trahit malgré tout, comme dans telle épigramme aiguisée contre les amants transis. Clymène n'épargne pas les ironies à son soupirant Acante :

> « Vraiment vous l'entendez, avecque vos hélas !
> Dit la belle. Apprenez à soupirer plus bas. »

Ce qui est plus nouveau encore, à coup sûr, c'est d'entendre Apollon, dialoguant avec les Muses sur le Parnasse, citer avec éloge, non seulement Horace, mais encore Marot et Voiture. Les goûts littéraires du poète éclatent naïvement ici. Cet Apollon, si au courant des choses modernes, si dégoûté de tout ce qui est banal, c'est le poète lui-même, n'en doutons pas. Le cadre mythologique est factice ; mais la causerie, souple et vive, se replie en charmants détours ou s'échappe en capricieuses fantaisies.

Les quatre autres comédies, selon une tradition assez incertaine, ont été écrites en collaboration avec l'acteur-auteur Champmeslé. Ce sont : *Ragotin,*



souvenir du *Roman comique* de Scarron ; *le Florentin*, farce dans le goût de la première manière de Molière ; *la Coupe enchantée*, sorte de fabliau, étendu en comédie ; *Je vous prends sans vert*, bluette insignifiante. De nos jours, *la Coupe enchantée* a été reprise. Elle n'est pas seule à mériter cet honneur : une scène au moins du *Florentin* est d'un comique excellent[1]. Si le caractère du jaloux Harpajème est un peu chargé, celui de sa mère, Agathe, femme de sens rassis, qui prodigue en vain à son fils les conseils de son expérience indulgente, est marqué de traits précis.

> Nos petites façons amollissent les âmes,
> Et les hommes ne sont que ce qu'il plaît aux femmes.

Le difficile est de faire ici la part des deux collaborateurs. Champmeslé, avec sa verve un peu grosse, se fait reconnaître çà et là, par exemple dans ce couplet d'Harpajème, d'une férocité extravagante :

> J'ai besoin de sa mort. A tout examiner,
> Le moyen le plus sûr est de l'assassiner.
> J'ai donc, pour cela, fait construire une machine :
> Je la ferai poser dans la chambre voisine.
> Pressé par son amour, Timante s'y rendra ;
> Mais, au lieu d'y trouver Hortense, il s'y prendra.
> Alors tout à mon aise, ayant en main ma dague,
> Je vous la plongerai dans son sein, zague, zague,
> Et le tuerai, ma mère, avec plaisir, Dieu sait !
> Ensuite on le mettra dans ma cave : « *Hic jacet*[2]. »

C'est Champmeslé aussi, bien plutôt que La Fon-

1. Voyez cette scène, à la fin de ce recueil. Je ne mentionne que pour mémoire les *Rieurs du Beau-Richard*, sorte de conte dramatique, écrit par La Fontaine jeune ; et le *Veau perdu* qui paraît être de Champmeslé seul.

2. *Ci-gît*, formule d'inscription tumulaire.



taine, qu'on rencontre à chaque pas dans *Ragotin*, dont le héros se croit obligé d'être poète parce que sa mère était filleule du poète Garnier. Il est vrai que les physionomies des comédiens errants sont esquissées avec quelque relief. Voici le jeune « le Destin », qui rappelle avec orgueil à quel point les comédiens sont estimés en France ; voici le vieux la Rancune, qui est jaloux de son camarade plus applaudi et plus aimé :

Je l'ai toujours haï, car il a du mérite.

Le nom de La Fontaine protège seul, près de la postérité, quelques-uns de ces essais dramatiques où peut-être il n'est pour rien, et la seule comédie durable qu'il ait écrite, c'est celle des *Fables*. Mais, il n'est pas sans intérêt de l'observer, c'est longtemps après les *Fables* que ces dernières comédies ont été représentées. La Fontaine vieilli semble revenir aux erreurs de sa jeunesse. Au fond, il a toujours été le même, indépendant avec délices, en plein triomphe de la règle. Boileau a pu le compter un moment parmi ses amis, jamais parmi ses disciples.

II

Du moins, une de ces pièces, *Daphné*, nous a valu quelques-uns des vers les plus piquants du poète. Là même où il est satirique, il l'est sans cruauté



d'ordinaire. Si l'on met à part quelques pièces épigrammatiques, comme la *Ballade sur Escobar :*

> Escobar sait un chemin de velours,

on ne trouve guère qu'une satire bien franche dans l'œuvre entière de La Fontaine : c'est le *Florentin*, qu'il ne faut pas confondre avec la comédie qui porte le même titre. Le Florentin dont il s'agit ici, c'est Lulli, qui, après avoir demandé à La Fontaine un livret d'opéra, oublia un peu vite l'engagement pris.

> Le Florentin
> Montre à la fin
> Ce qu'il sait faire.
> Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, et fait bien:
> Car un loup doit toujours garder son caractère,
> Comme un mouton garde le sien.
> J'en étais averti; l'on me dit : Prenez garde!
> Quiconque s'associe avec lui se hasarde;
> Vous ne connaissez pas encor le Florentin.

Le bonhomme se plaint, mais avec un sourire. On croit voir, on voit, en face l'un de l'autre, le rêveur à la barbe grise et le souple Florentin.

> Le mâtin s'en vint réveiller
> *Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe grise,*
> *Qui ne devait en nulle guise*
> *Être dupe : il le fut et le sera toujours.*
> *Je me sens né pour être en butte aux méchants tours.*
> Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guère.
> Celui-ci me dit : « Veux-tu faire,
> Presto, presto, quelque opéra,
> Mais bon? Ta Muse répondra
> Du succès par-devant notaire.
> Voici comment il nous faudra
> Partager le gain de l'affaire :



Nous en ferons deux lots : l'argent et les chansons;
L'argent pour moi, pour toi les sons.
Tu t'entendras chanter; je prendrai les testons[1].
Volontiers je paie en gambades;
J'ai huit ou dix trivelinades[2]
Que je sais sur mon doigt : cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand seigneur. »
Peut-être n'est-ce pas tout à fait sa harangue;
Mais, s'il n'eut ces mots sur la langue,
Il les eut dans le cœur. Il me persuada;
A tort, à droit[3] me demanda
Du doux, du tendre, et semblables sornettes,
Petits mots, jargon d'amourettes,
Confits au miel; bref il m'enquinauda[4].
Je n'épargnai ni soins ni peines
Pour venir à son but et pour le contenter.
Mes amis devaient m'assister;
J'eusse, en cas de besoin, disposé de leurs veines.
« Des amis! disait le glouton,
En a-t-on?
Ces gens te tromperont, ôteront tout le bon,
Mettront du mauvais en la place. »
Tel est l'esprit du Florentin,
Soupçonneux, tremblant, incertain,
Jamais assez sûr de son gain,
Quoi que l'on dise ou que l'on fasse.

A ces pressantes instances succédèrent le silence et l'abandon. La Fontaine se venge ou plutôt essaye de se venger, car il a besoin d'un effort pour se mettre en colère.

Voilà l'histoire en gros ; le détail a des suites
Qui valent bien d'être déduites.

1. Le teston, monnaie supprimée sous Louis XIII, valut, selon les temps, de dix à dix-neuf sous.

2. *Trivelinades*, bouffonneries, de Trivelin, nom d'un acteur de l'ancienne troupe italienne.

3. *A tort, à droit*, proprement : sans examiner si on le fait justement ou injustement; par extension : sans discernement ; à tort et à travers.

4. *Enquinauder*, faire quinaud (confus), tromper. D'autre part, Quinault était le collaborateur ordinaire de Lulli; d'où le jeu de mots : me fit *quinault*.



Mais j'en aurais pour tout un an,
Et je ressemblerais à l'homme de Florence,
Homme long à conter, s'il en est un en France.
Chacun voudrait qu'il fût dans le sein d'Abraham ;
Son architecte, et son libraire,
Et son voisin, et son compère,
Et son beau-père,
Sa femme, et ses enfants, et tout le genre humain.
Petits et grands, dans leurs prières,
Disent, le soir et le matin :
Seigneur, par vos bontés pour nous si singulières,
Délivrez-nous du Florentin !

Cet accès, à peu près unique, de méchanceté parut étrange à ceux qui connaissaient le bonhomme. La sœur de Mme de Montespan, Mme de Thiange, lui en fit un doux reproche.

Vous trouvez que ma satire
Eût pu ne se point écrire,
Et que tout ressentiment,
Quel que soit son fondement,
La plupart du temps peut nuire,
Et ne sert que rarement.
J'eusse ainsi raisonné si le ciel m'eût fait ange,
Ou Thiange.
Mais il m'a fait auteur : je m'excuse par là.

Il se calomnie : jamais il ne fut « auteur » ; mais quoi ! il a eu, il a encore, et le dit, l'ambition de « travailler pour le roi » ; il offre de corriger *Daphné*, il a recours à l'intercession de Mme de Thiange. La satire est déjà bien loin. Une réconciliation fut ménagée entre La Fontaine et Lulli, et la preuve que le poète ne garda pas rancune au musicien, c'est qu'il écrivit pour lui dans la suite deux dédicaces. Mais *Daphné* resta dans l'ombre. Le poète de la na-



ture (ici bien arrangée) n'était pas à la mode de la cour :

> J'introduisais d'abord des bergers, et le roi
> Ne se plaît à donner qu'aux héros de l'emploi.

Ainsi, une fois il fut méchant, dans la mesure où il pouvait l'être, et il n'y revint pas. Gardons-nous cependant de nous le représenter trop uniformément bonhomme, et de trop attendrir une physionomie où l'œil distrait sait fort bien, à l'occasion, s'éclairer d'un sourire narquois.

III

Dans les poèmes où le sentiment de l'antiquité peut s'unir à la finesse moderne, La Fontaine est antique et moderne à la fois, mais non pas toujours sans contradiction ni sans effort. Longtemps on le voit soumis aux influences très diverses qui dominaient alors la ville et la cour. *Adonis* se ressent de l'inexpérience du poète : Ovide et le chevalier Marini, voilà les dangereux modèles que La Fontaine se proposait encore vers l'âge de trente-six ans. Il ne faut voir dans ce poème que les promesses incertaines d'un talent qui éprouve ses forces. Dès les premiers vers, le poète nous désarme par l'ingénuité de son aveu.

> Je n'ai pas entrepris de chanter dans ces vers
> Rome ni ses enfants vainqueurs de l'univers,
> Ni les fameuses tours qu'Hector ne put défendre,
> Ni les combats des dieux aux rives du Scamandre.



Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix;
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Écho, les Zéphyrs, et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.

Tout sera donc tourné à la pastorale; mais, ce genre une fois accepté, on ne reste pas insensible à certains traits.

Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grâce, plus belle encor que la beauté.

Il y a quelque grandeur même dans cette peinture du sanglier monstrueux qui sera tout à la fois la victime et le meurtrier du bel Adonis.

Au fond du bois croupit une eau dormante et sale :
Là, le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle exhale;
Il s'y vautre sans cesse, et chérit un séjour
Jusqu'alors ignoré des mortels et du jour.....
Tâcher de le surprendre est tenter l'impossible;
Il habite en un fort, épais, inaccessible;
Tel on voit qu'un brigand fameux et redouté
Se cache après ses vols en un antre écarté,
Fait des champs d'alentour de vastes cimetières,
Ravage impunément des provinces entières,
Laisse gronder les lois, se rit de leur courroux,
Et ne craint point la mort, qu'il porte au sein de tous.
L'épaisseur des forêts le dérobe aux supplices.
C'est ainsi que le monstre a ces bois pour complices;
Mais le moment fatal est enfin arrivé,
Où, malgré sa fureur, en son sang abreuvé,
Des dégâts qu'il a faits il va payer l'usure.
Hélas! qu'il vendra cher sa mortelle blessure!

Mais, dans le récit de la chasse, dans ses épisodes, trop multipliés, on sent un effort pour s'élever au



ton héroïque, et l'on regrette que La Fontaine ait consumé, comme il le dit avec candeur dans son Avertissement, presque tout son fonds d'imagination, de science et d'art, dans « l'embellissement » de cette idylle. Rassurons-nous : il lui en restera encore pour les *Amours de Psyché*, deux livres mêlés de prose et de vers, qui sont d'un art plus mûr, malgré les longueurs et les erreurs de ton. Déjà traité par Apulée en conte merveilleux, ce mythe gracieux devient sous la plume de La Fontaine un roman d'aventures, tantôt galant, tantôt légèrement ironique. Qu'on en juge par ce dialogue entre Jupiter et Cupidon.

« Mon fils, dit Jupiter en l'embrassant, le rang que vous m'avez demandé pour votre épouse n'est pas une chose si aisée à accorder qu'il vous semble. Nous n'avons parmi nous que trop de déesses. C'est une nécessité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de votre épouse étant telle que vous dites, ce sera des sujets de jalousie et de querelles, lesquelles je ne viendrai jamais à bout d'apaiser. Il ne faudra plus que je songe à mon office de foudroyant; j'en aurai assez de celui de médiateur pour le reste de mes jours. Mais ce n'est pas ce qui m'arrête le plus. Dès que Psyché sera déesse, il lui faudra des temples aussi bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuera notre portion. Déjà nous nous morfondons sur nos autels, tant ils sont froids et mal encensés, Cette qualité de dieu deviendra à la fin si commune, que les mortels ne se mettront plus en peine de l'honorer.

— Que vous importe? reprit l'Amour : votre félicité dépend-elle du culte des hommes? Qu'ils vous négligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas ici heureux et tranquille, dormant les trois quarts du temps, laissant aller les choses du monde comme elles peuvent, tonnant et grêlant lorsque la fantaisie vous en vient? Vous savez combien quelquefois nous nous ennuyons : jamais la compagnie n'est bonne s'il n'y a des femmes qui soient aimables. Cybèle est vieille; Junon, de



mauvaise humeur; Cérès sent sa divinité de province, et n'a nullement l'air de la cour; Minerve est toujours armée; Diane nous rompt la tête avec sa trompe; Pomone est ennemie de l'oisiveté et a toujours les mains rudes. Flore est agréable, je le confesse; mais son soin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures. L'Aurore se lève de trop grand matin, on ne sait ce qu'elle devient tout le reste de la journée. »

C'est de la mythologie accommodée à l'usage des ruelles. Vénus est une femme acariâtre, une mère coquette, qui se dépite qu'on lui trouve déjà « l'air d'une aïeule »; on ne comprend pas pourquoi, après s'être montrée si longtemps implacable, elle cède à la fin. La résignation de Psyché dévouée au monstre, ses adieux à ses parents, sont touchants. Mais, lorsqu'elle est transportée dans le palais mystérieux, lorsqu'on la pare d'habits magnifiques, elle est tout entière à la joie « de se voir si brave et de se regarder dans les miroirs dont le cabinet était plein ». Curieuse, elle veut « tout voir à la fois »; consciente de sa beauté, elle se plaît à « rencontrer partout son portrait ou bien sa statue ». Elle a de l'esprit, mais un esprit parfois subtil, toujours inquiet. Pour se distraire elle invente chaque jour des jeux nouveaux : danses de nymphes, couronnées d'œillets et de roses; vraies batailles de fleurs; défis de rossignols; combats navals de cygnes, tournois et joûtes de poissons; comédie, comédie surtout, et dans sa perfection : « Jugez si on y épargnait les machines, les musiques, les beaux habits, les ballets des anciens et les nôtres. » C'est une femme moderne, aux goûts délicats. Quand sa curiosité l'a perdue, elle trouve dans son désespoir des accents d'une mélancolie pénétrante :



Que nos plaisirs passés augmentent nos supplices!
Qu'il est dur d'éprouver, après tant de délices,
Les cruautés du sort!
Fallait-il être heureuse avant d'être coupable?
Et si de me haïr, Amour, tu fus capable,
Pourquoi m'aimer d'abord?

Mais qu'on lui fasse observer « que l'affliction diminuerait sa beauté, qui était le seul bien qui lui restait », et la voilà presque consolée.

Si pourtant on ne demande pas au poète cette intelligence des choses antiques que les modernes ont péniblement conquise, à travers les formes convenues on saisira l'impression originale. Par exemple, si le poète écrit :

La Nuit vient sur un char conduit par le Silence,

on comprendra que l'expression seule a vieilli, et que le sentiment est resté vrai. C'est le poète moqueur qui dira des poètes habitants des Champs Élysées : « Ils étaient sous de beaux ombrages, se récitant les uns aux autres leurs poésies, et se donnant des louanges continuelles, sans se lasser. » Mais c'est l'homme qui s'offre à nous au début aussi bien qu'à la fin du poème. Nul prologue plus attachant que celui du livre Ier, où les quatre amis[1], dont un lira son poème nouveau, dont les trois autres l'écouteront, — quels auditeurs et quels juges! — sont réunis dans les jardins de Versailles. Ce n'est pas là un de ces cadres factices qui sont bientôt oubliés. Les amis ne se laissent jamais perdre de vue, entremêlent la lecture

1. La Fontaine, Racine, Boileau, Molière ou plus probablement Chapelle.



de réflexions admiratives ou ironiques, engagent même une longue discussion sur le rire et les pleurs. Polyphile — c'est La Fontaine lui-même — a, entre tous, sa physionomie distincte. On sourit de l'entendre dire : « J'ai toujours cru, et je crois encore que le sommeil est une chose invincible. » On partage presque son épicurisme, tant il lui donne de charme dans l'invocation à la Volupté, qui termine le poème. On se plaît à voir s'ouvrir, au milieu de tel épisode un peu lent, une échappée sur la nature : « C'était une grotte assez spacieuse, où, dans un bassin taillé par les seules mains de la nature, coulait le long d'un rocher une eau argentée, et qui, par son bruit, invitait à un doux sommeil » (toujours le « somme » cher au poète!)..... Ce mont, revêtu de chênes aussi vieux que lui, et tout plein de rocs, présentait aux yeux quelque chose d'effroyable, mais de charmant. » Il n'y a guère que La Fontaine, en son temps, qui puisse trouver charmant un site effroyable. Du reste, cette affreuse solitude, il la peuple d'ermites fort civilisés. Un vieillard y a fui le monde dans une grotte, mais non sans avoir pris soin de détruire les arbres qui pouvaient nuire à la vue.

Psyché était imitée du rhéteur africain Apulée; les *Filles de Minée* et *Philémon et Baucis* sont imités d'Ovide, et d'Ovide compliqué, pour le premier poème, d'un conte de Boccace et d'une inscription antique. Si l'on a peine à s'intéresser au sort d'Adonis, l'amant de Vénus, victime d'un sanglier farouche, on s'intéresse moins encore au malheur de ces belles causeuses, coupables d'impiété envers Bacchus, et cruellement

punies. Le premier de leurs récits, celui de Pyrame et Thisbé, si souvent repris par les poètes, semble aussi le meilleur. On y trouve des vers au moins ingénieux.

L'ombre et le jour luttaient dans les champs azurés...
Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements,
Dernier trait de pudeur à ses derniers moments.

La Fontaine n'a pu se dispenser de prêter à l'une des filles de Minée son horreur du mariage :

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire :
Jugez par le meilleur quel peut être le pire...

Mais il a couronné le poème par ce vers d'une irréprochable orthodoxie..... païenne :

Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.

Comme par une invincible attraction — produite peut-être par l'étonnement et le contraste — La Fontaine glorifie encore la fidélité conjugale et la piété envers les dieux dans *Philémon et Baucis*, le plus exquis de ses poèmes antiques, et qui serait parfait, s'il ne l'avait dédié, avec une étrange inconscience, au duc de Vendôme. Ici encore, c'est Ovide qu'il imite, mais Ovide dans ses bons jours, et les meilleurs traits aiguisés par Ovide paraissent froids à côté de ceux que trouve en se jouant La Fontaine.

IV

Le même charme ne s'attache point aux poèmes modernes. C'est que La Fontaine n'était plus soutenu ici par les souvenirs et le culte de l'antiquité; c'est

aussi et surtout que ces œuvres étaient pour la plupart des œuvres de commande, où son génie spontané se sentait mal à l'aise. Le *Songe de Vaux* n'est composé que de fragments, en vers ou prose, destinés à glorifier Fouquet, l'heureux possesseur de tant de merveilles, puis restés en suspens et publiés longtemps après la disgrâce dont Fouquet fut frappé. Ces morceaux mal liés abondent pourtant en vers pittoresques. Mais presque partout on sent la contrainte d'une tâche acceptée sans enthousiasme, exécutée sans conviction. Puis, l'influence de Voiture y est encore dominante, comme dans ces « Aventures d'un saumon et d'un esturgeon », où Mathieu Marais découvre, avec un peu de complaisance, les mérites du futur auteur des *Fables*.

Cela vous semble nouveau
Que des poissons, qui nagent en grande eau,
S'en aillent si loin se faire
Une prison volontaire,
Et renoncent pour elle à leur pays natal,
Quand la prison serait un palais de cristal.
En effet, il n'est personne
Qui d'abord ne s'en étonne :
Car ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir
Du lieu de notre naissance;
Sans nous vanter, et sans mentir,
Nous y trouvions en abondance
De quoi soûler nos appétits :
Si les gros nous mangeaient, nous mangions les petits,
Ainsi que l'on fait en France,

Comment La Fontaine fut-il amené à écrire la *Captivité de saint Malc*, poème édifiant, dédié au cardinal de Bouillon, et qui commence par une pieuse



invocation à la Vierge? On dit qu'il s'attela à cette ingrate entreprise sur la prière de messieurs de Port-Royal, et il est certain qu'il cite, à la fin de son poème, les *Vies des Pères du désert,* par Arnauld d'Andilly. Mais il n'était janséniste que par ses amitiés, et sa piété manque de souffle. Sainte-Beuve ne partage point l'admiration de J.-B. Rousseau pour cet exercice de pénitence imposé au poète gaulois : « C'était dur de donner ce pensum de *saint Malc* à La Fontaine. Il a fait de son mieux; mais on s'aperçoit trop que l'ennui l'a pris en obéissant. La Fontaine était de tous les hommes le moins fait pour s'attacher à Port-Royal : il était adonné à la nature. » Ce bon saint Malc, pourtant, aimait la solitude et les bêtes : comme Jean de La Fontaine, qui, d'ailleurs, suit ici saint Jérôme, il ne dédaignait pas de contempler l'enterrement d'une fourmi.

Malc à ces sentiments donnait un jour des pleurs :
Les larmes qu'il versait faisaient courber les fleurs.
Il vit auprès d'un tronc des légions nombreuses
De fourmis qui sortaient de leurs cavernes creuses.
L'une poussait un faix; l'autre prêtait son dos :
L'amour du bien public empêchait le repos.
Les chefs encourageaient chacun par leur exemple.
Un du peuple étant mort, notre saint le contemple
En forme de convoi soigneusement porté
Hors des toits fourmillants de l'avare cité.
« Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre :
Ce n'est pas pour soi seul qu'ici-bas on doit vivre;
Vos greniers sont témoins que chacune de vous
Tâche à contribuer au commun bien de tous. »

C'est avec la même complaisance que, dans *Psyché,* le poète appuyait sur un trait particulier de la légende



et montrait les fourmis qui accourent, innombrables, au secours de l'héroïne, condamnée à trier un tas de blé où les grains les plus divers étaient confondus :

Il en part du couchant des nations entières ;
Le nord ni le midi n'ont plus de fourmilières,
Il semble qu'on en ait épuisé l'univers :
Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts ;
Maint vieux chêne en fournit des cohortes nombreuses ;
Il n'est arbre mangé qui sous ses voûtes creuses
Souffre que de ce peuple il reste un seul essaim :
Tout déloge ; et la terre en tire de son sein.
L'éthiopique gent arrive, et se partage.
On crée en chaque troupe un maître de l'ouvrage.
Il a l'œil sur sa bande ; aucun n'ose faillir,
On entend un bruit sourd ; le mont semble bouillir.

Mais, en dehors de cet amour pour les bêtes, quel sentiment un peu vif peut atténuer pour nous l'ennui de cette œuvre ? De loin en loin quelque paysage est entrevu :

Dès que l'aube empourprait les bords de l'horizon,
Ils menaient leurs troupeaux loin de toutes approches.
Malc aimait un ruisseau coulant entre des roches.
Des cèdres le couvraient d'ombrages toujours verts.
Ils défendaient ce lieu du chaud et des hivers.
De degrés en degrés l'eau tombant sur des marbres
Mêlait son bruit aux vents engouffrés dans les arbres.
Jamais désert ne fut moins connu des humains :
A peine le soleil en savait les chemins.
La bergère cherchait les plus vastes campagnes.
Là ses seules brebis lui servaient de compagnes :
Les vents en sa faveur leur offraient un air doux ;
Le Ciel les préservait de la fureur des loups,
Et, gardant leurs toisons exemptes de rapines,
Ne leur laissait payer nul tribut aux épines.
Dans les dédales verts que formaient les halliers,
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers,
Présentaient aux troupeaux une pâture exquise.



Il n'est qu'un moyen de rendre une justice relative au poème de *saint Malc*, c'est de lire après lui le poème, plus étrange encore, du *Quinquina*. Le remède du quinquina, nouvellement répandu, était alors à la mode; le médecin François de la Salle, dit Monginot, avait publié son traité *De la guérison des fièvres par le quinquina*. Il était l'ami de La Fontaine; mais le poème était dédié à la duchesse de Bouillon, et c'est elle sans doute qui l'aura demandé. Sa sœur, la duchesse de Mazarin, faisait grand cas de l'Anglais Tabor, dit Talbot, le propagateur du quinquina en France. Ce « guérisseur » avait rendu à la santé le dauphin, Condé, Colbert, et La Fontaine n'a garde d'oublier ces cures illustres. Ce n'est pas sans hésitation qu'il aborde ce sujet,

Matière non encor par les Muses traitée,
Route qu'aucun mortel en ses vers n'a tentée.

Même, dès le début, il tient à attester la violence qu'on lui a faite.

Je ne voulais chanter que les héros d'Ésope :
Pour eux seuls en mes vers j'invoquais Calliope;
Même j'allais cesser, et regardais le port.
La raison me disait que mes mains étaient lasses :
Mais un ordre est venu, plus puissant et plus fort
Que la raison : cet ordre, accompagné de grâces,
Ne laissant rien de libre au cœur ni dans l'esprit,
M'a fait passer le but que je m'étais prescrit.
Vous vous reconnaissez à ces traits, Uranie :
C'est pour vous obéir, et non point par mon choix,
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,
Disciple de Lucrèce une seconde fois.



S'il fait allusion à la fable Ire du livre X des *Fables*, il a tort, car il rapproche d'une œuvre charmante, inspirée par le sentiment le plus vif, l'œuvre la plus froide et la moins convaincue. C'est pitié de le voir s'appliquer à analyser les causes de la fièvre et à en définir les remèdes. Mais il ne semble pas se faire beaucoup d'illusion. A la fin du premier chant, il s'écrie, comme épuisé de l'effort :

Allons quelques moments dormir sur le Parnasse.

Une seule idée peut-être appartient en propre à La Fontaine dans cette longue erreur didactique : dans un poème écrit en l'honneur de la médecine, il a trouvé moyen de vanter le bonheur des peuples qui vivent sans médecins.

Je ne veux pour témoins de ces expériences
Que les peuples sans lois, sans arts et sans sciences,
Les remèdes fréquents n'abrègent point leurs jours,
Rien n'en hâte le long et le paisible cours.
Telle est des Iroquois la gent presque immortelle :
La vie après cent ans chez eux est encor belle.
Ils lavent leurs enfants aux ruisseaux les plus froids ;
La mère au tronc d'un arbre, avecque son carquois,
Attache la nouvelle et tendre créature ;
Va sans art apprêter un mets non acheté.
Ils ne trafiquent point des dons de la nature ;
Nous vendons cher les biens qui nous ont peu coûté.
L'âge où nous sommes vieux est leur adolescence.
Enfin il faut mourir ; car sans ce commun sort
Peut-être ils se mettraient à l'abri de la mort
          Par le secours de l'ignorance.
Pour nous, fils du savoir, ou, pour en parler mieux,
Esclaves de ce don que nous ont fait les dieux,
Nous nous sommes prescrit une étude infinie :
L'art est long, et trop courts les termes de la vie.



C'est ainsi que l'éloge du quinquina tourne en glorification de l'état de nature.

V

Les longs ouvrages, on le sait, faisaient peur à La Fontaine; dans les poésies légères il est plus à son aise. Ses odes profanes n'ajoutent rien à sa gloire. A l'exemple de son ami Boileau, il croyait que, dans l'ode, c'est l'art surtout qui importe, et il le disait dans l'*Épître à Huet*, sous une forme qui nous fait sourire :

> L'ode, qui baisse un peu,
> Veut *de la patience*, et nos gens ont du feu.

Or, s'il n'avait pas toujours la patience, il avait rarement le feu. Il tenta aussi l'élégie; mais ses élégies sont plus épicuriennes que passionnées. Le poète s'y montre « touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours », de « l'innocente beauté des jardins », plus qu'animé par un sentiment profond. Çà et là il laisse échapper certaines confidences personnelles, qui seront reprises et fortifiées dans le *Discours* à Mme de la Sablière :

> *On m'a pourvu* d'un cœur peu content de lui-même,
> Inquiet et fécond en nouvelles amours;
> Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours...

Mais on ne retrouve pas La Fontaine dans ce soupirant dont les larmes s'épanchent à flots et qui court avec joie au trépas.

Une seule de ses élégies a survécu, parce qu'une

2.



seule fois il a été vraiment ému. L'élégie *aux Nymphes de Vaux* est dans toutes les mémoires. Et ce qui en fait la beauté toujours neuve, ce n'est pas seulement la courageuse reconnaissance de La Fontaine; c'est l'adresse ingénue avec laquelle il atténue les torts d'un favori entraîné fatalement à sa perte par « les attraits enchanteurs de la prospérité »; c'est la bonhomie sincère avec laquelle il oppose à « tout ce vain amour des grandeurs et du bruit » le bonheur simple et facile des champs; c'est enfin le dernier cri, sorti d'une âme infiniment tendre :

> Il est assez puni par son sort rigoureux,
> Et c'est être innocent que d'être malheureux.

A côté de ces vers où le cœur parle seul, les vers où ne brille que l'esprit semblent assez froids. Mais, ne l'oublions pas, il y a deux poètes en La Fontaine : le poète gaulois, qui s'attache à faire revivre les genres et les rythmes traités autrefois; le poète français du XVIIe siècle, imitateur des anciens, mais qui pense et qui sent à sa manière. Quand ces deux poètes n'en font qu'un, comme dans les Fables, La Fontaine est parfait; quand il y a divorce entre eux et que le poète gaulois paraît seul, il n'est plus guère qu'un bon disciple de Marot, un Benserade supérieur. Ballades, rondeaux, madrigaux, sonnets, dizains, sizains, il a touché à toutes les formes poétiques et chanté sur tous les tons. Même il a trouvé moyen de mettre de la gaieté dans l'épitaphe; il est vrai que c'était la sienne qu'il composait, et qu'il la composait jeune encore, vers trente-huit ans.

Non pas qu'il soit incapable de traiter sérieusement les sujets sérieux; son épitaphe de Molière est éloquente; il y a une discrète émotion dans la traduction d'une épitaphe latine, celle de l'affranchie Homonée, morte dans la pleine fleur de sa jeunesse et de sa beauté. Atimète, le mari qui l'a perdue, veut la suivre dans la mort; elle l'en dissuade doucement.

ATIMÈTE

Si l'on pouvait donner ses jours pour ceux d'un autre,
Et que par cet échange on contentât le Sort,
Quels que soient les moments qui me restent encor,
Mon âme, avec plaisir, rachèterait la vôtre :
Mais le Destin l'ayant autrement arrêté,
Je ne saurais que fuir les dieux et la clarté,
Pour vous suivre aux enfers d'une mort avancée.

HOMONÉE

Quittez, ô cher époux! cette triste pensée :
Vous altérez en vain les plus beaux de vos ans :
Cessez de fatiguer par vos cris impuissants
La Parque et le Destin, déités inflexibles.
Mettez fin à des pleurs qui ne les touchent point;
Je ne suis plus; tout tend à ce suprême point...

Quelques-unes de ces petites pièces, à défaut d'une haute valeur littéraire, nous offrent un intérêt, pour ainsi dire, biographique. Tel dizain n'a rien d'original en soi; mais il est adressé à Mme de Sévigné, qui avait loué une des premières poésies de La Fontaine. Tel autre « envoi » poétique, accompagnant « un petit billard », nous laisserait indifférents s'il n'était fait à Mme de la Fayette. Et les vers peuvent s'effacer de notre mémoire; mais ce qui ne s'efface pas, c'est le souvenir de ces gracieuses et illustres amitiés, vraie parure d'un poète qui ne les cherchait pas.



En général, il ne faut demander à ces pièces de circonstance que la grâce légère, et légère entre toutes est cette poésie de La Fontaine qui semble glisser à la surface des choses, comme cette princesse de Conti que le *Songe* divinise :

La déesse Conti m'est en songe apparue :
Je la crus de l'Olympe ici-bas descendue...
Je la suivis des yeux : ses regards et son port
Remplissaient en chemin les cœurs d'un doux transport...
Conti me parut lors mille fois plus légère
Que ne dansent aux bois la nymphe et la bergère.
L'herbe l'aurait portée, une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas.

VI

Boileau n'a pas, dans l'Épître, de rival plus redoutable que La Fontaine : moins soigné dans le détail, La Fontaine s'y livre à nous avec plus d'abandon. Le chef-d'œuvre de l'Épître au XVIIe siècle, avec l'*Épître à Racine* de Boileau, est le *Discours à Mme de la Sablière*.

C'est Mme de la Sablière qui avait recueilli le poète, quand mourut la duchesse douairière d'Orléans, chez qui il logeait au Luxembourg. Il était l'homme du monde qui avait le plus besoin d'être protégé, surtout contre lui-même : Fouquet, la duchesse de Bouillon, la duchesse douairière d'Orléans s'étaient succédé dans ce rôle tutélaire, et le poète avait trouvé tout simple qu'on lui épargnât ainsi la peine de vivre. Pen-

dant plus de vingt ans[1], Mme de la Sablière veilla sur lui à son tour, mais avec une affectueuse indulgence qu'il n'avait encore rencontrée nulle part.

On cite partout des mots d'elle, qui n'ont peut-être pas été prononcés, mais qui suffisent à caractériser ce qu'a dû être cette familiarité dévouée d'un côté, respectueuse et reconnaissante de l'autre : « En vérité, mon cher La Fontaine, vous seriez bien bête si vous n'aviez pas tant d'esprit... La Fontaine ne ment jamais en prose... J'ai renvoyé tout mon monde : je n'ai gardé que mon chien, mon chat, et La Fontaine. » Ce qu'on dit moins, c'est combien fut, moralement, profitable au poète la douce tutelle qui lui était par ailleurs si nécessaire. Sainte-Beuve l'a bien vu : aux pieds de Mme de la Sablière, sa muse, parfois souillée, reprenait une sorte de pureté et de fraîcheur, que ses goûts un peu vulgaires ne tendaient que trop à affaiblir. Aussi est-ce Mme de la Sablière qui reçoit du poète les hommages les plus sincères et les plus émus. Nous sommes avertis que, d'ordinaire, elle ne goûte point les louanges ; mais celles de La Fontaine, comment ferait-elle pour les repousser ? Vanter le charme sérieux de sa conversation,

Son art de plaire et de n'y penser pas,

son esprit, qui a « beauté d'homme avec grâce de femme », c'est la flatter, sans doute ; mais que la flatterie est discrète, et comme on est obligé de la croire vraie, à force de la sentir sincère ! On l'a ob-

1. De 1672 à 1693. Née en 1636, Mme de la Sablière mourut le 8 janvier 1693.



servé : ce parasite de génie, en face de sa bienfaitrice, n'a rien d'un parasite. C'est un ami reconnaissant, un confident respectueux, affectueux plus encore, qui sait ce qu'il doit aux autres, mais aussi ce qu'on lui doit. Dans cette situation, qui pèserait à de plus fiers et gênerait de plus humbles, il est pour ainsi dire de plain-pied avec ses protecteurs. Il paie en gloire ce qu'on lui donne en sécurité.

Les Fables eussent suffi à immortaliser Mme de la Sablière. Celle qui ouvre le livre X, en particulier, nous introduit dans ce salon où « la bagatelle » et la science se mêlent dans les entretiens. La bagatelle, c'est la part de La Fontaine, sans doute. C'est Mme de la Sablière qui représente la science, avec ses maîtres, les académiciens Sauveur et Roberval, et le célèbre voyageur Bernier, qui a aussi son logement chez elle. Jeune, elle avait appris le latin ; bientôt elle approfondit la philosophie cartésienne, les sciences mathématiques et physiques. « Mme de la Sablière, disait Bayle, est connue partout pour un esprit extraordinaire et pour un des meilleurs. » Sa grâce et sa modestie naturelles n'en souffraient pas.

Pourtant, elle ne fut pas heureuse. Son mari, riche financier, régisseur des domaines royaux, était homme d'esprit et même poète ; mais les deux époux n'étaient guère unis. La Fontaine, qui ne s'inquiétait guère de ces choses, vivait dans cette maison sans avoir rien à désirer. Mais bientôt il s'y trouva seul, par la mort de M. de la Sablière et par la conversion de sa femme. Une passion déçue fit de celle-ci presque une sœur de charité : elle passa désormais la plus

grande partie de sa vie aux Incurables, soignant les pauvres et les malades. Mme de Sévigné nous apprend[1] qu'elle retournait de temps en temps chez elle, que ses amis allaient la voir, et qu'elle était toujours « de très bonne compagnie ». Mais, au bout de quelques années, la renonciation aux joies du monde, même à celles de l'esprit, est totale.

La retraite de sa protectrice rendit La Fontaine à ses goûts épicuriens. Il continua d'habiter chez Mme de la Sablière jusqu'au jour où elle mourut et où l'hôtel de M. d'Hervart s'ouvrit à lui ; mais de moins sages influences dominèrent et compromirent sa vieillesse. Au moins, il sut garder intacte sa reconnaissance. Le livre XII des Fables, postérieur de dix années au Discours, en est la preuve touchante. Mais c'est dans le Discours surtout qu'il avait pu s'acquitter d'une partie de sa dette, dans la seule circonstance où il ait eu à parler en public, le jour de sa réception à l'Académie.

Pour bien comprendre le ton du poète dans cette causerie qui pose une question, mais n'y fait pas de réponse, et nous laisse sur un « que sais-je? » il convient de ne pas oublier la situation nouvelle que faisait à La Fontaine la conversion de Mme de la Sablière, et la situation qu'il s'était faite à lui-même vis-à-vis de l'Académie et du roi.

C'est la confession souriante d'un homme qui n'a ni le courage pervers de justifier ses fautes, ni le courage vertueux d'y renoncer. Lorsqu'elle revoyait celui qui restait son protégé, la protectrice devait s'efforcer

1. Lettres du 14 juillet et du 4 avril 1680.



de lui faire entendre raison, le gronder doucement, l'engager à vivre enfin de la vie véritable : car il avoue lui-même qu'il n'a pas vraiment vécu. Mais il est moins capable que jamais de suivre ces avis, ou du moins de les suivre « en tout ». Un tel exemple de renoncement au monde l'effraie. Comment ne pas être découragé par la seule pensée des sacrifices qu'on lui demande? C'est beaucoup, « c'est trop ». L'exemple pourtant l'a touché ; il a « presque envie » de l'imiter : mais son « tempérament » s'y oppose. Il se frappe la poitrine, mais il craint fort de retomber demain dans ses erreurs ; il en est sûr, il s'y résigne. Ce qu'il faudrait faire, il le voit et le dit ; mais il ne promet nulle part de le faire. Et il a raison, car, alors même qu'il promet, il n'a pas la force de tenir. Sur un seul point il avait semblé prendre un engagement formel, et l'abbé de la Chambre, directeur de l'Académie, qui répondait au récipiendaire, s'était écrié solennellement : « Songez que ces mêmes paroles que vous venez de prononcer, nous les insérerons sur nos registres ; plus vous avez pris de peine à les polir et à les choisir, plus elles vous condamneraient un jour, si vos actions se trouvaient contraires, si vous ne preniez à tâche de joindre la pureté des mœurs et de la doctrine, la pureté du cœur et de l'esprit, à la pureté du style et du langage. »

Il s'agissait de la promesse faite par La Fontaine de ne plus écrire de Contes. Les *Contes* avaient été le motif qui décida Louis XIV à refuser son approbation au choix que l'Académie française avait fait de La Fontaine, jusqu'au moment où Boileau fut élu à son

tour. Dans l'intervalle, La Fontaine avait promis « d'être sage », et Mme de Thianges, sa protectrice, avait mis sous les yeux du roi une ballade toute contrite où le poète implorait sa grâce :

Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits, *qui ne sont que sornettes.*
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? Soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux,
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes.

Mais il ne tarda pas à oublier sa promesse, et il l'avoue sans trop d'embarras :

Oh! combien l'homme est inconstant, divers,
Faible, léger, tenant mal sa parole!
J'avais juré, *même en assez beaux vers* [1],
De renoncer à tout conte frivole;
Et quand juré? c'est ce qui me confond;
Depuis deux jours j'ai fait cette promesse!
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un seul moment! Dieu ne fit la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf sœurs [2].

On cherchera, on aimera, dans ce Discours que La Fontaine seul pouvait écrire, cette âme « inquiète » et légère, qui flotte entre l'idéalisme platonicien et l'épicurisme plus ou moins délicat, qui se connaît, se définit, s'accuse, et ne réussit pas à se faire condamner.

VII

Certaines autres épîtres qui ont moins d'importance, suffiraient à nous faire comprendre en quelle

1. La Fontaine a écrit d'abord :
J'avais juré hautement en mes vers.

2. Prologue du conte de *la Clochette.*

estime notre poète était tenu par la haute société de son temps, et à détruire la légende qui le représente comme un ours de génie. A propos d'une sorte de gazette rimée que La Fontaine envoie à la princesse de Bavière, M. Saint-Marc-Girardin écrit : « Je ne dis pas que La Fontaine soit le Grimm du XVIIe siècle, c'est-à-dire le nouvelliste exact et judicieux des rois et des princes ; je ne donne pas non plus La Fontaine pour un grand politique. Cependant, c'est un journaliste qui sait bien les conditions du métier :

Tout faiseur de journaux doit tribut au malin[1].

Il témoigne surtout, en faisant ce métier, d'un esprit alerte, et qui prend part et intérêt aux choses de ce monde, c'est-à-dire du contraire d'un esprit distrait. Voyez, d'autre part, avec quelle aisance, dans deux épîtres successives, il entretient le grand Turenne ; comme au portrait du tacticien consommé il oppose celui de Condé, son fougueux rival ; comme le ton s'élève, quand, par l'organe de La Fontaine, la France conjure le vainqueur de Sintzheim de ne pas exposer témérairement une vie précieuse, presque à la veille du jour où cette vie allait lui être enlevée. Turenne et La Fontaine, ces deux hommes sont moins différents l'un de l'autre qu'on ne pourrait croire : La Fontaine a du cœur, et Turenne a de l'esprit ; Turenne sait des pièces entières de Marot, qu'il récite à La Fontaine ravi. Trouvez donc un capitaine

1. Ce vers est pris à une très curieuse lettre en vers adressée par La Fontaine à M. Simon de Troyes : on y lit un jugement développé sur les « journaux de Hollande », en particulier sur ceux de Bayle et de Leclerc.

« qui sache Marot » ! Et pourtant savoir Marot, ce serait aussi savoir le XVI[e] siècle, siècle de guerres civiles autant que de renaissance, et qui l'aurait vraiment compris n'aurait pas écrit sans doute les épîtres à M. de Bonrepaux et à Vendôme, où est glorifié outre mesure le roi qui révoqua l'édit de Nantes :

Il veut vaincre l'erreur : cet ouvrage s'avance;
Il est fait, et le fruit de ces succès divers
Est que la vérité règne en toute la France,
Et la France en tout l'univers...
Louis a banni de la France
L'hérétique et très sotte engeance[1].

Poète trop indulgent parfois, il a été ici, malgré lui, bien cruel. Rarement, Dieu merci, ce pli sévère ride son front. C'est sous des traits plus aimables qu'il s'offre à nous de préférence : nous le suivons dans sa chambre, sous les bustes de ses philosophes favoris, en face de ce clavecin qui ne se tait pas toujours; à Bois-le-Vicomte, chez les d'Hervart, nous le trouvons arrêté par la grâce d'une jeune fille :

Il semble, à voir son sourire,
Que l'aurore ouvre les cieux.

Comment il cause, nous pourrions le deviner par ses Épîtres, si des témoignages contemporains ne nous permettaient de l'entendre pour ainsi dire lui-même :

Je voudrais bien le voir aussi,
Dans ces charmants détours que votre parc enserre,
Parler de paix, parler de guerre,

1. Epîtres du 28 janvier 1687 et de septembre 1689.



Parler de vers, de vin et d'amoureux souci,
Former d'un vain projet le plan imaginaire,
Changer en cent façons l'ordre de l'univers ;
Sans douter, proposer mille doutes divers[1].

On aimerait mieux, assurément, que la poésie et le vin ne fussent pas associés ici de si près ; mais dans ses causeries comme dans ses Épîtres, qui sont des causeries encore, il ne sait point jouer de rôle : c'est tel qu'il est qu'il veut paraître, et tel aussi qu'il faut le prendre. Si on le fait, on est dédommagé de quelques déceptions par des rencontres charmantes. Un jour, au lendemain de la disgrâce de Fouquet, il est poursuivi et condamné — à deux mille livres d'amende ! — pour usurpation de titre nobiliaire. Avait-il vraiment pris dans certains actes la qualité d'écuyer ? Ce qui est certain, c'est qu'il eût été fort empêché de payer l'amende. Dans sa détresse, il implore le duc de Bouillon, et par lui la duchesse, une Mazarin, qui peut beaucoup pour le poète,

Comme elle sait persuader et plaire,
Inspire un charme à tout ce qu'elle dit.

C'est d'abord une prière grave, presque douloureuse ; puis le naturel reprend le dessus, et le persécuté s'égaie aux dépens du persécuteur, un partisan du nom de la Vallée Cornay.

Dessous sa griffe il faut que chacun danse ;
D'autre Antéchrist je ne connais en France :
Homme rusé, Janus à double front,
L'un de rigueur, l'autre à composer prompt.

1. Lettre de Verger à Mme d'Hervart.

Les distinguer n'est pas chose facile;
L'un après l'autre ils exercent ma bile :
Quand la Vallée, en se faisant prier,
Dit qu'il me veut manger tout le dernier,
Cornay poursuit; et, quand Cornay retarde,
A la Vallée il me faut prendre garde.

Prince, je ris, mais ce n'est qu'en ces vers :
L'ennui me vient de mille endroits divers,
Du Parlement, des Aides, de la Chambre,
Du lieu fameux par le sept de septembre,
De la Bastille, et puis du Limosin[1];
Il me viendra des Indes à la fin.

Je ne dis pas qu'il soit juste qu'on voie
Le nom de noble à toutes gens en proie.
C'est un abus; il faut le prévenir,
Et sans pitié les coupables punir.
Il le faut, dis-je, et c'est où nous en sommes.
Mais le moins fier, mais le moins vain des hommes,
Qui n'a jamais prétendu s'appuyer
Du vain honneur de ce mot d'écuyer,
Qui rit de ceux qui veulent le paraître,
Qui ne l'est point, qui n'a point voulu l'être,
C'est ce qui rend mon esprit étonné!

Avec cela, je me vois condamné,
Mais par défaut. J'étais lors en Champagne,
Dormant, rêvant, allant par la campagne,
Mon procureur dessus quelque autre point,
Et ne songeant à moi ni peu ni point,
Tant il croyait que l'affaire était bonne.
On l'a surpris; que Dieu le lui pardonne!
Il est bon homme, habile, et mon ami,
Sait tous les tours; mais il s'est endormi.

Voilà un plaisant procureur, et bien fait pour s'entendre avec son client! Et quel mélange de sen-

1. Il est fait allusion dans ces vers, d'abord à la Chambre des Aides et à la Chambre de Justice de l'Arsenal devant laquelle Fouquet doit comparaître; à Nantes, où Fouquet fut arrêté, non le 7 septembre, comme La Fontaine le dit par erreur, mais le 5 septembre 1661; à Pellisson qui est à la Bastille; à Mme Fouquet, exilée en Limousin.



timents divers : malice sans aigreur, souvenir ému donné en passant à des protecteurs et à des amis malheureux, plaidoyer personnel, si doucement persuasif, aveux et confidences. A force de se dire malheureux, La Fontaine finit par l'être vraiment, et s'élève aux accents les plus pathétiques :

Je vous arrête à d'étranges propos;
N'en accusez que ma raison troublée :
Sous le chagrin mon âme est accablée,
L'excès du mal m'ôte tout jugement.
Que me sert-il de vivre innocemment,
D'être sans faste et cultiver les Muses ?
Hélas! qu'un jour elles seront confuses,
Quand on viendra leur dire en soupirant;
« Ce nourrisson, que vous chérissiez tant,
Moins pour ses vers que pour ses mœurs faciles,
Qui préférait à la pompe des villes
Vos antres cois, vos chants simples et doux,
Qui dès l'enfance a vécu parmi vous,
Est succombé sous une injuste peine;
Et, d'affecter une qualité vaine
Repris à faux, condamné sans raison,
Couvert de honte, est mort dans la prison! »

Et c'est « sous Louis » que ces choses se permettent! Qu'au moins, après l'avoir dépouillé, on lui accorde quatre places à l'hôpital, une pour lui, une autre pour sa femme (il se souvient d'elle ici fort à propos), une troisième pour son frère Charles, qui, entrant dans les ordres, lui a cédé ses droits à l'héritage paternel, une quatrième enfin pour son fils, « y compris sa nourrice ». S'amuse-t-il ou s'attendrit-il tout de bon? Il s'attendrit et s'amuse tout à la fois, cela le plus sincèrement du monde. Et cette sincérité a plus de candeur que celle d'un Montaigne, plus de négli-

gence dans l'abandon que celle d'une Sévigné même. C'est cette « négligence d'or », *aurea negligentia*, que Fénelon aimait en La Fontaine et que nous goûtons pleinement en lui seul : la naïveté y a de l'adresse, la finesse y a de la candeur, et l'on y passe d'un sentiment à l'autre par des nuances si imperceptibles, qu'on devine à peine à quel moment la gaieté se fond en rêverie, à quel autre l'émotion s'éclaire d'un sourire.

VIII

Les sujets de quelques autres épîtres sont plus particulièrement littéraires. Dans une épître adressée à M. de Harlay, procureur général du Parlement, on lit ce parallèle de Démosthènes et de Cicéron :

Que Cicéron blâme ou qu'il loue.
C'est le plus disert des parleurs.
L'ennemi de Philippe est semblable au tonnerre;
Il frappe, il surprend, il atterre :
Cet homme et la raison, à mon sens, ne sont qu'un.

Si juste dans sa brièveté, ce parallèle est, qu'on ne l'oublie pas, antérieur de trente ans au parallèle de la *Lettre à l'Académie*. L'aimable simplicité, voilà l'idéal de La Fontaine, comme celui de Fénelon ; mais sa simplicité a quelque chose de plus large et de plus fort : c'est plutôt la simplicité de ce Molière qu'il a loué dignement, après sa mort, mais qu'il avait su comprendre et admirer dès ses débuts. Dans



une épître à Maucroix, il devançait le jugement de la postérité sur l'auteur des *Fâcheux :*

> Nous avons changé de méthode;
> Jodelet n'est plus à la mode,
> *Et maintenant il ne faut pas*
> *Quitter la nature d'un pas.*

Molière, sans doute, eût accepté de grand cœur cette définition de sa « méthode » : ne quitter jamais la nature. De là mainte ressemblance de détail entre les deux amis. Neuf ans avant les *Femmes savantes,* La Fontaine écrivait : « Ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante, et c'en est une très mauvaise d'affecter de paraître telle[1]. » Mais c'est quatorze ans après les *Femmes savantes* qu'il écrit, par une réminiscence évidente du mot de Clitandre :

> *Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme...*[2].

En tout il prêche « l'art de la simple nature », comme il le dit dans cette admirable *Épître à Huet* qu'a fait naître la querelle des Anciens et des Modernes. Si, parmi les Épîtres, le *Discours à Mme de la Sablière* est la plus charmante, l'*Épître à Huet* est celle dont l'intérêt est le plus général. Il vaut la peine d'en préciser les origines et la portée.

Le 27 janvier 1687, Charles Perrault lisait à l'Académie un poème intitulé *le Siècle de Louis le Grand,* dont le prétexte était l'éloge du roi, convalescent alors d'une grave maladie, mais dont le but réel était d'égaler aux anciens, trop vantés à son gré,

1. Lettre à sa femme, 1663.
2. Lettre à Racine, 6 juin 1686.

les modernes, trop peu estimés. Jamais plaidoyer en faveur des modernes n'avait affecté la forme d'une démonstration aussi directe ni aussi agressive contre les anciens. Dès le début, la question était posée avec une netteté hardie :

La belle antiquité fut toujours vénérable ;
Mais je ne crus jamais qu'elle fût adorable.
Je vois les anciens sans plier les genoux :
Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous,
Et l'on peut comparer, sans craindre d'être injuste,
Le siècle de Louis au beau siècle d'Auguste.

Presque aussitôt il engage les hostilités : Platon lasse la patience du lecteur le plus résolu; Aristote, tombé dans le décri, n'a plus d'autorité même auprès des régents de collège. Combien nos savants sont supérieurs à ceux d'autrefois ! Sans doute, les anciens conservent la supériorité de l'éloquence, mais pourquoi ? parce que les grands sujets manquent à nos orateurs, réduits à discuter sur un lopin de terre usurpé ou sur des servitudes d'égout. Qu'eussent fait les Démosthènes et les Cicéron, si on les avait emprisonnés dans ce cercle étroit ?

Mais égalera-t-on jamais un Homère ? Perrault proteste de son respect pour ce puissant génie. Cependant, s'il fût né en France au XVIIe siècle, « cent défauts », imputables au siècle où il naquit, ne profaneraient pas ses ouvrages; il n'ennuierait pas le lecteur par tant de longueurs et de « doctes rêveries ». Nous avons aussi nos poètes, dignes être opposés aux poètes anciens. Perrault en fait une énumération un peu mêlée : on s'étonne d'y trouver Godeau et Tristan

3.



près de Molière et de Corneille ; mais le départ n'était pas fait encore entre les renommées passagères et les gloires durables. Perrault est plus fort lorsqu'il promène ses regards « à loisir » sur les Beaux-Arts, depuis la peinture, où les modernes seuls ont connu l'heureux ménagement du clair et de l'obscur, jusqu'à la musique, art très imparfait chez les Grecs, perfectionné par un Lulli, et qui va, non content d'émouvoir les passions,

Au plus haut de l'esprit charmer la raison même.

La raison! Perrault est plus voisin de Boileau qu'il ne le croit. Il conclut en affirmant que la nature n'est pas lasse de produire des grands hommes :

A former les esprits comme à former les corps
La Nature en tout temps fait les mêmes efforts;
Son être est immuable, et cette force aisée
Dont elle produit tout, ne s'est point épuisée.

L'épître à Pierre-Daniel Huet est une réplique indirecte à Perrault. Ce prélat avait été choisi, à quarante ans, comme sous-précepteur du Dauphin, charge qui fut, d'ailleurs, presque une sinécure, grâce à l'infatigable activité du précepteur en titre, Bossuet. C'est qu'il était « l'homme de la plus vaste lecture qui fût jamais, le dernier de cette forte race des savants du xve et du xvie siècle[1] ». Aussi considérait-il volontiers l'antiquité comme sienne. Quand, pendant la lecture de Perrault, Boileau s'agitait, criait qu'une telle lecture était « une honte pour l'Académie », Huet,

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, II.

assis à ses côtés, s'efforçait de le calmer : « Monsieur Despréaux, lui disait-il, avec une amicale ironie, il me semble que cela nous regarde encore plus que vous. »

Ce savant aimait la solitude et plus d'un goût commun l'unissait à La Fontaine. Mais c'est de ce jour seulement, semble-t-il, que date leur liaison. Il raconte dans ses *Mémoires* latins qu'il avait manifesté devant La Fontaine le désir de connaître la traduction italienne qu'Orazio Toscanella, au XVIe siècle, avait faite de Quintilien ; La Fontaine s'empressa de la lui envoyer, et il y joignit l'Épître dont la sortie de Perrault contre les anciens lui avait inspiré l'idée. A l'Académie, il avait gardé le silence pendant la lecture du *Siècle de Louis le Grand;* tel il se représente, ici même, en face des modernes arrogants : « J'écoute, et ne dis rien. » Il sut dire son mot pourtant, et ce mot, avec la *Lettre à l'Académie* de Fénelon, qui illustrera la seconde période de la querelle, est assurément ce que cette querelle nous a laissé de meilleur.

Sur le fond de la question, tout a été dit, et dans tous les temps : car le point de vue seul change, le fond du problème ne change pas[1]. Quelques-uns, comme Fontenelle, croient le résoudre par un mot spirituel : « La question générale de prééminence se réduit à savoir si les arbres d'autrefois étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui..... Nous autres, modernes, nous sommes supérieurs aux anciens : car, étant montés sur leurs épaules, nous voyons plus loin qu'eux. » Un trait, une image n'est pas une solution. Il ne s'agit pas de

1. Voyez l'*Histoire de la querelle des anciens et des modernes,* par H. Rigault, Hachette.



savoir si nous voyons plus loin que les anciens (et c'est à eux que nous le devrions encore, puisque nous ne le pouvons que montés sur leurs épaules), mais si, dans la jeunesse du monde, ils n'ont pas réalisé un idéal de beauté que toute notre civilisation, plus avancée que la leur, — et justement parce qu'elle est plus avancée, — ne nous permettrait pas de ressaisir, si nous ne les prenions pour guides.

L'esprit cartésien, que Huet traitait de barbare, qui avait pénétré lentement tout le siècle, était un esprit d'indépendance vis-à-vis de la tradition antique. S'il avait conquis Mme de la Sablière, il n'avait pas conquis La Fontaine. Mais, pour n'être pas cartésien, celui-ci n'avait pas abdiqué toute indépendance. Les plus fiers écrivains de ce temps savaient fort bien concilier le respect dû aux anciens avec l'intelligence des besoins nouveaux de la pensée moderne. Après Bacon et Descartes, Pascal observait qu'à parler vrai, ce sont les modernes qui sont les anciens, et il nous mettait en garde contre un respect superstitieux de l'antiquité : *Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer.* » Boileau lui-même accorde à Perrault que le siècle de Louis XIV s'est rendu supérieur, par plus d'un mérite, à tous les plus fameux siècles de l'antiquité. Au fond, La Fontaine le pensait bien aussi, lui qui, dans ses prologues, ses épilogues, ses préfaces, unit à une modestie si sincère une si claire conscience de son génie créateur. La théorie toute classique de l'imitation originale n'est, nulle part, définie avec plus de force et de grâce à la fois que dans l'*Épître à Huet*. Boileau, qui tourne tout à la



satire, y apporte une raideur plus dogmatique; La Bruyère, une ironie plus agressive à l'égard des modernes ennemis des anciens; Fénelon, un parti pris trop marqué de ne trouver, de ne chercher la simplicité vraie et la vraie beauté que chez Homère, Démosthènes et les Pères. Mais La Fontaine persuade justement parce qu'il ne songe à faire ni un plaidoyer ni une démonstration. Il reste aimable, alors même qu'il se sent atteint dans ses plus intimes préférences. En combattant les partisans des modernes, il n'a point l'air de foudroyer des hérétiques : c'est une plainte seulement, une plainte discrète qu'il fait entendre, et sa « douleur » s'épanche dans une causerie pleine d'abandon, d'autant plus touchante qu'elle est moins emportée.

Longtemps après lui, un autre poète, André Chénier, dira les mêmes choses presque de même façon; l'*Épître à Lebrun* sera pour le XVIIIe siècle ce que l'*Épître à Huet* est pour le XVIIe.

> Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses;
> Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
> M'embrasent de leur flamme *et je crée avec eux.*

Toutefois, au XVIIe siècle, on est surtout préoccupé de la nécessité de l'imitation; au XVIIIe siècle, on ose créer, moins *après* les anciens qu'*avec* eux, et si l'on fait des vers antiques, c'est « sur des pensers nouveaux ». Il serait instructif de comparer, à ce point de vue, aux vers de La Fontaine ceux d'André Chénier, non plus dans l'*Épître à Lebrun*, mais dans le poème de l'*Invention*.



Oh ! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs
De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs,
Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
Et, sans suivre leurs pas, imiter leur exemple,
Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux,
Ce qu'eux-mêmes feraient s'ils vivaient parmi nous!
Que la Nature seule, en ses vastes miracles,
Soit leur Fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles.

Cet appel est déjà celui d'un conquérant, et nous sommes bien loin des confidences attristées ou souriantes du bon La Fontaine, si naïvement respectueux de Quintilien. Est-ce la sympathie que nous inspire l'avocat qui nous fait paraître son plaidoyer si persuasif? En apparence, les idées de Perrault ont triomphé ; mais nous sentons mieux que lui le charme de la simplicité primitive, et alors même que sa doctrine — celle du progrès — s'impose à notre esprit, notre cœur est du côté de La Fontaine.

Après l'*Épître à Huet*, l'*Épître à M. de Niert* garde encore quelque intérêt, car elle est animée du même esprit. La doctrine de l'*Épître à Huet* peut se résumer ainsi : ceux qui croient pouvoir se passer des modèles éternels, et ceux qui les imitent servilement, méritent égal dédain : car il est impossible de se régler sur les seuls écrits des modernes, mais il est possible aux modernes de s'élever, par une imitation originale, à la hauteur des anciens. La Fontaine n'écarte pas l'influence de la littérature nationale, ni même celle des littératures étrangères, qu'il pratique familièrement. L'Italie moderne n'est-elle pas la digne héritière de Rome? De l'Italie pourtant il n'acceptait pas tout. Dans l'épître à Niert, il raille



fort « ce déchaînement qu'on a pour l'opéra ». C'est au nom de la raison qu'il proteste contre cette duperie des sens :

Aussi de ces objets l'âme n'est point émue.

Comme Saint-Evremont, comme La Bruyère, il préfère ce qui parle à l'âme. De cette épître donc sort aussi une leçon de goût, toujours la même : au théâtre, comme dans la poésie, la simplicité seule est éloquente; tous les ornements sont vains qui cachent la nature. Ainsi La Fontaine critique n'est pas au fond moins « raisonnable » que Boileau, mais il l'est autrement. Il n'enseigne pas, il insinue. Cependant, pour le fabuliste comme pour le satirique, c'est bien la raison qui est le but et la règle suprême; c'est au bon sens que tout doit tendre et que tout revient :

Il avait du bon sens; le reste vient ensuite[1].

IX

C'est un peu artificiellement qu'on distingue entre les épîtres et les lettres : car bien des lettres, mêlées de vers et de prose, sont des épîtres véritables. Ce rêveur, qui ne rêvait pas toujours, fait à ses correspondants l'honneur de leur envoyer autre chose qu'un billet négligé. D'où la très réelle valeur littéraire de sa correspondance, malheureusement peu considérable. Telle de ses lettres, dont le temps est pris sur son

1. *Le Berger et le Roi*, X, x.



sommeil (et l'on sait quel prix le « somme » avait pour La Fontaine), est une vraie œuvre d'art, mais d'un art naturel, qui ne trahit jamais l'effort. Quelques-unes sont semées de vers charmants, qui ont dû coûter quelque peine ; tout y semble pourtant couler de source.

Les lettres écrites à ses parents ne sont pas les plus intéressantes au point de vue littéraire; mais il est indispensable de les lire si l'on veut rectifier les idées erronées ou tout au moins exagérées qui ont cours sur La Fontaine homme privé. C'est ainsi que sa correspondance s'ouvre par plusieurs lettres d'affaires à son oncle, M. Jannart. La Fontaine est jeune encore, et tient sans doute à bien établir sa situation de fortune avant de « manger son bien avec son revenu ». C'est longtemps après qu'il aura droit d'écrire à Racine : « Mes affaires m'occupent autant qu'elles en sont dignes, c'est-à-dire nullement. » Mais enfin il n'a pas toujours été si détaché de tout. De même, il n'a pas toujours été le mari que peint la légende. On a toute une collection de lettres adressées par lui à sa femme pendant un voyage de Paris au Limousin. Il est vrai que le ton de ces lettres est parfois étrange; mais cela même nous aiderait à deviner le caractère de la personne à qui elles sont écrites, si La Fontaine ne se chargeait de nous éclairer lui-même : « Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage, et hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent. » Somme toute, on a meilleure opinion de lui que de sa femme. Il est



épicurien; mais il oublie jusqu'à l'heure du dîner dans la lecture de Tite-Live, et il prolonge souvent ses lettres jusqu'à minuit, alors qu'il doit se remettre en route de bon matin. Il ne veut point savoir combien d'enfants ont ses parents, les Pidoux de Châtellerault, son humeur, il nous en avertit, n'étant nullement de s'arrêter à ce petit peuple; mais ce même homme, en visitant le château d'Amboise, s'attendrit à la seule vue du cachot où Fouquet a été emprisonné. Que manque-t-il donc à ce caractère séduisant? Une assiette un peu plus ferme. Mais s'il l'avait eue, serait-il encore La Fontaine? Ce que nous aimons en lui précisément, c'est cette humeur indépendante, et c'est elle qui fit de lui un si médiocre époux et père. Dans une lettre au prince de Conti, où il lui annonce l'annulation du mariage de Mlle de la Force avec le fils du président Brion, il glisse cette confidence inutile, mais bien plaisante :

Pleurez, habitants d'Amathonte :
La Force, non sans quelque honte.
A vu rompre les doux liens
Qui lui promettaient de grands biens.
Doux liens? ma foi non, beau sire :
Sur ce sujet c'est assez rire.
Je soutiens et dis hautement
Que l'hymen est bon seulement
Pour les gens de certaines classes.....

Alors, la noblesse, l'esprit, la douceur, la grâce, « joints au bien », suffisent, pourvu que chacun des époux garde son indépendance; mais, dans toute autre union, il faut « plus » à La Fontaine.



Et quoi ? De l'argent sans affaire ;
Ne me voir autre chose à faire,
Depuis le matin jusqu'au soir,
Que de suivre en tout mon vouloir ;
Femme, de plus, assez prudente
Pour me servir de confidente.
Et quand j'aurais tout à mon choix,
J'y songerais encor deux fois.

Plus rares, les lettres que La Fontaine écrit à ses amis ont aussi plus d'abandon. Combien elles seraient précieuses, si elles étaient un dialogue suivi entre La Fontaine et ses amis illustres ! Mais on n'a qu'une lettre de lui à Racine ; aucune lettre à Molière, ce qu'explique la mort prématurée du grand comique ; aucune à Boileau. En revanche, plusieurs lettres à l'ami intime entre tous, au chanoine Maucroix : la première en date est une relation détaillée de la fête donnée à Vaux en 1661 ; la dernière est aussi la dernière que La Fontaine ait écrite ; quelques jours après, il mourait, et son ami lui rendait ce témoignage : « C'était l'âme la plus vraie et la plus candide que j'aie jamais connue. » Ajoutons : c'était l'*ami* par excellence. Dans une de ses lettres, il en fait l'aveu : « Pour peu que j'aime, je ne vois dans les défauts des personnes non plus qu'une taupe qui aurait cent pieds de terre sur elle. » C'est bien ainsi qu'il faut aimer.

Mais les plus brillantes parmi ces lettres, celles qui nous en apprennent le plus sur son caractère, sont celles qu'il adresse aux grands seigneurs et aux grandes dames dont il accepte l'amitié protectrice en poète qui sent que l'honneur n'est pas seulement pour lui, non en courtisan qui se prosterne. Elles sont,

a très bien dit M. Taine, « le chef-d'œuvre de la galanterie respectueuse ou de la tendresse délicate. Il flatte et il amuse, il caresse et il touche, il est naturel et il est mesuré. » Il donne avec aisance son avis sur les événements de la vie mondaine et de la guerre, sur les changements de ministres, sur les affaires politiques et religieuses. Parfois, cela va sans dire, il juge un peu à la légère ce qu'il entend mal. Bien curieuse à cet égard est la lettre qu'il a écrite au prince de Conti, en 1689. Il y touche à tout en véritable enfant terrible, sans s'arrêter « à aucun arrangement, non plus que faisait Montagne ». C'est d'abord la campagne du Rhin, à laquelle Conti prend part : occasion naturelle de quelques compliments délicats. De l'éloge du prince sort l'éloge de la princesse, nouvellement épousée ; puis, sans transition, le poète passe « d'une princesse extrêmement vive à un pape qui va mourir ».

Pour nouvelles de l'Italie,
Le Pape empire tous les jours.
Expliquez, Seigneur, ce discours
Du côté de la maladie ;
Car aucun Saint-Père autrement
Ne doit empirer nullement.
Celui-ci véritablement
N'est envers nous ni saint, ni père :
Nos soins, de l'erreur triomphants,
Ne font qu'augmenter sa colère
Contre l'aîné de ses enfants.

Qu'est-ce à dire ? et pourquoi La Fontaine n'est-il pas loin de traiter ce pape d'hérétique ? C'est qu'Innocent XI avait désapprouvé les rigueurs de Louis XIV

contre les protestants. L'orthodoxe La Fontaine s'en étonne. Nous voici maintenant transportés d'Italie en Angleterre, devant la Chambre des communes, puis sous les murs de Londonderry, dont Jacques II, chassé de sa capitale, presse mollement le siège.

Londondery s'en va se rendre,
Voilà ce qu'on me vient d'apprendre :
Mais dans deux jours je m'attends bien
Qu'un bruit viendra qu'il n'en est rien.
J'ai même encor certain scrupule :
Ce siège est-il un siège, ou non?
Il ressemble à l'Ascension,
Qui n'avance ni ne recule.
Jacque aura monté sa pendule
Plus d'une fois avant qu'il ait
Tous ces rebelles à souhait...
A la clémence de leur maître
Ils se devraient abandonner.
Et puis, allez-moi pardonner
A cette maudite canaille.
Les gens trop bons et trop dévots
Ne font bien souvent rien qui vaille.
Faut-il qu'un prince ait ces défauts?

Ainsi Jacques II est trop catholique pour un roi d'Angleterre, et Innocent XI ne l'est pas assez pour un pape. Ce qui est plaisant, c'est que, deux ans auparavant, La Fontaine écrivait à la duchesse de Bouillon, sur le même Jacques II :

Il gouverne son Etat
En habile potentat.

Cela précisément à la veille de la révolution de 1688. Mme de Bouillon, à la suite du procès des poisons, où elle blessa les magistrats par son arrogance, avait

dû rejoindre en Angleterre sa sœur, la duchesse de Mazarin, qui elle-même aimait fort La Fontaine. Une série de lettres, non des moins piquantes, nous montrent La Fontaine en relations avec l'Angleterre, où séjournent momentanément quelques-uns de ses amis, où habitent à demeure l'épicurien Saint-Évremond (un peu malgré lui) et le poète Waller. Un moment, on voulut faire passer le détroit à La Fontaine. Il estimait les Anglais, qui « pensent profondément[1] ». Chose curieuse, c'est en France alors que l'on était rigoriste ; on voulait « de plus sévères moralistes » qu'un La Fontaine. Anacréon doit se taire devant les hommes de Port-Royal, persécutés, mais, au fond, vainqueurs. Ces hommes, parmi lesquels il compte beaucoup d'amis, La Fontaine les juge « bons disputeurs », mais leurs leçons lui « semblent un peu tristes[2] ». A ces leçons il en opposait d'autres, moins relâchées qu'on ne pourrait croire. Saint-Évremond, qui est, lui, un pur épicurien, avait cru pouvoir définir ainsi son confrère en épicurisme : « Après avoir parlé de votre esprit, il faut dire un mot de votre morale :

S'accommoder aux ordres du destin,
Aux plus heureux ne porter point d'envie.
De ce faux air d'esprit que prend un libertin[3],
Connaître, avec le temps, comme nous, la folie,
Et dans les vers, jeu, musique et bon vin
Entretenir son innocente vie,
C'est le moyen d'en reculer la fin. »

La réponse de La Fontaine donne à cette définition

1. Fable XXIII du livre XII : *le Renard anglais*, à Milady Harvey.
2. Lettre à Mme de Bouillon, novembre 1687.
3. On sait que *libertin*, dans la langue de ce temps, signifiait incrédule.



insuffisante une ampleur et un accent nouveaux : car la morale qu'il y expose est bien encore celle de l'épicurisme, mais d'un épicurisme anobli par l'amitié, par les conversations intelligentes, par les hautes pensées.

X

Il y aurait de l'affectation à oublier ici les *Contes*, comme il y aurait de l'imprudence à y insister. Deux remarques ne seront pas déplacées. La Fontaine n'est jamais grossièrement vulgaire dans l'immoralité : il n'a pas de parti pris cherché à exciter une curiosité basse. En imitant les vieux conteurs, il savait faire œuvre gauloise sans doute, mais il croyait faire œuvre littéraire encore. Aussi n'a-t-il pas sacrifié la forme au fond, dont la forme sauverait le caractère risqué, s'il pouvait être sauvé. Comme Régnier, il eût dit volontiers :

La verve quelquefois s'égaye en la licence.

Comme lui, il aimait la négligence nonchalante, la négligence, à son gré « si requise ». Mais, à travers tout, il reste l'écrivain français, fin et vif entre tous.

Contons, mais contons bien : c'est le point principal.

D'autre part, La Fontaine, avec une ingénuité qu'il convient de ne pas exagérer, mais qui est bien le fond de cette âme presque enfantine parfois, ne s'est jamais rendu *entièrement* compte de la portée de son

œuvre. S'il en avait eu pleine conscience, il ne serait pas revenu si souvent à ce point délicat, il ne se serait pas complu à répéter :

> Ce sont choses indifférentes;
> Je n'y vois rien de périlleux;

il ne se serait pas étonné de l'émoi causé par « dix ou douze contes bleus », et ne se serait pas écrié, avec un sans-façon qui serait étrange, s'il n'était à ce point naturel :

> Voyez un peu la belle affaire!

Non, La Fontaine, « entêté » de Boccace et de Marot, a été l'héritier plus ou moins inconscient des trouvères du moyen âge et des nouvellistes du XVIe siècle; plus ou moins naïvement, il s'est étonné qu'on censurât en son temps ce qu'en d'autres on trouvait si naturel et si plaisant[1]. Il remarque même, dans une de ses Préfaces, non sans malice, que le charme de certains romans est plus dangereux : « S'il y a quelque chose dans nos écrits qui puisse faire impression sur les âmes, ce n'est nullement la gaieté de ces contes : elle passe légèrement; je craindrais plutôt une douce mélancolie, où les romans les plus modestes sont très capables de nous plonger. »

Ces Préfaces ne sont pas elles-mêmes sans intérêt quand on les rapproche de celle des *Fables*. Il n'y loue

1. Au témoignage de Pouget, son confesseur, il ne pouvait, même après sa conversion, s'imaginer que ces *Contes* fussent un ouvrage si pernicieux, et il projetait d'en faire une édition nouvelle pour en distribuer le produit aux pauvres. N'avait-il pas songé, naguère, à en dédier un au grand Arnauld?



pas seulement les grâces du vieux langage; il sait quelles sont les grâces du sien : brièveté, clarté, si « recommandable en tous les ouvrages de l'esprit »; liberté des vers irréguliers, cette forme « la plus naturelle et par conséquent la meilleure » de la poésie; liberté pour le poète qui imite de changer « les incidents et les circonstances, quelquefois le principal événement », comme l'ont fait tous les poètes anciens; surtout agrément indéfinissable, car, si le but suprême est de plaire, « le secret de plaire ne consiste pas toujours en l'ajustement ni même en la régularité; il faut du piquant et de l'agréable, si l'on veut toucher. »

A de certains moments on sent que « l'agréable » ne suffit pas au poète, et qu'il aspire à s'élever plus haut. Le conte du *Fleuve Scamandre* évoque en lui l'idée de Troie, et le voilà tout aussitôt qui rêve de Troie ruinée.

J'ai lu qu'un orateur estimé dans la Grèce,
Des beaux-arts autrefois souveraine maîtresse,
Banni de son pays, voulut voir le séjour
Où subsistaient encor les ruines de Troie;
Cimon, son camarade, eut sa part de la joie.
Du débris d'Ilion s'était construit un bourg
Noble par ses malheurs : là, Priam et sa cour
N'étaient plus que des noms dont le temps fait sa proie.
Ilion, ton nom seul a des charmes pour moi;
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par des dieux,
Ni ces champs où couraient la Fureur et l'Audace,
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux?



Il y a de l'accent et quelque grandeur dans cette dédicace du conte de *Belphégor* à la Champmeslé.

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers vers que ma muse a polis.
Puisse le tout, ô charmante Philis,
Aller si loin que notre lòs franchisse
La nuit des temps ! nous la saurons dompter,
Moi par écrire, et vous par réciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire ;
Vous régnerez longtemps dans la mémoire
Après avoir régné jusques ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connaît l'inimitable actrice
Représentant ou Phèdre ou Bérénice,
Chimène en pleurs, ou Camille en fureur ?
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante ?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,
Une autre enfin allant si droit au cœur ?

Mais ces vers sont rares. Ce qui domine, c'est bien le « piquant » sous toutes ses formes, même sous la forme ingénue. Le conte des *Aveux indiscrets* aboutit à une leçon un peu inattendue :

Le nom d'hymen veut être respecté,
Veut de la foi, veut de l'honnêteté !

On sourit. Est-ce bien à La Fontaine qu'il appartient de formuler en ces termes une pareille moralité ? Mais prenons-y garde : il ne l'a pas dit lui-même sans un sourire, et le voici qui conclut par un plaisant retour sur son passé conjugal :

Je donne ici de beaux conseils, sans doute :
Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas ! non.

Il a voulu plaire, et il a plu, persuadé que le prin-



cipal point est « d'attacher le lecteur, de le réjouir, d'attirer malgré lui son attention, de lui plaire enfin ». Mais il est permis, sans étroit rigorisme, de s'en tenir à la définition plus large qu'il a donnée ailleurs de son art :

En ces sortes de feinte il faut *instruire et plaire*,
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

XI

Si l'étude des œuvres diverses de La Fontaine n'offrait qu'un intérêt de curiosité, mériterait-elle plus qu'un regard curieux, jeté en passant? Mais La Fontaine est le plus vraiment et, pour ainsi dire, le plus richement français de nos poètes. Il semble un plus complet exemplaire du génie français que Molière lui-même : car la verve de Molière nous laisse parfois un arrière-goût d'amertume et rarement s'attendrit : il arrache le rire, provoque la réflexion, mais n'éveille pas le rêve. La Fontaine rit juste assez pour nous mettre l'âme en joie sans l'accabler d'une gaieté trop bruyante ou trop satirique; il rêve juste assez pour nous enlever aux réalités basses sans nous faire perdre de vue les réalités saines.

Il faut bien que nos Français se soient reconnus en lui, pour qu'ils lui aient tant pardonné. Mais est-ce bien de pardon qu'il peut être question quand on parle de La Fontaine? Ses « erreurs » morales, ses erreurs littéraires, tout de lui a été vite compris, excusé, oublié ici, admiré là. Notez que ses erreurs



morales, souvent précisées par lui-même avec une candeur complaisante, ne sont pas de celles que justifient et parfois anoblissent les entraînements de la jeunesse : vieillard, il y est retombé ; il s'y est traîné longuement jusqu'au repentir final et tardif. Qu'importe! il a été simple, il a été bon, et les Français en sont restés sur lui au jugement de l'abbé Verger, un étrange abbé qui avait ses raisons pour n'être pas rigoureux aux autres :

Hé ! qui pourrait être surpris
Lorsque La Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'erreurs,
Mais d'erreurs pleines de sagesse.
Les plaisirs l'y guident sans cesse
Par des chemins semés de fleurs.

Pour ses erreurs littéraires — je ne parle pas des Contes, qui sont mieux et pis — la postérité en garde à peine un souvenir confus. Bien que plusieurs soient contemporaines des *Fables,* ou leur soient même postérieures, elle ne veut connaître que l'auteur des *Fables.* Ce jugement, ainsi simplifié, peut-être à l'excès, n'en est pas moins définitif : prétendre l'ébranler dans son ensemble serait puéril, mais il n'est pas interdit de le préciser sur quelques points. N'exhumons pas le fatras des œuvres de circonstance où se jouait le facile génie de notre poète : ce serait rendre un mauvais service à sa gloire et dépayser ses admirateurs. Attachons-nous, au contraire, à éclairer d'une lumière plus vive certains aspects de sa physionomie peu connus et qui méritent de l'être davantage. Épithalames et madrigaux, sizains et



dizains, odes anacréontiques et odes triomphales, virelais et rondeaux redoublés, que tout cela continue à dormir dans la paix des éditions savantes. Si La Fontaine est grand et s'il est aimable, ce n'est pas assurément pour avoir écrit le *Différend de Beaux-Yeux et de Belle-Bouche*. Mais ce La Fontaine que nous aimons et que nous admirons, nous l'aimerons et l'admirerons plus encore, si les *Épîtres*, par exemple, et les *Lettres* nous deviennent aussi familières que les *Fables*. En pénétrant dans son intimité, nous sentirons vite l'étroitesse des formules où notre paresse l'emprisonne. Et nous n'en chercherons point de nouvelles pour définir un charme dont le caractère propre est justement d'être indéfinissable.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES PRINCIPALES ŒUVRES DE LA FONTAINE

1621. — (8 juillet). La Fontaine naît à Château-Thierry, de Charles de La Fontaine, maître des Eaux et des Forêts, et de Françoise Pidoux

1654. — Début de La Fontaine dans les lettres par la traduction libre de l'*Eunuque* de Térence.

1658. — Fragments du *Songe de Vaux* (d'après Marais), publiés seulement en 1671, dans les *Fables nouvelles et autres poésies*.

— *Adonis*, publié en 1669, à la suite de *Psyché*.

1658 à **1661**. — *Clymène*, comédie publiée en 1671.

1658-59. — Vers pour et contre Claudine Colletet, publiés dans les *Fables nouvelles*, 1671.

1659. — Ballade à Mme Fouquet pour le premier terme, publiée en 1685 dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs Maucroix et de La Fontaine.*

— Ballade pour le pont de Château-Thierry, publiée en 1671, dans les *Fables nouvelles.*

— Épître à Fouquet, publiée dans les *Œuvres diverses*, 1729.

1660. — Relation en vers, à Fouquet, de l'entrée de la reine dans Paris (26 août), publiée dans les *Œuvres posthumes*, 1696.

— Épigramme sur Scarron, publiée en 1671, dans les *Fables nouvelles.*

1661. — (22 août et 10 septembre). Lettres à Maucroix, la première avant, la seconde après l'arrestation de Fouquet; publiées, la première dans les *Œuvres diverses* de 1729; la seconde dans l'édition de Walckenaër, 1827.

— Élégie aux nymphes de Vaux, publiée en 1671 dans le *Recueil des Poésies chrétiennes et diverses* et dans les *Fables nouvelles.*

1663. — Ode au roi pour Fouquet, publiée en 1671 dans les mêmes recueils.

— Lettres à sa femme pendant le voyage du Limosin, publiées par d'Olivet, dans les *Œuvres diverses* de 1729.

1664. — *Contes et Nouvelles en vers*, première partie.

1667. — *Contes et Nouvelles en vers*, deuxième partie.

1668. — *Fables choisies et mises en vers*, les six premiers livres.

1669. — *Les amours de Psyché et de Cupidon.*

— Seconde édition des *Fables choisies, mises en vers.*

1671. — *Fables nouvelles et autres poésies*, avec les épitaphes d'un Paresseux et d'un grand Parleur, etc., l'épigramme traduite d'Athénée contre le mariage.

— *Recueil de Poésies chrétiennes et diverses*, précédé de l'Épître à Conti : *Prince chéri du ciel*, etc.

— *Contes*, nouveau recueil.

1673. — *La Captivité de saint Malc*, poème.

— Épitaphe de Molière.

1674. — Lettres à Turenne, publiées dans les *Œuvres posthumes*, 1696.

— *Le Florentin*, satire, publiée dans une édition des *Contes*, à Amsterdam, 1691.

— *Daphné*, opéra.

1675. — Épître à Mme de Thianges, publiée en 1715 par Duval de Tours, dans son *Nouveau Choix.* Walckenaër la place beaucoup plus tard, mais elle est mentionnée dans une lettre de Bussy à Bouhours, 26 février 1675.

1675. — Épigramme contre un pédant de collège, publiée en 1808, dans les *Quatre saisons du Parnasse,* de Fayolle.

— *Contes,* nouveau recueil.

1677. — Épître à M. de Niert, publiée en tête des *Variétés sérieuses et amusantes* de l'abbé Sallier, 1765.

1678 et **1679**. — *Fables,* 3e et 4e parties (livres VII à XII).

1682. — *Galatée*, opéra, fragments, publiés avec *Daphné.*

— *Le Quinquina,* poème.

1683. — Épigramme contre Colbert, publiée en 1765 dans les *Variétés* de l'abbé Sallier.

1684. — Discours de réception à l'Académie (2 mai).

— Discours à Mme de La Sablière, publié dans le recueil suivant.

1685. — *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine,* avec l'Épître à M. de Harlay, le poème de *Philémon et Baucis*, et le *Discours à l'Académie.*

— *Le Florentin,* comédie (jouée le 23 juillet), publiée en 1699.

1686. — Lettre à Racine, 6 juin, publiée par d'Olivet dans les *Œuvres diverses de La Fontaine* (1729).

1687. — Lettres à Mme de Bouillon, à Saint-Evremond, à M. de Bonrepaux, publiées dans les *Œuvres posthumes*, 1696.

— Épître à Huet, publiée en 1687 avec une lettre à M. de Bonrepaux.

1689. — Lettres à Conti, publiées dans les *Œuvres posthumes*, et à Vendôme, publiées par d'Olivet en 1729.

1691. — *Astrée*, opéra (représentée le 28 novembre).

1693. — Paraphrase du *Dies iræ*, lue à l'Académie, par l'abbé Lavau, le jour de la réception de La Bruyère, 15 juin, publiée dans les *Œuvres posthumes*, 1696.

1694. — *Fables*, le douzième livre.

1694 et **1695**. — Dernières lettres à Maucroix, publiées dans les *Œuvres posthumes* de Maucroix.

13 avril 1695. — Mort de La Fontaine.



ÉPITRES

I

ÉPITRE A M. FOUQUET

(1659)

Dussé-je une fois vous déplaire,
Seigneur, je ne me saurais taire.
Celui qui, plein d'affection,
Vous promet une pension
Bien payable et bien assinée
A tous les quartiers de l'année,
Qui, pour tenir ce qu'il promet,
Va souvent au sacré sommet,
Et, n'épargnant aucune peine,
Y dort après tout d'une haleine
Huit ou dix heures réglément,
Pour l'amour de vous seulement,

5. La Fontaine a écrit *assinée*, pour la rime, disent quelques commentateurs ; mais, outre que *assignée* rimerait également avec *année*, il écrit ailleurs *assine* dans le cours même du vers. — Cette pension que La Fontaine, pensionné par Fouquet, dit servir régulièrement à son protecteur, c'est le tribut poétique par lequel il est convenu qu'il paiera chaque terme de la pension annuelle. Il feint d'être courroucé parce que Fouquet, malgré ce qu'il lui doit, l'a fait attendre une heure, lors d'une visite qu'il lui a faite à son château de Saint-Mandé. Mais il a attendu dans cette galerie où Fouquet faisait aussi attendre Corneille et que décorait une riche bibliothèque. Voyez la préface d'*Œdipe*.



J'entends à la bonne mesure,
Et de cela je vous assure :
Celui-là, dis-je, a contre vous
Un juste sujet de courroux.

L'autre jour, étant en affaire,
Et le jugeant peu nécessaire,
Vous ne daignâtes recevoir
Le tribut qu'il croit vous devoir
D'une profonde révérence.
Il fallut prendre patience,
Attendre une heure, et puis partir,
J'eus le cœur gros, sans vous mentir,
Un demi-jour, pas davantage;
Car enfin ce serait dommage
Que, prenant trop mon intérêt,
Vous en crussiez plus qu'il n'en est.
Comme on ne doit tromper personne,
Et que votre âme est tendre et bonne,
Vous m'iriez plaindre un peu trop fort,
Si, vous mandant mon déconfort,
Je ne contais au vrai l'histoire;
Peut-être même iriez-vous croire
Que je souhaite le trépas
Cent fois le jour, ce qui n'est pas.

Je me console, et vous excuse :
Car après tout on en abuse;
On se bat à qui vous aura.
Je crois qu'il vous arrivera
Choses dont aux courts jours se plaignent

25. C'est tout ce que peut durer le dépit de La Fontaine.

32. *Déconfort,* découragement ; ici, plutôt, mésaventure. Le Lexique de La Fontaine, par M. Régnier, et le Dictionnaire Littré ne citent pas d'autre exemple de ce mot chez notre poète ni dans tout le XVIIe siècle.



Moines d'Orbès, et surtout craignent :
C'est qu'à la fin vous n'aurez pas
Loisir de prendre vos repas.
Le Roi, l'État, votre patrie,
Partagent toute votre vie :
Rien n'est pour vous, tout est pour eux.
Bon Dieu ! que l'on est malheureux
Quand on est si grand personnage !
Seigneur, vous êtes bon et sage,
Et je serais trop familier
Si je faisais le conseiller.
A jouir pourtant de vous-même
Vous auriez un plaisir extrême :
Renvoyez donc en certains temps
Tous les traités, tous les traitants,
Les requêtes, les ordonnances,
Le parlement et les finances,
Le vain murmure des frondeurs,
Mais, plus que tous, les demandeurs,
La cour, la paix, le mariage,
Et la dépense du voyage,
Qui rend nos coffres épuisés,
Et nos guerriers les bras croisés.
Renvoyez, dis-je, cette troupe,
Qu'on ne vit jamais sur la croupe

42. « Il déplore les occupations trop multiples de Fouquet, et dit que, si cela continue, il lui arrivera comme aux moines d'Orbais, qui, lorsque les jours deviennent courts, se plaignent de n'avoir pas le temps de prendre leur repas. Orbais était une abbaye de Bénédictins à cinq lieues au sud-est de Château-Thierry » (Walckenaër). — *Et surtout craignent*, et ce que surtout ils craignent ; la phrase ne semble pas très correcte.

60. Les solliciteurs. « Il avoit toujours force *demandeurs* après luy » (AMYOT, *Nicias*, 7). — La vue d'un *demandeur* lui donne des convulsions » (MOLIÈRE, *Avare*, II, 4).

61. Le mariage du roi avec l'infante Marie-Thérèse, précédé du traité des Pyrénées et d'un voyage coûteux de toute la cour vers la frontière espagnole, avait eu lieu à Fontarabie, le 3 juin 1660. La Fontaine avait composé une ode et une ballade pour célébrer ces événements, qui rendaient « nos guerriers les bras croisés », c'est-à-dire assuraient la paix.



Du mont où les savantes sœurs
Tiennent boutique de douceurs.
Mais que pour les amants des Muses
Votre suisse n'ait point d'excuses,
Et moins pour moi que pour pas un :
Je ne serai pas importun:
Je prendrai votre heure et la mienne.

Si je vois qu'on vous entretienne,
J'attendrai fort paisiblement
En ce superbe appartement
Où l'on a fait d'étrange terre,
Depuis peu, venir à grand'erre
(Non sans travail et quelques frais)
Des rois Céphrim et Kiopès
Le cercueil, la tombe, ou la bière :
Pour les rois, ils sont en poussière.
C'est là que j'en voulais venir.
Il me fallut entretenir
Avec ces monuments antiques,
Pendant qu'aux affaires publiques

67. Ce mont est l'Hélicon, la montagne des Muses, ou le Parnasse, montagne des Muses et d'Apollon à la fois.

70. Votre suisse, votre portier, qui peut-être était de Paris, ou d'Amiens, comme le Petit-Jean des *Plaideurs*.

73. Il est difficile d'être accommodant avec plus d'indépendance, et indépendant avec moins de raideur.

77. De pays étranger. La Fontaine a dit ailleurs (*Fables*, XII, 23) les « nations *étranges* ».

78. *A grand'erre*, à grande vitesse, s'applique en général à une allure rapide. Ici il semble signifier plutôt à grande hâte. Voyez l'Epître à Turenne, v. 19.

80. « Céphrom (Céphron, Khéphren, Chafra), frère et successeur de Kiopès : il bâtit la seconde pyramide, à peu de distance de celle de Kiopès. — Kiopès (Khéops, Chéops, Choufou), successeur de Rhampsimite, ferma les temples, interdit les sacrifices aux Egyptiens, et les contraignit à travailler pour lui : c'est ainsi qu'il parvint à construire la plus vaste, la plus grande des pyramides » (H. Régnier). — En réalité il s'agit de deux sarcophages, l'un de marbre blanc, l'autre de basalte, trouvés en 1632 par des Égyptiens de la province de Saïd, transportés à Marseille et achetés vers 1659 par Fouquet. Voyez Bonnaffé, les *Amateurs de l'ancienne France; le surintendant Fouquet*, 1882, in-4.



Vous donniez tout votre loisir.
Certes j'y pris un grand plaisir.....

Je quittai donc la galerie,
Fort content, parmi mon chagrin,
De Kiopès et de Céphrim,
D'Orus et de tout son lignage,
Et de maint autre personnage.
Puissent ceux d'Égypte en ces lieux,
Fussent-ils rois, fussent-ils dieux,
Sans violence et sans contrainte,
Se reposer dessus leur plinthe
Jusques au bout du genre humain !
Ils ont fait assez de chemin
Pour des personnes de leur taille.

Et vous, Seigneur, pour qui travaille
Le temps qui peut tout consumer,
Vous, que s'efforce de charmer
L'antiquité qu'on idolâtre,
Pour qui le dieu de Cléopâtre,
Sous nos murs enfin abordé,
Vient de Memphis à Saint-Mandé,
Puissiez-vous voir ces belles choses
Pendant mille moissons de roses !

92. Horus, dieu égyptien, fils d'Osiris et d'Isis, identifié par les Grecs avec Apollon. — « *Lignage,* tous les descendants d'une même famille, tous ceux d'une même parenté. Il vieillit. » (*Dictionnaire de l'Académie,* 1694). Nous disons *lignée.*

Ce sont enfants tous d'un lignage.
(*Fables*, X.)

97. La plinthe, c'est la bande plate qui forme la base du monument. Les sarcophages n'obtinrent pas le repos demandé pour eux par La Fontaine. Après la disgrâce de Fouquet, ils appartinrent à Le Notre, puis à M. d'Ussé, gendre de Vauban, qui les fit transporter en Touraine, revinrent ensuite à Paris, et, après bien d'autres aventures que M. Bonnaffé raconte, furent déposés au Louvre en 1845. Là on déchiffra les noms de Hor-Kheb et de Ank-Mer, personnages qui vivaient sous la vingt-sixième dynastie.

107. Non pas de Memphis en particulier, mais de l'Egypte en général, d'où nous savons que Fouquet, grand collectionneur d'antiquités, avait fait venir ces tombeaux, plus ou moins authentiques.



Mille moissons, c'est un peu trop ;
Car nos ans s'en vont au galop,
Jamais à petites journées.
Hélas! les belles destinées
Ne devraient aller que le pas.
Mais quoi! le Ciel ne le veut pas.
Toute âme illustre s'en console,
Et, pendant que l'âge s'envole,
Tâche d'acquérir un renom
Qui fait encor vivre le nom
Quand le héros n'est plus que cendre :
Témoin celui qu'eut Alexandre,
Et celui du fils d'Osiris,
Qui va revivre dans Paris.

111. Par un retour soudain et qui touche, La Fontaine en vient ici à l'un de ces lieux communs mélancoliques que le génie d'un Bossuet a tant de fois rajeunis ; mais il y porte sa manière familière et vive, qui n'appuie pas, et son âme n'est qu'effleurée d'une tristesse passagère. On songe moins à la gravité d'un moraliste chrétien qu'à la douce mélancolie d'un poète à demi païen, d'un Ronsard :

Le temps s'en va, le temps s'en va, Madame !
Las ! le temps, non, mais nous nous en allons.

114. Ne devraient aller qu'au petit pas. Cette fin prend un intérêt nouveau quand on songe à la destinée de Fouquet.



II

ÉPITRE A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI
(DÉDICACE DU RECUEIL DES *Poésies chrétiennes et diverses*)

(1671)

Prince chéri du Ciel, qui fais voir à la France
Les fruits de l'âge mûr joints aux fleurs de l'enfance,
Conti, dont le mérite, avant-courrier des ans,
A des astres bénins épuisé les présents,
A l'abri de ton nom les mânes des Malherbes
Paraîtront désormais plus grands et plus superbes;
Les Racans, les Godeaux, auront d'autres attraits;
La scène semblera briller de nouveaux traits.
Par ton nom tu rendras ces ouvrages durables :
Après mille soleils ils seront agréables.
Si le pieux y règne, on n'en a point banni
Du profane innocent le mélange infini.

1. Le recueil auquel cette Epître sert de dédicace portait le nom de La Fontaine, dont il contenait, il est vrai, un certain nombre de pièces. En réalité, c'était une compilation entreprise par Loménie de Brienne, alors retiré à l'Oratoire, pour l'éducation de Louis Armand, prince de Conti (1661-1685), le futur époux de Mlle de Blois. On verra qu'il y avait réuni des vers de Malherbe, Racan, Godeau, Corneille, Racine.

3. *Avant-courrier* pour *avant-coureur* ne se trouve dans aucune édition du Dictionnaire de l'Académie. Le dictionnaire de Littré et le Lexique de M. Régnier n'en citent pas d'autre exemple.

5. On sait quelle influence la poésie de Malherbe a exercée sur le génie naissant de La Fontaine. Au fond ils étaient fort dissemblables d'humeur et de style.

7. Racan, disciple de Malherbe, mais poète indolent, plus aimable que son maître, mieux fait pour être aimé de La Fontaine, qui, d'ailleurs, associe presque toujours son nom à celui de Malherbe. Voyez l'*Epître à Huet*, v. 93. Pour Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence, qui fit partie de la première Académie, il fut très estimé à l'hôtel de Rambouillet, mais on ne lit plus ni ses vers ni sa prose; dans son poème du *Siècle de Louis le Grand*, Perrault vante ses écrits « superbes » et le nomme aussi avec Racan.

12. Vers charmants, surtout si l'on songe qu'ils s'appliquent sans doute aux propres vers de La Fontaine, mêlés à ces poésies « chrétiennes » que les poésies « diverses » égaient. Il est



Pour moi, je n'ai de part en ces dons du Parnasse
Qu'à la faveur de ceux que je suis à la trace.
Ésope me soutient par ses inventions ;
J'orne de traits légers ses riches fictions :
Ma Muse cède en tout aux Muses favorites
Que l'Olympe doua de différents mérites.
Cependant à leurs vers je sers d'introducteur :
Cette témérité n'est pas sans quelque peur.
De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,
Non point par vanité, mais par obéissance.
Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état,
Te le pouvaient offrir en termes pleins d'éclat ;
Mais, craignant de sortir de cette paix profonde
Qu'ils goûtent en secret loin du bruit et du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.
Leur main l'eût enrichi d'un plus beau frontispice :
La mienne leur a plu simple et sans artifice.
Conti, de mon respect sois du moins satisfait,
Et regarde le don, non celui qui le fait.

vrai qu'il y avait aussi inséré une longue et assez médiocre paraphrase de psaume, sans doute pour se mettre au ton.

14. C'est ce qu'il développera trop modestement dans l'*Epître à Huet*. Mais cette modestie ne va pas sans quelque fierté dans ses Préfaces et ses Prologues ou Epilogues.

16. *Riches* est peut-être l'épithète qui convient le moins aux fictions d'Esope, où il faut se garder, d'ailleurs, de voir une œuvre personnelle et littéraire. Dans l'Epître dédicatoire du premier recueil des Fables, il appelle Esope un conteur « ingénieux », et ce mot est plus juste. Peut-être veut-il faire entendre ici, comme en cette dédicace, que sous ces apparences puériles se cache un trésor de vérités sérieuses.

26.

Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais
Loin du monde et du bruit goûter l'ombre et le frais ?

(*Fables*, XI, 4.)

Ces hommes sont les solitaires de Port-Royal. « Il ne fallait pas moins que la paix de l'Eglise, et cette protection assurée au nom de Conti, pour qu'on ne vît pas d'inconvénient à faire ainsi La Fontaine (l'auteur de *Joconde*) éditeur responsable des Recueils anonymes de Port-Royal et pour que l'on passât sur la singularité de cet amalgame. » (SAINTE-BEUVE, *Port-Royal*, t. V, p. 17.)

29. Ce « frontispice », c'est cette dédicace même, qui orne la première page du recueil.



III

ÉPITRE A M. DE TURENNE

(1674)

Vous avez fait, Seigneur, un opéra.
Quoi ! le vieux duc, suivi de Caprara?
Quoi! la bravoure et la matoiserie?
Grande est la gloire, ainsi que la tuerie.
Vous savez coudre avec encor plus d'art
Peau de lion avec peau de renard.
La joie en est parvenue à sa cime;
Car on vous aime autant qu'on vous estime :
Qui n'aimerait un Mars plein de bonté?
En telles gens ce n'est pas qualité

1. *Opéra* se disait d'une chose très difficile, ou d'un chef-d'œuvre. Ce passage d'une lettre de Scarron précise suffisamment ce dernier sens : « Vos deux lettres sont des choses admirables, dignes d'être apprises par cœur, et, en un mot, ce qu'on appelle des opéras. »

2. Le vieux duc de Lorraine et le comte Caprara, Italien d'origine, général au service de l'Empire, quoique très supérieurs en nombre, avaient été battus par Turenne à Sintzheim.

3. Les ruses stratégiques de Turenne n'avaient pas moins contribué que sa vaillance à l'écrasement des Impériaux. La comparaison du renard va se présenter d'elle-même.

Mais d'où vient qu'au renard Esope accorde [un point,
C'est d'exceller en tours pleins de *matoiserie?*
(*Fables*, XI, 6.)

4. « En effet, l'incendie du Palatinat, le sanglant combat de Sénef, livré par Condé, rendirent cette campagne fameuse par les désastres qu'elle occasionna... Nous apprenons par les lettres de Pellisson que la seconde conquête de la Franche-Comté ne se fit pas sans beaucoup de perte. L'armée éprouva une disette de fourrage, et les chevaux mêmes du roi ne mangeaient que des feuilles. La petite ville de Faverney fit résistance; on la prit d'assaut et elle fut pillée. Mais il périt dans ce siège plusieurs gardes du corps. Remarquons que La Fontaine dit les *Bourguignons* en parlant des *Francs-Comtois*, parce qu'alors, pour désigner la *Franche-Comté*, on disait plus habituellement le *Comté de Bourgogne* » (WALCKENAER).

6. Dans la fable du *Renard anglais* (XII, 23), c'est Annibal qui est comparé à un vieux renard. « Quand la peau du lion n'y peut fournir, il y faut coudre aussi celle de renard. » (AMYOT, *Lysandre*.)

7. Nous dirions : à son comble.

9. Il y a là l'esquisse d'un caractère dont La Fontaine sent très bien l'originalité rare : la bonté virile.



Trop ordinaire. Ils savent déconfire,
Brûler, raser, exterminer, détruire;
Mais qu'on m'en montre un qui sache Marot.
Vous souvient-il, Seigneur, que mot pour mot,
Mes créanciers, qui de dizains n'ont cure,
Frère Lubin, et mainte autre écriture,
Me fut par vous récitée en chemin?
Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.

Reviens au fait, Muse, va plus grand'erre;
Laisse Marot, et reparle de guerre.
En surmontant Charles et Caprara,
Vous avez fait, Seigneur, un opéra.
Nous en faisons un nouveau; mais je doute
Qu'il soit si bon, quelque effort qu'il m'en coûte.
Le vôtre est plein de grands événements :
Gens envoyés peupler les monuments,
Beaucoup d'effets de fureur martiale,
D'amour très peu, très peu de pastorale;
Mars sans armure y fut vu, ce dit-on,
Mêlé trois fois comme un simple piéton.
Bien lui valut la longue expérience,
Et le bon sens, et la rare prudence :
Dans le combat, ces trois divinités
Allaient toujours marchant à ses côtés.

13. Ce soldat n'a pas seulement la bonté qui plaît au bonhomme : il sait Marot, et il en a récité de longs passages au poète. Voilà qui vaut mieux que tout. Les deux pièces citées ici sont la *Réplique à la reine de Navarre* et la *Ballade de frère Lubin*.

19. Va d'une allure plus vive. Voyez l'épître précédente, vers 78, et la note.

21. Charles de Lorraine, dont il a été question plus haut, âgé alors de soixante-dix ans.

23. Ce nouvel opéra, c'est *Galatée*. La Fontaine, qui vient de ramener, comme une sorte de refrain, le premier vers de son Epitre, joue sur le double sens du mot *opéra*, comme plus tard J.-J. Rousseau (*Confessions*, VII) : « Mon opéra fait, il s'agit d'en tirer parti : c'était un autre opéra bien plus difficile. »

26. *Monuments* dans le sens de tombeaux.

30. Comme un simple fantassin. Dans le vieux français, on nommait *piétons* les soldats d'infanterie.



Ce Mars, Seigneur, n'est le Mars de la Thrace,
Mais pour cet an c'est le Mars de l'Alsace ;
Ainsi qu'il fut et sera d'autres fois
Très bien nommé le Mars d'autres endroits :
Enfin c'est vous, afin qu'on ne s'y trompe;
Or en sont faits feux de joie en grand'pompe.

Bien est-il vrai qu'il nous en coûte un peu ;
Mais gagne-t-on sans rien perdre à ce jeu?
Louis lui-même, effroi de tant de princes,
Preneur de murs, subjugueur de provinces,
A-t-il conquis ces États et ces murs
Sans quelque sang, non de guerriers obscurs,
Mais de héros qui mettaient tout en poudre?
Les Bourguignons, en éprouvant sa foudre,
Ont fait pleurer celui qui la lançait.
Sous les remparts que son bras renversait
Sont enterrés et quelques chefs fidèles,
Et les Titans à sa valeur rebelles.

36. « Après la bataille d'Enzheim, donnée le 4 octobre 1674, Turenne feignit d'abandonner l'Alsace aux Impériaux ; mais il revint sur eux, les battit à Turkheim, et les força de repasser le Rhin ». (WALCKENAER.)

44. *Subjugueur* n'a été employé, semble-t-il, par aucun autre grand écrivain.



IV

ÉPITRE A M. DE TURENNE

(1674)

Hé quoi ! Seigneur, toujours nouveaux combats !
Toujours dangers ! Vous ne croyez donc pas
Pouvoir mourir? Tout meurt, tout héros passe.
Clothon ne peut nous faire d'autre grâce
Que de filer nos jours plus lentement :
Mais Clothon va toujours étourdiment.
Songez-y bien : si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, Seigneur, qui sans douleur extrême
Ne pourrions voir un triomphe acheté
Du moindre sang qu'il vous aurait coûté.
C'est un avis qu'en passant je vous donne,
Et je reviens à ce que fait Bellone.

A peine un bruit fait faire ici des vœux,
Qu'un autre bruit y fait faire des feux.
C'est un concours de victoires nouvelles.
La Renommée a-t-elle encor des ailes,
Depuis le temps qu'elle vient annoncer :
« Tout est perdu, l'hydre va s'avancer;

1. Cette campagne d'Alsace, le chef-d'œuvre de Turenne, n'est en effet, qu'une suite de combats et de victoires.

6. Clotho, l'une des trois Parques, presque toujours identifiée par La Fontaine avec la Mort, n'avait pour rôle que de tenir le fuseau de la destinée; ce sont ses sœurs Lachésis et Atropos qui tournaient le fuseau et coupaient le fil.

10. On ne lit pas froidement ces vers lorsqu'on songe que, peu de temps après, le 27 juillet 1675, Turenne était emporté d'un boulet de canon sur le champ de bataille de Salzbach.

14. Des feux de joie, comme au v. 12 de la fable 15 du livre II.

18. Cette hydre, c'est la Grande Alliance, qui s'est dressée contre Louis XIV victorieux. La Fontaine caractérise vivement ici les alternatives de crainte et d'espérance par



Tout est gagné, Turenne l'a vaincue ;
Et, se voyant mainte tête abattue,
Elle retourne en son antre à grands pas.
Quelque démon que l'on ne connaît pas
Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes
Qui sous vos coups sont à choir toutes prêtes.

Voilà, Seigneur, ce qui nous en paraît :
Car d'aller voir sur les lieux ce que c'est,
Permettez-moi de laisser cette envie
A nos guerriers, qui n'estiment leur vie
Que comme un bien qui les doit peu toucher,
Ne laissant pas de la vendre bien cher.
Toute l'Europe admire leur vaillance,
Toute l'Europe en craint l'expérience.
Bon fait de loin regarder tels acteurs.
Ceux de Strasbourg, devenus spectateurs
Un peu voisins, comme tout se dispose,
Pourraient bientôt devenir autre chose.

Je ne suis pas un oracle ; et ceci
Vient de plus haut : Apollon, Dieu merci,
Me l'a dicté ; souvent il ne dédaigne
De m'inspirer. Maint auteur nous enseigne
Qu'Apollon sait un peu de l'avenir.
L'autre jour donc j'allai l'entretenir
Du grand concours des Germains tous en armes ;

où passèrent les Français, trompés eux-mêmes par la tactique de Turenne lorsqu'il feignait, par exemple, d'abandonner l'Alsace pour y attirer l'ennemi et l'y écraser.

24. Une comparaison est ébauchée ici entre Louis XIV et Hercule, vainqueur de l'hydre de Lerne aux têtes sans cesse renaissantes.

30. Corneille fait rimer aussi *charmer, parler, aveugler,* avec *amer, l'air, clair.* On lui reprochait ces rimes qu'on qualifiait de rimes normandes. Elles sont très nombreuses chez Rotrou.

32. Craint d'en faire l'épreuve.

35. C'est-à-dire : à la manière dont les événements se préparent, Strasbourg ne restera pas longtemps simple témoin de la lutte. Mais cette occupation de Strasbourg, que La Fontaine semble présager ici, ne se fit qu'en 1681.



L'Hélicon même avait quelques alarmes.
Le dieu sourit, et nous tint ce propos :
« Je vous enjoins de dormir en repos,
Poëtes picards et poëtes de Champagne ;
Ni les Germains, ni les troupes d'Espagne,
Ni le Batave, enfant de l'Océan,
Ne nous viendront visiter de cet an,
Tout aussi peu la campagne prochaine.
Je vois Louis, qui des bords de la Seine,
La foudre en main, au printemps partira.
Malheur alors à qui ne se rendra!
Je vois Condé, prince à haute aventure,
Plutôt démon qu'humaine créature :
Il me fait peur de le voir plein de sang,
Souillé, poudreux, qui court de rang en rang.
Le plomb volant siffle autour sans l'atteindre ;
Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.
Quand telles gens couvriront vos remparts,
Je vous dirai : Dormez, poëtes picards ;
Devers la Somme on est en assurance ;
Devers le Rhin tout va bien pour la France :

53. Le roi va partir en personne pour le Nord où les Français ont dû évacuer la Hollande, mais où Condé tiendra victorieusement tête au prince d'Orange jusqu'à la mort de Turenne.

55. *Prince à haute aventure*, prince coutumier d'exploits éclatants. Voyez *Fables*, VIII, 24, 10. On remarquera comme le portrait de Condé fait heureusement antithèse au portrait de Turenne, et l'on en rapprochera le parallèle fameux de l'oraison funèbre de Condé.

58. La Rochefoucauld et Mlle de Montpensier peignent ainsi Condé pendant et après le combat du faubourg Saint-Antoine : « Il se trouvait partout, et, dans le milieu du feu et du combat, il donnait des ordres avec cette netteté d'esprit qui est si rare et si nécessaire en ces rencontres... Il était dans un état pitoyable : il avait deux doigts de poussière sur le visage, ses cheveux tout mêlés ; son collet et sa chemise étaient tout pleins de sang, quoiqu'il n'eût pas été blessé ; sa cuirasse était toute pleine de coups, et il tenait son épée à la main, ayant perdu le fourreau. »

63. *Devers*, pour *du côté de*, a vieilli ; mais M. Littré, qui en cite de nombreux exemples chez Corneille, La Fontaine, Molière, Boileau, Voltaire, dit qu'il est si bien autorisé qu'on pourrait sans scrupule en faire usage. — Les villes de la Somme avaient déjà connu l'invasion ; voyez la lettre de Voiture sur la reprise de Corbie.



Turenne est là, l'on n'y doit craindre rien.
Vous dormirez, ses soldats dorment bien;
Non pas toujours : tel a mis mainte lieue
Entre eux et lui, qui les sent à sa queue.
Deux de la troupe avec peine marchaient;
Les pauvres gens à tout coup trébuchaient,
Et ne laissaient de tenir ce langage :
« Le conducteur, car il est bon et sage,
« Quand il voudra, nous fera reposer. »
Après cela qui peut vous excuser
De n'avoir pas une assurance entière?
Morphée eut tort de quitter la frontière.
Dormez sans crainte à l'ombre de vos bois,
Poètes picards et poètes champenois. »

Ainsi parla le dieu qui nous inspire;
Et je ne sais, Seigneur, que vous redire,
Mot après mot, le discours qu'il nous tint.
Un temps viendra que ceci sera peint
Sur les lambris du temple de Mémoire.
Les deux soldats sont un point de l'histoire,
A mon avis, digne d'être noté.
Ces vers, dit-on, seront mis à côté :
« Turenne eut tout : la valeur, la prudence,
L'art de la guerre, et les soins sans repos.
Romains et Grecs, vous cédez à la France :
Opposez-lui de semblables héros. »

73. Ce trait touchant est à joindre à tant d'autres qui prouvent la popularité de Turenne parmi ses soldats. Voyez les lettres de Mme de Sévigné, et surtout celle du 16 août 1675 : « Il y avait de jeunes soldats qui s'impatientaient un peu dans les marais, où ils étaient dans l'eau jusqu'aux genoux; et les vieux soldats leur disaient : « Quoi? vous vous plaignez? On voit bien que vous ne connaissez pas M. de Turenne; il est plus fâché que nous quand nous sommes mal; il ne songe à l'heure qu'il est qu'à nous tirer d'ici; il veille quand nous dormons: c'est notre père, on voit bien que vous êtes bien jeunes », et ils les rassuraient ainsi. »

90. Il faut que l'admiration de La Fontaine soit bien sincèrement chaleureuse pour qu'il mette Turenne au-dessus des héros de l'antiquité.



V

ÉPITRE A MADAME DE THIANGE

(1675)

Vous trouvez que ma satire
Eût pu ne se point écrire,
Et que tout ressentiment,
Quel que soit son fondement,
La plupart du temps peut nuire,
Et ne sert que rarement.
J'eusse ainsi raisonné si le Ciel m'eût fait ange,
Ou Thiange;
Mais il m'a fait auteur, je m'excuse par là :
Auteur, qui pour tout fruit moissonne
Un peu de gloire, on le lui ravira.
Et vous croyez qu'il s'en taira?
Il n'est donc plus auteur : la conséquence est bonne.
S'il s'en rencontre un qui pardonne,
Je suis cet indulgent; s'il ne s'en trouve point,
Blâmez la qualité, mais non pas la personne.

Je pourrais alléguer encore un autre point :
Les conseils. — Et de qui? — Du public. C'est la ville,
C'est la cour; et ce sont toute sorte de gens,
Les amis, les indifférents,

1. Voyez, dans l'Introduction, l'incident de l'opéra commandé par Lulli à La Fontaine, et la satire du *Florentin*, dirigée contre le musicien italien. C'est cette satire que Mme de Thianges (Gabrielle de Rochechouart-Mortemart), sœur aînée de Mme de Montespan (elle était née en 1655), avait blâmée amicalement.

16. La qualité d'auteur. La Fontaine est moins « auteur » qu'il ne veut ici le paraître.



Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile :
Ils ne pouvaient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritais-je ? On dit que non.
Mon opéra, tout simple, et n'étant, sans spectacle,
Qu'un ours qui vient de naître, et non encor léché,
Plaît déjà. Que m'a donc Saint-Germain reproché ?
Un peu de pastorale ? enfin ce fut l'obstacle.
J'introduisais d'abord des bergers ; et le Roi
Ne se plaît à donner qu'aux héros de l'emploi.
Je l'en loue. Il fallait qu'on lui vantât la suite ;
Faute de quoi ma Muse aux plaintes est réduite.
Que si le nourrisson de Florence eût voulu,
Chacun eût fait ce qu'il eût pu.
Celui qui nous a peint un des travaux d'Alcide
(Je ne veux dire Euripide,
Mais Quinault), Quinault donc pour sa part aurait eu
Saint-Germain, où sa Muse au grand jour eût paru ;
Et la mienne, moins parfaite,
Eût eu du moins Paris, partage de cadette,
Cadette que peut-être on eût cru quelque jour
Digne de partager en aînée à son tour ;
Quelque jour j'eusse pu divertir le monarque.
Heureux sont les auteurs connus à cette marque !
Les neuf Sœurs proprement n'ont qu'eux pour favoris :
Qu'est-ce qu'un auteur de Paris ?
Paris a bien des voix ; mais souvent, faute d'une,
Tout le bruit qu'il fait est fort vain.
Chacun attend sa gloire ainsi que sa fortune

21. Voici qui est plus juste : il a peu de bile, en effet, et on le voit dans cette affaire même ; mais on lui a persuadé qu'il était outragé.

26. Saint-Germain, c'est la Cour, qui résidait souvent au château de Saint-Germain-en-Laye, lieu de naissance de Louis XIV.

28. La Fontaine incline, en effet, à traiter l'opéra en pastorale : par l'*Epître à M. de Niert*, on a vu que Louis XIV était d'un goût tout opposé.

36. Allusion à l'*Alceste ou le triomphe d'Alcide* de Quinault, sujet déjà traité par Euripide. On sait qu'Alcide (Hercule) arrache Alceste des mains de la Mort.



Du suffrage de Saint-Germain.
Le maître y peut beaucoup ; il sert de règle aux autres :
Comme maître premièrement,
Puis comme ayant un sens meilleur que tous les nôtres.
Qui voudra l'éprouver, obtienne seulement
Que le Roi lui parle un moment.

Ah ! si c'était ici le lieu de ses louanges !
Que ne puis-je en ces vers avec grâce parler
Des qualités qui font voler
Son nom jusqu'aux peuples étranges !
On verrait qu'entre tous les rois
Le nôtre est digne qu'on l'estime ;
Mais il faut pour une autre fois
Réserver le feu qui m'anime.
Je ne puis seulement qu'étaler aujourd'hui
Son esprit et son goût à juger d'un ouvrage,
L'honneur et le plaisir de travailler pour lui.
Ceux dont je me suis plaint m'ôtent cet avantage :
Puis-je jamais vouloir du bien
A leur cabale trop heureuse ?
D'en dire aussi du mal la chose est dangereuse ;
Je crois que je n'en dirai rien.

Si pourtant notre homme se pique
D'un sentiment d'honneur, et me fait à son tour

49. L'opposition entre les suffrages de la ville et ceux de la Cour est piquante, mais il est difficile de croire que La Fontaine eût sacrifié si allègrement l'approbation de Paris à celle de Saint-Germain. Seulement, il écrit à Mme de Thianges, et il sent bien que ce terrain de la Cour est moins solide pour lui que l'autre.

52. C'est l'exagération d'un éloge qui n'est pas entièrement immérité. Louis XIV n'avait pas le goût large, mais il l'avait ferme et sain. Dans une lettre à Fouquet (31 mars 1661) La Fontaine louait le jugement du roi.

58. *Etrange*, pour *étranger*, comme au v. 77 de l'*Epître à Fouquet*.

69. Il est curieux et un peu triste de le dire, la Fontaine a raison. Ce bouffon florentin, à qui Molière disait : « Allons, Baptiste, fais-nous rire ! » était l'un des favoris du grand roi, qui lui accorda le privilège de faire *seul* des opéras.



Pour le roi travailler un jour,
Je lui garde un panégyrique.
Il est homme de cour, je suis homme de vers;
Jouons-nous tous deux des paroles;
Ayons deux langages divers,
Et laissons les hontes frivoles.

Retourner à *Daphné* vaut mieux que se venger.
Je vous laisse d'ailleurs ma gloire à ménager:
Deux mots de votre bouche et belle et bien disante
Feront des merveilles pour moi.
Vous êtes bonne et bienfaisante,
Servez ma Muse auprès du Roi.

74. La Fontaine n'écrivit pas le panégyrique de Lulli ; mais il écrivit deux dédicaces en vers pour ses opéras d'*Amadis* et de *Roland*.

84. L'opéra de *Daphné* ne fut pas achevé, et, par conséquent, ne fut pas représenté devant le roi, comme La Fontaine l'eût désiré.



VI

ÉPITRE A M. DE NIERT SUR L'OPÉRA

(1677)

Niert, qui, pour charmer le plus juste des rois,
Inventas le bel art de conduire la voix,
Et dont le goût sublime à la grande justesse
Ajouta l'agrément et la délicatesse;
Toi qui sais mieux qu'aucun le succès que jadis
Les pièces de musique eurent dedans Paris,
Que dis-tu de l'ardeur dont la cour échauffée
Frondait en ce temps-là les grands concerts d'Orphée,
Les passages d'Atto et de Léonora,
Et du déchaînement qu'on a pour l'opéra?

1. « M. de Niert, qu'on nommait aussi dans le monde de Niel, était fils d'un marchand de Bayonne, qui, se trouvant jurat ou maire de cette ville sous Charles IX, refusa d'exécuter les ordres atroces donnés au nom du roi pour le massacre de la Saint-Barthélemy. Après la mort de son père, M. de Niert, étant sans fortune, vint à Paris pour être musicien de M. le duc d'Epernon. Il s'attacha ensuite au duc de Créquy, et alla avec lui à Rome. C'est alors que M. de Niert prit chez les Italiens une manière de chanter qu'il combina avec celle qui était en usage en France. A son retour, il charma toute la cour, et fit une révolution dans la musique. Louis XIII, qui, comme on sait, fut surnommé *le Juste*, le prit à son service... Après la mort de Louis XIII, non seulement Louis XIV nomma de Niert son premier valet de chambre, mais il donna la survivance de sa charge à son fils. » (WALCKENAER). Né en 1597, il ne mourut qu'en 1682. Son fils était en relations avec M. de la Sablière.

8. *Orfeo e Euridice*, opéra de Rossi (1647). Voyez, au t. IV de notre Corneille, p. 380-384 : *Les pièces à grand spectacle et le théâtre français*.

9. Des *passages*, des roulades comme dans *le Savetier et le Financier*, VIII, 8. Le Dictionnaire de l'Académie définit *passage* « ornement qu'on ajoute à un trait de chant ». — Atto et Léonora étaient un chanteur et une cantatrice que Mazarin avait fait venir d'Italie. — « Dans le recueil de 1715 et dans Sallier on lit :

Les longs passages d'Atto et de Léonora ;

mais alors le vers a treize syllabes. » (WALCKENAER). — Non, car dans la prononciation italienne la dernière syllabe d'*Atto* s'élide et on lit *Atte*. Ce texte valait mieux que celui-ci, qui est déparé par un hiatus.

Des machines d'abord le surprenant spectacle
Éblouit le bourgeois, et fit crier miracle :
Mais la seconde fois il ne s'y pressa plus ;
Il aima mieux *le Cid*, *Horace*, *Héraclius*.
Aussi de ces objets l'âme n'est point émue,
Et même rarement ils contentent la vue.
Quand j'entends le sifflet, je ne trouve jamais
Le changement si prompt que je me le promets :
Souvent au plus beau char le contrepoids résiste ;
Un dieu pend à la corde, et crie au machiniste ;
Un reste de forêt demeure dans la mer,
Ou la moitié du ciel au milieu de l'enfer.

« Quand le théâtre seul ne réussirait guère,
La comédie, au moins, me diras-tu, doit plaire :
Les ballets, les concerts, se peut-il rien de mieux
Pour contenter l'esprit et réveiller les yeux ? »

12. Le bon Chappuzeau, par exemple, dans son *Théâtre français* (1674), admire les machines, mais s'avise bientôt que ces beaux spectacles ne sont que pour les yeux et les oreilles, ne touchent pas le fond de l'âme. Saint-Evremond est plus catégorique : « Une sottise chargée de musique, de danses, de décorations, est une sottise magnifique, mais toujours sottise. Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un opéra, je vous dirai que c'est un travail bizarre de poésie et de musique, où le poète et le musicien, également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant ouvrage... Les machines pourront satisfaire la curiosité des gens ingénieux pour des inventions de mathématiques ; mais elles ne plairont guère au théâtre à des personnes de bon goût. Plus elles surprennent, plus elles divertissent l'esprit de son attention au discours... » *(Dissertation sur les opéras.— Lettre à Buckingham.)*

14. Observez que les trois pièces citées sont de Corneille. La Bruyère, au contraire, dans un long et curieux passage du ch. des *Ouvrages de l'esprit*, songe à Racine. « Il ne faut point de vols, ni de chars, ni de changements aux *Bérénices*. »

15. « L'opéra est un spectacle aussi bizarre que magnifique, où les yeux et les oreilles sont plus satisfaits que l'esprit. » (VOLTAIRE, Préface d'*Œdipe*.)

20. J'ai vu Mars descendre en cadence ;
J'ai vu des vols prompts et subtils ;
J'ai vu la Justice en balance,
Et qui ne tenait qu'à deux fils ;

J'ai vu le Maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

(PANNARD, *le Départ de l'Opéra-Comique*, 1733.)

23. *Le théâtre*, c'est-à-dire le spectacle, la mise en scène, opposée à *la comédie*, c'est-à-dire au sujet mis en vers et en musique.



Ces beautés, néanmoins, toutes trois séparées,
Si tu veux l'avouer, seraient mieux savourées.
Des genres si divers le magnifique appas
Aux règles de chaque art ne s'accommode pas.
Il ne faut pas, suivant les préceptes d'Horace,
Qu'un grand nombre d'acteurs le théâtre embarrasse;
Qu'en sa machine un dieu vienne tout ajuster.
Le bon comédien ne doit jamais chanter :
Le ballet fut toujours une action muette.
La voix veut le téorbe, et non pas la trompette;
Et la viole, propre aux plus tendres amours,
N'a jamais jusqu'ici pu se joindre aux tambours.

Mais, en cas de vertus, Louis, qui, par pratique,
Sait que, pour en avoir une seule héroïque,
Il faut en avoir mille, et toutes à la fois,
Veut voir si, comme il est le plus puissant des rois,
En joignant, comme il fait, mille plaisirs de même,
Il peut en avoir un dans le degré suprême.

31. Voyez l'*Epître aux Pisons*, v. 191 et 192. Horace, fidèle aux traditions grecques, n'admet que trois acteurs. Il interdit aussi les trop fréquentes et banales interventions des dieux, qui viennent « tout ajuster » au dénouement :

Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit, neu quarta loqui persona laboret.

36. « Le téorbe est une sorte de luth à deux manches, dont le second, qui est plus long que le premier, soutient les deux dernières cordes, qui rendent le son plus grave. On se servait souvent de cet instrument sous Louis XIV pour accompagner la voix. Le Dictionnaire de l'Académie de 1696 nous apprend qu'alors on prononçait communément *tuorbe.* » (Note de l'éd. Marty-Laveaux.) Le maître de musique du *Bourgeois gentilhomme* n'a garde d'oublier cet instrument venu d'Italie parmi ceux qui formeront le « concert de musique » de M. Jourdain ; mais M. Jourdain demande qu'on y joigne une trompette marine. Le goût de La Fontaine est différent.

37. La viole est un instrument aux cordes inégales, beaucoup plus grand qu'un violon, et dont on jouait au moyen d'un archet. « Les anciennes violes, qui étaient, dit Walckenaër, à six cordes d'acier ou de laiton, se nommaient, on le sait, violes d'amour. »

44. Tout ce passage est pénible et assez peu net. La Fontaine va expliquer que le goût très vif du roi pour l'opéra finit par s'imposer à ses sujets. Sur ce goût, attesté par Saint-Simon et beaucoup de contemporains, voyez Despois, *le Théâtre français sous Louis XIV*, l. V. ch. 3. La Fontaine constate, mais ne peut ni approuver ni blâmer; de là l'embarras de ses explications.

Comme il porte au dehors la terreur et l'amour,
Humain dans son armée autant que dans sa cour,
Il veut, sur le théâtre, ainsi qu'à la campagne,
La foule qui le suit, l'éclat qui l'accompagne :
Grand en tout, il veut mettre en tout de la grandeur.
La guerre fait sa joie et sa plus forte ardeur;
Ses divertissements ressentent tous la guerre;
Ses concerts d'instruments ont le bruit du tonnerre,
Et ses concerts de voix ressemblent aux éclats
Qu'en un jour de combat font les cris des soldats.
Les danseurs, par leur nombre, éblouissent la vue,
Et le ballet paraît exercice, revue,
Jeu de gladiateurs, et tel qu'au Champ de Mars,
En leurs jours de triomphe en donnaient les Césars.
Glorieux, tous les ans, de nouvelles conquêtes,
A son peuple il fait part de ses nouvelles fêtes,
Et son peuple, qui l'aime et suit tous ses désirs,
Se conforme à son goût, ne veut que ses plaisirs.

Ce n'est plus la saison de Raymon ni d'Hilaire;
Il faut vingt clavecins, cent violons pour plaire.
On ne va plus chercher au fond de quelque bois
Des amoureux bergers la flûte et le hautbois.
Le téorbe charmant, qu'on ne voulait entendre
Que dans une ruelle, avec une voix tendre,
Pour suivre et soutenir par des accords touchants
De quelques airs choisis les mélodieux chants,
Boisset, Gaultier, Hémon, Chambonnière, la Barre,

47. *A la campagne,* même lorsqu'il est en campagne.

63. Mlle Raimon, alors retirée chez les Visitandines, et Mlle Hilaire, celle-ci élève de Niert et belle-sœur du célèbre Lambert, chantaient dans les ballets du roi.

66. C'est par « la flûte et le hautbois » que l'auteur de l'*Art poétique* caractérise la poésie pastorale.

68. La ruelle, espace laissé libre entre le lit et la muraille, formait dans une chambre un petit salon particulier, où l'on causait, où l'on chantait. « Qui saura comme lui, dit La Bruyère *(de la Ville)*, chanter les fureurs de Roland dans une ruelle ? »

71. Boisset partageait avec Lulli et Lambert la charge de surintendant de la maison du roi.—Gaultier était joueur

Tout cela seul déplaît, et n'a plus rien de rare.
On laisse là du But, et Lambert, et Camus ;
On ne veut plus qu'Alceste, ou Thésée, ou Cadmus.
Que l'on n'y trouve point de machines nouvelles,
Que les vers soient mauvais, que les voix soient cruelles
(De Baptiste, épuisé, les compositions
Ne sont, si vous voulez, que répétitions) :
Le Français, pour lui seul contraignant sa nature,
N'a que pour l'opéra de passion qui dure.
Le jours de l'Opéra, de l'un à l'autre bout,
Saint-Honoré, rempli de carrosses partout,
Voit, malgré la misère à tous états commune,
Que l'opéra tout seul fait leur bonne fortune.
Il a l'or de l'abbé, du brave, du commis ;
La coquette s'y fait mener par ses amis ;
L'officier, le marchand, tout son rôti retranche
Pour y pouvoir porter tout son gain le dimanche ;
On ne va plus au bal, on ne va plus au Cours :

de luth ; Hémon et Champion de Chambonnière, mort depuis plusieurs années, jouaient du clavecin. On a des airs composés par la Barre, qui jouait fort bien de la flûte.

73. Dubut, joueur de luth et compositeur. — Michel Lambert, chanteur et professeur fameux. — Le Camus, maître et compositeur de la chambre du roi. Tous ces maîtres oubliés de la musique française ont frayé la voie à Rameau, et c'est en faveur de la musique française, simple et touchante, que La Fontaine réclame ici contre les fredons et les bruyants éclats de la musique italienne.

74. *Alceste ou le triomphe d'Alcide* (1674), *Thésée* (1675), *Cadmus et Hermione* (1673), tragédies lyriques dues à la collaboration de Quinault et de Lulli.

77. Jean-Baptiste Lulli, fils d'un meunier des environs de Florence (1633-1687), qu'on appelait couramment Baptiste, avait commencé par être marmiton, puis violon de la grande Mademoiselle ; il avait été nommé, en 1661, surintendant de la musique du roi ; son fils, à peine né, reçut la survivance de son emploi. C'était un bouffon sans caractère et sans moralité, qui jouit pourtant près de Louis XIV d'une faveur inaltérable, et fut même anobli. Trois ans auparavant La Fontaine avait dirigé contre lui la satire du *Florentin*. On voit que son ressentiment ne s'était pas encore apaisé.

82. La rue Saint-Honoré. En 1673, Lulli, qui avait obtenu le privilège de l'Académie de musique, et qui l'avait établie rue de Vaugirard, près du Luxembourg, la transporta dans la salle du Palais-Royal, quittée par les Comédiens Français après la mort de Molière.

89. Au Cours-la-Reine, qui était alors la promenade du beau monde.

Hiver, été, printemps, bref, opéra toujours;
Et quiconque n'en chante, ou bien plutôt n'en gronde
Quelque récitatif, n'a pas l'air du beau monde.

Mais que l'heureux Lulli ne s'imagine pas
Que son mérite seul fasse tout ce fracas :
Si Louis l'abandonne à ce rare mérite,
Il verra si la Ville et la Cour ne le quitte.
Ce grand prince a voulu tout écouter, tout voir;
Mais il sait de nos sens jusqu'où va le pouvoir,
Et que, si notre esprit a trop peu de portée,
Leur puissance est encor beaucoup plus limitée;
Que lorsqu'à quelque objet l'un d'eux est attaché,
Aucun autre de rien ne peut être touché.
Si les yeux sont charmés, l'oreille n'entend guères :
Et tel, quoiqu'en effet il ouvre les paupières,
Suit attentivement un discours sérieux,
Qui ne distingue pas ce qui frappe ses yeux.
Car ne vaut-il pas mieux, dis-moi ce qu'il t'en semble,
Qu'on ne puisse saisir tous les plaisirs ensemble,
Et que, pour en goûter les douceurs purement,
Il faille les avoir chacun séparément?
La musique en sera d'autant mieux concertée;
La grave tragédie, à son point remontée,
Aura les beaux sujets, les nobles sentiments,
Les vers majestueux, les heureux dénouements;
Les ballets reprendront leurs pas et leurs machines,
Et le bal, éclatant de cent nymphes divines,
Qui de tout temps des cours a fait la majesté,
Reprendra de nos jours sa première beauté.

91. « Souvenez-vous bien de venir avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et *grondant* une petite chanson entre vos dents : la, la, la, la. » (MOLIÈRE, *Impromptu*, 3.)

95. C'est à peu près ce que dit Auguste à Cinna (*Cinna*, v. 11).

106. « Il nous semble que notre poète explique ici très bien et très philosophiquement les causes de cette fatigue et de cet ennui que fait éprouver notre grand opéra, malgré toute sa pompe et les merveilles qu'il nous présente. » (WALCKENAER.)

Ne crois donc pas que j'aie une douleur extrême
De ne pas voir *Isis* pendant tout le carême.
Si nous ne pouvons pas de l'auguste Louis
Savoir encor si tôt les projets inouïs,
Le jour de son départ, sa marche et quelles places
Foudroyent ses canons, embrasent ses carcasses,
Avec mille autres biens, le jubilé fera
Que nous serons un temps sans parler d'opéra;
Mais aussi, de retour de mainte et mainte église,
Nous irons, pour causer de tout avec franchise,
Et donner du relâche à la dévotion,
Chez l'illustre Certain faire une station :
Certain, par mille endroits également charmante,
Et dans mille beaux arts également savante,
Dont le rare génie et les brillantes mains
Surpassent Chambonnière, Hardel, les Couperains.
De cette aimable enfant le clavecin unique
Me touche plus qu'*Isis* et toute sa musique :
Je ne veux rien de plus, je ne veux rien de mieux
Pour contenter l'esprit, et l'oreille, et les yeux;
Et, si je puis la voir une fois la semaine,
A voir jamais *Isis* je renonce sans peine.

124. On remarquera que, dans *foudroyent*, la terminaison *ent* (*e* muet suivi d'une consonne) a la valeur d'une syllabe. C'est un souvenir des libertés de l'ancienne poésie. Malherbe la réforma sur ce point comme sur tant d'autres. Mais Corneille et Molière ne furent pas toujours dociles à la règle dès lors établie. — *Carcasse*, machine à feu composée de deux cercles de fer qui se croisent en ovale, dans laquelle on met une bombe avec des grenades, des canons, des pistolets, des feux d'artifice, etc., revêtus d'une toile goudronnée, et qui se jette comme les bombes. (LITTRÉ.)

125. Le jubilé de 1677. C'est Innocent XI qui était pape alors; il venait de succéder à Clément X.

130. Après les stations pieuses dans les églises, la station agréable chez Mlle Certain, élève de Lulli, jeune musicienne de quinze ans, dont le talent sur le clavecin était célèbre. M. de Niert allait souvent aux concerts qu'elle donnait chez elle; il surveillait même son éducation.

134. Très habiles aussi sur le clavecin, les Couperains étaient trois frères.

136. *Isis*, opéra de Quinault et de Lulli, joué le 5 janvier 1677. Comme, plus haut, La Fontaine a parlé au futur du jubilé, qui s'ouvrit le 20 février, la date de l'épître n'est pas difficile à déterminer : elle est au plus tard du début de février.



VII

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE

(1684)

Désormais que ma Muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,
Et, prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu?
Si le Ciel me réserve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillais en ma saison nouvelle,
Je la dois employer, suffisamment instruit
Que le plus beau couchant est voisin de la nuit.
Le temps marche toujours; ni force ni prière,
Sacrifices, ni vœux, n'allongent la carrière :
Il faudrait ménager ce qu'on va nous ravir.
Mais qui vois-je que vous sagement s'en servir?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne suis pas du nombre.

1. *Désormais que*, puisque désormais, à partir de ce jour où..... ; locution déjà rare au temps où La Fontaine l'employait. — Né en 1621, La Fontaine a soixante-trois ans. Sa « muse » pourtant n'est pas tout à fait épuisée, car l'*Épître à Huet* est postérieure de trois ans.

6. Comparez à ce début mélancolique le début du livre XII des *Fables*, publiées dix ans après. Il y dit tristement, et avec plus de raison qu'ici : « Mon esprit diminue. »

10. La Fontaine aime ces comparaisons. Il dira du sage, dans *Philémon et Baucis :*

Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau [jour.

11. Hâtons-nous : le temps fuit, et nous [traîne après soi.
(BOILEAU, *Épître* III.)

13.
Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source.
Vainement pour les dieux il fuit d'un pas léger ;
Mais vous autres, mortels, le devez ménager.
(LA FONTAINE, *Adonis.)*

14. *Que vous*, autre que vous, si ce n'est vous. Ce tour elliptique est très fréquent chez Corneille et ses contemporains. — Mme de la Sablière n'était pas la seule à savoir se servir du temps ; mais on ne le ménageait guère dans la société des épicuriens que La Fontaine fréquentera de plus en plus jusqu'à sa conversion.

15. Non, assurément, d'après ses propres aveux, complaisamment répétés. Voy. l'*Épitaphe d'un paresseux*.

Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre;
J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens.
Les pensers amusants, les vagues entretiens,
Vains enfants du loisir, délices chimériques;
Les romans, et le jeu, peste des républiques,
Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits,
Ridicule fureur qui se moque des lois;
Cent autres passions, des sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.

16. Je n'ai poursuivi que la vaine apparence des vrais plaisirs. Cette antithèse a été souvent reprise par les prédicateurs. Bossuet dit, dans son sermon sur les *Obligations de l'état religieux* : « Tout ce qui paraît de plus solide n'est qu'une figure qui passe quand on en veut jouir, qu'une ombre fugitive qui disparaît. »

18. Mon cœur ne forme point de *pensers* assez fermes
(CORNEILLE, *Horace*, 708.)

Ces infinitifs pris substantivement étaient encore employés par Racine et même par André Chénier :

Je tremble au seul *penser* du coup qui le menace.
(RACINE, *Andromaque*, 1405.)

Sur des *pensers* nouveaux faisons des vers antiques.
(A. CHÉNIER, *l'Invention*.)

19. « C'est, on le voit, une confession grave, ingénue, où l'onction religieuse et une haute moralité n'empêchent pas un reste de coup d'œil amoureux vers ces *chimériques délices* dont on est mal détaché. » (SAINTE-BEUVE.)

20. On sait quel était le goût de La Fontaine pour les romans italiens ou français, pour Arioste ou d'Urfé. Le docte Huet, à qui il adressera son épître célèbre sur les anciens et les modernes, ne dédaignait pas d'écrire un traité *De l'origine des romans*. Mme de Sévigné aimait en la Calprenède les beaux coups d'épée et la peinture des grandes âmes. Bien que Bossuet, dans l'*Oraison funèbre de Madame*, ait été plus sévère pour les romans et leurs fades héros, on est surpris de voir La Fontaine se reprocher à lui-même d'avoir suivi le goût du temps. D'ailleurs, *la Princesse de Clèves* avait été publiée ; mais c'est des romans d'aventures que La Fontaine veut parler. La passion du jeu est moins inoffensive : les correspondances, les mémoires et les sermons du temps nous apprennent quels ravages elle exerça surtout dans la seconde partie du siècle. A la fin de son poème de *Psyché*, La Fontaine avait écrit :

J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique...

C'est en 1696 que sera représenté *le Joueur*, de Regnard. Il est clair que c'est le jeu seul qui est la peste des républiques (des États), et le mot ne paraîtra pas trop fort à ceux qui connaissent l'histoire des mœurs de cette époque.

21. N'y aurait-il pas ici une allusion à tel ami de Mme de la Sablière, comme le marquis de la Fare, le poète épicurien, que la fureur du jeu de la « bassette » avait détaché d'elle, et dont l'indifférence lui avait causé un si vif chagrin ?

22. Cette colère du bon La Fontaine fait un peu sourire ; en s'attaquant à cette « ridicule fureur », c'est à lui-même qu'il s'en prend, et c'est contre sa propre faiblesse qu'il invoque le secours des lois.



L'usage des vrais biens réparerait ces maux :
Je le sais, et je cours encore à des biens faux.
Je vois chacun me suivre : on se fait une idole
De trésors ou de gloire ou d'un plaisir frivole.
Tantales obstinés, nous ne portons les yeux
Que sur ce qui nous est interdit par les Cieux.
Si faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent;
Je ne vois plus d'instants qui ne m'en sollicitent.
Je recule, et peut-être attendrai-je trop tard :
Car qui sait les moments prescrits à son départ?
Quels qu'ils soient, ils sont courts; à quoi les emploierai-je?

Si j'étais sage, Iris (mais c'est un privilège
Que la nature accorde à bien peu d'entre nous),
Si j'avais un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrais vos leçons, au moins en quelque chose :
Les suivre en tout, c'est trop : il faut qu'on se propose

26. C'est presque le mot du poète :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor.... (OVIDE.)

« Je vois le bien, je l'aime, et je cours après le mal. »

27. *Chacun;* il y avait bien quelques exceptions, mais La Fontaine n'en soupçonne pas l'existence, ou veut l'ignorer. — Une idole, c'est proprement une image vaine, à laquelle on voue un culte vain comme elle.

29. Dans notre aveugle obstination, nous nous imposons le supplice de ce Tantale qui, pour éprouver les dieux, leur fit servir les membres de son fils Pélops, et qui était condamné, dans les Enfers, à une soif éternelle, au milieu d'un étang où il s'efforçait en vain de boire. La Fontaine avait déjà dit dans *Psyché :*

Tantale aux eaux du Styx portait en vain sa bouche,
Toujours proche d'un bien que jamais il ne touche.

31. *Si faut-il,* pourtant il faut.....

Si faut-il une fois brûler d'un feu durable.
(LA FONTAINE, *Élégies,* 3.)

Malherbe, Corneille, commencent de la même façon plusieurs vers ; mais Corneille, dans quelques éditions postérieures à la première, se corrige, ce qui prouve que la locution commence à vieillir. Pascal et Molière l'emploient encore dans la prose.

33. Ce *peut-être* est bien menaçant dans sa bonhomie : La Fontaine se connaît bien.

34. Voyez *la Mort et le Mourant (Fables,* VIII, I.)

36. C'est de ce nom que La Fontaine appelle d'ordinaire sa protectrice : voyez le début de la fable I du livre X. — Remarquez le *si* et le *mais*, Le poète ne s'avance qu'avec précaution sur un terrain dangereux, et prend soin de s'assurer une retraite. De même, plus bas : *au moins* en quelque chose. C'est ce mélange d'abandon et de finesse, d'aveux spontanés et de promptes réticences qui fait l'originalité piquante de ce morceau.

40. *Les suivre en tout.* C'eût été trop, en effet, pour la bonne volonté

Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces :
Mais aussi, de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillants courir et s'empresser,
J'entends que l'on me dit : « Quand donc veux-tu cesser?
Douze lustres et plus ont roulé sur ta vie :
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vu goûter un moment de repos ;
Quelque part que tu sois, on voit à tous propos
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,

mal affermie du poète : car Mme de la Sablière menait aux Incurables la vie la plus austère.

42. Encore une façon plaisamment prudente de réserver l'avenir. *Sans crime* surtout est ingénieusement naïf. La Fontaine prévoit que la grande route toute droite lui semblera bientôt monotone : il est l'homme des détours, des *erreurs* charmantes, mais il souhaite de pouvoir errer sans être *trop* criminel.

43. *Ne point errer* çà et là, ne point m'égarer, dans le sens du latin *errare*. L'abbé Vergier, secrétaire des d'Hervart, écrivait à La Fontaine déjà vieux :

Hé ! qui pourrait être surpris
Lorsque La Fontaine s'égare?
Tout le cours de ses ans n'est qu'un tissu d'*erreurs*.

44. *De se prendre*, pour ce qui est de se prendre. La construction de la phrase est rompue : *de se prendre... j'entends*. — *Amorce*, tout ce qui amorce, tout ce qui attire :

Mais au lieu de goûter ces grossières *amorces*,
Sa vertu combattue a redoublé ses forces.
(CORNEILLE, *Cinna*, 1860.)

Craignez d'un vain plaisir les trompeuses *amorces*.
(BOILEAU, *Art poétique*, I.)

45. Un *faux brillant*, c'est proprement un diamant faux, d'où le sens figuré : ce qui éblouit par un éclat trompeur. Dans la critique littéraire, ce mot désigne les pensées plus spécieuses que vraies ; il est moins usité dans le sens moral ; Corneille a dit pourtant : « *faux brillant* d'honneur » *(Sertorius)*.

46. *On*, ce sont les amis qui, comme Mme de la Sablière, essayent de faire entendre raison à ce grand enfant.

47. *Et plus*. Le lustre n'est, en effet, que de cinq ans, et La Fontaine en avait soixante-trois. Le lustre, c'était la cérémonie expiatoire qui avait lieu tous les cinq ans à la clôture du cens *(lustrum, lustrare,* purifier); d'où l'idée de période quinquennale ; d'où le mot *rouler*, qui s'applique à la *révolution* des années.

48. *La course entresuivie*. La Fontaine a employé cette même expression dans la fable de *l'Horoscope* (VIII, XVI). — *Entresuivie* équivaut, non pas à *suivie*, mais, au contraire, à *entrecoupée*. La Fontaine veut caractériser par là ce qu'il y a eu d'inquiet et, pour ainsi dire, de saccadé dans sa vie passée, faite de ces soixante (et trois) révolutions de soleil. Ce sens est plus précis encore dans ce passage de *Daphné* (II, 1) :

Ces plaisirs passeront : tout passe dans la vie ;
De différents désirs elle est *entresuivie*.
On y change d'humeur, on y change d'envie.



Inquiète et partout hôtesse passagère;
Ta conduite et tes vers, chez toi tout s'en ressent :
On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de manière et de style;
Tu cours en un moment de Térence à Virgile :
Aussi rien de parfait n'est sorti de tes mains.
Eh bien! prends, si tu veux, encor d'autres chemins.
Invoque des neuf Sœurs la troupe tout entière :
Tente tout, au hasard de gâter la matière :
On le souffre, excepté tes Contes d'autrefois. »
J'ai presque envie, Iris, de suivre cètte voix;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte,
Vous ne parleriez pas ni mieux, ni d'autre sorte :
Serait-ce point de vous qu'elle viendrait aussi?

52. *Inquiète*, qui ne sait où se reposer, ni même, pour ainsi dire, où se poser. Il ne s'agit pas des inquiétudes qui ont pu tourmenter le poète, mais de la mobilité d'une âme sans cesse en mouvement, qui ne s'arrête à rien et ne se contente de rien. — *Hôtesse passagère* éclaire ce sens par une vive image : l'âme inquiète ne saurait séjourner longtemps nulle part. La Fontaine s'est ici presque copié lui-même. Il dit dans ses Élégies, mais avec moins de charme :

La folle inquiétude, en ces plaisirs légère,
Des lieux où l'on la porte hôtesse passagère.

54. *En passant*, seulement comme il convient à un ami, sans appuyer ni transformer en sermon la douce gronderie.

55. Certains contemporains lui adressaient, en effet, ce reproche. Dans une lettre (6 mars 1671) où elle témoigne son admiration pour les *Fables*, même pour les *Contes*, Mme de Sévigné redoute pour LaFontaine qu'il ne force son esprit « à sortir de son génie. » — « La folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique... Il ne faut point qu'il sorte du talent qu'il a de conter... » La Fontaine avait écrit des ballades, des poèmes plus développés, comme *Adonis* et *Psyché*, des élégies, des épîtres, même de petites odes.

56. La Fontaine avait débuté dans la littérature par une traduction libre de *l'Eunuque* de Térence.

57. L'ami ou l'amie qui parle est sévère jusqu'à l'injustice : car La Fontaine a déjà publié onze livres des *Fables* sur douze.

61. Sur les promesses faites par La Fontaine au sujet des *Contes* et sur la façon dont il les a tenues, voyez la Notice.

62. *Presque*, mot charmant, et qui n'est pas là seulement pour faire le vers.

65. *Aussi*, rejeté à la fin du vers, signifie : Aussi bien, ne serait-ce pas vous-même qui me tiendriez ce langage ? La suppression de la négation, si fréquente alors et même aujourd'hui, donne au tour plus de vivacité et d'abandon. — L'on n'a point de peine à deviner que, plusieurs fois déjà, tout récemment peut-être, Mme de la Sablière convertie a voulu convertir le bonhomme, ou tout au moins donner à sa vie et à son esprit quelque chose de plus « réglé ».



Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles;
Je suis chose légère, et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet;
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours;
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.

68. Le *bon* Platon (cette épithète étonne un peu ceux qui admirent surtout la hauteur de cette philosophie et de cette poésie platoniciennes) était fort goûté par le bon La Fontaine. Louis Racine dit, non sans quelque exagération, il est vrai, qu'en société La Fontaine ne parlait pas, ou « voulait toujours parler de Platon ». Ici, La Fontaine fait allusion à ce passage du dialogue de Platon intitulé *Ion ou de la poésie :* « Les poètes nous disent des poésies qu'ils apportent, qu'ils les puisent dans ces fontaines où coule le miel, dans les jardins et les prairies des Muses, où ils voltigent, comme les abeilles auxquelles ils ressemblent. Et ils disent vrai: car le poète est un être léger, ailé, sacré. » (Trad. Hallberg.) Les abeilles, consacrées à Jupiter, passaient pour avoir en elles une parcelle de l'âme divine et Virgile s'en est souvenu au quatrième chant des *Géorgiques.* Aussi cette comparaison est-elle devenue presque banale. Dans l'édition des Grands Ecrivains, M. Régnier cite : Euripide, *Hercule furieux,* V, 487-489 ; Pindare, *Pythique X*; Lucrèce, III, 11-12 ; Horace, *Odes,* IV, 2 ; Boileau, *Discours au roi,* 74-75; J.-B. Rousseau, *Ode au comte du Luc.* Voyez plus haut cette même comparaison employée dans *Psyché.*

69. *A tout sujet,* parce qu'il n'en veut « prendre que la fleur ». Au début de *Psyché,* il s'est peint lui-même sous les traits de Polyphile, celui qui « aimait toutes choses ».

71. *Un peu,* c'est un orgueil modeste. Il a dit au dauphin dans le prologue de ses *Fables :*

J'aurai du moins *l'honneur* de l'avoir entrepris ;

et au début du livre IX :

Grâce aux filles de Mémoire,
J'ai chanté des animaux ;
Peut-être d'autres héros
M'auraient acquis *moins de gloire.*

72. Le temple de Mémoire, c'est le temple tout idéal où la postérité consacre le souvenir et inscrit les noms des hommes illustres.

74.

On m'a pourvu d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet, et fécond en nouvelles amours ;
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.

(La Fontaine, *Élégies,* 3.)

En 1691, écrivant à Mme d'Hervart, il laisse entendre qu'il vaut seulement par le cœur :

Le reste du composé
Est l'être le plus volage
Dont Dieu se soit avisé.

« La Harpe observe, sur ces vers, qu'après les *Fables* et les *Contes,* il n'était guère possible à La Fontaine d'aller plus haut; que les différents genres qu'il a essayés n'étaient pas cependant tous étrangers à son génie, et nous ont valu des ouvrages assez agréables pour qu'on lui sache gré de s'en être occupé. On peut ajouter avec vérité que, quand La Fontaine s'est écarté tout à fait des genres qui

En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse;
Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
A peine la raison vint éclairer mon âme
Que je sentis l'ardeur de ma première flamme;
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.

Que me servent ces vers avec soin composés?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre.
Car je n'ai pas vécu; j'ai servi deux tyrans :
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.

lui étaient propres, ce fut pour céder aux instances de ses amis, auxquels il ne savait pas résister, et qui abusaient de la facilité de son caractère. » (WALCKENAER, *Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine.*)

75. Il le sent, mais il sent aussi que la candeur de cet acte d'accusation involontaire disposera le lecteur à l'absoudre.

76. A merveille; mais il les fait si aimables qu'on n'a pas le courage de lui en vouloir.

77. Parler de son ingénuité, d'ordinaire, c'est donner à croire qu'elle n'est pas entière. La Fontaine en parle aussi dans son discours de réception à l'Académie, qui n'est pas si ingénu. Mais cette ingénuité ingénieuse n'appartient qu'à lui.

78. *Tempérament,* voilà un mot qu'on n'aime pas à rencontrer ici; il nous ramène un peu brutalement à l'épicurisme de La Fontaine, ami d'épicuriens moins délicats encore : La Fare, Vendôme et Chaulieu ne sont pas loin, ni le XVIIIe siècle.

80. Ces confidences paraîtront singulières si l'on songe qu'elles sont faites aux académiciens assemblés. Tout ce passage est dans le ton froidement galant d'un Benserade plus que d'un La Fontaine.

83. *Je crains.* Il nous a déjà fait part de ses inquiétudes trop fondées à ce sujet. Décidément, il craint trop les rechutes pour n'y être pas résigné d'avance.

88. *Au moins* est si naïf que nous sommes désarmés. Il serait temps, en effet, de commencer à vivre de la véritable vie, s'il est vrai qu'il ne l'ait pas connue.

89. *Pas vécu,* pas vraiment vécu. Il semble faire là une découverte soudaine, et il éprouve le besoin de la communiquer à ceux qui l'écoutent.

90. Ce vain bruit, c'est la gloire; mais La Fontaine était trop nonchalant pour connaître les tourments de l'ambition, même d'une ambition d'auteur. Il oublie le « somme », et la

Qu'est-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête; il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais biens avec tranquillité,
Faire usage du temps et de l'oisiveté,
S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême,
Renoncer aux Philis en faveur de soi-même,
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

table, et le plaisir, si longuement savouré, de « ne rien faire ».

92. Ici nous rentrons dans le sérieux et dans la vérité : c'est Mme de la Sablière qui reprend la parole et, nous aussi, nous croyons l'entendre.

95. L'Être suprême avait été un peu oublié. On a vu pourtant, par le fragment d'une lettre à Saint-Evremond, recueilli dans l'Introduction, que La Fontaine se défend d'être incrédule, et rend ses hommages à Celui qu'il y appelle l'auteur du monde.

96. C'est-à-dire : renoncer aux vaines amours dans l'intérêt même de son repos, et appliquer ses soins à régler son âme en l'épurant. — « Sincère, éloquente, sublime poésie, d'un tour singulier, où la vertu trouve moyen de s'accommoder avec l'oisiveté, où les Philis se placent à côté de l'Être suprême, et qui fait naître un sourire dans une larme. » (SAINTE-BEUVE.)

98. Qui renaissent dans nos cœurs comme renaîtraient des hydres ou plutôt comme renaissaient les têtes de l'hydre de Lerne à mesure qu'on les abattait. Pascal a dit : « Les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer »; et La Rochefoucauld : « Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions, en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre. »—Le bonhomme, à la fin de son discours, se révèle moraliste; mais cette belle morale qu'il met dans la bouche de Mme de la Sablière le dispense de conclure en son propre nom. Il s'est confessé, accusé même, mais au dernier moment, il se dérobe.

VIII

A MONSEIGNEUR LE PROCUREUR GÉNÉRAL DU PARLEMENT

EN LUI DÉDIANT DEUX VOLUMES INTITULÉS :
Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine
en 1685.

Harlay, favori de Thémis,
Agréez ce recueil, œuvre de deux amis ;
L'un a pour protecteur le démon du Parnasse,
L'autre de la tribune étale tous les traits :
Donnez-leur chez vous quelque place,
Qui les distingue pour jamais.
Ils vous présentent leur ouvrage ;
Je me suis chargé de l'hommage ;
Iris m'en a l'ordre prescrit.

1. Achille de Harlay (1639-1712), petit-neveu du célèbre Harlay qui tenait tête au duc de Guise révolté contre Henri III, était peu aimable, malgré son esprit, et fut peu aimé. Il passait pour un magistrat intègre et sévère jusqu'à la sécheresse. Saint-Simon, qui ne lui pardonnait pas sa complaisance dans l'affaire des princes légitimés, a tracé un portrait sanglant de l'homme en qui il voit un hypocrite parfait, méchant par nature, se plaisant à insulter, à outrager, à accabler. Malgré nous, en lisant cette épître de La Fontaine, si différent d'un tel homme, nous revoyons le « visage en losange » peint par Saint-Simon, les yeux parlants et perçants, qui ne regardaient qu'à la dérobée. Mais il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il aimait les fables de La Fontaine.

3. Le premier — c'est La Fontaine lui-même — est protégé par le dieu du Parnasse, par Apollon. Rotrou appelle Richelieu « grand *démon* de la France ».

Un plus puissant *démon* veille sur vos années.
(*Cinna*, v. 434.)

4. L'autre, c'est l'ami le plus intime du poète, François de Maucroix (1619-1708), qui avait traduit les *Philippiques* de Démosthènes, bien qu'il ne fût pas, il l'avouait, « grand Grec », et un grand nombre d'œuvres de Cicéron, celles-ci, dit Sainte-Beuve, en toute connaissance de cause et avec une prédilection particulière.

9. Iris, on le sait, c'est Mme de la Sablière. Il est plaisant que La Fontaine invoque ici un « ordre » formel de sa protectrice.

Voici ses propres mots, si j'ai bonne mémoire :
« Acante, le public à vos vers applaudit;
C'est quelque chose ; mais la gloire
Ne compte pas toujours les voix :
Elle les pèse quelquefois.
Ayez celle d'Harlay, lui seul est un théâtre.
Veuille Phébus et Jupiter
Qu'il trouve en vous un peu de l'air
Des anciens qu'il idolâtre !
Vous pourrez en passant louer, m'a-t-elle dit,
La finesse de son esprit,
Et la sagesse de son âme;
Mais en passant, je vous le dis. »
Cette Iris, Harlay, c'est la dame
A qui j'ai deux temples bâtis,
L'un dans mon cœur, l'autre en mon livre.
Puisse le dernier assez vivre
Pour mériter que l'univers
Dise un jour, en voyant mes vers :
« Cette œuvre est de belle structure !
Qu'en pensait Harlay ? car on sait
Que l'art, aidé de la nature,
Avait rendu son goût parfait. »

J'aurais ici lieu de m'étendre;
Mais que servirait-il ? vous vous armez le cœur
Contre tous les appas d'un propos enchanteur :
L'éloge qui pourrait par ses traits vous surprendre
Serait d'un habile orateur.
Cicéron, Platon, Démosthènes,

15. Son approbation seule équivaut à celle d'un théâtre entier, de tout un public.

20. Saint-Simon lui-même accorde à Harlay infiniment d'esprit.

32. « Il égalait les plus versés aux belles lettres, il connaissait bien l'histoire. » (SAINT-SIMON.)

38. Trois dialogues de Platon sont traduits dans ce recueil à côté des discours grecs et latins.



Ornements de Rome et d'Athènes,
N'en viendraient pas à bout. Platon, par ses douceurs
Vous pourrait amuser un moment, je l'avoue :
C'est le plus grand des amuseurs.
Que Cicéron blâme ou qu'il loue,
C'est le plus disert des parleurs.
L'ennemi de Philippe est semblable au tonnerre :
Il frappe, il surprend, il atterre;
Cet homme et la raison, à mon sens, ne sont qu'un.
Vous avez avec lui ce point-là de commun.
Le privilège est beau, d'autant plus qu'il est rare :
Pendant qu'un peuple entier de la raison s'égare,
Cette fille du Ciel ne bouge de chez vous;
Elle y plaça son temple avec sa sœur Astrée :
La crainte et le respect ont forgé les verrous
De cette demeure sacrée.
Non qu'on n'y puisse entrer ainsi que chez les dieux :
Au moindre des mortels la porte en est ouverte;
Nos vœux y sont ouïs, notre plainte soufferte;
L'équité sort toujours contente de ces lieux.
Que si la passion où l'intérêt nous plonge
Fait que quelque client y mène le mensonge,
Le mensonge n'y peut imposer à vos yeux,

42. Ici, comme au v. 68 du *Discours à Mme de la Sablière,* il ne semble pas que La Fontaine se fasse une idée complète du génie de Platon.

44. *Disert* donne l'idée d'une éloquence abondante et fleurie. Voyez des parallèles analogues chez Quintilien, Longin, Fénelon, Rollin. Un peu dur pour Cicéron dans la *Lettre à l'Académie*, Fénelon, dans le deuxième des *Dialogues sur l'éloquence,* avait reconnu que certains discours de Cicéron sont d'un orateur vraiment éloquent, surtout ceux qu'il prononça vers la fin de sa carrière. Ici, la comparaison aboutit à peu près à la conclusion que formule J.-J. Rousseau dans l'*Émile :* Démosthènes est un orateur, Cicéron est un avocat.

47. Si l'on peut discuter le jugement sur Cicéron, il n'y a rien à reprendre au jugement pénétrant et définitif sur Démosthènes. « Ce qui domine dans Démosthènes, c'est une logique sévère, une dialectique vigoureuse, serrée, un étroit enchaînement d'où résulte un tout compact et indissoluble. » (LAMENNAIS, *de l'Art et du beau.*)

52. Astrée, fille de Jupiter et de Thémis, habita d'abord parmi les hommes, mais remonta au ciel quand l'âge d'or eut pris fin.

De quelque adresse qu'il se pique.
Souffrez ces vérités ; et dans vos soins divers
Quittez un peu la république
Pour notre prose et pour nos vers.....

64. La république, la chose publique, les affaires de l'État.



IX

ÉPITRE A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE SOISSONS

EN LUI DONNANT UN QUINTILIEN DE LA TRADUCTION D'ORAZIO TOSCANELLA

(1687)

Je vous fais un présent capable de me nuire.
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire;
Car enfin qui le suit? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux anciens, tant estimés chez lui?
Tel est mon sentiment, tel doit être le vôtre.
Mais, si votre suffrage en entraîne quelque autre,
Il ne fait pas la foule, et je vois des auteurs
Qui, plus savants que moi, sont moins admirateurs.
Si vous les en croyez, on ne peut sans faiblesse
Rendre hommage aux esprits de Rome et de la Grèce.
« Craindre ces écrivains ! on écrit tant chez nous !
La France excelle aux arts, ils y fleurissent tous;
Notre prince avec art nous conduit aux alarmes,

2. Non, Quintilien, honnête homme, et bon rhéteur, mais sans grande largeur d'esprit, ne saurait « détruire », par la comparaison qui sera faite entre eux et lui, tous les modernes. Surtout ses préceptes savants ne prévaudront pas contre le naturel de La Fontaine.

4. *S'égale aux anciens*, non pas *s'estime l'égal*, mais : se rend l'égal des anciens, s'élève à leur niveau.

5. Il le connaissait trop pour en douter un seul moment.

7. Le parti des modernes était déjà très fort à l'Académie, et surtout dans le monde, parmi les « honnêtes gens » et les femmes.

8. *Plus savants que moi*, suppléez ; *sans doute*. Ce n'est point sans ironie que La Fontaine affecte d'accorder à ses adversaires cette supériorité de la science. Perrault avait dit dans son poème, en parlant de l'antiquité :

..... De nos jours, sans trop de confiance,
On lui peut disputer le prix de la science.

11. *On écrit tant*. Ce résumé des idées exposées par Perrault est légèrement perfide. Perrault avait comparé la qualité, non la quantité des écrits.

12. C'est, en effet, à établir la supériorité de l'art moderne sous tous ses aspects qu'est consacrée la plus grande partie du poème de Perrault.

13. *Alarme* se dit proprement du cri qui appelle aux armes les soldats;

Et sans art nous louerions le succès de ses armes!
Dieu n'aimerait-il plus à former des talents ?
Les Romains et les Grecs sont-ils seuls excellents ? »
Ces discours sont fort beaux, mais fort souvent frivoles :
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles,
Et, faute d'admirer les Grecs et les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue :
J'en use d'autre sorte, et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est pas un esclavage :

par suite, du trouble que peut jeter dans leurs rangs l'approche de l'ennemi, souvent de la guerre en général. C'est une allusion à l'éloge du roi par lequel Perrault termine son poème. Le passage du Rhin, par exemple, est célébré en ces termes :

Son armée à ses yeux passe un fleuve profond,
Que César ne passa qu'avec l'aide d'un pont.

Dès les premiers vers, Perrault s'était écrié :

En quel temps sut-on mieux le dur métier de [Mars ?

15. *Dieu :* Perrault dit *la Nature.*

18. *L'effet*, la réalité, par opposition aux *discours*, qui sont *frivoles*, étant sans effet.

20. « On ne saurait en écrivant rencontrer le parfait, et, s'il se peut, surpasser les anciens, que par leur imitation. » (La Bruyère, *Ouvrages de l'esprit.*)

21. *Sot bétail :* c'est le troupeau servile dont parle Horace (*Épîtres*, I, 19) : « *O imitatores, servum pecus.* » Voyez *Fables*, XII, 19, ce que La Fontaine écrit du « peuple imitateur ». Voyez aussi ce que La Bruyère dit, dans le chapitre des *Ouvrages de l'esprit*, des auteurs nés copistes et de ces esprits subalternes « qui ne semblent faits que pour être le recueil, le registre ou le magasin de toutes les productions des autres génies ».

22. *En vrais moutons*, de Panurge. Dans la comédie de *Clymène*, cette comparaison est développée, et appliquée aussi aux imitateurs, « bétail servile et sot ». — Le *pasteur de Mantoue*, Virgile. Le mot de *moutons* entraîne, pour ainsi dire, le mot correspondant de *pasteur.*

23. *Me laissant guider*, quoique je me laisse guider d'ordinaire... Le vers suivant est noblement fier; il n'étonnera que ceux qui se font une idée fausse ou tout au moins exagérée de la modestie du bonhomme : ses préfaces, prologues et épilogues montrent bien qu'il avait conscience de faire parler aux bêtes « un langage nouveau » et d'ouvrir un nouveau chemin à la poésie.

26. C'est la théorie de l'imitation originale, fondement de toute la critique au XVIIe siècle; elle est ici formulée, non seulement avec une netteté admirable, mais avec une exceptionnelle autorité par un imitateur de génie qui a été aussi et surtout un créateur. « Je prends l'art des anciens comme ils l'eussent pris de moi, si j'eusse été le premier au



Je ne prends que l'idée, et les tours, et les lois
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit, plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées :
Art et guides, tout est dans les Champs Élysées.
J'ai beau les évoquer, j'ai beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains; je m'instruis dans Horace;
Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse.

monde; mais je ne dépends pas servilement de leur esprit, ni ne suis pas né leur sujet pour ne suivre que leur foi et leur exemple ». (BALZAC.) « Il ne faut pas croire que le caractère original doive exclure l'art d'imiter. » (VAUVENARGUES.)

30. *Sans nulle violence*, voilà la condition même et la règle de l'imitation qui n'est pas servile : elle doit être avant tout naturelle, et s'offrir comme d'elle-même à la main de l'imitateur. Elle n'aura, dès lors, « rien d'affecté ». Dans une épître à Lebrun, André Chénier définit avec éclat et précision l'art du poète qui, par une « une couture invisible », unit à son étoffe « une pourpre étrangère », et il multiplie les images :

Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain *mollement transplantés.*
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur

32. *De rendre mien*, de m'approprier, de m'assimiler. « Horace ou Despréaux l'a dit avant vous. — Je le crois sur votre parole; mais je l'ai dit *comme mien*. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi? » (LA BRUYÈRE, *Ouvrages de l'esprit.*)

33. Cette douleur est touchante dans sa candeur. Sous la plume d'un autre, un tel mot paraîtrait forcé; mais dans le camp des partisans de l'antiquité chacun a son accent différent : La Fontaine se plaint, Boileau s'irrite; Racine se moque; La Bruyère aiguise son ironie, Huet disserte.

34. C'est-à-dire : chez les morts. *Tout*, c'est vraiment trop dire. Perrault aura beau jeu à railler ces exagérations dans son *Parallèle*. De même, deux vers plus bas, *tout seul* ne laisse pas d'étonner : si le distrait La Fontaine regardait autour de lui, il verrait que les admirateurs de l'antiquité ne manquent pas, et que plusieurs sont parmi les plus habiles d'entre les modernes. Que dut penser Huet lui-même de ce *tout seul* désolé?

38. Le rival d'Homère, c'est Virgile, comme l'indique une note de La Fontaine. On entrevoit que La Fontaine ne se rend pas un compte exact des différences si profondes qui séparent Virgile d'Homère, si tant est qu'Homère soit le nom d'un poète unique. En général, ses « dieux » sont plutôt des poètes élégants et fins, comme

Je le dis aux rochers, on veut d'autres discours :
Ne pas louer son siècle est parler à des sourds.
Je le loue, et je sais qu'il n'est pas sans mérite;
Mais, près de ces grands noms, notre gloire est petite :
Tel de nous, dépourvu de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément, sans nul fonds de beauté,
Je ne nomme personne : on peut tous nous connaître.

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître :

Térence, si estimé de Montaigne parce qu'il sentait « son gentilhomme », et vanté encore par Diderot; ou comme Horace, l'épicurien délicat. Ce seront aussi les « dieux » de Fénelon.

39. *Aux rochers*, comme, plus bas, *à des sourds*. Saint-Simon dit aussi : « Je parlais aux rochers », c'est-à-dire à des personnes qui ne voulaient pas se laisser persuader, ni même m'entendre.

42. Dit par La Fontaine, cela est très fort contre la thèse des modernes : car les écrivains précisément qu'ils eussent pu opposer aux anciens, protestaient que les anciens étaient fort supérieurs, et les partisans des modernes étaient réduits, comme l'a dit La Bruyère, à tirer les exemples de leurs propres ouvrages, qui étaient médiocres.

44. Ces deux antithèses, *agrément*, *beauté*, *un peu*, *fonds*, se complètent l'une l'autre. On n'a pas la vraie beauté pour avoir l'agrément, c'est-à-dire l'apparence agréable et séduisante des choses, car la beauté est vérité; l'idée de perfection en est inséparable. *Un peu* d'agrément, extérieur et passager, n'est donc rien auprès de ce *fonds* solide et durable. Appliquée aux anciens et aux modernes de second ordre, cette opposition est très juste. L'est-elle autant appliquée à Pascal et à Corneille, à Bossuet et à Racine? La Fontaine, il est vrai, dit prudemment *tel de nous*, et ne nomme personne, bien que les exemples ne lui eussent pas manqué, même parmi ses confrères de l'Académie.

46. Dans la préface de la seconde partie des *Contes* (1666-1667), il cite les œuvres de Voiture, qui « fait revivre le caractère de Marot ». Longtemps après, en 1690, La Fontaine écrit à Saint-Evremond :

J'ai profité dans Voiture,
Et Marot, par sa lecture,
M'a fort aidé, j'en conviens.

Voiture était fort estimé dans l'entourage du poète : son ami Maucroix observe que « les anciens n'avaient pas trouvé l'enjouement de Voiture, cette ingénieuse manière de badiner qui, pour l'ordinaire, consiste à dire les choses d'une certaine façon, les entendant d'une autre ». Il ne faut pas oublier que le talent de La Fontaine a ses origines dans un âge antérieur au règne personnel de Louis XIV. Ce talent ne devint génie qu'en échappant peu à peu aux influences de la mode. Voilà pourquoi Voiture a failli le « gâter », car il y avait du Voiture dans les premiers essais poétiques du protégé de Fouquet. — Je dois dire pourtant que des commentateurs modernes, parmi lesquels M. Mesnard, auteur de la notice biographique publiée en tête de l'édition des Grands Ecrivains, veulent qu'il s'agisse en ce vers, non de Voiture, mais de Malherbe. Ils s'appuient sur le vers 54, qui est, en effet, emprunté à Malherbe.



Il pensa me gâter; à la fin, grâce aux dieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.
L'auteur avait du bon, du meilleur, et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? j'en demeurai ravi ;
Mais ses traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses :
Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses.

Mais La Fontaine ne dit aucunement qu'il emprunte ce vers à l'auteur dont il vient de critiquer le « trop d'esprit ». Tout au contraire, il semble emprunter et détourner de son sens un vers de Malherbe pour en faire une épigramme contre Voiture. Ajoutons que ce jugement ne serait pas juste de Malherbe et que La Fontaine le juge tout autrement, et dans ses *Fables*, et à la fin de ce *Discours*. M. Marty-Laveaux tient, comme nous, pour Voiture.

47. *Grâce aux dieux*, cela est tout antique, et n'étonne pas dans une épître tout à l'honneur des anciens. Lui-même le docte évêque d'Avranches a dû trouver tout simple qu'on invoquât les dieux auxquels il avait voué un culte littéraire. — La Fontaine écrit en note, au bas de ce passage : « Quelques auteurs de ce temps-là affectaient les antithèses, et ces sortes de pensées qu'on appelle *concetti*. Cela a suivi immédiatement Malherbe. »

48. *Dessiller les yeux* (*déciller*, de *cil*), c'était ouvrir les yeux du faucon, en séparant ses paupières cousues par le fauconnier qui le domptait; par extension, c'est ouvrir les yeux de quelqu'un à la lumière. Horace rendit ce service à La Fontaine, qui avait trop de goût pour ne pas comprendre à quel point l'esprit du familier de Mécène l'emportait sur le *bel* esprit du familier de Mme de Rambouillet. Boileau pourtant, dans sa satire IX (1667), a cru pouvoir associer ces deux noms comme ceux de deux modèles excellents : « A moins d'être au rang d'Horace et de Voiture... » — « Horace ! dit Sainte-Beuve; il faut courir vite sur ce nom, quand on parle de Voiture, de peur d'être trop sévère à celui-ci... Voiture n'avait d'Horace ni la justesse morale, ni l'élévation, ni le noble souci de l'immortalité, rien de solide, ni même cette libéralité d'âme qui achève le goût... »

50. La Fontaine n'exagère rien : « la France » entière a fort admiré Voiture. On a vu le jugement du sévère Boileau. Mme de Sévigné se récriait quand on comparait ses lettres à celles de Voiture; Fléchier l'a loué; Condé lui est resté obstinément fidèle. Vers la fin du siècle, au temps de La Bruyère, sa gloire avait beaucoup vieilli. Mais Perrault dit encore dans son *Parallèle* : « Voiture ne s'est formé sur personne : c'est un original s'il y en eut jamais. Combien y a-t-il de choses dans ce qu'il a fait, qui n'ont point de modèle ailleurs, et qu'il a néanmoins portées d'abord à leur dernière perfection !... On préférera toujours au style trop soutenu de Pline *l'air naturel et aisé* de Voiture qui plait partout, *sans qu'il paraisse qu'il y songe*. »

53. Boileau, La Bruyère, Fénelon, Buffon condamneront plus sévèrement que La Fontaine les écrivains qui abusent de l'esprit et des faux brillants.

54. « Vers de Malherbe » (Note de La Fontaine). Voici le vers exact de

On me dit là-dessus : De quoi vous plaignez-vous ?
De quoi ? Voilà mes gens aussitôt en courroux ;
Ils se moquent de moi, qui, plein de ma lecture,
Vais partout prêchant l'art de la simple nature.
Ennemi de ma gloire et de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
Qu'a-t-il sur nous, dit-on, soit en vers, soit en prose ?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose,
L'autorité non plus, ni tout Quintilien.
Confus à ces propos, j'écoute, et ne dis rien.

J'avoûrai cependant qu'entre ceux qui les tiennent
J'en vois dont les écrits sont beaux et se soutiennent :

Malherbe que La Fontaine modifie :

La terre en tous endroits produira toutes [choses :
Tous métaux seront or, toutes fleurs seront [roses.

(*Ballet de Madame, princesse d'Espagne,* — *Récit d'un berger.*)

C'est sur le même ton que Philaminte et Armande louent Trisotin.

PHILAMINTE
On n'y saurait marcher que sur de belles [choses.
ARMANDE
Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

58. C'est parce qu'il est « plein de sa lecture » qu'il va « partout » vantant les beautés qu'il y a trouvées. « Avez-vous lu Baruch ? » disait-il à tous ses amis, après avoir découvert les écrits attribués à ce petit prophète. On se moque autour de lui de cet enthousiasme exubérant, dont on est « étourdi », comme il l'avouera plus loin. Mais cet enthousiasme n'est pas de commande, car il a toujours prêché « l'art de la simple nature », l'art si parfait qu'il se confond avec « le simple naturel », selon l'expression de Pascal. La « nature », c'est le mot favori des grands écrivains du XVII[e] siècle ; mais Boileau ne l'entend pas tout à fait comme La Fontaine, ni Fénelon comme Boileau. En 1661, La Fontaine disait de Molière, auteur des *Fâcheux :*

Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

60. Ce vers et le précédent sont légèrement ironiques : Perrault et ses amis plaignaient et raillaient ces « malheureux » assez ennemis de leur propre gloire pour s'effacer derrière les anciens.

61. *Sur nous,* au-dessus de nous, de plus que nous ; en quoi ce goût ancien est-il préférable au goût moderne ?

63. Dans le *Parallèle* de Perrault, le président, partisan obstiné des anciens, s'appuiera sur Quintilien, « homme d'un si grand sens dans ces matières, qu'il n'est pas possible de se tromper en le suivant ». L'abbé, partisan des modernes, opposera Cicéron à Quintilien, l'orateur au rhéteur et au pédagogue, « obligé par sa profession de faire valoir les anciens, et d'imprimer dans les esprits de ses écoliers un profond respect pour les auteurs qu'il leur proposait comme modèles ».

64. On pense bien que cette confusion ne va pas sans un sourire, et que ce silence est gros de protestations.

66. Concession, habile d'ailleurs, du bonhomme qui ne saurait soutenir



Je les prise, et prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les héros du livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle.
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modèle
A des ultramontains un auteur sans brillants.
Tout peuple peut avoir du goût et du bon sens :
Ils sont de tout pays, du fond de l'Amérique;
Qu'on y mène un rhéteur habile et bon critique,
Il fera des savants. Hélas! qui sait encor
Si la science à l'homme est un si grand trésor?

Je chéris l'Arioste, et j'estime le Tasse;

longtemps le ton sévère. A qui fait-il allusion? A Perrault? à Thomas Corneille? à Fontenelle? Ici, ceux qu'il nommerait lui pardonneraient de les nommer; c'est peut-être pour cela qu'il se garde de préciser.

67. *Et prétends; et* marque là une opposition tout aussi caractérisée que si La Fontaine avait écrit : mais aussi je prétends.....

71. Ces *ultramontains*, habitants d'au delà des monts, sont ces Italiens qui aimaient les *faux* brillants, les *concetti*.

Évitons cet excès : laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
(BOILEAU, *Art poét.*, I.)

72. « La prévention du pays, jointe à l'orgueil de la nation, nous fait oublier que la raison est de tous les climats, et que l'on pense juste partout où il y a des hommes. » (LA BRUYÈRE, *des Jugements*.) Cette prévention n'était pas dissipée au temps de Montesquieu, qui s'en égaie : « Comment peut-on être Persan? »

73. Ce vers manque de netteté, si bien que l'édition posthume donne ce texte absurde :

Ils sont tous d'un pays du fond de l'Amérique.

La Fontaine veut dire : Le goût et le bon sens sont de tout pays, et, par conséquent, peuvent être même « du fond de l'Amérique », c'est-à-dire peuvent appartenir même aux peuples qui habitent le fond de l'Amérique.

74. Qu'on y mène des savants, ils feront des savants comme eux, puisqu'ils trouveront là comme partout des hommes de goût et de sens. Mais quelle idée de mener un critique et un rhéteur au fond de l'Amérique pour en éclairer les peuplades sauvages! La Fontaine, sans doute, sent ce qu'il y a de singulier dans son raisonnement, car il se hâte de se demander si cette science leur serait bien utile, si même la science en général n'est pas plus nuisible qu'utile à l'homme. Ceci est bien de lui, du doux épicurien et du rêveur à qui la science devait sembler bien pesante. Il y a une nuance de mélancolie dans ce vers qui touche à une grave question morale; mais le moraliste à l'âme légère se hâte de l'abandonner après l'avoir effleurée. Il a écrit au chant Ier de son poème du *Quinquina*, après avoir peint le bonheur des Iroquois :

Pour nous, fils du savoir, ou, pour en parler [mieux,
Esclaves de ce don que nous ont fait les dieux
Nous nous sommes prescrit une étude infinie :
L'art est long, et trop courts les termes de la vie,

77. L'Arioste (Ludovico Ariosto, 1474-1533), auteur du *Roland furieux*,



Plein de Machiavel, entêté de Boccace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi.
J'en lis qui sont du Nord, et qui sont du Midi.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.
Quand notre siècle aurait ses savants et ses sages,
En trouverai-je un seul approchant de Platon ?
La Grèce en fourmillait dans son moindre canton.

est un conteur plus qu'un poète épique. La Fontaine était fait pour l'aimer, et s'est souvenu plusieurs fois de lui dans ses *Contes*. A propos d'un de ces contes, *Joconde*, Boileau, dès 1664, dans une dissertation en règle, établissait que La Fontaine n'était pas inférieur à l'Arioste. — Le Tasse (Torquato Tasso, 1544-1595) est l'auteur célèbre et infortuné de *la Jérusalem délivrée*, dont Boileau, dans la satire IX, opposait « le clinquant » à « l'or » de Virgile, et dont il critique le merveilleux au chant III de l'*Art poétique*. On remarquera une nuance : La Fontaine *chérit* l'Arioste et *estime* le Tasse.

78. Machiavel (1469-1530) est le fameux auteur du *Prince*; mais il est probable que de son œuvre La Fontaine avait surtout approfondi les comédies et les nouvelles. — *Entêté* indique l'idée d'une prévention favorable, d'une idée préconçue qu'on s'est mise dans la tête; le sens d'*obstiné* dérive de ce premier sens. Au reste, tous deux seraient vrais des admirations de La Fontaine. — Boccace (1313-1375), le plus grand prosateur de l'Italie, a écrit le *Décaméron*, recueil de cent nouvelles, où La Fontaine a beaucoup puisé. Il fut aussi, avec son ami Pétrarque, un de ceux qui contribuèrent le plus à retrouver et à répandre les livres des anciens. La Fontaine, qui volontiers quitte Esope pour Boccace, a dit dans la ballade VII :

A Rome on ne lit point Boccace sans dispense ;
Je trouve en ses pareils bien du contre et du [pour

C'était le « pour » qui dominait à ses yeux.

79. Voyez la note du vers 58.

81. Cette restriction était nécessaire, car la passion de La Fontaine pour la lecture allait paraître plus chaleureuse que discrète. Le sage Rollin voyait un danger dans le goût déréglé pour la lecture, car « on songe plus à lire beaucoup qu'à lire utilement ».

83. Dès le début de son poème du *Siècle de Louis le Grand*, Perrault s'attaquait à Platon, en louant, il est vrai, son traducteur, Maucroix, l'intime ami de La Fontaine :

Platon, qui fut divin du temps de nos aïeux,
Commence à devenir quelquefois ennuyeux :
En vain son traducteur, partisan de l'antique,
En conserve la grâce et tout le sel attique,
Du lecteur le plus âpre et le plus résolu
Un dialogue entier ne saurait être lu.

Dans le *Parallèle*, il y reviendra : « Platon est un génie très vaste, et qui souvent a des saillies admirables, au delà, ce semble, des forces de l'esprit humain, mais diffus en paroles, inégal, sans ordre et sans méthode. » Il opposera et préférera à ses dialogues nos *Lettres provinciales*. — Sur le goût de La Fontaine pour Platon, voyez la note du v. 68 du *Discours à Mme de la Sablière*. Dans le morceau *Sur les Dialogues de Platon*, publié en tête des *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine* (1685), La Fontaine avait vanté les « excellentes comédies » de Platon, « père de l'ironie », ses « grâces infinies », son style « élégant et noble, et qui tient en quelque façon de la poésie ».

84. *Dans son moindre canton*, dans ses coins les plus reculés : « Que



La France a la satire et le double théâtre;
Des bergères d'Urfé chacun est idolâtre;
On nous promet l'histoire, et c'est un beau projet.
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet.
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse;
Il me ferait trembler pour Rome et pour la Grèce.
Quant aux autres talents, l'ode, qui baisse un peu,
Veut de la patience, et nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
Là-haut de l'Éternel célébrant les louanges,

l'homme se regarde comme égaré dans ce *canton* détourné de la nature. » (PASCAL, *Pensées*.)

85. La satire, c'est Boileau, à qui La Fontaine ne garde pas rancune d'avoir oublié la fable dans l'*Art poétique.* Le double théâtre, c'est la tragédie et la comédie, Corneille, Molière et Racine.

86. La réputation d'Honoré d'Urfé, l'auteur de l'*Astrée,* fut universelle, et le XVIIIe siècle la trouva encore debout : l'abbé Prévost et J.-J. Rousseau prennent plaisir à le lire, comme l'avaient fait La Fontaine, Mme de Sévigné, Huet lui-même. Mais dire que « chacun » idolâtre d'Urfé au moment où ceci est écrit, c'est un peu oublier que Boileau est venu, que « la satire et le double théâtre » ont mûri le goût du public. — Dans sa septième ballade La Fontaine a loué l'*Astrée,* cette œuvre « exquise » d'Honoré d'Urfé :

Étant petit garçon, je lisais son roman,
Et je le lis encore ayant la barbe grise.

87. Allusion probable au choix de Racine et de Boileau (1677) comme historiographes de France pour succéder à Pellisson. Cette promesse ne fut pas tenue, et ce « beau projet » avorta.

91. *Un peu,* ce n'est pas assez dire : le XVIIe siècle n'avait plus de Ronsard ni de Malherbe : la vraie poésie lyrique de ce temps, c'est dans *Polyeucte* et dans *Athalie* qu'il la faut chercher. Boileau pourtant ne pouvait s'offenser de cette critique ou plutôt de ce regret échappé au fabuliste : c'est seulement quelques années après qu'il publia son ode malencontreuse sur la prise de Namur, provoquée par les attaques irrévérencieuses de Perrault contre Pindare. — Dans la préface du *Songe de Vaux,* La Fontaine observe avec regret que la poésie lyrique n'est plus en vogue.

92. *La patience* érigée en condition essentielle du génie lyrique ! C'est la même illusion qui dicte à Boileau son vers fameux sur le « beau désordre... effet de l'art », et son *Discours sur l'ode,* celui-ci postérieur à l'Epître de La Fontaine.

93. Racan, principal disciple de Malherbe, dont il diffère pourtant beaucoup, lui est souvent associé, et par La Fontaine (voyez *le Meunier, son fils et l'âne*), et par Boileau (*Satire* IX et *Art poétique,* I) qui va jusqu'à associer aussi le nom de Racan au nom d'Homère. Sainte-Beuve, qui compare les *Stances* de Racan sur la Retraite au *Songe d'un habitant du Mogol,* a bien caractérisé Racan, « heureux et facile génie, et en poésie comme en distraction un vrai précurseur de La Fontaine ». — *Les chœurs des anges* peuvent étonner ici; mais Malherbe et Racan ont tous deux paraphrasé des psaumes, et La Fontaine lui-même paraphrasera le *Dies iræ.*



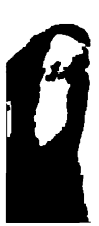
Ont emporté leur lyre ; et j'espère qu'un jour
J'entendrai leur concert au céleste séjour.

Digne et savant prélat, vos soins et vos lumières
Me feront renoncer à mes erreurs premières :
Comme vous, je dirai l'auteur de l'univers.
Cependant agréez mon rhéteur et mes vers.

96. Espoir un peu vague, mais ingénument sincère ; l'auteur des *Contes*, pas plus que sa garde-malade, ne s'imaginera jamais qu'il puisse être damné.

98. Ces *erreurs*, La Fontaine en a parlé avec charme dans le *Discours à Mme de la Sablière*. Les soins de l'évêque d'Avranches obtiendront-ils un meilleur résultat que les remontrances d'une protectrice aimée et respectée ? Il est permis d'en douter, et de dire au docte prélat, comme Philinte à Alceste :

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.



LETTRES

LETTRES A SA FEMME[1]

RELATION D'UN VOYAGE DE PARIS EN LIMOUSIN, EN 1663

I

A Clamart, ce 25 août 1663.

Vous n'avez jamais voulu lire d'autres voyages que ceux des chevaliers de la Table ronde; mais le nôtre mérite bien que vous le lisiez. Il s'y rencontrera pourtant des matières peu convenables à votre goût : c'est à moi de les assaisonner, si je puis, en telle sorte qu'elles vous plaisent; et c'est à vous de louer en cela mon intention, quand elle ne serait pas suivie du succès. Il pourra même arriver, si vous goûtez ce récit, que vous en goûterez après de plus sérieux. Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage; et, hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans

1. Marie Héricart, fille d'un lieutenant criminel à la Ferté-Milon, née le 26 avril 1633, mariée à La Fontaine en novembre 1647 (elle n'a pas encore quinze ans et il en a vingt-sept), avait apporté à son mari trente mille livres de dot. On verra que Racine lui-même ne dédaigne pas de faire appel à son goût.



qui vous divertissent[1]. C'est un fonds bientôt épuisé. Vous avez lu tant de fois les vieux, que vous les savez; il s'en fait peu de nouveaux, et, parmi ce peu, tous ne sont pas bons [2] : ainsi vous demeurerez souvent à sec. Considérez, je vous prie, l'utilité que ce vous serait, si, en badinant, je vous avais accoutumée à l'histoire, soit des lieux, soit des personnes : vous auriez de quoi vous désennuyer toute votre vie, pourvu que ce soit sans intention de rien retenir, moins encore de rien citer. Ce n'est pas une bonne qualité pour une femme d'être savante, et c'en est une très mauvaise d'affecter de paraître telle [3].

Nous partîmes donc de Paris le 23 du courant, après que M. Jannart[4] eut reçu les condoléances de quantité de personnes de condition et de ses amis. M. le lieutenant criminel en usa généreusement, libéralement, royalement : il ouvrit sa bourse, et nous dit que nous n'avions qu'à puiser. Le reste du voisinage fit des merveilles. Quand il eût été question de transférer le quai des Orfèvres, la cour du Palais, et le Palais même, à Limoges, la chose ne se serait pas autrement passée. Enfin, ce n'était chez nous que processions de gens abattus et tombés des nues. Avec tout cela, je ne pleurai point; ce qui me fait croire que j'acquerrai une grande réputation de constance dans cette affaire.

1. Tout cela peut être fort juste, mais est à coup sûr d'une ironie un peu sèche.

2. Mlle de Scudéry et La Calprenède avaient publié leurs principaux romans, et Mme de La Fayette ne publia qu'en 1670 le premier des siens, *Zayde*.

3. Voyez les *Femmes savantes* de Molière et le traité de l'*Éducation des filles* de Fénelon. « Ce que je pose pour fondement est qu'encore que je voulusse que les femmes sussent plus de choses qu'elles n'en savent pour l'ordinaire, je ne veux pourtant jamais qu'elles agissent ni qu'elles parlent en savantes. » (Mlle DE SCUDÉRY). « L'affectation de science et de bel esprit ne convient à personne, et encore moins aux dames; mais s'ensuit-il qu'elles doivent être condamnées à une grossière ignorance? » (ROLLIN.)

4. L'oncle de Mme de La Fontaine, Jannart, ami et substitut de Fouquet, était exilé à Limoges, où Mme Fouquet était aussi reléguée. La Fontaine accompagne son parent dans ce voyage forcé, mais reste à Limoges moins longtemps que lui.



La fantaisie de voyager m'était entrée quelque temps auparavant dans l'esprit comme si j'eusse eu des pressentiments de l'ordre du roi. Il y avait plus de quinze jours que je ne parlais d'autre chose que d'aller, tantôt à Saint-Cloud, tantôt à Charonne, et j'étais honteux d'avoir tant vécu sans rien voir. Cela ne me sera plus reproché, grâce à Dieu.....

Quoi qu'il en soit, j'ai tout à fait bonne opinion de notre voyage : nous avons déjà fait trois lieues sans aucun mauvais accident, sinon que l'épée de M. Jannart s'est rompue; mais, comme nous sommes gens à profiter de tous nos malheurs, nous avons trouvé qu'aussi bien elle était trop longue, et l'embarrassait. Présentement nous sommes à Clamart[1], au-dessous de cette fameuse montagne où est situé Meudon; là nous devons nous rafraîchir[2] deux ou trois jours. En vérité, c'est un plaisir que de voyager, on rencontre toujours quelque chose de remarquable. Vous ne sauriez croire combien est excellent le beurre que nous mangeons; je me suis souhaité vingt fois de pareilles vaches, un pareil herbage, des eaux pareilles.....

Le jardin de Mme C. mérite aussi d'avoir place dans cette histoire; il a beaucoup d'endroits fort champêtres, et c'est ce que j'aime sur toutes choses. Ou vous l'avez vu, ou vous ne l'avez pas vu; si vous l'avez vu, souvenez-vous de ces deux terrasses que le parterre a en face et à la main gauche, et des rangs de chênes et de châtaigniers qui les bordent; je me trompe bien si cela n'est beau[3]. Souvenez-

1. Clamart, première étape d'un voyage! et d'un voyage qui se continue par Bourg-la-Reine! La Fontaine a pris le chemin des écoliers, et son voyage ne sera qu'une longue flânerie. Déjà Chapelle, dont le voyage mêlé de prose et de vers est le prototype de ces voyages fantaisistes, avait écrit : « Nous vîmes Bourg-la-Reine d'un œil sec. Ce fut en ce lieu que nos pleurs cessèrent et que notre appétit s'aiguisa.

2. Nous *rafraîchir*, nous reposer.

3. C'est de cette façon que le poète décrira les jardins où Psyché se complaît. Ils n'ont pas cessé de plaire aux poètes, et V. Hugo a décrit plus d'une fois avec complaisance le jardin qui fut, dit-il, un de ses maîtres :

Au milieu, presque un champ; dans le fond presque un bois.



vous aussi de ce bois qui paraît en l'enfoncement, avec la noirceur d'une forêt âgée de dix siècles : les arbres n'en sont pas si vieux, à la vérité; mais toujours peuvent-ils passer pour les plus anciens du village, et je ne crois pas qu'il y en ait de plus vénérables sur la terre. Les deux allées qui sont à droite et à gauche me plaisent encore : elles ont cela de particulier, que ce qui les borne est ce qui les fait paraître plus belles. Celle de la droite a tout a fait la mine d'un jeu de paume; elle est à présent bordée d'un amphithéâtre de gazon, et a le fond relevé de huit ou dix marches : il y a de l'apparence que c'est l'endroit où les divinités du lieu reçoivent l'hommage qui leur est dû.

Si le dieu Pan, ou le Faune,
Prince des bois, ce dit-on,
Se fait jamais faire un trône,
C'en sera là le patron[1].

Deux châtaigniers, dont l'ombrage
Est majestueux et frais,
Le couvrent de leur feuillage,
Ainsi que d'un riche dais.

Je ne vois rien qui l'égale,
Ni qui me charme à mon gré
Comme un gazon qui s'étale
Le long de chaque degré.

J'aime cent fois mieux cette herbe
Que les précieux tapis
Sur qui l'Orient superbe
Voit ses empereurs assis.

1. *Le patron*, le modèle. La Harpe remarque que La Fontaine aimait tant les vers et les faisait si aisément qu'il n'a jamais écrit en prose sans y mêler de la poésie. *Jamais*, c'est trop dire; mais il est certain que la langue des vers lui est naturelle, et qu'on ne sent point l'effort lorsqu'il l'emprunte.



Beautés simples et divines,
Vous contentiez nos aïeux,
Avant qu'on tirât des mines
Ce qui nous frappe les yeux[1].

De quoi sert tant de dépense?
Les grands ont beau s'en vanter :
Vive la magnificence
Qui ne coûte qu'à planter!

Nonobstant ces moralités, j'ai conseillé à Mme C. de faire bâtir une maison proportionnée en quelque manière à la beauté de son jardin, et de se ruiner pour cela. Nous partirons de chez elle demain 26, et nous irons prendre au Bourg-la-Reine la commodité[2] du carrosse de Poitiers, qui y passe tous les dimanches. Là se doit trouver un valet de pied du roi, qui a ordre de nous accompagner jusqu'à Limoges[3]. Je vous écrirai ce qui nous arrivera en chemin, et ce qui me semblera digne d'être observé. Cependant faites bien mes recommandations à notre marmot[4], et dites-lui que peut-être j'amènerai de ce pays-là quelque beau petit chaperon[5] pour le faire jouer, et pour lui tenir compagnie.

1. Les métaux et les pierres précieuses.

2. Littré traduit ce mot, en ce sens, par « service de voitures, occasion de messages », et cite cette phrase d'une lettre de Bossuet : « Je vous enverrai par la première *commodité* un ouvrage ».

3. Ce valet de pied, M. de Châteauneuf, est un exempt, dont ils ne peuvent refuser la compagnie.

4. Ce « marmot », alors âgé de dix ans, est son fils Charles, dont une légende puérile veut que son père ait presque ignoré l'existence.

5. Quelque belle petite compagne ou servante, avec la coiffure du pays qu'il va visiter.



II

A Amboise, ce 30 août 1663.

Les occupations que nous eûmes à Clamart, votre oncle et moi, furent différentes. Il ne fit aucune chose digne de mémoire : il s'amusa à des expéditions, à des procès, à d'autres affaires. Il n'en fut pas ainsi de moi; je me promenai, je dormis, je passai le temps avec les dames qui nous vinrent voir.

Le dimanche étant arrivé, nous partîmes de grand matin. Mme C. et notre tante nous accompagnèrent jusqu'au Bourg-la-Reine. Nous y attendîmes près de trois heures; et, pour nous désennuyer, ou pour nous ennuyer encore davantage (je ne sais pas bien lequel je dois dire), nous ouïmes une messe paroissiale. La procession, l'eau bénite, le prône, rien n'y manquait. De bonne fortune pour nous [1], le curé était ignorant, et ne prêcha point. Dieu voulut enfin que le carrosse passât : le valet de pied y était; point de moines; mais, en récompense [2], trois femmes, un marchand qui ne disait mot, et un notaire qui chantait toujours, et qui chantait très mal : il reportait en son pays quatre volumes de chansons. Parmi les trois femmes, il y avait une Poitevine qui se qualifiait comtesse; elle paraissait assez jeune et de taille raisonnable, témoignait avoir de l'esprit, déguisait son nom, et venait de plaider en séparation de son mari..... Telle était donc la compagnie que nous avons eue jusqu'au Port-de-Pilles [3].

Il fallut à la fin que l'oncle et la tante se séparassent; les derniers adieux furent tendres, et l'eussent été beaucoup

1. *De bonne fortune*, par une heureuse fortune.

2. *En récompense*, par compensation.

3. Ce hameau, situé au passage de la Creuse, est aujourd'hui dans l'arrondissement de Châtellerault.



davantage, si le cocher nous eût donné le loisir de les achever. Comme il voulait regagner le temps qu'il avait perdu, il nous mena d'abord avec diligence. On laisse, en sortant du Bourg-la-Reine, Sceaux à la droite, et à quelques lieues de là Chilly à la gauche, puis Montléry du même côté. Est-ce *Montléry* qu'il faut dire, ou *Montlehéry ?* C'est Montlehéry quand le vers est trop court, et Montléry quand il est trop long[1]. Montléry donc ou Montlehéry, comme vous voudrez, était jadis une forteresse que les Anglais, lorsqu'ils étaient maîtres de la France, avaient fait bâtir sur une colline assez élevée[2]. Au pied de cette colline est un bourg qui en a gardé le nom. Pour la forteresse, elle est démolie, non point par les ans : ce qui en reste, qui est une tour fort haute, ne se dément point[3], bien qu'on en ait ruiné un côté : il y a encore un escalier qui subsiste, et deux chambres où l'on voit des peintures anglaises, ce qui fait foi de l'antiquité et de l'origine du lieu. Voilà ce que j'en ai appris par votre oncle, qui dit avoir entré dans les chambres : pour moi, je n'en ai rien vu ; le cocher ne voulait arrêter qu'à Châtres[4], petite ville qui appartient à M. de Condé, l'un de nos grands maîtres[5].

Nous y dînâmes. Après le dîner, nous vîmes encore à droite et à gauche force châteaux : je n'en dirai mot, ce serait une œuvre infinie. Seulement nous passâmes auprès du Plessis-Pâté[6], et traversâmes ensuite la vallée de Cau-

1. Nous vîmes dedans la nue
La tour de Mont-le-Héris,
Qui, pour regarder Paris,
Allongeait son col de grue. (VOITURE.)

Au début du ch. III du *Lutrin,* Boileau écrit « Montlhéry ». Il faudrait écrire, avec Voiture, Montlehéry, ce nom venant du latin *Mons Letherici.*

2. Ce ne sont pas les Anglais, c'est un « forestier » du roi Robert, Thibaud, dit File-Etoupe à cause de la couleur de ses cheveux, qui fit construire cette tour dans les dernières années du xe siècle.

3. *Se démentir,* pour une maison, c'est menacer ruine. On trouvera un autre exemple de ce sens dans la lettre 3.

4. Châtres, depuis 1720, porte le nom d'Arpajon.

5. Il ne faut pas oublier — bien qu'il l'oubliât trop souvent lui-même — que La Fontaine est maître des eaux et forêts.

6. Les souvenirs de La Fontaine le trompent : il a passé le Plessis-Pâté ou Plessis d'Argouges avant d'arriver à Châtres.



catrix, après avoir monté celle de Tréfou; car, sans avoir étudié en philosophie, vous pouvez vous imaginer qu'il n'y a point de vallée sans montagne. Je ne songe point à cette vallée de Tréfou que je ne frémisse.

C'est un passage dangereux,
Un lieu pour les voleurs d'embûche et de retraite;
A gauche un bois, une montagne à droite [1],
Entre les deux
Un chemin creux.
La montagne est toute pleine
De rochers faits comme ceux
De notre petit domaine.

Tout ce que nous étions d'hommes dans le carrosse, nous descendîmes, afin de soulager les chevaux [2]. Tant que le chemin dura, je ne parlai d'autre chose que des commodités de la guerre : en effet, si elle produit des voleurs, elle les occupe : ce qui est un grand bien pour tout le monde, et particulièrement pour moi, qui crains naturellement de les rencontrer. On dit que ce bois que nous côtoyâmes en fourmille [3] : cela n'est pas bien; il mériterait qu'on le brûlât.

République de loups, asile de brigands,
Faut-il que tu sois dans le monde?
Tu favorises les méchants
Par ton ombre épaisse et profonde.

1. On voit par cette rime que La Fontaine prononce *drète*. C'est la prononciation normande et Vaugelas en était partisan.

2. Il est difficile de ne pas songer ici à la fable — qui n'est pas encore écrite — *la Mouche et le Coche :*
Femmes, moines, vieillards, tout était descendu.

3. La forêt de Tréfou, ou plutôt de Torfou, devait sa mauvaise réputation, selon Walckenaër, aux meurtres et aux vols que deux gardes-chasse de la maréchale de Bassompierre y avaient commis une vingtaine d'années auparavant.



Ils égorgent celui que Thémis, ou le gain,
Ou le désir de voir[1] fait sortir de sa terre.
En combien de façons, hélas! le genre humain
Se fait à soi-même la guerre!....

Notre première traite s'acheva plus tard que les autres; il nous resta toutefois assez de jour pour remarquer, en entrant dans Étampes, quelques monuments de nos guerres : ce ne sont pas les plus riches que j'ai vus; j'y trouvai beaucoup de gothique; aussi est-ce l'ouvrage de Mars, méchant maçon, s'il en fut jamais.

Il nous laisse ces monuments
Pour marque de nos mouvements[2].
Quand Turenne assiégea Tavanne,
Turenne fit ce que la cour lui dit,
Tavanne non; car il se défendit,
Et joua de sa sarbacane[3].
Beaucoup de sang français fut alors répandu.
On perd des deux côtés dans la guerre civile :
Notre prince eût toujours perdu,
Quand même il eût gagné la ville.

Enfin nous regardâmes avec pitié les faubourgs d'Étampes. Imaginez-vous une suite de maisons sans toits, sans fenêtres, percées de tous les côtés : il n'y a rien de plus laid et de plus hideux. Cela me remet en mémoire les ruines de Troie la grande. En vérité, la fortune se moque bien du travail des hommes. J'en entretins le soir notre compagnie, et le lendemain nous traversâmes la Beauce,

1. C'est-à-dire la justice, le commerce ou l'amour des voyages. C'est « le désir de voir et l'humeur inquiète » qui font le malheur d'un des deux pigeons.

2. De nos troubles civils.

3. *Et joua de sa sarbacane*, se conduisit en rebelle. Ce Tavannes, petit-fils du maréchal de Saulx-Tavannes, a laissé des *Mémoires*. Attaché à Condé, rebelle lui-même, il défendait Etampes que la Cour tenait à reprendre d'autant plus qu'on savait la ville richement approvisionnée au milieu de la disette qui régnait partout.



pays ennuyeux, et qui, outre l'inclination que j'ai à dormir, nous en fournissait un très beau sujet.

Pour s'en empêcher, on mit une question de controverse sur le tapis : notre comtesse en fut cause ; elle est de la religion, et nous montra un livre de du Moulin[1]. M. de Châteauneuf (c'est le nom du valet de pied) l'entreprit, et lui dit que sa religion ne valait rien, pour bien des raisons..... Enfin il lui conseillait de se convertir, si elle ne voulait aller en enfer : car le purgatoire n'était pas pour des gens comme elle. La Poitevine se mit aussitôt sur l'Écriture[2], et demanda un passage où il fût parlé du purgatoire; pendant cela, le notaire chantait toujours, M. Jannart et moi nous endormîmes. . . . . . .

Ces aventures nous divertirent de telle sorte, que nous entrâmes dans Orléans sans nous en être presque aperçus : il semblait même que le soleil se fût amusé à les entendre aussi bien que nous; car quoique nous eussions fait vingt lieues, il n'était pas encore au bout de sa traite. Bien davantage il s'était tellement paré, que M. de Châteauneuf et moi nous l'allâmes regarder de dessus le pont. Par même moyen, je vis la Pucelle; mais, ma foi, ce fut sans plaisir : je ne lui trouvai ni l'air, ni la taille, ni le visage d'une amazone : l'infante Gradafillée[3] en vaut dix comme elle; et, si ce n'était que M. Chapelain est son chroniqueur, je ne sais si j'en ferais mention. Je la regardai, pour l'amour de lui, plus longtemps que je n'aurais fait. Elle est à genoux devant une croix, et le roi Charles en même posture vis-à-vis d'elle, le tout fort chétif et de petite apparence. C'est un monument qui se sent de la pauvreté de son siècle[4].

1. La comtesse, qui est « de la religion » (protestante), cite le célèbre ministre et controversiste protestant Pierre du Moulin (1568-1658).

2. Se mit à alléguer ou à discuter l'Écriture.

3. C'est une héroïne de l'*Amadis* de Gaule, fille du roi de l'île géante. La Fontaine n'a pas besoin de préciser avec sa femme, grande lectrice de romans.

4. Elevé en 1458, il fut détruit en 1793, après avoir été plus d'une fois restauré.



Le pont d'Orléans ne me parut pas non plus d'une largeur ni d'une majesté proportionnée à la noblesse de son emploi, et à la place qu'il occupe dans l'univers.

Ce n'est pas petite gloire
Que d'être pont sur la Loire.
On voit à ses pieds rouler
La plus belle des rivières
Que de ses vastes carrières
Phébus regarde couler.

Elle est près de trois fois aussi large à Orléans que la Seine l'est à Paris, l'horizon très beau de tous les côtés, et borné comme il le doit être. Si bien que cette rivière étant basse à proportion, ses eaux fort claires, son cours sans replis, on dirait que c'est un canal. De chaque côté du pont on voit continuellement des barques qui vont à voiles; les unes montent, les autres descendent; et comme le bord n'est pas si grand qu'à Paris, rien n'empêche qu'on ne les distingue toutes : on les compte, on remarque en quelle distance elles sont les unes des autres; c'est ce qui fait une de ses beautés : en effet, ce serait dommage qu'une eau si pure fût entièrement couverte par des bateaux. Les voiles de ceux-ci sont fort amples : cela leur donne une majesté de navires, et je m'imaginai voir le port de Constantinople en petit[1]. D'ailleurs Orléans, à le regarder de la Sologne, est d'un bel aspect. Comme la ville va en montant, on la découvre quasi tout entière. Le mail et les autres arbres qu'on a plantés en beaucoup d'endroits le long du rempart font qu'elle paraît à demi fermée de murailles vertes; et, à mon avis, cela lui sied bien. De la particulariser[2] en dedans, je vous ennuierais : c'en est déjà

1. La Fontaine a l'étonnement naïf des voyageurs qui voyagent pour la première fois. C'est un peu au hasard qu'il parle là de Constantinople. Comme les longs voyages lui font peur, il n'ira pas y voir.

2. De la faire connaître en détail. « Moïse ne parle point en l'air : il *particularise* et circonstancie toutes choses » (Bossuet, *Hist.* II, 3).



trop pour vous de cette matière. Vous saurez pourtant que le quartier par où nous descendîmes au pont est fort laid, le reste assez beau ; des rues spacieuses, nettes, agréables, et qui sentent leur bonne ville. Je n'eus pas assez de temps pour voir le rempart, mais je m'en suis laissé dire beaucoup de bien, ainsi que de l'église Sainte-Croix[1].

Enfin notre compagnie, qui s'était dispersée de tous les côtés, revint satisfaite. L'un parla d'une chose, l'autre d'une autre. L'heure du souper venue, chevaliers et dames se furent seoir à leurs tables assez mal servies ; puis se mirent au lit incontinent, comme on peut penser. Et sur ce le chroniqueur fait fin au présent chapitre.

1. Sainte-Croix est la cathédrale d'Orléans ; commencée en 1600, elle a été achevée seulement de nos jours.



III

Richelieu, ce 3 septembre 1663.

Autant que la Beauce m'avait semblé ennuyeuse, autant le pays qui est depuis Orléans jusqu'à Amboise me parut agréable et divertissant. Nous eûmes au commencement la Sologne, province beaucoup moins fertile que le Vendômois, lequel est de l'autre côté de la rivière. Aussi a-t-on un niais du pays pour très peu de chose; car ceux-là ne sont pas fous comme ceux de Champagne ou de Picardie[1].

Le premier lieu où nous arrêtâmes, ce fut Cléry[2]. J'allai aussitôt visiter l'église. C'est une collégiale[3] assez bien rentée pour un bourg; non que les chanoines en demeurent d'accord, ou que je leur aie ouï dire. Louis XI y est enterré[4] : on le voit à genoux sur son tombeau, quatre enfants aux coins : ce seraient quatre anges, et ce pourraient être quatre amours, si on ne leur avait point arraché les ailes. Le bon apôtre de roi fait là le saint homme[5], et est bien mieux pris que quand le Bourguignon le mena à Liège[6].

1. Les niais de Sologne ne sont pas si niais qu'ils affectent de l'être. On disait proverbialement :

> Les Solognots, sots à demi,
> Qui se trompent à leur profit.

Au contraire des Champenois et des Picards, ils se laissent emmener loin de leur pays pour peu de chose.

2. Aujourd'hui chef-lieu de canton du Loiret, à 14 kilomètres d'Orléans.

3. Une collégiale est une église qui n'est pas une cathédrale et qui a un collège de chanoines.

4. On sait quelle dévotion Louis XI avait à Notre-Dame de Cléry, dont il portait une médaille fixée à son chapeau. Il avait fait rebâtir cette église, détruite par les Anglais; son tombeau s'y voit encore, malgré les outrages que lui ont fait subir les guerres religieuses et les troubles révolutionnaires.

5. La Fontaine a dit aussi de son Raminagrobis : « Un saint homme de chat » (VII, 16).

6. Louis XI commit l'imprudence de visiter Charles le Téméraire à Péronne au moment où ses émissaires soulevaient Liège contre le « Bourguignon » et, retenu prisonnier, il dut marcher lui-même contre les Liégeois.



Je lui trouvai la mine d'un matois :
Aussi l'était ce prince, dont la vie
Doit rarement servir d'exemple aux rois,
Et pourrait être en quelques points suivie.

A ses genoux sont ses Heures et son chapelet, et autres menues[1] ustensiles, sa main de justice, son sceptre, son chapeau, et sa Notre-Dame[2]; je ne sais comment le statuaire n'y a point mis le prévôt Tristan[3] : le tout est de marbre blanc, et m'a semblé d'assez bonne main. Au sortir de cette église, je pris une autre hôtellerie pour la nôtre; il s'en fallut peu que je n'y commandasse à dîner; et, m'étant allé promener dans le jardin, je m'attachai tellement à la lecture de Tite-Live, qu'il se passa plus d'une bonne heure sans que je fisse réflexion sur mon appétit[4] : un valet de ce logis m'ayant averti de cette méprise, je courus au lieu où nous étions descendus, et j'arrivai assez à temps pour compter.

De Cléry à Saint-Dié, qui est le gîte ordinaire, il n'y a que quatre lieues, chemin agréable et bordé de haies; ce qui me fit faire une partie de la traite à pied. Il ne m'y arriva aucune aventure digne d'être écrite, sinon que je rencontrai, ce me semble, deux ou trois gueux et quelques pèlerins de Saint-Jacques. . . . .

Il n'était quasi que huit heures quand nous nous trouvâmes vis-à-vis de Blois, rien que la Loire entre deux.

Blois est en pente comme Orléans, mais plus petit et plus ramassé; les toits des maisons y sont disposés, en beaucoup d'endroits, de telle manière qu'ils ressemblent

1. *Ustensile* était souvent féminin. Ce n'est pas le seul exemple qu'on en trouve chez La Fontaine.

2. C'est la petite image en plomb de Notre-Dame de Cléry.

3. Louis Tristan, grand prévôt de l'hôtel de Louis XI, qui l'appelait son compère, était plus particulièrement l'exécuteur de ses vengeances.

4. Promenade, lecture, distraction, nous avons là tout La Fontaine : il faut pourtant que le charme de la lecture soit bien fort pour lui faire oublier la table. Heureusement, il arrive à temps encore pour « compter » parmi les convives.



aux degrés d'un amphithéâtre[1]. Cela me parut très beau, et je crois que difficilement on pourrait trouver un aspect plus riant et plus agréable. Le château est à un bout de la ville, à l'autre bout Sainte-Solenne[2]. Cette église paraît fort grande, et n'est cachée d'aucunes maisons; enfin elle répond[3] tout à fait bien au logis du prince. Chacun de ces bâtiments est situé sur une éminence dont la pente se vient joindre vers le milieu de la ville, de sorte qu'il s'en faut peu que Blois ne fasse un croissant dont Sainte-Solenne et le château font les cornes. Je ne me suis pas informé des mœurs anciennes. Quant à présent, la façon de vivre y est fort polie, soit que cela ait été ainsi de tout temps, et que le climat et la beauté du pays y contribuent; soit que le séjour de Monsieur[4] ait amené cette politesse, ou le nombre de jolies femmes. On me voulut outre cela montrer des bossus, chose assez commune dans Blois, à ce qu'on me dit; encore plus commune dans Orléans. Je crus que le ciel, ami de ces peuples, leur envoyait de l'esprit par cette voie-là : car on dit que bossu n'en manqua jamais; et cependant il y a de vieilles traditions qui en donnent une autre raison. La voici telle qu'on me l'a apprise. Elle regarde aussi la constitution de la Beauce et du Limosin.

La Beauce avait jadis des monts en abondance,
Comme le reste de la France :
De quoi la ville d'Orléans,
Pleine de gens heureux, délicats, fainéants,

1. C'est dans les mêmes termes que l'auteur des *Feuilles d'automne* décrit Blois, « la ville étagée en long amphithéâtre ».

2. Ou plutôt Saint-Solenne. C'est le nom d'un évêque de Chartres, dont parle Grégoire de Tours. Quinze ans après, cette église fut à demi ruinée par un violent orage.

3. *Répondre* est ici dans le sens de *correspondre*, faire pendant à, être à la hauteur de, égaler.

4. Monsieur, ce « prince » dont il est question quelques lignes plus haut, c'est Gaston d'Orléans, cet éternel conspirateur, qui avait reçu le Blésois en apanage, et s'y retira quand, au lendemain des troubles de la Fronde, il reçut l'ordre de quitter Paris. Il y était mort peu d'années avant le voyage de La Fontaine. Sa veuve allait bientôt, apres la disgrâce de Fouquet, devenir la protectrice du poète.



Qui voulaient marcher à leur aise,
Se plaignit, et fit la mauvaise;
Et messieurs les Orléanois
Dirent au Sort, tous d'une voix,
Une fois, deux fois, et trois fois,
Qu'il eût à leur ôter la peine
De monter, de descendre, et remonter encor.
« Quoi! toujours mont, et jamais plaine!
Faites-nous avoir triple haleine,
Jambes de fer, naturel fort,
Ou nous donnez une campagne
Qui n'ait plus ni mont ni montagne.
— Oh! oh! leur repartit le Sort,
Vous faites les mutins! et dans toutes les Gaules
Je ne vois que vous seuls qui des monts vous plaignez!
Puisqu'ils vous nuisent à vos pieds,
Vous les aurez sur vos épaules. »
Lors la Beauce de s'aplanir[1],
De s'égaler, de devenir
Un terroir uni comme glace;
Et bossus de naître en la place,
Et monts de déloger des champs.
Tout ne put tenir sur les gens :
Si bien que la troupe céleste,

1. L'explication donnée par Rabelais (I, 17) n'est pas moins fantaisiste, bien que fort différente. Quand Gargantua jeune se rend à Paris, le pays est couvert d'une immense forêt, « horriblement fertile et copieuse en mouches bovines et freslons, de sorte que c'estoit une vraye briganderie pour les pauvres juments, asnes et chevaulx. Mais la jument de Gargantua vengea honnestement tous les oultraiges en icelle perpétrez sur les bestes de son espèce par un tour duquel ne se doubtoient mie. Car, soudain qu'ils furent entrez en la dicte forest, et que les freslons luy eurent livré l'assault, elle desguaina sa queue, et si bien s'escarmouchant, les esmoucha, qu'elle en abattit tout le bois, à tords, à travers, de çà, de là, par cy, par là, de long, de large, dessus, dessoubs, abattoit bois comme un fauscheur faict d'herbes. En sorte que depuis n'y eust ne bois ne freslons, mais fut tout le pays reduict en campaigne. Quoy voyant, Gargantua y prit plaisir bien grand, sans aultrement s'en vanter, et dit à ses gens : « Je trouve *beau ce* », dont fut depuis appelé ce pays la Beauce ».



Ne sachant que faire du reste,
S'en allait les placer dans le terroir voisin,
Lorsque Jupiter dit : « Épargnons la Touraine,
Et le Blésois; car ce domaine
Doit être un jour à mon cousin[1] :
Mettons-les dans le Limosin. »

Ceux de Blois, comme voisins et bons amis de ceux d'Orléans, les ont soulagés d'une partie de leurs charges. Les uns et les autres doivent encore avoir une génération de bossus, et puis c'en est fait.

Vous aurez pour cette tradition telle croyance qu'il vous plaira. Ce que je vous assure être fort vrai, est que M. de Châteauneuf et moi nous déjeunâmes très bien, et allâmes voir ensuite le logis du prince. Il a été bâti à plusieurs reprises, une partie sous François Ier, l'autre sous quelqu'un de ses devanciers. Il y a en face un corps de logis à la moderne, que feu Monsieur a fait commencer : toutes ces trois pièces ne font, Dieu merci, nulle symétrie, et n'ont rapport ni convenance l'une avec l'autre : l'architecte a évité cela autant qu'il a pu. Ce qu'a fait faire François Ier, à le regarder du dehors, me contenta plus que tout le reste : il y a force petites galeries, petites fenêtres, petits balcons, petits ornements sans régularité et sans ordre; cela fait quelque chose de grand qui plaît assez[2]. Nous n'eûmes pas le loisir de voir le dedans; je n'en regrettai que la chambre où Monsieur est mort, car je la considérais comme une relique : en effet, il n'y a personne qui ne doive avoir une extrême vénération pour la mémoire de ce prince.

1. A Monsieur qui, en sa qualité d'*enfant des dieux,* comme dit La Bruyère, est traité ici en demi-dieu par Jupiter.

2. Les premiers comtes de Blois, des maisons de Champagne et de Châtillon, avaient bâti la partie occidentale, mais il n'en restait plus qu'une grosse tour lorsque La Fontaine écrivait. Gaston, en 1635, avait fait démolir cette partie pour la reconstruire à neuf. Notre poète vit la façade qui regarde l'orient, et celle qui fait face au midi, qui avaient été bâties par Louis XII, et la façade septentrionale qu'avait fait construire François Ier (WALCKENAER).



Les peuples de ces contrées le pleurent encore avec raison : jamais règne[1] ne fut plus doux, plus tranquille, ni plus heureux que l'a été le sien; et en vérité de semblables princes devraient naître un peu plus souvent, ou ne point mourir. J'eusse aussi fort souhaité de voir son jardin de plantes[2], lequel on tenait, pendant sa vie, pour le plus parfait qui fût au monde : il ne plut pas à notre cocher, qui ne se soucia que de déjeuner largement, puis nous fit partir.

Tant que la journée dura, nous eûmes beau temps, beau chemin, beau pays : surtout la levée ne nous quitta point, ou nous ne quittâmes point la levée ; l'un vaut l'autre. C'est une chaussée qui suit les bords de la Loire, et retient cette rivière dans son lit : ouvrage qui a coûté bien du temps à faire, et qui en coûte encore beaucoup à entretenir. Quant au pays, je ne vous en saurais dire assez de merveilles. Point de ces montagnes pelées qui choquent tant notre cher M. de Maucroix[3]; mais, de part et d'autre, coteaux les plus agréablement vêtus qui soient dans le monde.....

La Loire est donc une rivière
Arrosant un pays favorisé des cieux,
Douce, quand il lui plaît, quand il lui plaît, si fière
Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux.
Elle ravagerait mille moissons fertiles,
Engloutirait des bourgs, ferait flotter des villes,
Détruirait tout en une nuit[4] :

1. Dans cet apanage princier, Gaston d'Orléans était une sorte de roi. On remarquera cet éloge d'un prince si peu loué par les historiens. Gaston était aimable, mais faible, indolent, irrésolu. Ses défauts n'étaient peut-être pas de ceux qui devaient sembler les plus graves à La Fontaine.

2. Gaston aimait fort la botanique. C'est le médecin de son frère Louis XIII, Guy de la Brosse, qui avait fondé à Paris, en 1635, le premier Jardin des Plantes, dit Jardin du roi.

3. N'étaient-ce pas les montagnes romaines surtout qui choquaient tant le cher Maucroix, alors qu'il était ambassadeur secret de Fouquet à Rome?

4. De nos jours même, certaines inondations de la Loire ont été désastreuses. La levée de la Loire, dont parle ici La Fontaine et dont on fait remonter l'origine à Charlemagne.

Il ne faudrait qu'une journée
Pour lui voir entraîner le fruit
De tout le labeur d'une année,
Si le long de ses bords n'était une levée
Qu'on entretient soigneusement :
Dès lors qu'un endroit se dément[1],
On le rétablit tout à l'heure ;
La moindre brèche n'y demeure
Sans qu'on y touche incessamment ;
Et pour cet entretènement[2],
Unique obstacle à tels ravages,
Chacun a son département,
Communautés, bourgs, et villages.

Vous croyez bien qu'étant sur ses rivages,
Nos gens et moi nous ne manquâmes pas
De promener à l'entour notre vue :
J'y rencontrai de si charmants appas
Que j'en ai l'âme encore toute émue.
Coteaux riants y sont des deux côtés ;
Coteaux non pas si voisins de la nue
Qu'en Limosin, mais coteaux enchantés,
Belles maisons, beaux parcs, et bien plantés,
Prés verdoyants dont ce pays abonde,
Vignes et bois, tant de diversités,
Qu'on croit d'abord être en un autre monde.

Mais le plus bel objet, c'est la Loire sans doute :
On la voit rarement s'écarter de sa route ;
Elle a peu de replis dans son cours mesuré :
Ce n'est pas un ruisseau qui serpente en un pré ;

protège la rive droite, de Blois à Angers. Elle a été bien fortifiée et améliorée depuis le XVIIe siècle et toutefois elle n'a pu résister à certaines crues exceptionnelles.

1. On a vu plus haut *se démentir* dans le sens de *menacer ruine*.

2. *Entretènement*, pour *entretien*, a vieilli.



C'est la fille d'Amphitrite;
C'est elle dont le mérite,
Le nom, la gloire, et les bords[1],
Sont dignes de ces provinces
Qu'entre tous leurs plus grands trésors
Ont toujours placé[2] nos princes.
Elle répand son cristal
Avec magnificence;
Et le jardin de la France
Méritait un tel canal.

Je lui veux du mal en une chose; c'est que, l'ayant vue, je m'imaginai qu'il n'y avait plus rien à voir; il ne me resta ni curiosité ni désir. Richelieu m'a bien fait changer de sentiment.

C'est un admirable objet que ce Richelieu : j'en ai daté ma troisième lettre parce que je l'y ai achevée. Voyez l'obligation que vous m'avez : il ne s'en faut pas un quart d'heure qu'il ne soit minuit, et nous devons nous lever demain avant le soleil, bien qu'il ait promis en se couchant qu'il se lèverait de fort grand matin. J'emploie cependant les heures qui me sont les plus précieuses à vous faire des relations, moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse. Qu'on me parle après cela des maris qui se sont sacrifiés pour leurs femmes!

1. La Fontaine a déjà dit (Lettre 2) : « Ses eaux sont claires, *son cours sans replis;* on dirait que c'est *un canal.* »

2. Ces participes sans accord sont assez fréquents chez les écrivains de la première moitié du XVII[e] siècle.

Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos [pères

(*Cinna*, 174.)



IV

A Châtellerault, ce 5 septembre 1663.

Nous arrivâmes à Amboise d'assez bonne heure, mais par un fort mauvais temps : je ne laissai pas d'employer le reste du jour à voir le château. De vous en faire le plan, c'est à quoi je ne m'amuserai point, et pour cause. Vous saurez, sans plus, que devers la ville il est situé sur un roc, et paraît extrêmement haut. Vers la campagne, le terrain d'alentour est plus élevé. Dans l'enceinte il y a trois ou quatre choses fort remarquables. La première est ce bois de cerf dont on parle tant, et dont on ne parle pas assez selon mon avis : car, soit qu'on le veuille faire passer pour naturel ou pour artificiel, j'y trouve un sujet d'étonnement presque égal[1]. Ceux qui le trouvent artificiel tombent d'accord que c'est bois de cerf, mais de plusieurs pièces : or, le moyen de les avoir jointes sans qu'il y paraisse de liaison ? De dire aussi qu'il soit naturel, et que l'univers ait jamais produit un animal assez grand pour le porter, cela n'est guère croyable.

Il en sera toujours douté,
Quand bien ce cerf aurait été
Plus ancien qu'un patriarche :
Tel animal, en vérité,
N'eût jamais su tenir dans l'arche.

Ce que je remarquai encore de singulier, ce furent deux tours bâties en terre comme des puits : on a fait dedans des escaliers en forme de rampes par où l'on descend

1. Lors du passage à Amboise de Philippe d'Anjou, roi d'Espagne (1700), ce bois de cerf fut examiné de près et reconnu factice.



jusqu'au pied du château; si bien qu'elles touchent, ainsi que les chênes dont parle Virgile[1],

D'un bout au ciel, d'autre bout aux enfers.

Je les trouvai bien bâties, et leur structure me plut autant que le reste du château nous parut indigne de nous y arrêter. Il a toutefois été un temps qu'on le faisait servir de berceau à nos jeunes rois[2]; et véritablement, c'était un berceau d'une matière assez solide, et qui n'était pas pour se renverser si facilement. Ce qu'il y a de beau, c'est la vue[3] : elle est grande, majestueuse, d'une étendue immense; l'œil ne trouve rien qui l'arrête; point d'objet qui ne l'occupe le plus agréablement du monde. On s'imagine découvrir Tours, bien qu'il soit à quinze ou vingt lieues[4] : du reste, on a en aspect la côte la plus riante et la mieux diversifiée que j'aie encore vue, et au pied d'une prairie qu'arrose la Loire : car cette rivière passe à Amboise.

De tout cela le pauvre M. Fouquet ne put jamais, pendant son séjour[5], jouir un petit moment : on avait bouché toutes les fenêtres de sa chambre, et on n'y avait laissé qu'un trou par le haut. Je demandai de la voir : triste plaisir, je vous le confesse, mais enfin je le demandai. Le soldat qui nous conduisait n'avait pas la clef : au défaut, je fus longtemps à considérer la porte, et me fis conter la manière dont le prisonnier était gardé. Je vous en ferais volontiers la description; mais ce souvenir est trop affligeant.

1. *Géorgiques*, II, 291. Voyez aussi *le Chêne et le Roseau*.

2. Charles VII naquit et mourut à Amboise.

3. « La Fontaine a le goût des belles vues et des beaux paysages plus qu'on ne l'avait de son temps » (SAINT-MARC GIRARDIN, *La Fontaine et les fabulistes*).

4. Amboise n'est qu'à six lieues de Tours.

5. Arrêté à Nantes, Fouquet avait été transféré à Angers, à Amboise, puis à Vincennes. Ce souvenir accordé par le poète à son bienfaiteur prisonnier est bien naturel, puisque la disgrâce de Fouquet et l'exil de M. Jannart sont les causes directes de son voyage.



Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin nonpareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grâce,
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace?
Vous peindre un tel appartement,
Ce serait attirer vos larmes[1];
Je l'ai fait insensiblement :
Cette plainte a pour moi des charmes.

Sans la nuit, on n'eût jamais pu m'arracher de cet endroit : il fallut enfin retourner à l'hôtellerie; et le lendemain nous nous écartâmes de la Loire, et la laissâmes à la droite. J'en suis très fâché; non pas que les rivières nous aient manqué dans notre voyage :

Depuis ce lieu jusques au Limosin,
Nous en avons passé quatre en chemin,
De fort bon compte, au moins qu'il m'en souvienne :
L'Indre, le Cher, et la Creuse et la Vienne
Ne sont pas simples ruisseaux :
Non, non; la carte nous les nomme.
Ceux qui sont péris[2] sous leurs eaux
Ne l'ont pas été dire à Rome.

La première que nous rencontrâmes ce fut l'Indre[3]. Après l'avoir passée, nous trouvâmes au bord trois hommes d'assez bonne mine, mais mal vêtus et fort délabrés. L'un de ces héros gusmanesques[4] avait fait une tresse de ses

1. Il ne la croit donc pas insensible, et, s'il critique les travers de son esprit, il ne doute pas de son cœur.
2. On construit plutôt aujourd'hui *périr* avec l'auxiliaire *avoir*.
3. Il se trompe : ce fut le Cher.
4. C'est-à-dire semblables à Guzman d'Alfarache, héros d'un roman célèbre de l'Espagnol Aleman (1599), imité en 1732 par Lesage, qui reste



cheveux, laquelle lui pendait en arrière comme une queue de cheval. . . . .

Nous allâmes le jour suivant coucher à Montels[1], et dîner le lendemain au Port-de-Pilles, où notre compagnie commença de se séparer. La comtesse envoya un laquais, non chez son mari[2], mais chez un de ses parents, porter les nouvelles de son arrivée, et donner ordre qu'on lui amenât un carrosse avec quelque escorte. Pour moi, comme Richelieu n'était qu'à cinq lieues, je n'avais garde de manquer de l'aller voir : les Allemands se détournent bien pour cela de plusieurs journées. M. de Châteauneuf, qui connaissait le pays, s'offrit de m'accompagner : je le pris au mot; et ainsi votre oncle demeura seul[3], et alla coucher à Châtellerault, où nous promîmes de nous rendre le lendemain de grand matin.

Le Port-de-Pilles est un lieu passant, et où l'on trouve toutes sortes de commodités[4], même incommodes : il s'y rencontre de méchants chevaux,

Encore mal ferrés, et plus mal embouchés
Et très mal enharnachés.

Mais quoi! nous n'avions pas à choisir : tels qu'ils étaient, je les fais mettre en état,

Laisse le pire, et sur le meilleur monte[5].

Pour plus d'assurance nous prîmes un guide, qu'il nous fallut mener en trousse[6] l'un après l'autre, afin de gagner

d'ailleurs, ici, inférieur à son modèle. Chapelain déjà l'avait traduit librement, trente ans avant ce voyage.

1. Sans doute à Mantelan.

2. Elle plaidait en divorce contre lui.

3. La surveillance qu'il exerce sur l'exilé n'est pas, on le voit, bien farouche.

4. C'est-à-dire de moyens de locomotion, comme dans la première lettre.

5. Vers de Marot, dans son *Epître au roi pour avoir été dérobé*.

6. En croupe. Dans la satire VIII, Boileau nous peint le médecin-assassin courant chez un malade « avec la mort *en trousse* ».



du temps. Avec cela nous n'en eûmes que ce qu'il fallut pour voir les choses les plus remarquables. J'avais promis de sacrifier aux vents du midi une brebis noire, aux zéphyrs une brebis blanche, et à Jupiter le plus gras bœuf que je pourrais rencontrer dans le Limosin; ils nous furent tous favorables. Je crois toutefois qu'il suffira que je les paye en chansons; car les bœufs du Limosin sont trop chers, et il y en a qui se vendent cent écus dans le pays.

Étant arrivés à Richelieu, nous commençâmes par le château, dont je ne vous enverrai pourtant la description qu'au premier jour. Ce que je vous puis dire en gros de la ville, c'est qu'elle aura bientôt la gloire d'être le plus beau village de l'univers. Elle est désertée petit à petit, à cause de l'infertilité du terroir, ou pour être à quatre lieues de toute rivière et de tout passage. En cela son fondateur, qui prétendait en faire une ville de renom, a mal pris ses mesures[1]; chose qui ne lui arrivait pas fort souvent. Je m'étonne, comme on dit qu'il pouvait tout, qu'il n'ait pas fait transporter la Loire au pied de cette nouvelle ville, ou qu'il n'y ait fait passer le grand chemin de Bordeaux. Au défaut, il devait choisir un autre endroit, et il en eut aussi la pensée; mais l'envie de consacrer les marques de sa naissance l'obligea de faire bâtir autour de la chambre où il était né. Il avait de ces vanités que beaucoup de gens blâmeront, et qui sont pourtant communes à tous les héros; témoin celle-là d'Alexandre le Grand, qui faisait laisser, où il passait, des mors et des brides plus grands qu'à l'ordinaire, afin que la postérité crût que lui et ses gens étaient d'autres hommes, puisqu'ils se servaient de si grands chevaux[2]. Peut-être aussi que l'ancien parc de Richelieu, et les bois de ses avenues, qui

1. La Fontaine a raison : avant le grand cardinal qui l'érigea en duché-pairie, Richelieu n'était qu'un village; après lui, ce n'a été qu'une petite ville.

2. Quinte-Curce le dit, mais rien n'est moins certain.



étaient beaux, semblèrent à leur maître dignes d'un château plus somptueux que celui de son patrimoine; et ce château attira la ville, comme le principal fait l'accessoire.

Enfin elle est, à mon avis,
Mal située et bien bâtie :
On en a fait tous les logis
D'une pareille symétrie :

Ce sont des bâtiments fort hauts;
Leur aspect vous plairait sans faute :
Les dedans ont quelques défauts;
Le plus grand, c'est qu'ils manquent d'hôte

La plupart sont inhabités;
Je ne vis personne en la rue :
Il m'en déplut : j'aime aux cités
Un peu de bruit et de cohue.

J'ai dit la rue, et j'ai bien dit;
Car elle est seule, et des plus droites[1] :
Que Dieu lui donne le crédit
De se voir un jour des cadettes !

Vous vous souviendrez bien et beau[2]
Qu'à chaque bout est une place
Grande, carrée, et de niveau;
Ce qui sans doute a bonne grâce.

C'est aussi tout, mais c'est assez.
De savoir si la ville est forte,
Je m'en remets à ses fossés,
Murs, parapets, remparts et porte.

1. *Droites* rime ici avec *cadettes*, comme ailleurs, *droite* avec *retraite*.
2. *Bien et beau*; voyez les fables II, 16; VIII, 18; IX, 16. Nous avons renversé l'expression, et nous disons *bel et bien*.



Au reste, je ne vous saurais mieux dépeindre tous ces logis de même parure que par la place Royale[1] : les dedans sont beaucoup plus sombres, vous pouvez croire, et moins ajustés.

J'oubliais à[2] vous marquer que ce sont des gens de finance et du conseil, secrétaires d'État et autres personnes attachées à ce cardinal, qui ont fait faire la plupart de ces bâtiments, par complaisance et pour lui faire leur cour. Les beaux esprits auraient suivi leurs exemples, si ce n'était qu'ils ne sont pas grands édificateurs, comme dit Voiture[3] : car d'ailleurs ils étaient tous pleins de zèle et d'affection pour ce grand ministre. Voilà ce que j'avais à vous dire touchant la ville de Richelieu. Je remets la description du château à une autre fois, afin d'avoir plus souvent occasion de vous demander de vos nouvelles[4] et pour ménager un amusement qui vous doit faire passer notre exil avec moins d'ennui.

1. La place Royale, construite sous Louis XIII, est alors le centre d'un quartier

Où n'habite
Que mainte personne d'élite.
(SCARRON).

Corneille, qui recherchait volontiers « l'actualité », y avait placé la scène d'une de ses comédies.

2. Chez Corneille, Mme de Sévigné, etc., on trouve de fréquents exemple de la tournure *oublier à...*

3. « Nous autres, grands esprits, nous ne sommes pas grands édificateurs » (VOITURE, *Lettre à Costar*).

4. Voilà qui est décidément aimable.

V

A Limoges, ce 12 septembre 1663.

Je vous promis par le dernier ordinaire la description du château de Richelieu; assez légèrement, pour ne vous en point mentir, et sans considérer mon peu de mémoire, ni la peine que cette entreprise me devait donner. Pour la peine, je n'en parle point, et, tout mari que je suis, je la veux bien prendre[1] : ce qui me retient, c'est le défaut de mémoire, pouvant dire la plupart du temps que je n'ai rien vu de ce que j'ai vu, tant je sais bien oublier les choses. Avec cela, je crois qu'il est bon de ne point passer par-dessus cet endroit de mon voyage sans vous en faire la relation. Quelque mal que je m'en acquitte, il y aura toujours à profiter : et vous n'en vaudrez que mieux de savoir sinon toute l'histoire de Richelieu, au moins quelques singularités qui ne me sont point échappées, parce que je m'y suis particulièrement arrêté. Ce ne sont peut-être pas les plus remarquables; mais que vous importe? De l'humeur que je vous connais, une galanterie[2] sur ces matières vous plaira plus que tant d'observations savantes et curieuses. Ceux qui chercheront de ces observations savantes dans les lettres que je vous écris se tromperont fort. Vous savez mon ignorance en matière d'architecture, et que je n'ai rien dit de Vaux que sur des mémoires. Le même avantage me manque pour Richelieu : véritablement, au lieu de cela j'ai eu les avis de la concierge et ceux de M. de Châteauneuf : avec l'aide

1. Il revient au ton ironique qui lui est naturel et qui fait le charme, mais aussi parfois la sécheresse de cette correspondance.

2. Une galanterie, en ce sens, c'est une attention galante, un présent délicat, où il entre plus encore de bon goût que d'affection.

de Dieu et de ces personnes, j'en sortirai. Ne laissez pas de mettre la chose au pis; car il vaut mieux, ce me semble, être trompée de cette façon que de l'autre. En tous cas, vous aurez recours à ce que M. Desmarets[1] a dit de cette maison : c'est un grand maître en fait de descriptions. Je me garderais bien de particulariser[2] aucun des endroits où il a pris plaisir à s'étendre, si ce n'était que la manière dont je vous écris ces choses n'a rien de commun avec celle de ses *Promenades*.

Nous arrivâmes donc à Richelieu par une avenue qui borde un côté du parc. Selon la vérité, cette avenue peut avoir une demi-lieue; mais, à compter selon l'impatience où j'étais, nous trouvâmes qu'elle avait une bonne lieue tout au moins. Jamais préambule ne s'est rencontré si mal à propos, et ne m'a semblé si long. Enfin on se trouve en une place fort spacieuse : je ne me souviens pas bien de quelle figure elle est : demi-ronde ou demi-ovale, cela ne fait rien à l'histoire; et pourvu que vous soyez avertie que c'est la principale entrée de cette maison, il suffit. Je ne me souviens pas non plus en quoi consistent la basse-cour, l'avant-cour, les arrière-cours, ni du nombre des pavillons et corps de logis du château, moins encore de leur structure. Ce détail m'est échappé; de quoi vous êtes femme encore une fois à ne pas vous soucier bien fort : c'est assez que le tout est d'une beauté, d'une magnificence, d'une grandeur, dignes de celui qui l'a fait bâtir. Les fossés sont larges et d'une eau très pure. Quand on a passé le pont-levis, on trouve la porte gardée par deux dieux, Mars et Hercule. Je louai fort

1. Jean Desmarets de Saint-Sorlin (1596-1676), auteur de la comédie des *Visionnaires* et du poème de *Clovis* si ridiculisé par Boileau, avait publié en 1653 *les Promenades de Richelieu ou les Vertus chrétiennes*. Il était déjà tombé dans une dévotion mystique, et ce livre n'est qu'un long sermon, dont la description du château de Richelieu occupe seulement la fin. La Fontaine l'admire et le cite, montrant assez par là qu'il n'appartient pas à la même école que Boileau, l'ennemi de l'abondance stérile et des descriptions intempérantes.

2. Voyez ce même mot à la p. 125.



l'architecte de les avoir placés à ce poste-là; car puisque Apollon servait quelquefois de simple commis à Son Éminence, Mars et Hercule pouvaient bien lui servir de suisses. Ils mériteraient que je m'arrêtasse à eux un peu davantage, si cette porte n'avait des choses encore plus singulières. Vous vous souviendrez surtout qu'elle est couverte d'un dôme, et qu'il y a une Renommée au sommet : c'est une déesse qui ne se plaît pas d'être enfermée, et qui s'aime mieux en cet endroit que si on lui avait donné pour retraite le plus bel appartement du logis.

Même elle est en une posture
Toute prête à prendre l'essor;
Un pied dans l'air, à chaque main un cor,
Légère et déployant les ailes,
Comme allant porter les nouvelles
Des actions de Richelieu,
Cardinal, duc, et demi-dieu :
Telle enfin qu'elle devait être
Pour bien servir un si bon maître;
Car tant moins elle a de loisir,
Tant plus[1] on lui fait de plaisir.

Cette figure est de bronze et fort estimée[2]. Aux deux côtés du frontispice que je décris, on a élevé, en manière de statues, de pyramides, si vous voulez, deux colonnes du corps desquelles sortent des bouts de navires. (Bouts de navires ne vous plaira guère, et peut-être aimeriez-vous mieux le terme de pointes ou celui de becs[3]; choisissez le moins mauvais de ces trois mots-là : je doute

1. *Tant moins... tant plus*, locution vieillie, dont M. Littré ne cite pas d'exemples postérieurs à ceux de La Fontaine. Nous dirions aujourd'hui : moins elle a de loisir, plus...

2. Elle est du sculpteur Guillaume Berthelot.

3. Ou plutôt, de proues, d'éperons de navires. Il s'agit, en effet, de vraies colonnes rostrales, à l'imitation de celle qu'on avait élevée à Rome au consul Duilius, vainqueur des Carthaginois sur mer. Il ne faut pas oublier que Richelieu s'était fait attribuer le titre de grand amiral de France.



fort que pas un soit propre ; mais j'aime autant m'en servir que d'appeler cela colonnes rostrales.) Ce sont des restes d'amphithéâtre qu'on a rencontrés fort heureusement, n'y ayant rien qui convienne mieux à l'amirauté, laquelle celui qui a fait bâtir ce château joignait à tant d'autres titres. De dedans la cour, et sur le fronton de la même entrée, on voit trois petits Hercules, autant poupins[1] et autant mignons que le peuvent être de petits Hercules; chacun d'eux garni de sa peau de lion et de sa massue (cela ne vous fait-il point souvenir de ce saint Michel garni de son diable?). Le statuaire, en leur donnant la contenance du père, et en les proportionnant à sa taille, leur a aussi donné l'air d'enfants, ce qui rend la chose si agréable qu'en un besoin[2] ils passeraient pour Jeux ou pour Ris, un peu membrus[3] à la vérité. Tout ce frontispice est de l'ordonnance de Jacques Lemercier[4], et a de part et d'autre un mur en terrasse qui découvre entièrement la maison, et par où il y a apparence que se communiquent deux pavillons qui sont aux deux bouts.

Si le reste du logis m'arrête à proportion de l'entrée, ce ne sera pas ici une lettre, mais un volume ; qu'y feraiton[5]? il faut bien que j'emploie à quelque chose le loisir[6] que le roi nous donne. Autour du château sont force bustes et force statues, la plupart antiques ; comme vous pourriez dire des Jupiters et des Apollons, des Bacchus, des Mer-

1. En général, *poupin* est pris dans un sens défavorable, et indique une certaine affectation dans la parure et les manières. Appliqué à des Hercules, même petits, le mot étonne.

2. *En un besoin*, au besoin.

3. Au surplus, un asne bien fait,
Bien *membru*, bien gras, bien refait.
(*Satire Ménippée, l'Ane ligueur*.)

4. Jacques Lemercier (1590-1660) fut chargé par Richelieu de bâtir la Sorbonne et le Palais-Cardinal. Il construisit en outre, à Paris, l'église de l'Oratoire, commença celle de Saint-Roch, ajouta une aile au Louvre. En province, on lui doit, avec les plans du château de Richelieu, ceux de l'église de l'Annonciade à Tours. Sa manière a une grandeur un peu massive.

5. C'est-à-dire : mais qu'y faire ?

6. Loisir forcé, et qui ne ressemble guère à celui dont le Tityre de Virgile fait remonter le bienfait à Auguste divinisé.

cures, et autres gens de pareille étoffe; car, pour les dieux, je les connais bien[1], mais pour les héros et grands personnages, je n'y suis pas fort expert : même il me souvient qu'en regardant ces chefs-d'œuvre je pris Faustine[2] pour Vénus (à laquelle des deux faut-il que je fasse réparation d'honneur?) : puisque nous sommes sur le chapitre de Vénus, il y en a quatre de bon compte dans Richelieu, une entre autres divinement belle, et dont M. de Maucroix dit que le Poussin[3] lui a fort parlé, jusqu'à la mettre au-dessus de celle de Médicis[4]. Parmi les autres statues qui ont là leur appartement et leurs niches, l'Apollon et le Bacchus[5] emportent le prix, au goût des savants : ce fut toutefois Mercure que je considérai davantage, à cause de ces hirondelles qui sont si simples que de lui confier leurs petits, tout larron qu'il est : lisez cet endroit des *Promenades de Richelieu;* il m'a semblé beau, aussi bien que la description de ces deux captifs dont M. Desmarets dit que l'un porte ses chaînes patiemment, l'autre avec force et contrainte. On les a placés en lieu remarquable, c'est-à-dire à l'endroit du grand degré, l'un d'un côté du vestibule, l'autre de l'autre; ce qui est une espèce de consolation pour ces marbres dont Michel-Ange[6] pouvait faire deux empereurs. . . . .

1. « Il les aime et les a dans l'esprit habituellement, en bon adorateur. Il parle d'eux sans cesse et souvent sans besoin, comme Homère. (TAINE, *La Fontaine et ses fables.*)

2. Il y a deux Faustines : l'une femme d'Antonin, l'autre, sa fille, femme de Marc-Aurèle. Leur réputation à toutes deux n'est pas sans tache.

3. Nicolas Poussin (1594-1665) passa la plus grande partie de sa vie à Rome, où il allait bientôt mourir. Celui que M. Cousin appelle « le philosophe de la peinture », est bien un homme du XVIIe siècle, épris du vrai, mais du vrai ennobli. Son naturel, dit-il, le contraint de rechercher « les choses bien ordonnées ». De là son horreur de l'obscur, du précieux ou du grotesque. Nous avons de lui des lettres qui font honneur au caractère de l'homme autant qu'au talent de l'artiste.

4. La Vénus dite de Médicis, qui est à Florence et qu'on croit être une copie de la Vénus de Cnide par Praxitèle. On attribuait à Praxitèle lui-même la Vénus qu'admire La Fontaine.

5. On peut voir au Louvre le Bacchus-Richelieu.

6. Michel-Ange Buonarrotti (1474-1564) est grand comme sculpteur,



On dit qu'il ne se peut rien voir de plus excellent, et qu'en ces statues Michel-Ange a surpassé non seulement les sculpteurs modernes, mais aussi beaucoup de choses des anciens. Il y a un endroit qui n'est quasi qu'ébauché, soit que la mort, ne pouvant souffrir l'accomplissement d'un ouvrage qui devait être immortel, ait arrêté Michel-Ange en cet endroit-là, soit que ce grand personnage l'ait fait à dessein, et enfin que la postérité reconnût que personne n'est capable de toucher à une figure après lui. De quelque façon que cela soit, je n'en estime que davantage ces deux captifs, et je tiens que l'ouvrier[1] tire autant de gloire de ce qui leur manque que de ce qu'il leur a donné de plus accompli.

Qu'on ne se plaigne pas que la chose ait été
Imparfaite trouvée :
Le prix en est plus grand, l'auteur plus regretté
Que s'il l'eût achevée.

Au lieu de monter aux chambres par le grand degré, comme nous devions en étant si proches, nous nous laissâmes conduire par la concierge ; ce qui nous fit perdre l'occasion de le voir, et il n'en fut fait nulle mention. M. de Châteauneuf lui-même, qui l'avait vu, ne se souvint pas d'en parler.

De quoi je ne lui sais aucunement bon gré ;
Car d'autres gens m'ont dit qu'ils avaient admiré
Ce degré,
Et qu'il est de marbre jaspé.

Pour moi, ce n'est ni le marbre ni le jaspe que je regrette, mais les antiques qui sont au haut ; particuliè-

comme peintre, comme architecte et même comme poète. Ses Captifs sont également au Louvre.

1. *L'ouvrier*, l'artiste ; il n'est pas besoin d'une épithète pour déterminer ce sens très français. Ne dit-on pas : cela est fait de main d'ouvrier ?



rement ce favori de l'empereur Adrien, Antinoüs, qui dans sa statue contestait de[1] beauté et de bonne mine contre Apollon, avec cette différence pourtant que celui-ci aurait l'air d'un dieu et l'autre d'un homme.

Je ne m'amuserai point à vous décrire les divers enrichissements ni les meubles de ce palais. Ce qui s'en peut dire de beau, M. Desmarets l'a dit : puis nous n'eûmes quasi pas le loisir de considérer ces choses, l'heure et la concierge nous faisant passer de chambre en chambre sans nous arrêter qu'aux originaux[2] des Albert Dure, des Titians, des Poussins, des Pérugins, des Mantègnes[3], et autres héros dont l'espèce est aussi commune en Italie que les généraux d'armée en Suède[4].

Il y eut pourtant un endroit où je demeurai longtemps. Je ne me suis pas avisé de remarquer si c'est un cabinet ou une antichambre : quoi que ce soit, le lieu est tapissé de portraits[5].

1. Disputait le prix de la beauté.

La mouche et la fourmi *contestaient de* leur prix.

(*Fables*, IV, 5.)

Adrien, vers la fin de sa vie, se laissa gouverner par Antinoüs, esclave bithynien d'une remarquable beauté, et le divinisa après sa mort. A ce culte rendu par un empereur à la mémoire d'un esclave nous devons de belles statues ou médailles.

2. Sans nous arrêter à autre chose qu'aux originaux; tournure elliptique dont on trouve de très nombreux exemples chez Corneille et ses contemporains.

Renvoyons les vainqueurs, *sans penser qu'à* la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire.

(*Horace*, 727.)

3. Albert Durer, de Nuremberg (1471-1528). — Tiziano Vecellio (1477-1576). — Pietro Vannucci, dit le Pérugin (1446-1524), maître de Raphaël. — Andréa Montegna (1430-1502). La Fontaine énumère ici un peu pêle-mêle des peintres qui appartiennent à des époques et à des écoles assez différentes (pour ne parler que des Italiens, Titien appartient à l'école vénitienne, Pérugin à l'école romaine, Mantegna et ses fils à l'école de Mantoue); mais il est impossible de ne pas remarquer combien il est curieux des choses de l'art, avec quelle admiration sincère et intelligente il les recherche et les apprécie.

4. Il ne faut pas oublier que la Suède, avec Gustave-Adolphe, avait joué, au début du siècle, un grand rôle dans la guerre de Trente ans.

5. C'était la chambre même où le cardinal était né. Il avait voulu qu'on la respectât, ce qui n'avait pas laissé de gêner les architectes dans l'aménagement intérieur du nouveau château.



Pour la plupart environ grands
Comme des miroirs de toilette;
Si nous eussions eu plus de temps,
Moins de hâte, un autre interprète,
Je vous dirais de quelles gens.

. . . . .

Vous pouvez juger que ce ne sont pas gens de petite étoffe. Je m'attachai particulièrement au cardinal de Richelieu, cardinal qui tiendra plus de place dans l'histoire que trente papes; au duc qui a hérité de son nom, de ses belles inclinations, et de son château[1]; au feu amiral de Brézé, c'est dommage qu'il soit mort si jeune, car chacun en parle comme d'un seigneur qui était merveilleusement accompli, et bien auprès de Mars, d'Armand, et de Neptune[2]. M. le Prince et lui auraient entrepris de remplir le monde de leurs merveilles; M. le Prince la terre, et le duc de Brézé la mer. Le premier est venu à bout de son entreprise, l'autre l'aurait fort avancée s'il eût vécu; mais un coup de canon l'arrêta, et l'alla choisir au milieu d'une armée navale. Je ne sais si on me montra le marquis et l'abbé de Richelieu[3]. Il y a toute apparence que leurs portraits sont aussi dans ce cabinet, quoiqu'ils ne fussent qu'enfants, lorsqu'on le mit en l'état qu'il est. Tous deux sont bien dignes d'y avoir place . . . .

Outre la famille de Richelieu je parcourus celle de

1. Ce duc était Armand-Jean Vignerot, duc de Richelieu (1629-1715). La famille de Richelieu n'avait point laissé de postérité mâle : de ses deux frères, l'un avait été tué en duel, l'autre était mort grand aumônier de France et cardinal. Ses deux sœurs avaient épousé, l'une le maréchal de Maillé-Brézé; l'autre, René de Vignerot, seigneur de Pontcourlay. C'est de la première que naquit cet Armand de Brézé, amiral de France, dont La Fontaine va rappeler la mort glorieuse — à vingt-sept ans — devant Orbitello (1646). C'est à la famille de la seconde que passèrent le titre et les armes de Richelieu.

2. Voilà une mythologie un peu mêlée et vague : Armand, c'est le grand Richelieu. Neptune ne peut qu'être favorable à un grand amiral. Mars, c'est sans doute le grand Condé, qui avait épousé une sœur de Brézé.

3. Jean-Baptiste Vignerot, marquis de Richelieu (1632-1662), Emmanuel Joseph, abbé de Marmoutier et de Saint-Ouen de Rouen, mort à vingt-six ans, à Venise, en 1665.



Louis XIII. Le reste est plein de nos rois et reines, des grands seigneurs, des grands personnages de France (je fais deux classes des grands personnages et des grands seigneurs, sachant bien qu'en toute chose il est bon d'éviter la confusion) : enfin c'est l'histoire de notre nation que ce cabinet . . . .

Enfin nous sortîmes de cet endroit, et traversâmes je ne sais combien de chambres riches, magnifiques, des mieux ornées, et dont je ne dirai rien; car de m'amuser à des lambris et à des dorures, moi que Richelieu a rempli d'originaux et d'antiques, vous ne me le conseillerez pas; toutefois je vous avouerai que l'appartement du roi m'a semblé merveilleusement superbe; celui de la reine ne l'est pas moins; il y a tant d'or qu'à la fin je m'en ennuyais. Jugez ce que peuvent faire les grands seigneurs, et quelle misère c'est d'être riche : il a fallu qu'on ait inventé les chambres de stuc où la magnificence se cache sous une apparence de simplicité. Il est encore bon que vous sachiez que l'appartement du roi consiste en diverses pièces, dont l'une, appelée le grand cabinet, est remplie de peintures exquises : il y a entre autres des Bacchanales du Poussin, et un combat burlesque et énigmatique de Pallas et de Vénus d'un peintre que la concierge ne nous put nommer. Vénus a le casque en tête et une longue estocade[1]. Je voudrais pour beaucoup me souvenir des autres circonstances de ce combat et des différents personnages dont est composé le tableau, car chacune de ces déesses a son parti qui la favorise . . . .

Ce grand cabinet dont je parle est accompagné d'un autre petit où quatre tableaux pleins de figures représentent les quatre éléments. Ces quatre tableaux sont

1. *Estocade*, mot d'origine italienne, se dit du coup que porte l'arme plus souvent que de l'arme elle-même. Cependant Richelet définit *estocade* : « sorte de grande épée déliée et pointue, qui n'est plus guère en usage. » Ce tableau est du Pérugin.



du[1]..., la concierge nous le dit, si je ne me trompe; et quand je me tromperais, ce n'en seraient pas moins les quatre éléments. On y voit des feux d'artifice, des courses de bague, des carrousels, des divertissements de traîneaux, et autres gentillesses semblables. Si vous me demandez ce que tout cela signifie, je vous répondrai que je n'en sais rien.

Au reste le cardinal de Richelieu, comme cardinal qu'il était, a eu soin que son château fût suffisamment fourni de chapelles : il y en a trois, dont nous vîmes les deux d'en haut; pour celle d'en bas, nous n'eûmes pas le temps de la voir, et j'en ai regret à cause d'un *Saint Sébastien* que l'on prise fort. Dans celles qui sont en haut je trouvai l'original de cette dondon que notre cousin a fait mettre sur la cheminée de la salle. C'est une Magdelaine du Titian[2], grosse et grasse, et fort agréable . . . . .

Il me semble que je n'ai pas parlé trop dévotement de la Magdelaine; aussi n'est-ce pas mon fait que de raisonner sur des matières spirituelles, j'y ai eu mauvaise grâce toute ma vie : c'est pourquoi je passerai sous silence les raretés de ces deux chapelles, et m'arrêterai seulement à un Saint Hiérôme tout de pièces rapportées, la plupart grandes comme des têtes d'épingles, quelques-unes comme des cirons. Il n'y en a pas une qui n'ait été employée avec sa couleur; cependant leur assemblage est un Saint Hiérôme si achevé que le pinceau n'aurait pu mieux faire : aussi semble-t-il que ce soit peinture, même à ceux qui regardent de près cet ouvrage. J'admirai non-seulement l'artifice, mais la patience de l'ouvrier. De

1. Il y a ici dans le texte un nom effacé : Rembrandt, dit Walckenaër, qui se trompe; c'est le nom de Poussin qui est effacé. La vérité, c'est que les figures de ces tableaux étaient de Drevet, et les paysages de Claude Lorrain. La Fontaine semble incertain du sujet réel de ces œuvres d'art elles représentent bien les quatre éléments, mais au moyen de scènes empruntées à l'histoire (le triomphe de Louis XIII et la naissance de Louis XIV) ou à la vie ordinaire.

2. C'était seulement, paraît-il, une copie du Titien.



quelque façon que l'on considère son entreprise, elle ne peut être que singulière.

Et dans l'art de niveler[1],
L'auteur de ce Saint Hiérôme
Devait sans doute exceller
Sur tous les gens du royaume.

Ce n'est pas que je sache son pays, pour en parler franchement, ni même son nom; mais il est bon de dire que c'est un Français, afin de faire paraître cette merveille d'autant plus grande. Je voudrais, pour comble de *nivelerie*, qu'un autre entreprît de compter les pièces qui la composent.

Mais ne passerais-je pas moi-même pour un nivelier de tant m'arrêter à ce Saint Hiérôme? Il faut le laisser; aussi bien dois-je réserver mes louanges pour cette fameuse table dont vous devez avoir entendu parler, et qui fait le principal ornement de Richelieu. On l'a mise dans le salon, c'est-à-dire au bout de la galerie, le salon n'en étant séparé que par une arcade. Il me semble que j'aurais bien fait d'invoquer les Muses pour parler de cette table assez dignement.

Elle est de pièces de rapport,
Et chaque pièce est un trésor;
Car ce sont toutes pierres fines,
Agates, jaspe et cornalines,
Pierres de prix, pierres de nom,
Pierres d'éclat et de renom;
Voilà bien de la pierrerie.
Considérez que de ma vie

1. *Niveler*, s'amuser à des niaiseries, semble avoir été, au propre, un terme de mosaïste. Du temps de La Fontaine déjà, ce mot avait vieilli. *Nivelier*, vétilleur, n'est pas dans Littré, qui cite un exemple de *nivelerie*, emprunté à Sully.



Je n'ai trouvé d'objet qui fût si précieux.
Ce qu'on prise aux tapis de Perse et de Turquie,
Fleurons, compartiments, animaux, broderie,
Tout cela s'y présente aux yeux.
L'aiguille et le pinceau ne rencontrent pas mieux.
J'en admirai chaque figure :
Et qui n'admirerait ce qui naît sous les cieux?
Le savoir de Pallas, aidé de la teinture,
Cède au caprice heureux de la simple nature;
Le hasard produit des morceaux
Que l'art n'a plus qu'à joindre, et qui font sans peinture
Des modèles parfaits de fleurons et d'oiseaux.

Tout cela pourtant n'est de rien compté : ce qui fait la valeur de cette table, c'est une agate qui est au milieu, grande presque comme un bassin, taillée en ovale, et de couleurs extrêmement vives. Ses veines sont délicates, et mêlées de feuille morte, isabelle, et couleur d'aurore. Au reste, vraie agate d'Orient, laquelle a toutes les qualités qu'on peut souhaiter aux pierres de cette espèce,

Et, pour dire en un mot, la reine des agates.

Dans tout l'empire des camaïeux[1] (ce sont peuples dont les agates font une branche) je ne crois pas qu'il se trouve encore une merveille aussi grande que celle-ci, ni que rien de plus rare nous soit venu

Des bords où le soleil commence sa carrière.

J'en excepte cette agate qui représentait Apollon et les neuf Muses[2]; car je la mets la première, et celle de Richelieu la seconde.

1. Un camaïeu, c'est, au propre, une pierre fine taillée ayant deux couches de différentes couleurs, dont l'une est devenue la figure en relief, et l'autre fait le fond.

2. L'agate de Pyrrhus, roi d'Epire.



Ce palais si fameux des princes de Florence,
Riche et brillant séjour de la magnificence;
Le trésor de Saint-Marc; celui dont les François
Recommandent la garde aux cendres de leurs rois[1];
Les vastes magasins dont le sérail abonde,
Magasins enrichis des dépouilles du monde;
Jule[2] enfin n'eut jamais rien de plus précieux.

Et pour m'exprimer familièrement et en termes moins poétiques,

Saint-Denis, et Saint-Marc, le palais du grand-duc,
L'hôtel de Mazarin, le sérail du Grand-Turc,
N'ont rien, à ce qu'on dit, de plus considérable.
Je me suis informé du prix de cette table :
Voulez-vous le savoir? Mettez cent mille écus,
Doublez-les, ajoutez cent autres par dessus;
Le produit en sera la valeur véritable.

Dans le même lieu où on l'a mise, sont quatre ou cinq bustes, et quelques statues, parmi lesquelles on me nomma Tibère et Livie[3]; ce sont personnes que vous connaissez et dont M. de La Calprenède vous entretient quelquefois[4]. Je ne vous en dirai rien davantage; aussi

1. Le trésor de Saint-Denis.

2. Jules Mazarin. On sait quels trésors artistiques il avait réunis, et quelle peine il eut, mourant, à quitter toutes ces belles choses. Un commentateur a cru qu'il s'agissait ici de Jules de Médicis. La mort de Mazarin (1661) était toute récente. La comparaison entre les richesses accumulées par les deux cardinaux semble naturelle. Au reste, s'il pouvait rester un doute, il serait dissipé par l'explication très précise donnée par les vers suivants : « L'hôtel de Mazarin. »

3. Ici, à propos de Livie, La Fontaine avait d'abord fait allusion au *Cinna* de Corneille; mais il a effacé ce passage.

4. On sait la passion de Mlle de La Fontaine pour les romans, surtout pour les romans où sont rajeunis les exploits des anciens chevaliers. Mais il ne faut pas voir en cette phrase une épigramme à l'adresse de ce romancier qu'aimait aussi Mme de Sévigné. Dans une ballade, La Fontaine loue deux des romans principaux de La Calprenède :

En fait d'événements *Cléopâtre* et *Cassandre*
Entre les beaux premiers doivent être rangés.

La Calprenède devait mourir quelques mois après (oct. 1663).

bien ma lettre commence à me sembler un peu longue. Il m'est pourtant impossible de ne point parler d'un certain buste dont la draperie est de jaspe : belle tête, mais mal peignée; des traits de visage grossiers, quoique bien proportionnés, et qui ont quelque chose d'héroïque et de farouche tout à la fois, un regard fier et terrible, enfin la vraie image d'un jeune Scythe : vous ne prendriez jamais cette tête pour celle d'un de nos galants: c'est aussi celle d'Alexandre. J'eusse fait tort à ce prince si j'eusse regardé après lui un moindre héros que le grand Armand. Nous rentrâmes pour ce sujet dans la galerie. On y voit ce ministre peint en habit de cavalier et de cardinal, encourageant des troupes par sa présence, et monté sur un cheval parfaitement beau..... Les tableaux de cette galerie représentent une partie des conquêtes que nous avons faites sous le ministère d'Armand.

Après que j'eus jeté l'œil sur les principales, nous descendîmes dans les jardins, qui sont beaux sans doute et fort étendus; rien ne les sépare d'avec le parc. C'est un pays que ce parc, on y court le cerf. Quant aux jardins, le parterre est grand et l'ouvrage de plus d'un jour. Il a fallu, pour le faire, qu'on ait tranché toute la croupe d'une montagne. La retenue des terres est couverte d'une palissade de philiréa[1], apparemment ancienne, car elle est chauve en beaucoup d'endroits : il est vrai que les statues qu'on y a mises réparent en quelque façon les ruines de sa beauté. Ces endroits, comme vous savez, sont d'ordinaire le quartier des Flores : j'y en vis une et une Vénus, un Bacchus moderne, un consul, une dame grecque, une autre dame romaine, avec une autre sortant du bain. Avouez la vérité, cette dame sortant du bain n'est pas celle

1. Vulgairement *filaria, arbrisseau,* plante à feuilles persistantes, qui croît abondamment dans les haies. Cette palissade couvre « la retenue des terres », c'est-à-dire les terres relevées en talus, qu'elle protège et maintient.



que vous verriez le moins volontiers. Je ne vous saurais dire comme elle est faite, ne l'ayant considérée que fort peu de temps. Le déclin du jour et la curiosité de voir une partie des jardins en furent la cause. Du lieu où nous regardions ces statues, on voit à droite une fort longue pelouse, et ensuite quelques allées profondes, couvertes, agréables, en un mot, de ces ennemies du jour tant célébrées par les poètes[1] : à midi véritablement on y entrevoit quelque chose,

Comme au soir, lorsque l'ombre arrive en un séjour,
Ou lorsqu'il n'est plus nuit, et n'est pas encor jour[2].

Je m'enfonçai dans l'une de ces allées. M. de Châteauneuf, qui était las, me laissa aller. A peine eus-je fait dix ou douze pas, que je me sentis forcé par une puissance secrète de commencer quelques vers à la gloire du grand Armand. Je les ai depuis achevés sur les mémoires que me donnèrent les nymphes de Richelieu : leur présence, à la vérité, m'a manqué trop tôt; il serait à souhaiter que j'eusse mis la dernière main à ces vers au même lieu qui me les a fait ébaucher. Imaginez-vous que je suis dans une allée où je me dis ce qui s'ensuit :

Mânes du grand Armand, si ceux qui ne sont plus
Peuvent goûter encor des honneurs superflus,
Recevez ce tribut de la moindre des Muses.

1.
Je l'ai trouvé, Seigneur, au bout de cette allée.
Où la clarté du jour semble toujours voilée.
(CORNEILLE, *Rodogune*, v. 4.)

Mme de Sévigné aime à rêver dans la grande allée des Rochers, l'*Infinie* : « Laissez-moi songer, dit-elle, dans mes grandes allées, dont la tristesse augmentera la mienne. » Les poètes faciles de l'école de Saint-Amant et les romanciers de la première partie du siècle, ont abusé peut-être de ces allées, commodes, là pour la rime, ici pour les confidences. Il n'y a plus, dans la *Princesse de Clèves*, qu'une grande allée à peine entrevue, et peu mystérieuse. Mais J.-J. Rousseau et les poètes modernes ont réhabilité, pour ainsi dire, selon l'expression de V. Hugo,

L'allée entrant au bois comme un noir [corridor.

2. L'ombre et le jour luttaient dans les [champs azurés.
(*Filles de Minée*, v. 104.)

Dans la fable des *Lapins*, La Fontaine empruntera ce vers à cette lettre, mais pour peindre le crépuscule du matin.



Jadis de vos bontés ses sœurs étaient confuses;
Aussi n'a-t-on point vu que d'un silence ingrat
Phébus de vos bienfaits ait étouffé l'éclat.
Ses enfants ont chanté les pertes de l'Ibère[1],
Et le destin forcé de nous être prospère,
Partout où vos conseils, plus craints que le dieu Mars,
Ont porté la terreur de nos fiers étendards :
Ils ont représenté les vents et la fortune
Vainement indignés du tort fait à Neptune,
Quand vous tîntes ce dieu si longtemps enchaîné.
Le rempart qui couvrait un peuple mutiné[2],
Nos voisins envieux de notre diadème,
Et les rois de la mer[3] et la mer elle-même,
Ne purent arrêter le cours de vos efforts.
La Seine vous revit triomphant sur ses bords.
Que ne firent alors les peuples du Permesse[4]!
On leur ouït chanter vos faits, votre sagesse,
Vos projets élevés, vos triomphes divers;
Le son en dure encore aux bouts de l'univers.
Je n'y puis ajouter qu'une simple prière :
Que la nuit d'aucun temps ne borne la carrière
De ce renom si beau, si grand, si glorieux!
Que Flore et les Zéphyrs ne bougent de ces lieux;
Qu'ainsi que votre nom leur beauté soit durable;
Que leur maître ait le sort à ses vœux favorable;
Qu'il vienne quelquefois visiter ce séjour,
Et soit toujours content du Prince et de la cour.

Je serais encore au fond de l'allée où je commençai ces vers, si M. de Châteauneuf ne fût venu m'avertir qu'il était

1. C'est-à-dire les défaites des Espagnols.
2. Allusion à la fameuse digue que Richelieu fit construire lors du siège de la Rochelle.
3. Il désigne ainsi les Anglais, qui croyaient régner sur la mer, et furent impuissants à secourir la Rochelle.
4. Le fleuve du Permesse sortait de l'Hélicon, montagne de Béotie consacrée aux Muses. « Les peuples du Permesse », ce sont donc les poètes qui, comme Malherbe, Corneille, Rotrou, ont chanté le « grand Armand ».



tard. Nous repassâmes dans l'avant-cour afin de gagner plus tôt l'autre côté des jardins. Comme nous étions près du pont-levis, un vieux domestique nous aborda fort civilement, et me demanda ce qu'il me semblait de Richelieu. Je lui répondis que c'était une maison accomplie ; mais que, n'ayant pu tout voir, nous reviendrions le lendemain, et reconnaîtrions ses civilités et les offres qu'il nous faisait (je ne songeais pas à notre promesse[1]). « On ne manque jamais de dire cela, repartit cet homme ; j'y suis tous les jours attrapé par les Allemands. » Sans la crainte de nous fâcher, et par conséquent de ne rien avoir, il aurait, je pense, ajouté : « A plus forte raison le serai-je par des Français. » Même je vis bien que le haut-de-chausses de M. de Châteauneuf lui semblait de mauvais augure[2]. Cela me fit rire, et je lui donnai quelque chose.

A peine l'eûmes-nous congédié, que le peu qui restait de jour nous quitta. Nous ne laissâmes pas de nous renfoncer en d'autres allées, non du tout si sombres[3] que les précédentes ; elles pourront l'être dans deux cents ans. De tout ce canton je ne remarquai qu'un mail et deux jeux de longue paume[4], dont l'un pourrait bien être tourné vers l'orient et l'autre vers le midi ou vers le septentrion ; je suis assuré que c'est l'un des deux : on se sert apparemment de ces jeux de paume selon les différentes heures du jour pour n'avoir pas le soleil en vue. Du lieu où ils sont il fallut rentrer en de nouvelles obscurités, et marcher quelque temps sans nous voir, tant qu'enfin nous nous retrouvâmes dans cette place qui est au-devant du château, moi fort satisfait, et M. de Châteauneuf, qui était en grosses bottes, fort las.

1. A la promesse qu'ils avaient faite à M. Jannart d'aller le rejoindre le lendemain à Châtellerault.

2. Il est vêtu un peu cavalièrement, comme il convient à un exempt. Plus loin, on parlera de ses grosses bottes.

3. Pas tout à fait si sombres.

4. Le jeu de longue paume diffère du jeu de paume ordinaire en ce qu'il a pour théâtre un espace libre, non clos de murs.



VI

A Limoges, ce 19 septembre 1663.

Ce serait une belle chose que de voyager, s'il ne se fallait point lever si matin. Las que nous étions, M. de Châteauneuf et moi, lui pour avoir fait tout le tour de Richelieu en grosses bottes, ce que je crois vous avoir mandé, n'ayant pas dû omettre une circonstance si remarquable; moi pour m'être amusé à vous écrire au lieu de dormir; notre promesse et la crainte de faire attendre le voiturier nous obligèrent de sortir du lit devant que l'aurore fût éveillée. Nous nous disposâmes à prendre congé de Richelieu sans le voir. Il arriva malheureusement pour nous, et plus malheureusement encore pour le sénéchal[1], dont nous fûmes contraints d'interrompre le sommeil, que les portes se trouvèrent fermées par son ordre. Le bruit courait que quelques gentilshommes de la province avaient fait complot de sauver certains prisonniers soupçonnés de l'assassinat du marquis de Faure[2]. Mon impatience ordinaire me fit maudire cette rencontre. Je ne louai même que sobrement la prudence du sénéchal. Pour me contenter, M. de Châteauneuf lui parla, et lui dit que nous portions le paquet du roi[3] : aussitôt il donna ordre qu'on nous ouvrît; si bien que nous eûmes du temps de reste, et arrivâmes à Châtellerault qu'on nous croyait encore à moitié chemin.

Nous y trouvâmes votre oncle en maison d'ami. On lui avait promis des chevaux pour achever son voyage ; et il

1. Le sénéchal de Richelieu, celui qui dans l'étendue de ce ressort était le chef de la justice.

2. Poussart du Vigean, frère de la duchesse de Richelieu.

3. C'est-à-dire que nous portions les dépêches, le courrier du roi. Mme de Sévigné parle souvent du « paquet » qu'elle ferme pour l'expédier en Provence.



s'était résolu de laisser Poitiers, comme le plus long, pourvu que je n'eusse point une curiosité trop grande de voir cette ville. Je me contentai de la relation qu'il m'en fit, et son ami le pria de ne point partir qu'il n'en fût pressé par le valet de pied qui l'accompagnait. Nous accordâmes à cet ami un jour seulement. Ce n'est pas qu'il ne dépendît de nous de lui en accorder davantage, M. de Châteauneuf étant honnête homme et s'acquittant de telles commissions au gré de ceux qu'il conduit aussi bien que de la Cour; mais nous jugeâmes qu'il valait mieux obéir ponctuellement aux ordres du roi.

Tout ce qui se peut imaginer de franchise, d'honnêteté, de bonne chère, de politesse, fut employé pour nous régaler[1]. La Vienne passe au pied de Châtellerault, et en ce canton elle porte des carpes qui sont petites quand elles n'ont qu'une demi-aune. On nous en servit des plus belles avec des melons que le maître du logis méprisait et qui me semblèrent excellents. Enfin cette journée se passa avec un plaisir non médiocre; car nous étions non seulement en pays de connaissance, mais de parenté.

Je trouvai à Châtellerault un Pidoux[2] dont notre hôte avait épousé la belle-sœur. Tous les Pidoux ont du nez, et abondamment. On nous assura de plus qu'ils vivaient longtemps, et que la mort, qui est un accident si commun chez les autres hommes, passait pour prodige parmi ceux de cette lignée. Je serais merveilleusement curieux que la chose fût véritable. Quoi que c'en soit, mon parent de Châtellerault demeure onze heures à cheval sans s'incommoder, bien qu'il passe quatre-vingts ans. Ce qu'il y a de particulier et que ses parents de Château-Thierry n'ont pas, il aime la chasse et la paume, sait l'écriture, et compose

1. *Régaler* ne s'applique pas seulement à la bonne chère, mais aussi aux divertissements de tout genre qu'on peut imaginer pour être agréable à quelqu'un.

2. On sait que la mère de La Fontaine était une Pidoux. La Fontaine tenait de cette famille au moins un grand nez.



des livres de controverse ; au reste l'homme le plus gai que vous ayez vu, et qui songe le moins aux affaires, excepté celles de son plaisir. Je crois qu'il s'est marié plus d'une fois ; la femme qu'il a maintenant est bien faite, et a certainement du mérite..... Il y a ainsi d'heureuses vieillesses, à qui les plaisirs, l'amour et les grâces tiennent compagnie jusqu'au bout : il n'y en a guère, mais il y en a et celle-ci en est une. De vous dire quelle est la famille de ce parent et quel nombre d'enfants il a, c'est ce que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant nullement de m'arrêter à ce petit peuple[1].....

Poitiers est ce qu'on appelle proprement une villace[2], qui, tant en maisons que terres labourables, peut avoir deux ou trois lieues de circuit : ville mal pavée, pleine d'écoliers, abondante en prêtres et en moines[3]. . . .

Pour revenir à Châtellerault, vous saurez qu'il est mi-parti de huguenots et de catholiques, et que nous n'eûmes aucun commerce avec les premiers. Le terme dont nous étions convenus avec notre hôte étant écoulé, il fallut prendre congé de lui. Ce ne fut pas sans qu'il renouvelât sa prière : nous lui donnâmes le plus de temps qu'il nous fut possible, et le lui donnâmes de bonne grâce, c'est-à-dire en déjeunant bien, et tenant table longtemps, de sorte qu'il ne nous resta de l'heure que pour gagner Chavigny[4],

1. Il est à remarquer, en effet, qu'il n'a plus parlé à sa femme de leur « marmot » depuis sa première lettre ; et l'on sait que les enfants sont moins bien traités dans ses fables que les bêtes.

2. Terme dédaigneux, qui peut s'appliquer à une grande ville, puisque Et. Pasquier l'applique à Rome, Voltaire à Paris (lettre à Cideville, 12 janvier 1759), mais à une grande ville mal bâtie et surtout habitée par une population mêlée. A Dorante, qui vient précisément de Poitiers, Cliton présente ainsi Paris (*Menteur*, I, 1) :

Paris est un grand lieu plein de marchands [mêlés.

3. Selon Walckenaër, complété par M. Régnier, Poitiers comptait une Université, cinq abbayes, deux séminaires, trois hôpitaux, neuf couvents d'hommes, douze de femmes, vingt-deux paroisses, pour une population qui, en 1768, n'atteignait pas dix mille âmes.

4. Ou plutôt Chauvigny, sur la Vienne, aujourd'hui chef-lieu de



misérable gîte, et où commencent les mauvais chemins et l'odeur des aulx, deux propriétés qui distinguent le Limosin des autres provinces du monde.

Notre seconde couchée fut Bellac[1]. L'abord de ce lieu m'a semblé une chose singulière, et qui vaut la peine d'être décrite. Quand, de huit ou dix personnes qui y ont passé sans descendre de cheval ou de carrosse, il n'y en a que trois ou quatre qui se soient rompu le cou, on remercie Dieu.

Ce sont morceaux de rochers
Entés[2] les uns sur les autres,
Et qui font dire aux cochers
De terribles patenôtres.

Des plus sages à la fin
Ce chemin
Épuise la patience.
Qui n'y fait que murmurer
Sans jurer,
Gagne cent ans d'indulgence.

M. de Châteauneuf l'aurait cent fois maudit,
Si d'abord je n'eusse dit :
« Ne plaignons point[3] notre peine ;
Ce sentier[4] rude et peu battu
Doit être celui qui mène
Au séjour de la vertu. »

canton de l'arrondissement de Montmorillon.

1. « Bellac est bâtie sur la pente d'un coteau rapide, qui domine le Vincou du côté du nord » (WALCKENAER).

2. *Enter* signifie, proprement, greffer sur : par extension, poser sur...

3. C'est-à-dire : n'hésitons pas devant la peine, ne nous l'épargnons pas. On disait : *plaindre* son argent, pour : dépenser son argent à regret.

4.
Il apprendra de moi *les sentiers peu battus*,
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.
(*Fables*, XI, 2.)

Ce sentier « peu battu » était mal connu de La Fontaine, le doux épicurien, ennemi de l'effort. Il préférait les pentes gazonnées et doux fleurantes qui mènent — le plus tard possible — à une vertu aisée.



Votre oncle reprit qu'il fallait donc que nous fussions détournés. « Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il n'y ait d'honnêtes gens à Bellac aussi bien qu'ailleurs; mais quelques rencontres ont mis ses habitants en mauvaise odeur. » Là-dessus il nous conta qu'étant de la commission des Grands Jours[1], il fit le procès à un lieutenant de robe courte[2] de ce lieu-là, pour avoir obligé un gueux à prendre la place d'un criminel condamné à être pendu, moyennant vingt pistoles données à ce gueux et quelque assurance de grâce dont on le leurra. Il se laissa conduire et guinder[3] à la potence fort gaiement, comme un homme qui ne songeait qu'à ses vingt pistoles, le prévôt lui disant toujours qu'il ne se mît point en peine, et que la grâce allait arriver. A la fin le pauvre diable s'aperçut de sa sottise; mais il ne s'en aperçut qu'en faisant le saut, temps mal propre à se repentir et à déclarer qui on est. Le tour est bon, comme vous voyez, et Bellac se peut vanter d'avoir eu un prévôt aussi hardi et aussi pendable qu'il y en ait.

Autant que l'abord de cette ville est fâcheux, autant elle est désagréable; ses rues vilaines, ses maisons mal accommodées et mal prises. Dispensez-moi, vous qui êtes propre[4], de vous en rien dire. On place en ce pays-là la cuisine au second étage. Qui a une fois vu ces cuisines, n'a pas grande curiosité pour les sauces qu'on y apprête. Ce sont gens capables de faire un très méchant mets d'un

1. Les Grands Jours étaient des assises extraordinaires que des commissaires royaux tenaient dans les provinces. Ceux auxquels La Fontaine fait allusion avaient été tenus à Poitiers en 1634, et présidés par Séguier. On ne cite plus après eux sous la monarchie que les Grands Jours d'Auvergne (1665), dont Fléchier s'est fait le très instructif et très piquant historien.

2. Un lieutenant criminel, qui remplissait les fonctions de prévôt de justice. Ce terme de « robe courte », qui s'appliquait à l'origine aux militaires, s'est appliqué ensuite aux prévôts ou à leurs lieutenants, qui jugeaient l'épée au côté.

3. *Guinder*, hisser au moyen d'une machine.

Sinon il consentait d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net
(*Fables*, VI, 19.)

4. Dans l'idée de *propre* entrait, avec l'idée de propreté, l'idée d'élégance.



très bon morceau. Quoique nous eussions choisi la meilleure hôtellerie, nous y bûmes du vin à teindre les nappes, et qu'on appelle communément la *tromperie de Bellac*. Ce proverbe a cela de bon que Louis XIII en est l'auteur.....

M. Jannart se leva devant[1] qu'il fût jour; mais sa diligence ne servit de rien, car, tous nos chevaux étant déferrés, il fallut attendre; et, pour mes péchés, je revis les rues de Bellac encore une fois. Tandis que je faisais presser le maréchal, M. de Châteauneuf, qui avait entrepris de nous guider ce jour-là, s'informa tant des chemins, que cela ne servit pas peu à lui faire prendre les plus longs et les plus mauvais. De bonne fortune notre traite n'était pas grande : comme Limoges n'est éloigné de Bellac que d'une petite journée, nous eûmes tout loisir de nous égarer; de quoi nous nous acquittâmes très bien, et en gens qui ne connaissent ni la langue ni le pays.

Dès que nous fûmes arrivés, mon fidèle Achate (qui pourrait-ce être que M. de Châteauneuf?) disposa les choses pour son retour, et choisit la voie du messager à cheval qui doit partir le lendemain. Je fus fâché de ce qu'il nous quittait sitôt; car, en vérité, il est honnête homme, et sait débiter ce qui se passe à la Cour de fort bonne grâce : puis il me semble qu'il ne fait pas mal son personnage dans cette relation. Désormais nous tâcherons de nous en passer, avec d'autant moins de peine qu'il ne reste à vous apprendre que ce qui concerne le lieu de notre retraite : cela mérite une lettre entière[2].

En attendant, si vous désirez savoir comme je m'y trouve, je vous dirai : assez bien; et votre oncle s'y doit trouver encore mieux, vu les témoignages d'estime et de

1. « Je crie toujours : Voilà qui est beau ! *devant que* les chandelles soient allumées » (MOLIÈRE, *Précieuses*). Vaugelas observait déjà que la tournure *avant que* était plus de la Cour et plus en usage. Cependant Racine et Voltaire ont employé *devant que*.

2. On n'a pas cette lettre, qui fut sans doute la dernière, car il ne paraît pas que La Fontaine soit resté longtemps à Limoges, où Jannart fit par force un séjour plus prolongé.

bienveillance que chacun lui rend, l'évêque principalement[1] : c'est un prélat qui a toutes les belles qualités que vous sauriez vous imaginer; splendide surtout, et qui tient la meilleure table du Limosin. Il vit en grand seigneur, et l'est en effet. N'allez pas vous figurer que le reste du diocèse soit malheureux, et disgracié du ciel, comme on se le figure dans nos provinces. Je vous donne les gens de Limoges pour aussi fins et aussi polis que peuple de France[2] : les hommes ont de l'esprit en ce pays-là, et les femmes de la blancheur; mais leurs costumes, façons de vivre, occupations, compliments surtout, ne me plaisent point. . . . .

1. Cet évêque était François de La Fayette, oncle de l'auteur de la *Princesse de Clèves*. Il avait été nommé à ce siège épiscopal en 1627, et ne devait mourir qu'en 1676.

2. *Monsieur de Pourceaugnac* (1669) n'était pas écrit encore. «Une personne comme vous, y dit Nérine à Julie, est-elle faite pour un Limosin ? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine et ne laisse-t-il en repos les chrétiens ? » Pourceaugnac proteste, il est vrai, que les Limosins ne sont pas des sots ; mais on sait de quelles mésaventures il est victime, et l'on est tenté de dire, avec cette dupe innocente des Sbrigani et des Nérine : « Qu'est-ce que les Limosins leur ont fait ? » M. Claretie a pris la défense de ses compatriotes dans un livre spirituel.



LETTRES DIVERSES

I

A M. JANNART[1]

A Chaûry (Château-Thierry), ce 1er février 1659.

MONSIEUR MON ONCLE,

Ce qu'on vous a mandé de l'emprunt et du jeu[2] est très faux ; si vous l'aviez cru, il me semble que vous ne pouviez moins que de m'en faire la réprimande ; je la méritais bien par le respect que j'ai pour vous, et par l'affection que vous m'avez toujours témoignée. J'espère qu'une autre fois vous vous mettrez plus fort en colère, et que s'il m'arrive de perdre mon argent, vous n'en rirez point. Mlle de La Fontaine ne sait nullement bon gré à ce donneur de faux avis, qui est aussi mauvais politique qu'intéressé. Notre séparation[3] peut avoir fait quelque bruit à la Ferté ; mais elle n'en a pas fait beaucoup à Château-Thierry, et personne n'a cru que cela fût nécessaire. . . . . .

1. On a donné ici ce court fragment des lettres, d'ordinaire peu intéressantes, à M. Jannart, oncle de La Fontaine, parce qu'il y est fait allusion aux bruits répandus sur une rupture entre le poète et sa femme. Au reste, le nom de Mlle de La Fontaine revient plusieurs fois dans ces lettres d'affaires : « Mlle de La Fontaine a eu deux accès de fièvre depuis deux jours. Je crois que ce ne sera rien » (25 février 1658). Ailleurs (26 mars 1658), on voit qu'elle le presse de faire un voyage de Paris pour accommoder leurs affaires. Elle doit l'y accompagner, car La Fontaine mentionne le désir qu'elle manifeste de ne pas faire à Paris un long séjour.

2. Il avoue pourtant sa passion pour le jeu dans le *Discours à Mme de la Sablière*.

3. Au ton de la lettre, on comprend qu'il s'agit d'une simple séparation de biens, trop justifiée par l'humeur négligente de La Fontaine. D'ailleurs, les lettres à sa femme sur son voyage du Limousin sont postérieures de quatre ans à celle-ci.



II

A M. FOUQUET.

Relation de l'entrée de la reine dans Paris, le 26 août 1660.

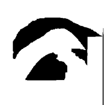
MONSEIGNEUR,

Comme je serai bientôt votre redevable[1], j'ai cru que la magnificence de ces jours passés était une occasion de m'acquitter, et que je ne pouvais rien faire de mieux que de vous entretenir d'une si agréable matière. Je vous dirai donc que l'entrée ne se passa point sans moi, que j'y eus ma place aussi bien que beaucoup d'autres provinciaux, et que ce monde de regardants est une des choses qui me parut la plus belle en cette action.

De toutes parts on y vit
Une nombreuse affluence,
Et je crois qu'elle se fit
Aux yeux de toute la France.

Ce jour-là le Soleil fut assez matineux;
Mais, pour mieux laisser voir ce pompeux équipage,
Il tempéra son éclat lumineux,
En quoi je tiens qu'il fut sage :
Car, quand il eût eu des habits
Tout parsemés de rubis,
Et couverts des trésors du Pactole et du Tage,
Qu'il eût paru plus beau qu'il n'est au plus beau jour,
Le moins brillant des seigneurs de la cour
Eût brillé cent fois davantage.

1. Il a promis de payer en vers chaque terme de la pension que Fouquet lui servira.



La cour ne se mit pas seule sur le bon bout[1],
Et le luxe passa jusqu'à la bourgeoisie.
Chacun fit de son mieux : ce n'était qu'or partout;
Vous n'avez vu de votre vie
Une si belle infanterie;
On eût dit qu'ils sortaient tous de chez le baigneur[2] :
Imaginez-vous, Monseigneur,
Dix mille hommes en broderie.

Ce fut un bel objet que Messieurs du Conseil :
Aussi Leurs Majestés s'en tiennent honorées;
On n'en peut trop louer le pompeux appareil;
Leur troupe était des mieux parées.
Tout le monde admira leurs superbes atours,
Leurs cordons d'or, leurs housses de velours,
Et leurs différentes livrées.
Leur chef[3], vêtu de brocart d'or
Depuis les pieds jusqu'à la tête,
Ce jour-là parut un Médor[4],
Et fut un des beaux de la fête.
Je ne puis assez dignement
Louer le riche accoutrement
Qui le para cette journée;
Ni le coffret des sceaux, que portait fièrement
La chancelière haquenée,
Nommée ainsi très justement[5].

1. Ne fut pas seule à montrer sa magnificence.

2. Les baigneurs, dont il est question si souvent dans les correspondances du temps, tenaient, sous le nom de bains, de vrais hôtels garnis, où les « honnêtes gens » allaient souvent se reposer et se distraire.

3. Le chancelier Séguier.

4. Médor est le jeune prince sarrasin, doué de toutes les grâces et de toutes les vertus, qui, dans le *Roland furieux* d'Arioste, se fait aimer et épouser de la belle Angélique.

5. Nommée très justement « chancelière », moins parce qu'elle servait de monture au chancelier que parce qu'on le vit *chanceler* et tomber ce jour-là. Rendons cette justice à La Fontaine, que ce pitoyable jeu de mots n'est pas de lui. C'est déjà trop qu'il l'ait ici recueilli.

De vouloir peindre aussi les trois cours souveraines[1],
Et leur auguste majesté,
Ma Muse n'y perdrait que son temps et ses peines;
C'est un sujet trop vaste et trop peu limité.
Messieurs de Ville eurent en vérité
Bonne part de l'honneur en cette illustre fête.
Je trouvai surtout bien monté
Celui qui marchait à la tête[2].
Il n'est pas jusqu'à Rocollet[3]
Qui ne fût sur sa bonne mine[4] :
Son cheval, qui n'était pas laid,
Et semblait de taille assez fine,
Lui secouait un peu l'échine,
Et pensa mettre en désarroi
Ce brave serviteur du Roi.

Si je m'étais trouvé plus près
Des harangueurs et des harangues,
Vous auriez en vers quelques traits
De ce qu'ont dit ces doctes langues.
Sans mentir, j'ai beaucoup perdu
De n'en avoir rien entendu :
Car, en fait de magnificence,
Les compliments sur les habits
L'ont emporté, comme je pense.
Mais tout cela n'est rien au prix
Des mulets de Son Éminence :

Leur attirail doit avoir coûté cher.
Ils se suivaient en file ainsi que patenôtres[5].

1. Le Parlement, la Cour des Aides, la Cour des Comptes.
2. Alexandre de Sève, prévôt des marchands.
3. Rocollet, c'est l'imprimeur du roi.
4. Je ne le vis jamais mieux *sur sa bonne* [*mine*.
(CORNEILLE, *Suivante*, 469.)
5. Comme les grains d'un chapelet. « La maison de M. le cardinal Mazarin ne fut pas ce qu'il y eut de plus laid :

On en voyait d'abord vingt et quatre marcher,
Puis autres vingt et quatre, et puis vingt et quatre autres.
Les housses des premiers étaient d'un fort grand prix,
Les seconds les passaient[1], passés par les troisièmes;
Mais ceux-ci n'ont, à mon avis,
Rien laissé pour les quatrièmes.
Monsieur le Cardinal l'entend[2], en bonne foi :
Car après ces mulets marchaient quinze attelages,
Puis sa maison, et puis ses pages,
Se panadant[3] en bel arroi,
Montés sur chevaux aussi sages
Que pas un d'eux, comme je croi.
Figurez-vous que dans la France
Il n'en est point de plus haut prix;
Que l'un bondit, que l'autre danse,
Et que cela n'est rien au prix
Des mulets de Son Éminence . . . . .

Incontinent on vit passer
Des légions de mousquetaires.
C'est un bel endroit à tracer[4];
Mais, sans que je m'attire un tel nombre d'affaires,
Leur maître n'a que trop de quoi m'embarrasser.

elle commença par soixante-douze mulets de bagages : les vingt-quatre premiers avec des couvertures assez simples; les autres vingt-quatre avec des couvertures plus belles, plus fines et plus éclatantes que les plus belles tapisseries que vous ayez jamais vues, et les derniers vingt-quatre en avaient de velours rouge, en broderie d'or et d'argent, avec des mors d'argent et des sonnettes : enfin, tout cela d'une magnificence qui surprit tout le monde. » (Mme SCARRON. *Lettre à Mme de Villarceaux*, 27 août 1660.)

1. Les surpassaient encore.

2. *L'entend*, s'y entend, s'entend à bien faire les choses.

3. *Se panadant*, se pavanant. La Fontaine applique ce mot à un paon ou à un geai paré des plumes du paon (*Fables* II, 17; IV, 9). En bel arroi, en bel équipage. Littré regrette avec raison ce terme vieilli.

4. Mme Scarron le trace ainsi : «Ensuite tous les mousquetaires avec différentes plumes : la première brigade en avait de blanches, la deuxième de jaunes, noires et blanches, la troisième de bleues, blanches et noires, et la quatrième de vertes et blanches. »

Vous le voyez quelquefois :
Croyez-vous que le monde ait eu beaucoup de rois,
Ou de taille aussi belle, ou de mine aussi bonne?
Ce n'est pas mon avis; et lorsque je le vois,
Je crois voir la grandeur elle-même en personne. . .



III

A M. DE MAUCROIX[1].

Relation d'une fête donnée à Vaux

22 août 1661.

Si tu n'as pas reçu réponse à la lettre que tu m'as écrite, ce n'est pas ma faute; je t'en dirai une autre fois la raison, et je ne t'entretiendrai pour ce coup-ci que de ce qui regarde M. le Surintendant: non que je m'engage à t'envoyer des relations de tout ce qui lui arrivera de remarquable; l'entreprise serait trop grande, et en ce cas-là je le supplierais très humblement de se donner quelquefois la peine de faire des choses qui ne méritassent point que l'on en parlât, afin que j'eusse le loisir de me reposer[2]. Mais je crois qu'il y serait aussi empêché que je le suis à présent. On dirait que la renommée n'est faite que pour lui seul, tant il lui donne d'affaires tout à la fois. Bien en prend à cette déesse de ce qu'elle est née avec cent bouches; encore n'en a-t-elle pas la moitié de ce qu'il faudrait pour célébrer dignement un si grand héros; et je crois que quand elle en aurait mille, il trouverait de quoi les occuper toutes[3].

Je ne te conterai donc que ce qui s'est passé à Vaux le 17 de ce mois. Le Roi, la Reine mère, Monsieur, Madame, quantité de princes et de seigneurs s'y trouvèrent : il y

1. Maucroix était alors à Rome, chargé par Fouquet d'une mission confidentielle, qui consistait à la fois à créer un parti au surintendant et à acheter pour lui des objets d'art, des antiques, des curiosités. Avant lui, l'abbé Fouquet avait exercé cet emploi, qui demandait surtout de la discrétion.

2. La Fontaine parle de Fouquet comme Boileau parlait à Louis XIV, qu'il suppliait de le laisser « respirer ».

3. Ce serait le lieu peut-être d'atténuer ce qu'il y a d'hyperbolique dans ces éloges en rappelant le mot ironique de Voltaire : « Vous savez que la renommée a cent bouches, et que pour une qui dit vrai, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui mentent. » (Lettre à Collini, 22 oct. 1766.)

eut un souper magnifique, une excellente comédie, un ballet fort divertissant, et un jeu qui ne devait rien à celui qu'on fit pour l'Entrée[1].

Tous les sens furent enchantés
Et le régal eut des beautés
Dignes du lieu, dignes du maître,
Et dignes de Leurs Majestés,
Si quelque chose pouvait l'être.

On commença par la promenade. Toute la Cour regarda les eaux avec grand plaisir. Jamais Vaux ne sera plus beau qu'il le fut cette soirée-là, si la présence de la Reine ne lui donne encore un lustre qui véritablement lui manquait. Elle était demeurée à Fontainebleau. . . . .

Il y eut grande contestation entre la Cascade, la Gerbe d'eau, la Fontaine de la Couronne, et les Animaux, à qui plairait davantage; les dames n'en firent pas moins de leur part.

Toutes entre elles de beauté
Contestèrent aussi chacune à sa manière;
La Reine[2] avec ses fils contesta de bonté;
Et Madame[3], d'éclat avecque la lumière. . . . .

En suite de la promenade on alla souper. La délicatesse et la rareté des mets furent grandes; mais la grâce avec laquelle M. et Mme la Surintendante firent les honneurs de leur maison, le fut encore davantage.

Le souper fini, la comédie eut son tour : on avait dressé le théâtre au bas de l'allée des Sapins.

1. Entendez : ne le cédait en rien à celui qui fut à l'entrée de la reine à Paris.

2. Anne d'Autriche, reine mère. On a vu que la jeune reine, souffrante, avait dû rester à Fontainebleau.

3. Madame, c'est la charmante Henriette d'Angleterre, mariée cette année-là même à Monsieur, duc d'Orléans. La Fontaine avait célébré cette union par une ode, qui ne nous a pas paru offrir assez d'intérêt pour être insérée dans ce recueil. Les deux nouveaux époux avaient déjà visité Vaux et y avaient vu jouer l'*Ecole des maris*.



En cet endroit, qui n'est pas le moins beau
De ceux qu'enferme un lieu si délectable,
Au pied de ces sapins et sous la grille d'eau,
Parmi la fraîcheur agréable
Des fontaines, des bois, de l'ombre et des zéphyrs,
Furent préparés les plaisirs
Que l'on goûta cette soirée.
De feuillages touffus la scène était parée,
Et de cent flambeaux éclairée :
Le Ciel en fut jaloux. Enfin figure-toi
Que lorsqu'on eut tiré les toiles[1],
Tout combattit à Vaux pour le plaisir du Roi ;
La musique, les eaux, les lustres, les étoiles.

. . . . . .

Les décorations furent magnifiques, et cela ne se passa pas sans musique.

On vit des rocs s'ouvrir, des termes se mouvoir,
Et sur son piédestal tourner mainte figure.
Deux enchanteurs pleins de savoir
Firent tant, par leur imposture,
Qu'on crut qu'ils avaient le pouvoir
De commander à la nature.
L'un de ces enchanteurs est le sieur Torelli[2],
Magicien expert, et faiseur de miracles ;
Et l'autre, c'est Le Brun[3], par qui Vaux embelli
Présente aux regardants mille rares spectacles :
Le Brun dont on admire et l'esprit et la main,

1. Lorsqu'on eut levé la toile et commencé le spectacle.

2. Giacomo Torelli (1608-1678), surnommé « le grand sorcier », avait perfectionné les machines qui permettaient les changements de scène. Mazarin l'avait appelé à Paris. Corneille lui rend hommage dans son *Dessein de la tragédie d'« Andromède »*, pièce à grand spectacle (1650). Il allait retourner en Italie.

3. Charles Lebrun (1619-1690) n'était pas encore le premier peintre du roi. Il s'était fait connaître surtout par des tableaux de sainteté et par les peintures dont il avait décoré le château de Vaux.



Père d'inventions agréables et belles,
Rival des Raphaëls, successeur des Apelles,
Par qui notre climat ne doit rien au romain.
Par l'avis de ces deux la chose fut réglée.

D'abord aux yeux de l'assemblée
Parut un rocher si bien fait,
Qu'on le crut rocher en effet;
Mais insensiblement se changeant en coquille,
Il en sortit une nymphe gentille
Qui ressemblait à la Béjart[1],
Nymphe excellente dans son art,
Et que pas une ne surpasse.
Aussi récita-t-elle avec beaucoup de grâce
Un prologue, estimé l'un des plus accomplis
Qu'en ce genre on pût écrire,
Et plus beau que je ne dis,
Ou bien que je n'ose dire :
Car il est de la façon
De notre ami Pellisson[2].
Ainsi, bien que je l'admire,
Je m'en tairai, puisqu'il n'est pas permis
De louer ses amis.

Dans ce prologue, la Béjart, qui représente la nymphe de la fontaine où se passe cette action, commande aux divinités qui lui sont soumises de sortir des marbres qui les enferment, et de contribuer de tout leur pouvoir au

1. Madeleine Béjart, dont la sœur Armande épousa Molière en 1662. Voir sur elle Larroumet, *la Comédie de Molière*, ch. II. On a cru souvent qu'il s'agissait d'Armande elle-même. Le contraire est prouvé aujourd'hui. Voyez la notice de M. Despois en tête des *Fâcheux*, t. III de l'édit. des Grands Ecrivains, p. 16.

2. Ce prologue de Paul Pellisson (1624-1693), qui s'honora, comme la Fontaine, par la fidélité qu'il garda à Fouquet, débute par ces vers :

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand roi du monde
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en sa faveur que la terre ou que l'eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau ?
Qu'il parle ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impossible
Lui-même n'est-il pas un miracle visible ?



divertissement de Sa Majesté : aussitôt les Termes et les statues qui font partie de l'ornement du théâtre se meuvent, et il en sort, je ne sais comment, des faunes et des bacchantes qui font l'une des entrées du ballet. C'est une fort plaisante chose que de voir accoucher un Terme, et danser l'enfant en venant au monde. Tout cela fait place à la comédie[1] dont le sujet est un homme arrêté par toutes sortes de gens, sur le point d'aller à une assignation amoureuse.

C'est un ouvrage de Molière :
Cet écrivain par sa manière
Charme à présent toute la Cour.
De la façon que son nom court,
Il doit être par delà Rome[2] :
J'en suis ravi, car c'est mon homme.
Te souvient-il bien qu'autrefois[3]
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il allait ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon[4],
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie;
Car ne pense pas qu'on y rie

1. Les *Fâcheux*, dont la première représentation publique ne devait être donnée au Palais-Royal que le 4 novembre de la même année. Pour saisir toute la portée du fameux éloge de Molière qui va suivre, il ne faut pas oublier que Molière est connu alors par l'*Etourdi* et le *Dépit amoureux*, composés et joués en province, par les *Précieuses ridicules* et l'*Ecole des maris*, mais que l'*Ecole des femmes*, où le vrai Molière se révèle, est postérieure d'un an aux *Fâcheux*.

2. Il doit être allé jusqu'à Rome (où est alors Maucroix) et au delà.

3. Cette opinion est donc déjà ancienne, elle n'en fait que plus d'honneur au goût de La Fontaine.

4. La Fontaine comprend moins Plaute que Molière, malgré la parenté de ces deux génies. C'est que, selon le mot de Montaigne, Térence « sent bien mieux son gentilhomme ». Montaigne estime sa « gentillesse »; La Bruyère, sa politesse, son élégance; Fénelon, qui aime à le citer, avoue qu'il se passerait volontiers de Plaute. Seul peut-être le futur auteur de l'*Avare* savait tout ce que valait l'auteur de l'*Aululaire*.



De maint trait jadis admiré,
Et bon *in illo tempore*[1];
Nous avons changé de méthode;
Jodelet[2] n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

On avait accommodé le ballet à la comédie, autant qu'il était possible, et tous les danseurs y représentaient des fâcheux de plusieurs manières : en quoi certes ils ne parurent nullement fâcheux à notre égard; au contraire, on les trouva fort divertissants, et ils se retirèrent trop tôt au gré de la compagnie. Dès que ce plaisir fut cessé, on courut à celui du feu.

Je voudrais bien t'écrire en vers
Tous les artifices divers
De ce feu le plus beau du monde,
Et son combat avecque l'onde,
Et le plaisir des assistants.
Figure-toi qu'en même temps
On vit partir mille fusées,
Qui par des routes embrasées
Se firent toutes dans les airs
Un chemin tout rempli d'éclairs,
Chassant la nuit, brisant ses voiles.
As-tu vu tomber des étoiles?
Tel est le sillon enflammé,
Ou le trait qui lors est formé.

1. En ce temps-là, dans cet âge encore assez récent) où les bouffonneries de la comédie latine et italienne étaient à la mode.

2. L'acteur qui portait ce nom, et qui, déjà vieux, était entré dans la troupe de Molière, venait de mourir (1660). Auparavant, il faisait partie de la troupe du Marais, où il avait joué le Cliton du *Menteur*, mais surtout les rôles bouffons des comédies de Scarron. C'est donc la farce de Scarron qui est ici sacrifiée à la comédie de Molière, au nom de « la nature », par le poète qui comprend le mieux, au XVII[e] siècle, avec Molière, ce qu'il appelle ailleurs « l'art de la simple nature ».



Parmi ce spectacle si rare,
Figure-toi le tintamarre[1],
Le fracas, et les sifflements
Qu'on entendait à tous moments.
De ces colonnes embrasées
Il renaissait d'autres fusées,
Ou d'autres formes de pétard,
Ou quelque autre effet de cet art;
Et l'on voyait régner la guerre
Entre ces enfants du tonnerre.
L'un contre l'autre combattant,
Voltigeant, et pirouettant,
Faisait un bruit épouvantable,
C'est-à-dire un bruit agréable.
Figure-toi que les échos
N'ont pas un moment de repos,
Et que le chœur des Néréides
S'enfuit sous ses grottes humides.
De ce bruit Neptune étonné
Eût craint de se voir détrôné,
Si le monarque de la France
N'eût rassuré, par sa présence,
Ce dieu des moites[2] tribunaux,
Qui crut que les dieux infernaux
Venaient donner des sérénades
A quelques-unes des Naïades.
Enfin, la peur l'ayant quitté,
Il salua Sa Majesté :
Je n'en vis rien, mais il n'importe.
Le raconter de cette sorte
Est toujours bon; et quant à toi,
Ne t'en fais pas un point de foi.

1. La Fontaine a employé plusieurs fois ce mot familier que Pascal et Bossuet eux-mêmes n'ont pas dédaigné.

2. *Moites,* humides. On disait « le moite élément » pour la mer.



Au bruit de ce feu succéda celui des tambours; car le Roi voulant s'en retourner à Fontainebleau cette même nuit, les mousquetaires étaient commandés. On retourna donc au château, où la collation était préparée. Pendant le chemin, tandis qu'on s'entretenait de ces choses, et lorsqu'on ne s'attendait plus à rien, on vit en un moment le ciel obscurci d'une épouvantable nuée de fusées et de serpentaux[1]. Faut-il dire obscurci ou éclairé? Cela partait de la lanterne du dôme : ce fut en cet endroit que la nuée creva d'abord. On crut que tous les astres, grands et petits, étaient descendus en terre, afin de rendre hommage à Madame; mais l'orage étant cessé, on les vit tous en leur place. La catastrophe de ce fracas fut la perte de deux chevaux.

Ces chevaux, qui jadis un carrosse tirèrent,
Et tirent maintenant la barque de Caron,
Dans les fossés de Vaux tombèrent,
Et puis de là dans l'Achéron.

Ils étaient attelés à l'un des carrosses de la Reine ; et s'étant cabrés à cause du feu et du bruit, il fut impossible de les retenir. Je ne croyais pas que cette relation dût avoir une fin si tragique et si pitoyable[2]. Adieu. Charge ta mémoire de toutes les belles choses que tu verras au lieu où tu es.

1.
Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,
S'élançant vers les cieux ou droites ou croisées,
Firent un nouveau jour, d'où tant de *serpenteaux*
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux
Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,
Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre.
(CORNEILLE, *Menteur,* I, 5.)

On remarquera, dans les lignes suivantes, une imitation évidente du récit de Corneille.

2. Une suite plus tragique de cette fête, dont la magnificence toute royale rendit Fouquet suspect, ce fut son arrestation, que la Fontaine alors ne pouvait prévoir.



IV

A M. DE MAUCROIX

Ce samedi matin (septembre 1662).

Je ne puis te rien dire de ce que tu m'as écrit sur mes affaires, mon cher ami, elles me touchent pas tant[1] que le malheur qui vient d'arriver au surintendant. Il est arrêté, et le Roi est violent contre lui, au point qu'il dit avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre. Ah! s'il le fait, il sera autrement cruel que ses ennemis, d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injuste. Mme de B.[2] a reçu un billet où on lui mande qu'on a de l'inquiétude pour M. Pellisson : si ça est, c'est encore un grand surcroît de malheur. Adieu, mon cher ami, je t'en dirais beaucoup davantage, si j'avais l'esprit tranquille présentement; mais la prochaine fois, je me dédommagerai pour aujourd'hui.

. . . . Feriunt summos
Fulmina montes[3].

1. Observez l'absence de la négation. La Fontaine écrivait de même à Mlle de Champmeslé (12 décembre 1675) : « Bois, champs, ruisseaux et nymphes des prés *me* touchent plus guère. »

2. Mme de Bellière, parente et amie de Fouquet.

3. Ce sont les hauts sommets que frappe la foudre (HORACE, *Odes*, II, 10). — « L'homme se montre surtout dans cette lettre, et j'aime à l'y voir, parce que plus tard, en admirant le poète et les beaux vers qu'il a consacrés à la disgrâce de Fouquet, je saurai qu'il y a là une véritable inspiration du cœur. » (SAINT-MARC GIRARDIN, *La Fontaine et les fabulistes*.)



V

A M. FOUQUET

Paris, ce 30 janvier 1663.

MONSEIGNEUR,

J'ai toujours bien cru que vous sauriez conserver la liberté de votre esprit dans la prison même ; et je n'en veux pour témoignage que vos défenses : il ne se peut rien voir de plus convaincant ni de mieux écrit. Les apostilles que vous avez faites à mon ode[1] ne sauraient partir non plus que d'un jugement très solide et d'un goût extrêmement délicat. Vous voulez, Monseigneur, que l'endroit de Rome[2] soit supprimé ; et vous le voulez, ou parce que vous avez trop de piété, ou parce que vous n'êtes pas instruit de l'état présent des affaires. Ceux qui vous gardent ne font que trop bien leur devoir. L'exemple de César étant chez les anciens, il vous semble qu'il ne sera pas assez connu. Cela pourrait arriver, sans le jour[3] que les écrivains lui ont donné : ils ne manquent jamais de l'alléguer en de pareilles occasions. Je m'en suis servi, parce qu'il est consacré à cette matière. D'ailleurs, ayant déjà parlé de Henri IV dans mon élégie, je ne voulais pas proposer à notre prince de moindres modèles que les

1. Voyez cette ode plus loin. Fouquet, à qui la Fontaine l'avait envoyée dans sa prison, en avait annoté certains passages. Saint-Marc-Girardin remarque qu'il dirigeait ou tout au moins conseillait sa défense poétique, et ne voulait pas qu'elle fût plus pusillanime que sa défense judiciaire. Quelques endroits de cette ode lui avaient paru d'un ton un peu humble.

2. L'endroit de Rome, c'est celui où La Fontaine faisait allusion à l'offense dont la garde corse du pape s'était rendue coupable, cette année-là même, envers le duc de Créqui, ambassadeur de France. Le roi avait exigé du pape Alexandre VII une réparation éclatante. C'est ce qu'ignorait Fouquet, qui ne pouvait, par suite, approuver un passage qu'il ne comprenait pas.

3. Sans le lustre que lui ont donné les écrivains en l'alléguant (en le citant) fréquemment.



actions de clémence du plus grand personnage de l'antiquité. Quant à ce que vous trouvez de trop poétique pour pouvoir plaire à notre monarque, je le puis changer, en cas que l'on lui présente mon ode; ce que je n'ai jamais prétendu. Que pourraient ajouter les Muses aux sollicitations qu'on fera pour vous? car je ne doute nullement que les premières personnes du monde ne s'y emploient. J'ai donc composé cette ode à la considération du Parnasse[1]. Vous savez assez quel intérêt le Parnasse prend à ce qui vous touche. Or, ce sont les traits de poésie qui font valoir les ouvrages de cette nature. Malherbe en est plein, même aux endroits où il parle au Roi. Je viens enfin à cette apostille, où vous dites que je demande trop bassement une chose qu'on doit mépriser. Ce sentiment est digne de vous, Monseigneur; et, en vérité, celui qui regarde la vie avec une telle indifférence ne mérite aucunement de mourir ; mais peut-être n'avez-vous pas considéré que c'est moi qui parle, moi qui demande une grâce qui nous est plus chère qu'à vous. Il n'y a point de termes si humbles, si pathétiques et si pressants que je ne m'en doive servir en cette rencontre. Quand je vous introduirai sur la scène[2], je vous prêterai des paroles convenables à la grandeur de votre âme. Cependant, permettez-moi de vous dire que vous n'avez pas assez de passion pour une vie telle que la vôtre. Je tâcherai pourtant de mettre mon ode en l'état où vous souhaiterez qu'elle soit; et je serai toujours, etc.

1. C'est-à-dire : en songeant surtout aux poètes.

2. Entendez : si je vous fais parler un jour vous-même...



VI

A M. RACINE[1]

Du 6 juin 1686. Château-Thierry.

Poignan[2], à son retour de Paris, m'a dit que vous preniez mon silence en fort mauvaise part : d'autant plus qu'on vous avait assuré que je travaillais sans cesse depuis que je suis à Château-Thierry, et qu'au lieu de m'appliquer à mes affaires je n'avais que des vers en tête. Il n'y a de tout cela que la moitié de vrai : mes affaires m'occupent autant qu'elles en sont dignes, c'est-à-dire nullement; mais le loisir qu'elles me laissent, ce n'est pas la poésie, c'est la paresse qui l'emporte. Je trouvai ici, le lendemain de mon arrivée, une lettre et un couplet d'une fille âgée seulement de huit ans; j'y ai répondu; ç'a été ma plus forte occupation depuis mon arrivée[3]. . . .

Voyez, Monsieur, s'il y avait là de quoi vous fâcher de ce que je ne vous envoie pas les belles choses que je

1. Nés dans deux villes assez voisines l'une de l'autre, ayant des parents ou des amis communs, La Fontaine et Racine s'étaient connus de bonne heure. On a des lettres que Racine jeune, alors à Uzès, chez son oncle le chanoine, adresse à La Fontaine plus âgé (11 novembre, 4 juillet 1662), lettres railleuses et lestes, mêlées de prose et de vers, assez semblables à celles de La Fontaine lui-même; il supplie qu'on lui mande « force nouvelles de poésies et surtout de pièces de théâtre »; il soumet ses premiers essais au jugement de son ami, de l'académie de Château-Thierry, et — qui le croirait? — de M[lle] de La Fontaine. On a malheureusement perdu les lettres que celui-ci lui envoyait en retour. Dans l'intervalle de 1626 à 1686, Racine a mûri; il est même tout entier à la piété, depuis longtemps déjà; mais La Fontaine est resté le même, et il nous faut retrancher ici toute une partie de cette lettre charmante.

2. Poignant, ancien capitaine de dragons, ami de La Fontaine, qui eut avec lui, dans sa jeunesse, un duel comique, et parent de Racine, habitait Château-Thierry, où La Fontaine, suivant Walckenaër, avait fait un dernier voyage sur le conseil de Racine. Dans cette lettre, d'ailleurs, La Fontaine ne dit pas un seul mot de sa femme. Ce qui suit indique, ce semble, qu'il avait fait ce voyage pour mettre ordre à ses affaires.

3. Racine lui-même, si austère que fût alors sa piété, n'a pas dû lire cela sans un sourire.



produis. Il est vrai que j'ai promis une lettre au prince de Conti[1] : elle est à présent sur le métier; les vers suivants y trouveront leur place.

Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme[2];
Je le fuirais jusques à Rome,
Et j'aimerais mille fois mieux
Un glaive aux mains d'un furieux,
Que l'étude en certains génies.
Ronsard est dur, sans goût, sans choix,
Arrangeant mal ses mots, gâtant par son françois
Des Grecs et des Latins les grâces infinies[3].
Nos aïeux, bonnes gens, lui laissaient tout passer,
Et d'éruditions ne se pouvaient lasser.
C'est un vice aujourd'hui : l'on oserait à peine
En user seulement une fois la semaine.
Quand il plaît au hasard de vous en envoyer,
Il faut les bien choisir, puis les bien employer,
Très sûrs qu'avec ce soin l'on n'est pas sûr de plaire.
« Cet auteur a, dit-on, besoin d'un commentaire[4] :

1. François-Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon (1664-1709), ne porta ce titre de prince de Conti qu'à la mort de son frère aîné, en 1685. Saint-Simon a tracé un admirable portrait de ce « très bel esprit lumineux, juste, exact, vaste, étendu, d'une lecture infinie », qui fut « l'ami avec discernement des savants ». Il ne faut pas s'étonner du goût de La Fontaine pour ce prince chez qui, comme le dit encore Saint-Simon, tout coulait de source.

2. Il est difficile de ne pas se rappeler ici les *Femmes savantes :*

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

3. Les « grâces infinies » des Grecs et des Latins rendent La Fontaine aussi injuste pour Ronsard que l'a été l'auteur de l'*Art poétique*. Son ami Pellisson, presque seul, il est vrai, en ce temps (La Bruyère et Fénelon n'épargnent pas les critiques au chef de la Pléiade), trouvait en Ronsard « une infinité de choses qui valent bien mieux que la politesse stérile et rampante de ceux qui sont venus depuis », et le proclamait poète « non seulement dans la rime et dans la cadence, mais encore dans l'expression et dans la pensée ». La Fontaine était digne de comprendre Ronsard à qui il fait plus d'un emprunt; sans doute il ne le jugeait pas assez simple.

4. La poésie de Ronsard est hérissée d'allusions mythologiques. Il disait lui-même de sa *Franciade* :

Les Français qui ces vers liront,
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
En lieu de ce livre ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

Antoine Muret et Remy Belleau le commentèrent ainsi qu'un ancien.



On voit bien qu'il a lu ; mais ce n'est pas l'affaire ;
Qu'il cache son savoir, et montre son esprit[1].
Racan ne savait rien[2] ; comment a-t-il écrit? »
Et mille autres raisons, non sans quelque apparence.
Malherbe de ces traits usait plus fréquemment :
Sous lui la cour n'osait encore ouvertement
Sacrifier à l'ignorance.

Puisque je vous envoie ces petits échantillons, vous en conclurez, s'il vous plaît, qu'il est faux que je fasse le mystérieux avec vous. Mais, je vous en prie, ne montrez ces derniers vers à personne, car M[me] de La Sablière ne les a pas encore vus.

1. Ronsard disait :

Mais quiconque a le sçavoir,
Celuy doit l'honneur avoir.

Ce n'est pas le savoir que proscrit La Fontaine : il l'a dit ailleurs (*Fables*, VIII, 19), « le savoir à son prix » ; il hait seulement, comme Molière, le savoir qui gâte l'esprit.

2. Sur Racan, voyez l'*Epître à Huet*, note du v. 93. Dans l'épître, comme dans la fable 1 du livre III, il est associé à son maître Malherbe ; ici, il semble lui être préféré. Gentilhomme nonchalant, Racan ne savait pas le latin ; cela équivaut-il à ne savoir « rien » ?



VII

A MONSIEUR DE BONREPAUX [1]

A Londres

Du 31 août 1687.

Je ne croyais pas, Monsieur, que les négociations et les traités vous laissassent penser à moi. J'en suis aussi fier que si l'on m'avait érigé une statue sur le sommet du mont Parnasse. Pour me revancher[2] de cet honneur, je vous place en ma mémoire auprès de deux dames qui me feraient oublier les traités et les négociations, et peut-être les rois aussi. Je voudrais que vous vissiez présentement Mme d'Hervart[3] : on ne parle non plus[4] chez elle ni de vapeurs, ni de toux, que si ces ennemies du genre humain s'en étaient allées dans un autre monde. Cependant leur règne est encore de celui-ci : il n'y a que Mme d'Hervart qui les ait congédiées pour toujours. Au lieu d'hôtesses si mal plaisantes, elle a retenu la gaieté et les grâces, et mille autres jolies choses que vous pouvez bien vous imaginer. Je me contente de voir ces deux dames[5]. Elles adou-

1. François d'Usson de Bonrepaux, ancien chef d'escadre, était alors ministre plénipotentiaire à Londres, chargé de missions plus ou moins occultes. Le 28 janvier 1687, La Fontaine lui avait adressé une lettre où se trouvent les vers cités dans l'Introduction, sur la révocation de l'édit de Nantes.

2. Non pas : pour en prendre ma revanche, mais : pour vous rendre un honneur pareil. Dans la dernière scène du *Cid*, Rodrigue dit à Chimène :

Ne me bannissez pas de votre souvenir
Et, puisque mon trépas conserve votre gloire,
Pour vous en revancher, conservez ma mémoire.

3. Françoise le Ragois de Bretonvilliers, belle et aimable femme qui avait épousé M. Anne Hervart ou Herwarth, conseiller au Parlement, et fils du riche Barthélemy Herwarth, contrôleur général des finances. Cf. Depping, *Un banquier protestant en France au* XVIIe *siècle*. On sait que les Hervart recueillirent La Fontaine après la mort de Mme de la Sablière.

4. *Non plus*, pas plus.

5. La Fontaine célèbre souvent, avec Mme d'Herwart, Mmes de Gouvernet et de Viriville, ses belles-sœurs, et Mme d'Hélang, sa nièce.



cissent l'absence de celles de la rue Saint-Honoré[1], qui véritablement nous négligent un peu : je n'ai osé dire qu'elles nous négligent un peu trop. M. de Barillon[2] se peut souvenir que ce sont de telles enchanteresses, qu'elles faisaient passer du vin médiocre et une omelette au lard pour du nectar et de l'ambrosie. Nous pensions nous être repus d'ambrosie, et nous soutenions que Jupiter aurait mangé de l'omelette au lard. Ce temps-là n'est plus. Les Grâces de la rue Saint-Honoré nous négligent. Ce sont des ingrates à qui nous présentions plus d'encens qu'elles ne voulaient. Par ma foi, Monsieur, je crains que l'encens ne se moisisse au temple. La divinité qu'on y venait adorer en écarte tantôt un mortel, tantôt un autre, et se moque du demeurant sans considérer ni le comte ni le marquis, aussi peu le duc ;

Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habebo[3] ;

voilà sa devise. Il nous est revenu de Montpellier une des premières de la troupe ; mais je ne vois pas que nous en soyons plus forts. Toute persuasive qu'elle est, et par son langage et par ses manières, elle ne relèvera pas le parti.

Vous êtes un de ceux qui ont le plus de sujet de la louer. Nous savons, Monsieur, qu'elle vous écrivit il y a huit jours. Aussi n'ai-je rien à vous mander de sa santé, sinon qu'elle continue d'être bonne, à un rhume près, que même cette dame n'est point fâchée d'avoir ; car je tâche

1. Les d'Hervart habitaient rue Plâtrière (rue J.-J. Rousseau), quand ils n'étaient pas à leur château de Bois-le-Vicomte ; Mme de la Sablière logeait rue Saint-Honoré. A cette époque, on l'y voyait moins qu'aux Incurables, mais on y voyait souvent ses filles, Mmes Misson et de la Mésangère.

2. Ambassadeur de France en Angleterre, où M. de Bonrepaux n'est qu'envoyé extraordinaire. M. de Barillon avait été un des négociateurs de la paix de Nimègue. La Fontaine lui a dédié la fable 4 du livre VIII, intitulée *Le pouvoir des fables*.

3. Qu'il soit Troyen, qu'il soit Rutule, peu m'importe. (*Enéide*, X, 108.)



de lui persuader qu'on ne subsiste que par les rhumes, et je crois que j'en viendrai à la fin à bout. Autrefois je vous aurais écrit une lettre qui n'aurait été pleine que de ses louanges : non qu'elle ne se souciât d'être louée; elle le souffrait seulement, et ce n'était pas une chose pour laquelle elle eût un si grand mépris. Cela est changé.

J'ai vu le temps qu'Iris[1] (et c'était l'âge d'or
Pour nous autres gens du bas monde),
J'ai vu, dis-je, le temps qu'Iris goûtait encor,
Non cet encens commun dont le Parnasse abonde :
Il fut toujours, au sentiment d'Iris,
D'une odeur importune ou plate;
Mais la louange délicate
Avait auprès d'elle son prix.
Elle traite aujourd'hui cet art de bagatelle;
Il l'endort; et, s'il faut parler de bonne foi,
L'éloge et les vers sont pour elle
Ce que maints sermons sont pour moi.

J'eusse pu m'exprimer de quelque autre manière;
Mais, puisque me voilà tombé sur la matière,
Quand le discours est froid, dormez-vous pas aussi?
Tout homme sage en use ainsi.
Quarante beaux esprits[2] certifieront ceci.
Nous sommes tout autant, qui dormons comme d'autres
Aux ouvrages d'autrui, quelquefois même aux nôtres.
Que cela soit dit entre nous.
Passons sur cet endroit : si j'étendais la chose,
Je vous endormirais; et ma lettre pour vous
Deviendrait, en vers comme en prose,
Ce que maints sermons sont pour tous . . .

1. Voyez le *Discours à Mme de la Sablière*, et la fable 1 du l. X. C'est sous le nom d'Iris, on le sait, que La Fontaine chante sa protectrice.

2. Les quarante de l'Académie française, dont La Fontaine faisait partie depuis trois ans.



VIII

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON

Paris. — Novembre 1687.

MADAME,

Nous commençons ici de murmurer contre les Anglais, de ce qu'il vous retiennent si longtemps[1]. Je suis d'avis qu'ils vous rendent à la France avant la fin de l'automne, et qu'en échange nous leur donnions deux ou trois îles dans l'Océan. S'il ne s'agissait que de ma satisfaction, je leur céderais tout l'Océan même. Mais peut-être avons-nous plus de sujet de nous plaindre de votre sœur que de l'Angleterre. On ne quitte pas Mme la duchesse Mazarin comme l'on voudrait. Vous êtes toutes deux environnées de ce qui fait oublier le reste du monde, c'est-à-dire d'enchantements et de grâces de toutes sortes. . . . .

Vous excellez en mille choses,
Vous portez en tous lieux la joie et les plaisirs :
Allez en des climats inconnus aux Zéphyrs,
Les champs se vêtiront de roses[2].
Mais, comme aucun bonheur n'est constant dans son cours,
Quelques noirs aquilons troublent de si beaux jours.
C'est là que vous savez témoigner du courage :
Vous envoyez aux vents[3] ce fâcheux souvenir;
Vous avez cent secrets pour combattre l'orage :
Que n'en aviez-vous un qui le sût prévenir?

1. Spirituelle et remuante comme la duchesse de Mazarin, sa sœur. Mme de Bouillon avait dû la rejoindre à Londres. C'était un véritable exil, et La Fontaine, au fond, ne s'y trompe pas.

2.
Pour elle le printemps s'est habillé de roses.
(*Clymène*, 71.)

3. Vous abandonnez aux vents... C'est faire une allusion discrète aux motifs délicats qui ont forcé la duchesse de Bouillon à quitter la France.



On m'a mandé que Votre Altesse était admirée de tous les Anglais, et pour l'esprit, et pour les manières, et pour mille qualités qui se sont trouvées de leur goût[1]. Cela vous est d'autant plus glorieux, que les Anglais ne sont pas de fort grands admirateurs. Je me suis seulement aperçu qu'ils connaissent le vrai mérite, et en sont touchés[2].

Votre philosophe[3] a été bien étonné quand on lui a dit que Descartes n'était pas l'inventeur de ce système que nous appelons la machine des animaux, et qu'un Espagnol l'a prévenu[4]. Cependant, quand on ne lui en aurait point apporté de preuves, je ne laisserais pas de le croire, et ne sais que les Espagnols qui pussent bâtir un château tel que celui-là. . . . .

Ceux qui ne seront pas suffisamment informés de ce que sait Votre Altesse et de ce qu'elle voudrait savoir sans se donner d'autres peines que d'en entendre parler à table, me croiraient peu judicieux de vous entretenir ainsi de philosophie; mais je leur apprends que toutes sortes d'objets vous conviennent, aussi bien que toutes sortes de livres, pourvu qu'ils soient bons.

Nul auteur de renom n'est ignoré de vous;
L'accès leur est permis à tous.
Pendant qu'on lit leurs vers, vos chiens ont beau se battre;
Vous mettez les holàs[5] en écoutant l'auteur.
Vous égalez ce dictateur
Qui dictait tout d'un temps à quatre.

1. « C'était la reine de Paris et des lieux où elle fut exilée. Mais elle régna moins à Rome et à Londres qu'à Paris. » (SAINT-SIMON, *Additions au Journal de Dangeau.*)

2. Voyez, au début de la fable 23 du l. XII, un bel éloge des Anglais, qui, « pensent profondément ».

3. Il est à peine besoin de dire que ce philosophe, c'est La Fontaine lui-même.

4. Assertion fausse de Bayle, qui se rétracta, d'ailleurs. On sait par la fable 1 du liv. X quel intérêt le poète prenait à cette question de l'âme des bêtes.

5. On voit que la duchesse de Bouillon aimait à s'entourer de bêtes. C'était un lien de plus entre elle et le fabuliste.



C'était, ce me semble, Jules César : il faisait à la fois quatre dépêches sur quatre matières différentes. Vous ne lui devez rien de ce côté-là; et il me souvient qu'un matin, vous lisant des vers, je vous trouvai en même temps attentive à ma lecture et à trois querelles d'animaux. Il est vrai qu'ils étaient sur le point de s'étrangler : Jupiter le conciliateur n'y aurait fait œuvre. Qu'on juge par là, Madame, jusqu'où votre imagination peut aller, quand il n'y a rien qui la détourne. Vous jugez de mille sortes d'ouvrages, et en jugez bien.

Vous savez dispenser à propos votre estime;
Le pathétique, le sublime,
Le sérieux, et le plaisant,
Tour à tour vous vont amusant.
Tout vous duit[1], l'histoire et la fable,
Prose et vers, latin et français.
Par Jupiter! je ne connais
Rien pour nous de si favorable.
Parmi ceux qu'admet à sa cour
Celle qui des Anglais embellit le séjour[2],
Partageant avec vous tout l'empire d'Amour,
Anacréon et les gens de sa sorte,
Comme Waller[3], Saint-Évremond, et moi,
Ne se feront jamais fermer la porte.
Qui n'admettrait Anacréon chez soi?
Qui bannirait Waller et La Fontaine?
Tous deux sont vieux, Saint-Évremond aussi.
Mais verrez-vous aux bords de l'Hippocrène

1. Tout vous convient. La Fontaine aimait ce vieux mot et l'a plus d'une fois employé.

2. Hortense Mancini, duchesse de de Mazarin, dans la société de qui vivait le vieux Saint-Evremond, exilé comme elle.

3. Edmond Waller (1605-1687) venait de mourir, à quatre-vingt-deux ans; mais La Fontaine ne le sut qu'un peu plus tard par une lettre de Saint-Evremond. Neveu de Cromwell, il avait traversé la vie parlementaire, et avait dû un moment chercher en France un refuge. Poète, fort estimé dans le monde de Saint-Evremond et de Mme de Mazarin, il a plus d'esprit que de vigueur.



Gens moins ridés dans leurs vers que ceux-ci ?
Le mal est que l'on veut ici
De plus sévères moralistes ;
Anacréon s'y tait devant les jansénistes.
Encor que leurs leçons me semblent un peu tristes[1],
Vous devez priser ces auteurs
Pleins d'esprit, et bons disputeurs[2].
Vous en savez goûter de plus d'une manière :
Les Sophocles du temps[3], et l'illustre Molière
Vous donnent toujours lieu d'agiter quelque point.
Sur quoi ne disputez-vous point ?

A propos d'Anacréon, j'ai presque envie d'évoquer son ombre ; mais je pense qu'il vaudrait mieux le ressusciter tout à fait. Je m'en irai pour cela trouver un gymnosophiste[4], de ceux qu'alla voir Apollonius Tyaneus[5]. Il apprit tant de choses d'eux, qu'il ressuscita une jeune fille. Je ressusciterai un poète. Vous et Mme Mazarin nous rassemblerez. Nous nous rencontrerons en Angleterre, M. Waller et M. de Saint-Évremond, le vieux Grec et moi. Croyez-vous, madame, qu'on pût trouver quatre poètes mieux assortis ?

Il nous ferait beau voir parmi de jeunes gens
Inspirer le plaisir, danser, et nous ébattre,

1. On se doutait bien que la rigueur de la morale janséniste devait effaroucher La Fontaine. Voyez la moralité du *Philosophe scythe* (*Fables*, XII, 20).

2. Bons dialecticiens ; plus bas, *disputez*, pour *discutez*.

3. Par malheur, nous nous souvenons que la duchesse de Bouillon était à la tête de la cabale dirigée contre le Sophocle du temps (Corneille était mort depuis trois ans), contre l'ami de La Fontaine, Racine, auteur de *Phèdre*. A moins que Pradon ne soit aussi un Sophocle.

4. « *Gymnosophiste*, philosophe indien qui s'abstenait de viande et s'adonnait à la contemplation. » (LITTRÉ.)

5. Apollonius de Tyane, dont Philostrate a écrit la biographie fabuleuse, était un thaumaturge du premier siècle après Jésus-Christ. Il voyagea en Orient et dans presque tout le monde romain. Les païens affectèrent de croire à ses miracles, pour rabaisser ceux que les chrétiens invoquaient à l'appui de leur foi.



Et, de fleurs couronnés, ainsi que le printemps,
Faire trois cents ans à nous quatre.

Après une entrevue comme celle-là, et que j'aurai renvoyé Anacréon aux Champs Élysées, je vous demanderai mon audience de congé. Il faudra que je voie auparavant cinq ou six Anglais et autant d'Anglaises (les Anglaises sont bonnes à voir, à ce que l'on dit). Je ferai souvenir notre ambassadeur de la rue Neuve-des-Petits-Champs[1] et de la dévotion que j'ai toujours eue pour lui. Je le prierai, et M. de Bonrepaux, de me charger de quelques dépêches. Ce sont à peu près toutes les affaires que je puis avoir en Angleterre. J'avais fait aussi dessein de convertir Mme d'Hervart[2], Mme de Gouvernet, et Mme d'Helang, parce que ce sont des personnes que j'honore; mais on m'a dit que je ne trouverais pas les sujets encore assez disposés. Or, je ne suis bon, non plus que Perrin-Dandin, que quand les parties sont lasses de contester. Une chose que je souhaiterais avant toutes, ce serait que l'on me procurât l'honneur de faire la révérence au monarque; mais je ne l'oserais espérer. C'est un prince qui mérite qu'on passe la mer afin de le voir, tant il a de qualités convenables à un souverain, et de véritable passion pour la gloire. Il n'y en a pas beaucoup qui y tendent, quoique tous le dussent faire en ces places-là...

Ennemi de la mollesse,
Il gouverne son État
En habile potentat[3].

1. C'est-à-dire : Je rappellerai à M. de Barillon l'hôtel Mazarin, situé à Paris dans la rue Neuve-des-Petits-Champs.

2. Comme il s'agit de conversion, il ne peut-être question que de la mère, Esther Vimar, veuve de Barthélemy Herwarth. Mmes de Gouvernet et de Viriville étaient ses filles, par conséquent sœurs de M. Hervart, le conseiller. Mme de Gouvernet avait une fille qui épousa lord Eland. Après la révocation de l'édit de Nantes, elles avaient passé en Angleterre, d'où elles paraissent être revenues. Pour le protecteur de La Fontaine, il avait abjuré.

3. La Fontaine choisit assez mal



De cette haute science
L'original est en France :
Jamais on n'a vu de roi
Qui sût mieux se rendre maître,
Fort souvent jusques à l'être
Encore ailleurs que chez soi.
L'art est beau, mais toutes têtes
N'ont pas droit de l'exercer :
Louis a su s'y tracer
Un chemin par ses conquêtes.
On trouvera ses leçons
Chez ceux qui feront l'histoire :
J'en laisse à d'autres la gloire,
Et reviens à mes moutons.

Ces moutons, madame, c'est Votre Altesse et Mme Mazarin[1]. Ce serait le lieu de faire aussi son éloge, afin de le joindre au vôtre ; mais, toutes réflexions faites, comme ces sortes d'éloges sont une matière un peu délicate, je crois qu'il vaut mieux que je m'en abstienne.

Vous vous aimez en sœurs : cependant j'ai raison
D'éviter la comparaison.
L'or se peut partager, mais non pas la louange.
Le plus grand orateur, quand ce serait un ange,
Ne contenterait pas, en semblables desseins,
Deux belles, deux héros, deux auteurs, ni deux saints.

Je suis avec un profond respect, etc.

son moment pour louer Jacques II, qui fut détrôné l'année suivante.

1. Il n'y a que La Fontaine à qui l'on puisse passer des transitions de ce genre.



IX

A M. DE SAINT-ÉVREMOND.

Paris, ce 18 décembre 1687.

Ni vos leçons, ni celles des neuf Sœurs
N'ont su charmer la douleur qui m'accable.
Je souffre un mal qui résiste aux douceurs,
Et ne saurais rien penser d'agréable[1].
Tout rhumatisme, invention du diable,
Rend impotent et de corps et d'esprit.
Il m'a fallu, pour forger cet écrit,
Aller dormir sur la tombe d'Orphée;
Mais je dors moins que ne fait un proscrit,
Moi dont l'Orphée était le dieu Morphée[2].
Si me faut-il[3] répondre à vos beaux vers,
A votre prose et galante et polie.
Deux déités[4], par leurs charmes divers,
Ont d'agréments votre lettre remplie[5].
Si celle-ci n'est autant accomplie,

1. Il répond à une lettre où Saint-Evremond lui disait :

Vous possédez tout le bon sens
Qui sert à consoler les maux de la vieillesse ;
Vous avez plus de feu que n'ont les jeunes gens ;
Eux, moins que vous, de goût et de justesse.

2. Le dieu du sommeil. On sait qu'il avait passé la moitié de sa vie à dormir, l'autre à ne rien faire. A l'Académie, comme ailleurs, si l'on en croit l'un de ses confrères, Pavillon, « il dort ». Il ne s'agit point d'un sommeil pesant et sans rêves, mais du « somme » léger, « plein de délices », qu'il célèbre dans le *Songe d'un habitant du Mogol*, et où il peut chercher comme un rafraîchissement de son inspiration.

3. Et pourtant il faut... Voyez le *Discours à Mme de la Sablière*, note du v. 31.

4. Les deux sœurs, Hortense et Marie-Anne Mancini, duchesses de Mazarin et de Bouillon.

5. Le régime *votre lettre* est placé entre le verbe auxiliaire et le participe, avec accord du participe. C'était une construction ancienne et familière, qui pourtant déjà tendait à disparaître. Corneille l'a plusieurs fois employée :

Mon père est mort, Elvire, et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
(*Cid*, 798.)

Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie.
(*Horace*, 964.)



Nul ne s'en doit étonner à mon sens :
Le mal me tient, Hortense vous amuse.
Cette déesse, outre tous vos talents,
Vous est encore une dixième Muse :
Les neuf m'ont dit adieu jusqu'au printemps.

Voilà, Monsieur, ce qui m'a empêché de vous remercier, aussitôt que je le devais, de l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire. Moins je méritais une lettre si obligeante, plus j'en dois être reconnaissant. Vous me louez de mes vers et de ma morale[1], et cela de si bonne grâce que la morale a fort à souffrir, je veux dire la modestie.

L'éloge qui vient de vous
Est glorieux et bien doux.
Tout le monde vous propose
Pour modèle aux bons auteurs.
Vos beaux ouvrages sont cause
Que j'ai su plaire aux neuf Sœurs[2] :
Cause en partie, et non toute;
Car vous voulez bien sans doute
Que j'y joigne les écrits
D'aucuns de nos beaux esprits.
J'ai profité dans Voiture;
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens[3].
Je ne sais qui fut son maître :
Que ce soit qui ce peut être,
Vous êtes tous trois les miens.

1. Voyez dans l'Introduction les vers de Saint-Évremond.

2. C'est trop de modestie. Il est vrai pourtant que, dans ses « ouvrages », moins dans ses écrits historiques que dans ses pages les plus légères, les plus délicatement épicuriennes, Saint-Évremond a des qualités fines et sobres qui devaient plaire à La Fontaine. Au reste, il n'avait que cinq ans de plus que le poète.

3. Sur Voiture, voyez l'*Épître à Huet*, notes des v. 46, 48, 50. On y verra Marot rapproché de Voiture. « Il lut nos vieux auteurs, il exprima le suc de Rabelais, il emprunta de Marot son tour. » (SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, VII, 520.)



J'oubliais maître François, dont je me dis encore le disciple, aussi bien que celui de maître Vincent, et celui de maître Clément[1]. Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge. Comme je ne suis pas fort savant en certain art de railleur, où vous excellez, je prétends en aller prendre de vous des leçons sur les bords de l'Hippocrène; bien entendu qu'il y ait des bouteilles qui rafraîchissent[2]. Nous serons entourés de nymphes et de nourrissons du Parnasse, qui recueilleront sur leurs tablettes les moindres choses que vous direz. Je les vois d'ici qui apprennent dans votre école à juger de tout avec pénétration, et avec finesse.

Vous possédez cette science;
Vos jugements en sont les règles et les lois :
Outre certains écrits que j'adore en silence,
Comme vous adorez Hortense et les deux Rois[3].

Au même endroit où vous dites que vous voulez rendre un culte secret à ces trois puissances, aussi bien à Mme Mazarin qu'aux deux Princes, vous me faites son portrait, en disant qu'il est impossible de le bien faire, et en me donnant la liberté de me figurer des beautés et des grâces à ma fantaisie. Si j'entreprends d'y toucher, vous défiez en son nom la vérité et la fable, et tout ce que l'imagination peut fournir d'idées agréables et propres à enchanter. Je vous ferais mal ma cour si je me laissais rebuter par de telles difficultés. Il faut vous présenter votre héroïne autant que l'on peut. Ce projet est un peu vaste pour un génie aussi borné que le mien. L'entreprise vous conviendrait mieux qu'à moi, que l'on a cru jusqu'ici ne savoir représenter que des animaux. Toutefois, afin de vous plaire, et pour rendre ce portrait le plus approchant qu'il sera possible,

1. Maître François Rabelais, maître Vincent Voiture, maître Clément Marot.

2. L'Hippocrène et les bouteilles !

3. Hortense de Mazarin et les deux rois de France et d'Angleterre.



j'ai parcouru le pays des Muses, et n'y ai trouvé en effet que de vieilles expressions que vous dites que l'on méprise. De là, j'ai passé aux pays des Grâces, où je suis tombé dans le même inconvénient. Les Jeux et les Ris sont encore des galanteries rebattues, que vous connaissez beaucoup mieux que je ne fais. Ainsi, le mieux que je puis faire est de dire tout simplement que rien ne manque à votre héroïne de ce qui plaît, et de ce qui plaît un peu trop.

Que vous dirai-je davantage ?
Hortense eut du Ciel en partage
La grâce, la beauté, l'esprit ; ce n'est pas tout :
Les qualités du cœur ; ce n'est pas tout encore :
Pour mille autres appas le monde entier l'adore,
Depuis l'un jusqu'à l'autre bout.
L'Angleterre en ce point le dispute à la France :
Votre héroïne rend nos deux peuples rivaux.
O vous, le chef de ses dévots,
De ses dévots à toute outrance,
Faites-nous l'éloge d'Hortense !
Je pourrais en charger le dieu du double mont[1] ;
Mais j'aime mieux Saint-Évremond.

Que direz-vous d'un dessein qui m'est venu dans l'esprit ? Puisque vous voulez que la gloire de Mme Mazarin remplisse tout l'univers, et que je voudrais que celle de Mme de Bouillon allât au delà, ne dormons ni vous ni moi que nous n'ayons mis à fin une si belle entreprise. Faisons-nous chevaliers de la Table Ronde : aussi bien est-ce en Angleterre[2] que cette chevalerie a commencé. Nous au-

1. Apollon, dieu du Parnasse, la montagne à la double cime.

2. Une légende bien connue fait remonter l'origine de l'ordre chevaleresque de la Table Ronde au roi breton Arthur, qui défendit la Grande Bretagne, au cinquième siècle, contre l'invasion des Saxons, et qui avait sa cour à Caerléon dans le pays de Galles.



rons deux tentes en notre équipage, et au haut de ces deux tentes les deux portraits des divinités que nous adorons. . . . . , ...

Nous attendrons le retour des feuilles et celui de ma santé, autrement il me faudrait chercher en litière les aventures. On m'appellerait le chevalier du rhumatisme : nom qui, ce me semble, ne convient guère à un chevalier errant. Autrefois que toutes saisons m'étaient bonnes, je me serais embarqué sans raisonner.

Rien ne m'eût fait souffrir, et je crains toute chose ;
En ce point seulement je ressemble à l'Amour.
Vous savez qu'à sa mère il se plaignit un jour
Du pli d'une feuille de rose. . . . . . .

J'en reviens à ce que vous dites de ma morale, et suis fort aise que vous ayez de moi l'opinion que vous en avez. Je ne suis pas moins ennemi que vous du faux air d'esprit que prend un libertin[1]. Quiconque l'affectera, je lui donnerai la palme du ridicule.

Rien ne m'engage à faire un livre,
Mais la raison m'oblige à vivre
En sage citoyen de ce vaste univers ;
Citoyen qui, voyant un monde si divers,
Rend à son auteur les hommages
Que méritent de tels ouvrages.
Ce devoir acquitté[2], les beaux vers, les doux sons,
Il est vrai, sont peu nécessaires ;

1. Sur les libertins ou esprits forts, voyez l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague et le dernier chapitre des *Caractères* de La Bruyère. Saint-Evremond a-t-il vraiment, comme il le laisse entendre, reconnu « avec le temps » la folie de l'incrédulité ? Ce qu'il semble condamner surtout, comme ici La Fontaine, c'est le ridicule de ce « faux air d'esprit », qui nie avec affectation et comme par bravade.

2. Ne s'en est-on pas acquitté un peu vite ? Ce qui va suivre sera plus développé et plus chaleureux. M. Taine a dit, avec un peu d'exagération, que La Fontaine écrit d'avance le « dieu des bonnes gens ».



Mais qui dira qu'ils soient contraires
A ces éternelles leçons?

On peut goûter la joie en diverses façons;
Au sein de ses amis répandre mille choses,
Et, recherchant de tout les effets et les causes,
A table, au bord d'un bois, le long d'un clair ruisseau[1],
Raisonner avec eux sur le bon, sur le beau. . . . .

Mme de La Sablière se tient extrêmement honorée de ce que vous vous êtes souvenu d'elle, et m'a prié de vous en remercier. J'espère que cela me tiendra lieu de recommandation auprès de vous, et que j'en obtiendrai plus aisément l'honneur de votre amitié. Je vous la demande, monsieur, et vous prie de croire que personne n'est plus que moi votre, etc.

1. Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe. (*Fables*, II, 11).
A table nous gâte un peu la fraîcheur de ce tableau.



X

AU PÈRE BOUHOURS[1]

Paris, novembre ou décembre 1687.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Sans un rhumatisme qui m'empêche presque de marcher, et d'aller plus loin que la rue Saint-Honoré, j'aurais été vous remercier du plaisir que m'ont fait vos *Dialogues*[2]; tout y est bien remarqué, et d'un goût exquis; tout y est parfaitement écrit; car vous êtes un de nos maîtres[3]. Mme de La Sablière est aussi très satisfaite de cet ouvrage. Votre traduction sur les Quiétistes[4] est aussi de bonne main; mais j'aurais voulu que vous eussiez employé votre talent sur une autre matière que celle-là, et ayant un autre original. Une chose qui est tout à fait de mon goût, simplement et élégamment écrit, et avec beaucoup de jugement, c'est l'éloge que vous avez fait du pauvre P. Rapin[5]; cela me plaît fort.

Je suis, mon révérend Père, etc.

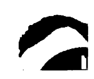
1. Dominique Bouhours (1628-1702), grammairien, critique et polémiste, était l'ami de Boileau, de Huet, de Bussy, dont il édita la correspondance. Il était homme du monde et d'esprit assez large pour écrire une épitaphe élogieuse de Molière, où il reprochait aux Français leur ingratitude envers le grand comique. Voyez la thèse de M. Doncieux, *Un jésuite homme de lettres au* XVIIe *siècle, le P. Bouhours*, Hachette, in-8, 1887.

2. *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit; dialogues*, 1687. Le succès en avait été grand.

3. Racine envoyait ses tragédies au P. Bouhours, et le suppliait d'y noter les fautes contre la langue, « dont vous êtes, disait-il, un de nos excellents maîtres ».

4. *Le Quétiste, ou les Illusions de la nouvelle oraison de quiétude*, traduite de l'italien du P. Segueri. Il est possible, d'ailleurs, que cette traduction ne soit pas du P. Bouhours, à qui on l'attribuait, mais de son ami l'abbé du Mas. Le reproche amical de La Fontaine tomberait dès lors.

5. Le P. René Rapin (1621-1687), jésuite mondain, critique sans originalité, poète latin élégant, avait été l'ami intime de Bouhours; il venait de mourir. Voyez sur le P. Rapin la thèse latine de M. Dejob.



XI

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDÔME[1]

Septembre 1689.

Prince vaillant, humain et sage,
Avouez-nous que l'assemblage
De ces trois bonnes qualités
Vaut mieux que trois principautés.
Force grands pensent d'autre sorte.
S'ils ont raison, je m'en rapporte[2];
Mais je soutiens encore un point,
C'est que souvent ils ne l'ont point.

Sans traiter ici cette affaire,
Comment, Seigneur, pouvez-vous faire?
Vous plaignez les peuples du Rhin[3].
D'autre côté, le souverain
Et l'intérêt de votre gloire
Vous font courir à la victoire.
Vous n'aimez que guerre et combats,
Même au sang trouvez des appas.
Rarement voit-on, ce me semble,
Guerre et pitié loger ensemble.
Aurions-nous des hôtes plus doux,
Si l'Allemagne entrait chez nous?
J'aime mieux les Turcs en campagne,
Que de voir nos vins de Champagne

1. Vendôme (1654-1712) est ce prince aimable et corrompu qui fut, par intervalles, un grand capitaine. La Fontaine fut souvent son commensal au Temple, dans cette société épicurienne où il rencontrait Chaulieu.

2. *Je m'en rapporte*, je m'en rapporte à vous. La Fontaine emploie absolument *s'en rapporter* : « Mais rapportons-nous-en » (*Fables*, X, 2).

3. Allusion à l'incendie du Palatinat.

Profanés par des Allemands[1].
Ces gens ont des hanaps[2] trop grands;
Notre nectar veut d'autres verres[3].
En un mot, gardez qu'en nos terres
Le chemin ne leur soit ouvert.
Ils nous pourraient prendre sans vert[4],
Prendre sans vert notre monarque!
Les conducteurs de cette barque
Y perdraient bientôt leur latin.
Lorraine eut le nez bien plus fin[5];

1. « J'en veux à La Fontaine de cette plaisanterie employée à justifier les horreurs de la guerre ou la diversion que la politique de Louis XIV faisait faire aux Turcs contre l'Allemagne ; et je ne me réconcilie pas avec lui quand je lis dans la même lettre la description qu'il fait des plaisirs et de la liberté de la société du Temple, c'est-à-dire des Vendômes... La moquerie que ce libertin de bonne ou de mauvaise compagnie fait des protestants persécutés et des habitants du Palatinat me gâte la description qu'il me fait des plaisirs et de l'indépendance du Temple. Les libertins sont tenus d'être bons ; sans cela, ils déplaisent, comme le plaisir coupable et effronté en face de la douleur innocente. » (SAINT-MARC-GIRARDIN, *La Fontaine et les fabulistes.)*

2. Hanap, grand vase à boire, réservé en général au principal convive.

3. A. de Musset, observe M. Régnier, semble s'être souvenu de ces vers dans les stances célèbres du *Rhin allemand*. Le sentiment est pourtant ici bien différent : il y a de la colère mêlée à l'ironie de Musset; la raillerie de La Fontaine est sans amertume.

4. Prendre quelqu'un sans vert, c'est le surprendre, par allusion au jeu où chaque joueur doit être toujours muni d'une branche verte, sous peine de donner un gage. On attribue à La Fontaine et à Champmeslé une petite pièce intitulée : *Je vous prends sans vert.*

5. Le duc de Lorraine avait été plus heureux contre les Français : en ce mois de septembre, il prit Mayence. Nous supprimons le reste de cette lettre, fort instructive, mais un peu aux dépens de La Fontaine : notre poète ne s'y borne pas à une allusion bien dure à la révocation de l'édit de Nantes : il y fait le récit d'un de ces soupers du Temple qui causèrent tant de scandale plus tard, et dont il était déjà l'un des trop joyeux convives. Au reste, il sent que ce ton est déplacé :

Les quolibets que je hasarde
Sentent un peu le corps de garde.

Il ne faut pas étaler les faiblesses de La Fontaine, mais il ne faut pas non plus les dissimuler. D'ailleurs, il n'est pas sans intéret de savoir comment il vivait dans ce milieu de grands seigneurs. « La Fontaine a su, un des premiers, prendre avec les grands seigneurs le ton d'égalité qui convient aux gens de lettres... Lisez ses lettres et ses épîtres ; voyez-en le ton aimable et familier, quoique s'adressant aux plus grands seigneurs de la cour. Voltaire n'est pas plus à son aise, et j'ajoute que Voltaire veut y être et le montrer. La Fontaine y est sans s'en occuper et sans s'en enivrer. » (SAINT-MARC-GIRARDIN, *La Fontaine et les fabulistes.*)

Il faut se lever plus matin
Que ne font beaucoup de ces princes,
Pour pénétrer dans nos provinces.
Je vois ces héros retournés
Chez eux avec un pied de nez. . . . . . .



XII

A S. A. S. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTI

Novembre 1689.

MONSEIGNEUR,

On m'a dit tant de fois que Votre Altesse Sérénissime était en chemin, et que mes lettres ne la trouveraient plus à l'armée[1], qu'enfin j'ai manqué l'occasion de faire partir celle-ci. En quelque lieu qu'elle vous soit présentée, je vous dirai, à mon ordinaire, que les choses nous paraissent suspendues, tant en Flandre qu'aux bords du Rhin; et, rien ne réveillant les esprits, il est arrivé un changement dans la robe et dans les finances, qui nous a donné matière de raisonner.

On dormait ici quand le Roi,
Ayant ses raisons, et très sage,
Parmi les gens d'un haut emploi
A fait un vrai remu-ménage,
Et mis Harlay premièrement
A la tête du Parlement[2].
Il en est digne, et j'ose dire
Que Thémis en tout son empire
Trouverait à peine aujourd'hui
Un oracle approchant de lui.
Ne plaidez qu'ayant bonne cause:
C'est maintenant la seule chose
Qui peut faire au gain du procès.

1. Le prince de la Roche-sur-Yon, devenu prince de Conti par la mort de son frère, servait comme volontaire à l'armée du maréchal de Lorges.

2. Le 20 septembre 1689, Harlay, procureur général du Parlement, remplace le premier président de Novion. Sur ce même Harlay, voyez les notes de l'Epître que La Fontaine lui adresse.

Vous contestez avec succès
Par-devant le dieu des alarmes[1],
Appuyé du seul droit des armes :
Harlay règle d'autres débats,
Où, je crois, vous n'excellez pas.
Ni la grandeur ni la vaillance
Ne font incliner sa balance.
Son éloge entier irait loin :
J'aime mieux garder avec soin
La loi que l'on se doit prescrire
D'être court, et ne pas tout dire.

Pour éviter donc la longueur
Qui met les choses en langueur,
Pontchartrain[2] règle les finances.
Si jamais j'ai des ordonnances[3],
Ce qui n'est pas près d'arriver,
Il saura du moins me sauver
Le chagrin d'une longue attente,
Et lira d'abord ma patente :
Homme n'est plus expéditif,
Mieux instruit, ni plus inventif,
Talents aujourd'hui nécessaires.

La Briffe[4] est chargé des affaires
Du public et du souverain.
Au gré de tous il sut enfin
Débrouiller ce chaos de dettes
Qu'un maudit compteur avait faites[5].

1. Le dieu de la guerre. L'alarme, c'est proprement, le cri : Aux armes ! D'où l'émotion causée par ce cri et par l'approche imprévue de l'ennemi ; d'où encore toute espèce d'émotion.

2. Le comte de Pontchartrain fut contrôleur général des finances après la retraite de le Pelletier, de 1689 à 1699.

3. Des ordonnances, des mandats de paiement, signés par le roi, et sur lesquels la Chambre des comptes n'avait pas de contrôle.

4. La Briffe est le successeur de Harlay comme procureur général du Parlement.

5. Ce « maudit comptour » était un ami de Mme de Sévigné, dont elle parle



Ce n'est pas là le seul essai
Qui le rend successeur d'Harlay.
Ce poste, avec celui qu'il quitte,
Demandait un ample mérite
Au sujet qu'on a placé là.
Hardi quiconque le suivra!
Non que Louis, par sa sagesse,
Ne puisse en conserver l'espèce ;
Tout le bien que j'ai dit d'autrui
Retombe à juste droit sur lui.

Comme j'étais près de fermer ma lettre, on a écrit ici de Versailles que le Roi avait donné la qualité de ministre à M. de Seignelay[1]. Je ne vois personne qui n'en témoigne beaucoup de joie.

Il doit ce nouvel ornement
A son mérite seulement.
Ses soins, dignes que la Fortune
Avec eux veuille concourir,
Sauront bientôt partout offrir
L'abondance en ces lieux commune;
Sur nos deux mers nos matelots,
Quelque inconstants que soient les flots,
Sauront ménager pour nos voiles
L'aide des vents et des étoiles.
Ne doutez point qu'en son emploi,
Redoublant ses soins et son zèle,
Sous la conduite de son Roi
Le nouveau ministre n'excelle.
N'avons-nous pas vu de nos bords

souvent, d'Harouys, trésorier des Etats de Bretagne, que sa négligence avait perdu. L'*essai* qui avait mis en vue la Briffe, c'est l'instruction de cette affaire.

1. Le marquis de Seignelay (1651-1690), fils aîné de Colbert, avait succédé à son père, en 1683, dans le département de la marine. Boileau lui a adressé sa septième Epître.



Une double flotte[1] réduite
Et se renfermer dans ses ports,
Mettant son salut dans sa fuite?
Le travail y croît, j'en conviens;
Mais tels maux en cour sont des biens,
Et Seignelay peut y suffire.
On le voit sur-le-champ écrire
Touchant des points très importants,
Mieux que moi, Seigneur, c'est peu dire :
Mieux qu'aucun écrivain du temps.

Pour passer à d'autres matières,
Vous saurez qu'on m'a dit naguères
Que cet hiver-ci l'opéra
A Rome se rétablira.
Cela me semble un bon augure
En la présente conjoncture,
Et commence à sentir la paix :
Je ne pense pas qu'elle échappe
Aux premiers soins du nouveau Pape[2].
Si le Saint-Esprit mit jamais
Quelqu'un au trône de saint Pierre
Pour qui le démon de la guerre
Eut de la crainte et du respect,
C'est Alexandre; car, sans dire
Qu'à nul État il n'est suspect,
Il a tout ce que l'on désire,
Expérience, fermeté,
Justice, et sagesse profonde.
L'Olympe[3] interpose au traité
La première tête du monde

1. La flotte hollandaise et la flotte anglaise.
2. Alexandre VIII, élu le 6 octobre 1689; il mourut en 1691.
3. Il est assez piquant de voir l'Olympe associé au pape; La Fontaine s'en apercevra plus bas.



En bon sens comme en dignité.
Dès à présent Sa Sainteté
S'en va cet ouvrage entreprendre.
O Paix! ne te fais point attendre :
Veux-tu que pour toi l'univers
Soupire encore deux hivers?
Fille du Ciel et d'Alexandre,
Car je te garde tous ces noms,
Renvoie au nord les aquilons;
Fais qu'avec eux Mars se retire,
Faisant place à Flore, à Zéphyre.
Citer ces dieux, me va-t-on dire,
En parlant du Pape, est-il bien?
Non, mais l'art des poètes[1] n'est rien,
Leurs discours n'ont beauté ni grâce,
Sans ce langage du Parnasse.
Qu'Apollon s'exprime en païen,
Trouve-t-on cela fort étrange?
Pour bannir pourtant ce mélange,
Et parler du Pape en chrétien,
Souhaitons que Dieu l'illumine,
Et que la Paix, par son moyen,
Vers les fidèles s'achemine,
Avec l'assistance divine
Qu'un jubilé procurera.
Dès que le poète lui verra
Réunir la chose publique,
D'ici sans peine il partira,
Et les vers il entonnera
De Siméon dans son cantique[2];
Mais il veut vivre jusque-là.

1. *Poètes,* de deux syllabes, comme un peu plus loin. On trouve la même quantité dans la fable 16 du l. VIII.

2. Le cantique de Siméon, c'est le *Nunc dimittis servum tuum...* Maintenant, ô mon Dieu, vous pouvez laisser partir votre serviteur... On ne voit pas bien la Fontaine chantant ce cantique.

Vous allez me faire encore une autre objection, elle est d'une nature à venir de vous : c'est que la France ne m'a pas donné charge de faire des vœux pour la paix avec tant d'empressement. Est-ce l'intérêt de la France qui vous fait aller braver les hasards, ou si c'est celui de votre gloire ? Je ne démêle pas bien la chose. Peut-être même y va-t-il de votre plaisir : ce que je n'ose presque penser, *nec tibi tam dira cupido*[1]. Cependant vous autres héros seriez bien fâchés qu'on vous laissât vivre tranquillement. Comme si la vie n'était rien, et que sans elle la gloire fût quelque chose ! Vous croyez être demeurés au coin du feu, à moins que vous ne vous alliez brûler sur le mont Œta, de même que fit Hercule. Pour vous répondre sur tous ces points, je vous dirai que non pas la France, mais l'Europe entière ne peut que perdre à une guerre comme celle-ci. Et à votre égard, Monseigneur, ne vous alarmez pas sitôt de ce mot de paix : elle est tellement difficile à faire qu'il est malaisé qu'Alexandre VIII nous la donne dès son avènement au pontificat : *Eia ! sudabit satis*[2]. Auquel cas j'ai dans l'esprit que plus vous auriez de part au projet et mieux nous nous trouverions des assistances de la Fortune. Si Jupiter recueillait les voix (j'en reviens toujours à mon style poétique, et à quelque chose encore de plus chatouilleux ; il n'est pas besoin que je m'explique ici davantage : vous voyez déjà où j'en veux venir), votre esprit et votre valeur auraient une ample matière de s'exercer[3]. Nous en parlions il y a deux jours, du Vivier[4] et moi. Il me pria de vous assurer de ses très humbles respects. Nous fîmes des vœux très particuliers en votre faveur. Ils n'étaient ouïs que de quelques idoles chinoises[5],

1. « Vous n'avez pas un désir si si violent. » (VIRGILE, *Géorg.* I, 37.)

2. « Ah ! il lui en coûtera bien des peines ! » (TÉRENCE, *Phormiom*, IV, 3.)

3. Ce regret et cet espoir sont assez clairs : car Jupiter, c'est Louis XIV, qui tenait Conti à l'écart, à cause de son esprit mordant.

4. Du Vivier était chef d'escadre.

5. Le goût des « chinoiseries » s'était développé à mesure que se déve-

et du Destin qui apparemment les exaucera; car je n'y vois rien que de raisonnable. Pour peu que je vive encore, je pourrai vous entendre dire : *Et quorum pars magna fui*[1]. Ce serait dommage que je mourusse avant l'accomplissement de ma prophétie : non qu'on eût besoin de moi pour célébrer votre gloire; mais j'exciterais à le faire les Malherbe et les Voiture. Y a-t-il encore au monde des Voiture et des Malherbe? Bonnes gens, je ne vous puis voir, comme dit maître François[2] dans son livre. Si je ne réponds de beaucoup de capacité pour ma part, je réponds au moins de beaucoup de zèle, étant avec autant de passion que de profondeur du respect, etc[3].

loppaient les relations de l'Europe avec l'Extrême Orient.

1. « J'y ai pris une grande part. » Souvenir de l'*Enéide*, début du ch. II.

2. Maître François Rabelais, ainsi nommé familièrement par la Fontaine, qui l'avait beaucoup lu. Voyez *Pantagruel*, nouveau prologue du 4e livre.

3. « Je suis bien sûr que cette lettre est une de celles que le prince aurait voulu *qui fussent vues par les personnages de la Cour* : cela faisait un bon point au prince et au poète. » (SAINT-MARC-GIRARDIN, *La Fontaine et les fabulistes*.)



XIII

A M. DE MAUCROIX

26 octobre 1694.

. . . .

J'espère que nous attraperons tous deux les quatre-vingts ans[1], et que j'aurai le temps d'achever mes hymnes. Je mourrais d'ennui si je ne composais plus. Donne-moi tes avis sur le *Dies iræ, dies illa,* que je t'ai envoyé[2]. J'ai encore un grand dessein, où tu pourras m'aider[3]. Je ne te dirai pas ce que c'est, que je ne l'aie avancé un peu davantage.

1. Maucroix, né en 1619, mourut en 1708. Lui, du moins, atteignit donc l'âge souhaité.
2. Voyez plus loin cette paraphrase.
3. Nous ignorons avec Walckenaër quel était ce grand dessein de La Fontaine.



XIV

AU MÊME[1]

10 février 1695.

Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien vrai, comme M. de Soissons[2] me l'a dit, que tu me croies plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher de m'inspirer du courage, mais ce n'est pas de quoi je manque. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à compter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors point, si ce n'est pour aller un peu à l'Académie, afin que cela m'amuse[3]. Hier, comme j'en revenais, il me prit, au milieu de la rue du Chantre[4], une

1. Maucroix lui répondit, le 14 février 1695 : « Mon cher ami, la douleur que ta dernière lettre me cause est telle que tu te la dois imaginer. Mais en même temps je te dirai que j'ai bien de la consolation des dispositions chrétiennes où je te vois. Mon très cher, les plus justes ont besoin de la miséricorde de Dieu. Prends-y donc une entière confiance, et souviens-toi qu'il s'appelle le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation. Invoque-le de tout ton cœur. Qu'est-ce qu'une véritable contrition ne peut obtenir de cette bonté infinie? Si Dieu te fait la grâce de te renvoyer la santé, j'espère que tu viendras passer avec moi les restes de ta vie, et souvent nous parlerons ensemble des miséricordes de Dieu. Cependant, si tu n'as pas la force de m'écrire, prie M. Racine de me rendre cet office de charité, le plus grand qu'il me puisse jamais rendre. Adieu, mon bon, mon ancien et mon véritable ami. Que Dieu, par sa très grande bonté, prenne soin de la santé de ton corps, et de celle de ton âme! »

2. L'abbé de Sillery avait été nommé d'abord évêque d'Avranches; il échangea cet évêché contre celui de Huet, évêque de Soissons, à qui La Fontaine a dédié sa célèbre épître. Saint-Simon, qui voit en lui « un fat, mais avec de l'esprit, du savoir, et plus d'ambition encore », dit qu'il voulut « être plus près de Paris et de la cour, des volontés de laquelle il était esclave ». Ce prélat fut de l'Académie française. Cette famille, qui se rattachait à celle de La Rochefoucauld, était fort connue de La Fontaine : car, à la date du 28 août 1692, il adresse au chevalier de Sillery une lettre mêlée de prose et de vers, qui sent un peu l'effort : « Je suis épuisé, dit-il, usé, sans le moindre feu, et ne sais comment j'ai pu tirer de ma tête ces derniers vers.

3. Il ne s'agit pas d'amusement proprement dit, mais de distraction, d'occupation.

4. Cette rue allait de la place du Vieux-Louvre à la rue Saint-Honoré, près de laquelle était l'hôtel d'Hervart.



si grande faiblesse, que je crus véritablement mourir. O mon cher ! mourir n'est rien : mais songes-tu que je vais comparaître devant Dieu ? Tu sais comme j'ai vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité seront peut-être ouvertes pour moi.



POÈMES

LE SONGE DE VAUX [1]

(1657-1661)

I

LA DEMEURE DU SOMMEIL

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
Écho ne répond point, et semble être assoupie :

1. « Ces pièces sont les premières productions originales que nous ayons de La Fontaine ; elles se rapportent tout à fait au goût d'alors, à celui de Saint-Evremond et de Benserade, au marotisme de Sarrazin et de Voiture, et le *je ne sais quoi* de mollesse et de rêverie voluptueuse qui n'appartient qu'à notre délicieux auteur, y perce bien déjà, mais y est encore trop chargé de fadeurs et de bel esprit. » (SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires.*) — « On voit bien par son poème sur Vaux qu'en poésie comme ailleurs il prenait ses aises. Il s'était fait remettre des mémoires pour mieux décrire les beautés du château. Au bout de trois ans, il avait composé trois fragments en prose et en vers, qui font à peu près cinquante pages. Je suppose qu'il allait se promener à Vaux, regardait les cygnes et les beaux parterres, et revenait le soir content d'avoir si bien travaillé. Le lendemain il ouvrait ses mémoires, lisait six lignes de détails techniques, s'endormait ; sa journée était faite. Le surlendemain, quelqu'un le priait à dîner ; un autre jour, il s'oubliait à lire Rabelais ou Platon. Il atteignait ainsi la fin de la semaine, puis du mois, puis de l'année. De loin en loin quelques vers lui venaient, qui mettaient sa conscience en repos. » (TAINE, *La Fontaine et ses Fables.*)

2. Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse :
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse
(BOILEAU, *Art poétique*, III.)

Ces vers de Boileau font allusion à la métamorphose de la nymphe Echo,



La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons,
Ne viennent au travail inviter la Nature;
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples dédiés au dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour :
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots.
Les Songes l'entouraient sans troubler son repos;
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, volait autour de lui.
Là, cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre désir,
Formaient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardais sortir et rentrer ces merveilles :
Telles vont au butin les nombreuses abeilles;

qui, désespérée de l'insensibilité de Narcisse, fut changée en rocher, mais en rocher qui gardait la voix encore pour se plaindre. Ils expliquent en même temps le féminin *assoupie*.

8. Les simples, ce sont des plantes médicinales. On verra plus bas que les pavots sont en honneur dans la demeure du Sommeil.

12. Le suc des pavots est soporifique. Dans la célèbre peinture de la Mollesse *(Lutrin,* II), qu'il ne sera pas sans intérêt de comparer à celle-ci, Boileau écrit :

Et toujours le Sommeil lui verse ses pavots.

La Fontaine a dit ailleurs *(Fables,* XI, 3) :

Il choisit une nuit libérale en pavots.

Il s'est souvenu ici des *Métamorphoses* d'Ovide, XI, v. 593 et suivants.

18. Il faut avouer que le vers manque de netteté. Les « figures d'air » sont des apparences vides, des visions : mais leurs « moules » ?

19. *Idées*, images. Corneille et Racine emploient souvent ce mot dans son sens étymologique.

20. *Prévenant nos destins,* c'est-à-dire nous présentant par avance l'image du sort qui nous est réservé.

21. Ces événements de l'avenir, qui doivent causer tant de plaisir ou tant de peine, sont là tenus comme un dépôt en réserve. Mais l'expression est d'un poète qui n'est pas encore maître de son expression.



Et tel, dans un État de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort, en cent parts divisé.
Confus, je m'écriai : « Toi que chacun réclame,
Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flamme ;
Conte à d'autres que moi ces mensonges charmants
Dont tu flattes les vœux des crédules amants ;
Les merveilles de Vaux me tiendront lieu d'Aminte ;
Fais que par ces démons leur beauté me soit peinte.
Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels ;
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels :
Doux Sommeil, rends-toi donc à ma juste prière. »
A ces mots, je lui vis entr'ouvrir la paupière ;
Et, refermant les yeux presque au même moment :
« Contentez ce mortel, » dit-il languissamment.
Tout ce peuple obéit sans tarder davantage :
Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image ;
Comme marbres taillés leur troupe s'entassa ;
En colonne aussitôt celui-ci se plaça ;
Celui-là chapiteau vint s'offrir à ma vue ;
L'un se fit piédestal, l'autre se fit statue ;
Artisans qui, peu chers, mais qui, prompts et subtils,
N'ont besoin pour bâtir de marbre ni d'outils,
Font croître en un moment des fleurs et des ombrages,
Et, sans l'aide du temps, composent leurs ouvrages.

25. Voilà l'auteur des *Fables,* l'observateur des animaux, qui se révèle.

27. *Dans ma flamme,* dans un accès de passion.

31. *Démons* a ici le sens d'*esprits.*

33. On sait quel culte La Fontaine avait voué au *dormir.* Il a raison de défier ici toute rivalité.

37. La Mollesse peinte par Boileau « ouvre un œil languissant », parle d'une voix faible et entrecoupée », mais son discours « qu'elle interrompt vingt fois » est plus long.

II

ENVOI A PELLISSON

Ariste, vous voulez voir des vers de ma main,
Vous qui du chantre grec ainsi que du romain
Pourriez nous étaler les beautés et les grâces,
Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.
Vous ne trouverez point chez moi cet heureux art
Qui cache ce qu'il est, et ressemble au hasard :
Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable
Qui rend le dieu des vers sur tous autres aimable :
C'est ce qu'il faut avoir, si l'on veut être admis
Parmi ceux qu'Apollon compte entre ses amis.
Homère épand toujours ses dons avec largesse;
Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse :
Mes vers vous pourraient-ils donner quelque plaisir,
Lorsque l'antiquité vous en offre à choisir?
Je ne l'espère pas : et cependant ma Muse
N'aura jamais pour vous de secret ni d'excuse;
Ce que vous souhaitez, il faut vous l'accorder;
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.
Je vous présente donc quelques traits de ma lyre :
Elle les a dans Vaux répétés au Zéphyre.
J'y fais parler quatre arts fameux dans l'univers :

6. C'est bien là pourtant l'art où il triomphera, et il semble le définir à l'avance alors qu'il se le refuse.

11. *Epandre* implique déjà l'idée de *largesse,* d'une source abondante qui s'épanche. Appliqué à la poésie homérique, vaste fleuve presque anonyme qui coule à pleins bords, grossi d'affluents ignorés, le vers est d'une vérité saisissante.

12. Le jugement sur la « sagesse » de Virgile semble plus vague. Sans doute, La Fontaine entend par là un génie moins large que celui d'Homère, mais plein de mesure et de délicatesse.

21. Quatre Muses se disputeront, en effet, la suprématie, et nous citerons, en tout ou en partie, leurs plaidoyers. Si l'on s'étonnait de se heurter ici à cette mythologie, nous rappellerions que Racine, écrivant à La



Les palais, les tableaux, les jardins, et les vers.
Ces arts vantent ici tour à tour leurs merveilles.
Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariste, et d'un cœur généreux
Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux.
Il déplut à son roi; ses amis disparurent;
Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent:
Malgré tout ce torrent, je lui donnai des pleurs;
J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs.

III

LA MUSE DE L'ARCHITECTURE

Tout ce qu'ont fait dans Vaux les Le Bruns, les Le Nôtres,
Jets, cascades, canaux, et plafonds si charmants,
Tout cela tient de moi ses plus beaux ornements.
Contempler les efforts de quelque main savante,
Juger d'une peinture, ou muette, ou parlante,
Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,

Fontaine (4 juillet 1662), faisait de Vaux un des séjours chers aux Muses.

> Elles vont souvent sur les eaux
> Ou de la Marne, ou de la Seine;
> Elles étaient toujours à Vaux,
> Et ne l'ont pas quitté sans peine.

26. L'arrestation de Fouquet est récente. Cependant La Fontaine rappelle, quelques vers plus bas, son Elégie aux nymphes de Vaux. Ce fragment, tout au moins, ne peut donc être antérieur à 1662.

27. Ces amis, ce sont ceux qui saluent « le soleil de la cour ». Les moralistes chrétiens et profanes l'ont dit à satiété, « la fortune fait les amis, la fortune les change bien vite » (BOSSUET). Mais de vrais amis restèrent à Fouquet : La Fontaine, Pellisson, Saint-Evremond, Hesnault, Mme de Sévigné.

1. Le Nôtre avait dessiné les jardins du château de Vaux; Lebrun l'avait orné de ses peintures. C'est à partir de 1653 que les travaux d'embellissement de ce magnifique domaine, commencés dès 1640, prirent un caractère de somptuosité vraiment royale. Le palais même est de l'architecte Le Vau.

Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux,
Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux;
Mais enfin on s'en passe, et je suis nécessaire.
Ce fut le seul besoin qui d'abord me fit plaire.
Les antres se trouvaient des humains habités;
Avec les animaux ils formaient des cités :
Je bâtis des maisons, je composai des villes.
On ne voulait alors que de simples asiles;
Sur la nécessité se réglaient les souhaits.
Aujourd'hui que l'on veut de superbes palais,
Je contente chacun en plus d'une manière :
Des cinq ordres divers la grâce singulière
Fait voir comme il me plaît l'éclat, la majesté,
Ou les charmes divins de la simplicité.

IV

LA MUSE DE LA PEINTURE

A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'âme et de la vie :
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps :
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts;
Quand je veux, avec l'art je confonds la nature.
De deux peintres fameux qui ne sait l'imposture?
Pour preuve du savoir dont se vantaient leurs mains,
L'un trompa les oiseaux, et l'autre les humains.

9. On sent qu'ici, par la bouche de l'altière Palatiane, Muse de l'architecture, c'est le poète qui parle et s'oublie à décrire des plaisirs dont la Muse va faire trop bon marché.

21. « Il y a cinq ordres d'architecture, le dorique, l'ionique, le corinthien, le composite et le toscan ou rustique. » (ROLLIN, *Histoire ancienne.*)

8. Les oiseaux venaient, dit-on, becqueter les raisins peints par Zeuxis; mais son rival Parrhasius le surpassa, en peignant un linge si naturellement représenté que Zeuxis demanda qu'il tirât enfin le linge pour faire voir le tableau. Voyez Pline, *Hist.*



Je transporte les yeux aux confins de la terre :
Il n'est événement ni d'amour, ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés, par moi l'œil les découvre :
Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre,
Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes.
Mon art s'étend sur tout; c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois et les cités
Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages.
Tout y rit, tout y charme; on y voit sans horreur
Le pâle Désespoir, la sanglante Fureur,
L'inhumaine Clothon, qui marche sur leurs traces :
Jugez avec quels traits je sais peindre les Grâces.

V

LA MUSE DES JARDINS

J'ignore l'art de bien parler,
Et n'emploierai pour tout langage
Que ces moments qu'on voit couler
Parmi des fleurs et de l'ombrage.
Là luit un soleil tout nouveau;
L'air est plus pur, le jour plus beau,

nat., XXXV. On dit aussi que des perdrix apprivoisées crièrent à la vue d'une perdrix peinte par Polygnote.

25. Clotho, l'une des Parques, est identifiée par La Fontaine avec la mort.

26. Rapprochez de la définition qu'Apellanire donne de la peinture les lettres admirables écrites de Rome par Nicolas Poussin, et où il expose avec une grande hauteur de vues les principes de son art. Voyez aussi la *Gloire du Val-de-Grâce*, de Molière.

Les nuits sont douces et tranquilles ;
Et ces agréables séjours
Chassent le soin, hôte des villes,
Et la crainte, hôtesse des cours.

Mes appas sont les alcyons
Par qui l'on voit cesser l'orage
Que le souffle des passions
A fait naître dans un courage;
Seule, j'arrête ses transports;
La raison fait de vains efforts
Pour en calmer la violence;
Et si rien s'oppose à leur cours,
C'est la douceur de mon silence,
Plus que la force du discours.

Mes dons ont occupé les mains
D'un empereur sur tous habile,
Et le plus sage des humains
Vint chez moi chercher un asile :
Charles, d'un semblable dessein
Se venant jeter dans mon sein,
Fit voir qu'il était plus qu'un homme :
L'un d'eux pour mes ombrages verts
A quitté l'empire de Rome,
L'autre celui de l'univers.

9. *Le soin,* le souci, un ennemi particulier de La Fontaine.

11. Elle compare aux alcyons les plaisirs qu'elle offre parce qu'ils apaisent l'âme comme les alcyons « chers à Téthys », selon Chénier, apaisent les flots : on prétendait qu'aucun orage ne se déchaîne sur mer pendant que les alcyons (martins-pêcheurs) font leurs nids. Dans un des rares sonnets qu'il ait composés, La Fontaine a dit :

L'innocente beauté des jardins et du jour
Allait faire à jamais le charme de ma vie.

14. *Courage* est ici pris pour *cœur.*

22. Cet empereur est Dioclétien, qui abdiqua, après un règne glorieux, et vécut retiré à Salone.

25. Charles-Quint abdiqua, lui aussi, l'Empire, et vint chercher le repos, non pas, comme on l'a dit souvent, dans le monastère de Saint-Just, mais dans une maison qui touchait à ce monastère.



Ils étaient las des vains projets
De conquérir d'autres provinces :
Que s'ils se firent mes sujets,
De mes sujets je fais des princes.
Tel, égalant le sort des rois,
Aristée errait autrefois
Dans les vallons de Thessalie;
Et tel, de mets non achetés,
Vivait sous les murs d'Œbalie
Un amateur de mes beautés.

Libre de soins, exempt d'ennuis,
Il ne manquait d'aucunes choses;
Il détachait les premiers fruits,
Il cueillait les premières roses;
Et quand le ciel, armé de vents,
Arrêtait le cours des torrents
Et leur donnait un frein de glace,
Ses jardins, remplis d'arbres verts,
Conservaient encore leur grâce,
Malgré la rigueur des hivers.

Je promets un bonheur pareil
A qui voudra suivre mes charmes;
Leur douceur lui garde un sommeil
Qui ne craindra point les alarmes :
Il bornera tous ses désirs
Dans le seul retour des zéphyrs;
Et, fuyant la foule importune,

36. Aristée, fils d'Apollon, vécut parmi les bergers avant de devenir un de leurs dieux. Virgile a chanté ses aventures au quatrième chant des *Géorgiques*.

39. Œbalie, c'est Tarente, fondée par les Spartiates, dont un ancien roi s'appelait Œbalus. Voyez l'épisode du vieillard de Tarente au quatrième chant des *Géorgiques*. Les vers 40 à 50 sont un souvenir très précis de cet épisode, presque une traduction de certains vers de Virgile :

Primus vere rosam, atque autumno
[*carpere poma*, etc.



Il verra du fond de ses bois
Les courtisans de la fortune
Devenus esclaves des rois.

J'embellis les fruits et les fleurs;
Je sais parer Pomone et Flore;
C'est pour moi que coulent les pleurs
Qu'en se levant verse l'Aurore.
Les vergers, les parcs, les jardins,
De mon savoir et de mes mains
Tiennent leurs grâces nompareilles;
Là j'ai des prés, là j'ai des bois;
Et j'ai partout tant de merveilles
Que l'on s'égare dans leur choix.

Je donne au liquide cristal
Plus de cent formes différentes,
Et le mets tantôt en canal,
Tantôt en beautés jaillissantes;
On le voit souvent par degrés
Tomber à flots précipités;
Sur des glacis je fais qu'il roule,
Et qu'il bouillonne en d'autres lieux;
Parfois il dort, parfois il coule,
Et toujours il charme les yeux.

Je ne finirais de longtemps
Si j'exprimais toutes ces choses :

60. « Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, sinon un courtisan plus assidu? » (LA BRUYÈRE, *De la Cour*.)

62. Pomone préside aux fruits de l'automne, comme Flore aux fleurs du printemps.

64. Telle tous les matins l'Aurore
Sur le sein émaillé de Flore
Verse la rosée et le jour.
(CORNEILLE, *Toison d'Or*, II, 4.)

67. *Nompareilles*, sans pareilles; *nom* au lieu de *non*, par attraction du *p* pour l'*m*. Boileau s'est moqué de l'abus qu'on faisait de ce mot dans la poésie galante :

Si je voulais vanter un objet *nompareil*,
Je mettrais à l'instant : *plus beau que le soleil*.
(*Satire* II.)

77. Un glacis, c'est une pente douce et unie.



On aurait plus tôt au printemps
Compté les œillets et les roses.

VI

CALLIOPÉE, LA MUSE DES VERS,

RÉPLIQUE AUX AUTRES MUSES

On dirait que ces arts méritent tous le prix.
Chaque fée a sans doute ébranlé les esprits;
Toutes semblent d'abord terminer la querelle.
La première a fait voir le besoin qu'on a d'elle.
Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits,
Elle loge les dieux, et moi je les ai faits.
Ce mot est un peu vain, et pourtant véritable :
Ceux qui se font servir le nectar à leur table,
Sous le nom de héros ont mérité mes vers;
Je les ai déclarés maîtres de l'univers.
O vous qui m'écoutez, troupe noble et choisie,
Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'ambrosie.
Mais Alcandre lui-même aurait beau l'espérer Fouquet
S'il n'implorait mon art pour la lui préparer.
Ce point tout seul devrait me donner gain de cause :
Rendre un homme immortel sans doute est quelque chose;
Apellanire peut, par ses savantes mains,

4. La première, c'est Palatiane, la « fée » de l'Architecture.

5. *Marqué,* pour *remarqué,* si j'ai bien saisi.

9. Les héros sont des demi-dieux qui, morts, deviennent dieux après avoir bu le nectar divin.

12. *Ambrosie,* forme plus voisine du mot grec qu'*ambroisie,* c'est le nectar qui donne l'immortalité, et qu'Hébé versait aux dieux. Ceux qu'immortalisera la Muse seront dieux aussi. Dans sa *Satire V*, adressée à Bertaut, Régnier compare aux hommes de son temps les hommes d'autrefois, que la vertu simple et pure faisait dieux et « paissoit d'ambrosie ».

13. Sous ce nom d'Alcandre La Fontaine désigne Fouquet.

17. Apellanire, c'est la Muse de la peinture.

L'exposer pour un temps aux regards des humains :
Pour moi, je lui bâtis un temple en leur mémoire;
Mais un temple plus beau, sans marbre et sans ivoire,
Que ceux où d'autres arts, avec tous leurs efforts,
De l'univers entier épuisent les trésors.
Par le second discours on voit que la Peinture
Se vante de tenir école d'imposture,
Comme si de cet art les prestiges puissants
Pouvaient seuls rappeler les morts et les absents!
Ce sont pour moi des jeux : on ne lit point Homère,
Sans que tantôt Achille à l'âme si colère,
Tantôt Agamemnon au front majestueux,
Le bien-disant Ulysse, Ajax l'impétueux,
Et maint autre héros offre aux yeux son image.
Je les fais tous parler, c'est encor davantage :
La Peinture après tout n'a droit que sur les corps;
Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts
Qui font mouvoir une âme, et la rendent visible :
Seule j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible,
Et, des mêmes couleurs qu'on peint la vérité,
Je leur expose encor ce qui n'a point été.....
Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres ouvrages;
Elle embellit les fleurs de traits moins éclatants :

20. Dans le *Discours à Mme de la Sablière,* La Fontaine parle du « Temple de Mémoire » ; dans l'épître à Harlay, du « Temple » qu'il a bâti à sa protectrice en ses vers.

25. Il y a dans le mot *prestige* toujours l'idée d'une illusion, parfois l'idée d'une illusion produite par des sortilèges.

28. On connaît les transports impétueux d'Achille, dont « le seul courroux » suffit à soutenir l'*Iliade*.

Achille déplairait, moins bouillant et moins prompt.
(*Art poétique,* III.)

30. Comme Achille était célèbre par sa fougue, Agamemnon par sa hauteur, et Ajax par son aveugle courage, Ulysse était surtout caractérisé par une éloquence insinuante et souple.

38. Ces vers sont plus fermes que le reste du couplet. Dans le genre sérieux, La Fontaine est encore un peu gauche.

39. Hortésie est la Muse des jardins.



C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du printemps.
Enfin, j'imite tout par mon savoir suprême :
Je peins, quand il me plaît, la Peinture elle-même.
Oui, beaux-arts, quand je veux, j'étale vos attraits :
Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits ?

VII

SUR UNE PEINTURE DE LA NUIT

Voyez l'autre plafond où la Nuit est tracée :
Cette divinité, digne de vos autels,
Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas ;
Fleurs que les seuls Zéphyrs font voler sur leurs pas.
Ces pavots qu'ici-bas pour leur suc on renomme,
Tout fraîchement cueillis dans les jardins du Somme,
Sont moitié dans les airs, et moitié dans sa main ;
Moisson plus que toute autre utile au genre humain.
Qu'elle est belle à mes yeux cette Nuit endormie !
Sans doute de l'Amour son âme est ennemie ;
Et ce frais embonpoint sur son teint sans pareil
Marque un fard appliqué par les mains du Sommeil.

47. Mais vous, je vous défie d'exprimer ce que la poésie exprime seule.

5. Le poète rivalise ici de précision avec l'artiste, et Walckenaër n'a pas tort de songer à l'Albane et au Corrège. Ce plafond était de Lebrun.

6. Elle les laisse tomber *négligemment* et d'une façon intermittente, sans *vouloir* les verser.

9. On a vu, dans le premier fragment, le Sommeil couché sur un lit de pavots. *Somme* est une expression — et une chose — familière à La Fontaine.

15. Il semble qu'ici le mot de *fard* soit peu juste, comme le vers est peu net : ce léger incarnat que donne le sommeil est une couleur naturelle et non surajoutée.



Avec tous ses appas, l'aimable enchanteresse
Laisse souvent veiller les peuples du Permesse :
Cent doctes nourrissons surmontent son effort.
« Hélas ! dis-je, pour moi je n'ai rien fait encor ;
Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles :
Me sera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles ?
Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien ?
Veillez, Muses, veillez : le sujet le vaut bien. »

17. Le Permesse étant le fleuve qui sort de l'Hélicon, montagne des Muses, les peuples du Permesse, ce sont les poètes.

19. Il approche de la quarantaine, et il n'a écrit encore que la traduction de l'*Eunuque* de Térence, et son poème d'*Adonis*, qu'il n'a pas fait paraître.

20. Je ne suis qu'un auditeur, qui écoute dire les vers des autres. La Fontaine a pris plusieurs fois substantivement ce mot :

Il ne faut jamais dire aux gens :
Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.
Savez-vous si *les écoutants*
En feront une estime à la vôtre pareille ?
(*Fables*, XI, 9.)

21. Ce jour viendra bientôt pour lui ; mais il ne connaît pas encore les « veilles » de ces poètes qu'il a loués plus haut, et qui savent surmonter l'effort du sommeil.



PSYCHÉ[1]

(1669)

I

PRÉFACE

J'ai trouvé de plus grandes difficultés dans cet ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume[2]. Cela surprendra sans doute ceux qui le liront : on ne s'imaginera jamais qu'une fable contée en prose m'ait tant emporté de loisir; car pour le principal point, qui est la conduite, j'avais mon guide; il m'était impossible de m'égarer. Apulée[3]

1. « Quand il imite la *Psyché* d'Apulée, il n'atteint qu'un style faux, à demi naïf et à demi fade. Sa gaieté et sa galanterie percent à travers le masque antique, mais timidement, sans oser se montrer, avec toutes sortes d'incertitudes et de disparates. Son roman est une pastorale de courtisans modernes habillés à la grecque, occupés à disserter longuement, à rire froidement et à sourire mignardement. Psyché était trop déesse pour être à sa place entre les mains de La Fontaine; il n'ose être familier avec elle. Quant à être grave et respectueux, c'est ce qu'on ne lui demandera jamais. » (TAINE, *La Fontaine et ses fables*.) Ce jugement est trop absolu. Si on peut l'appliquer sans injustice à bien des passages où l'imagination de La Fontaine est vraiment trop peu antique, il ne fait pas la part de certains autres où se retrouve le poète qui vient d'écrire le premier recueil des *Fables*. Nous ne pouvions songer à donner tout le poème de *Psyché* avec ses longueurs et ses disparates; mais il nous a paru également impossible de le sacrifier tout entier.

2. Il y est revenu plusieurs fois, en effet : dans l'épilogue du premier recueil des *Fables*, il dit : « Retournons à Psyché. » Ce qui lui donna le plus de mal est précisément ce qui fait le caractère équivoque de son œuvre ; c'est l'industrieuse combinaison d'un poème en l'honneur de Versailles récemment construit et d'un poème sur les aventures de Psyché.

3. Apulée, rhéteur africain, né à Madaure, en Numidie, est un guide plein de verve, mais moins sûr que ne le croit La Fontaine. Il y a beaucoup à reprendre et pour la morale et pour le style dans son roman des *Métamorphoses*. Mais ce roman sert



me fournissait la matière; il ne restait que la forme, c'est-à-dire les paroles : et d'amener de la prose à quelque point de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose fort malaisée[1]; c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela[2], je confesse qu'elle me coûte autant que les vers; que, si jamais elle m'a coûté, c'est dans cet ouvrage. Je ne savais quel caractère choisir : celui de l'histoire est trop simple; celui du roman n'est pas encore assez orné, et celui du poème l'est plus qu'il ne faut. Mes personnages me demandaient quelque chose de galant; leurs aventures, étant pleines de merveilleux en beaucoup d'endroits, me demandaient quelque chose d'héroïque et de relevé. D'employer l'un en un endroit, et l'autre en autre, il n'est pas permis : l'uniformité de style est la règle la plus étroite que nous ayons. J'avais donc besoin d'un caractère nouveau, et qui fût mêlé de tous ceux-là : il me le fallait réduire dans un juste tempérament[3]. J'ai cherché ce tempérament avec un grand soin : que je l'aie ou non rencontré, c'est ce que le public m'apprendra.

Mon principal but est toujours de plaire[4] : pour en venir là, je considère le goût du siècle. Or, après plusieurs expériences, il m'a semblé que ce goût se porte au galant et à la plaisanterie; non que l'on méprise les passions; bien loin de cela, quand on ne les trouve pas dans un roman, dans un poème, dans une pièce de théâtre, on se plaint de

de cadre au récit des aventures de Psyché, où il y a du charme et quelque poésie. Cet épisode y est traité d'ailleurs en histoire des Mille et une Nuits : « Il y avait une fois un roi et une reine qui avaient trois filles... » Voyez le livre de M. Monceaux, *Apulée, roman et magie*, 1888.

1. Voilà une illusion fort plaisante et qui est bien d'un poète.

2. *Avec cela,* malgré cela.

3. *Tempérament,* juste mélange, qui mesure, combine, équilibre tous les éléments. Il faut bien avouer que La Fontaine ne l'a pas rencontré partout dans son poème.

4. Il a dit dans la préface des *Fables :* « On ne considère en France que ce qui plaît ; c'est la grande règle et pour ainsi dire la seule. » C'est aussi la règle qu'avaient établie Corneille dans le *Discours du poème dramatique* et l'épître de la *Suite du Menteur,* et Molière dans la *Critique de l'Ecole des femmes.*



leur absence; mais dans un conte comme celui-ci, qui est plein de merveilleux, à la vérité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, et propre à amuser des enfants[1], il a fallu badiner depuis le commencement jusqu'à la fin; il a fallu chercher du galant et de la plaisanterie. Quand il ne l'aurait pas fallu, mon inclination m'y portait, et peut-être y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison et la bienséance[2].

Voilà assez raisonné sur le genre d'écrire que j'ai choisi : venons aux inventions. Presque toutes sont d'Apulée, j'entends les principales et les meilleures. Il y a quelques épisodes de moi, comme l'aventure de la grotte, le vieillard et les deux bergères, le temple de Vénus et son origine, la description des enfers, et tout ce qui arrive à Psyché pendant le voyage qu'elle y fait, et à son retour jusqu'à la conclusion de l'ouvrage. La manière de conter est aussi de moi, et les circonstances[3], et ce que disent les personnages. Enfin ce que j'ai pris de mon auteur est la conduite et la fable; et c'est en effet le principal, le plus ingénieux et le meilleur de beaucoup. Avec cela j'y ai changé quantité d'endroits, selon la liberté ordinaire que je me donne[4].

Il serait long, et même inutile, d'examiner les endroits où j'ai quitté mon original, et pourquoi je l'ai quitté. Ce

1. Le mythe de Psyché, symbole des épreuves mortelles et des immortelles destinées de l'âme, a peut-être une portée plus haute que La Fontaine n'aperçoit pas ; mais, encore une fois, Apulée lui-même ne l'a traité qu'en fable milésienne, en conte de fées, comme nous dirions.

2. Comment résister à cela ? Oui, son inclination l'y portait ; mais, ici, il n'a pas trop péché contre la bienséance ; c'est la convenance littéraire et la pureté du goût qu'il a parfois un peu choquées.

3. Si les faits, la fable, pour le fond, ne sont pas de lui, il les a ornés et précisés de mille détails particuliers qui lui sont propres. Ainsi, dans l'avertissement du second recueil des *Fables,* il dira qu'il a essayé d'éviter la monotonie en étendant davantage « les circonstances des récits » qu'il recevait de ses précurseurs.

4. Ce mot est remarquable et prouve que La Fontaine avait une conscience assez claire de son originalité.



n'est pas à force de raisonnement qu'on fait entrer le plaisir dans l'âme de ceux qui lisent : leur sentiment me justifiera, quelque téméraire que j'aie été; on me rendra condamnable, quelque raison qui me justifie. Pour bien faire, il faut considérer mon ouvrage sans relation à ce qu'a fait Apulée, et ce qu'a fait Apulée sans relation à mon livre, et là-dessus s'abandonner à son goût.

Assez d'autres fautes me seront reprochées, sans doute; j'en demeurerai d'accord, et ne prétends pas que mon ouvrage soit accompli : j'ai tâché seulement de faire en sorte qu'il plût, et que même on y trouvât du solide aussi bien que de l'agréable.

C'est pour cela que j'y ai enchâssé des vers en beaucoup d'endroits, et quelques autres enrichissements, comme le voyage des quatre amis, leur dialogue touchant la compassion et le rire, la description des enfers, celle d'une partie de Versailles. Cette dernière n'est pas tout à fait conforme à l'état présent des lieux; je les ai décrits en celui où dans deux ans on les pourra voir[1]. Il se peut faire que mon ouvrage ne vivra pas si longtemps; mais quelque peu d'assurance qu'ait un auteur qu'il entretiendra un jour la postérité, il doit toujours se la proposer autant qu'il lui est possible, et essayer de faire les choses pour son usage.

1. Les travaux du château et du parc de Versailles avaient été commencés en 1661 par Louis XIV, qui trouvait ennuyeux le séjour de Saint-Germain-en-Laye ; ils furent poursuivis pendant plus de vingt ans. La Fontaine en parlait, comme il avait parlé de Vaux, d'après des mémoires qu'il avait consultés.



II

LES QUATRE AMIS A VERSAILLES

Quatre amis, dont la connaissance avait commencé par le Parnasse[1], lièrent une espèce de société que j'appellerais académie si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvaient ensemble et qu'ils avaient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisait tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitaient de l'occasion : c'était toutefois sans s'arrêter trop longtemps à une même matière, voltigeant de propos en autres, comme des abeilles qui rencontreraient en leur chemin diverses sortes de fleurs[2]. L'envie, la malignité, ni la cabale, n'avaient de voix parmi eux[3]. Ils adoraient les ouvrages des anciens, ne refusaient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues[4], parlaient des leurs avec modestie, et se donnaient des avis sincères[5] lorsque quelqu'un d'eux tombait dans la maladie

1. On a longtemps admis sans contestation que ces amis étaient La Fontaine, Boileau, Racine et Molière, dont les réunions dans une chambre de la rue du Vieux-Colombier sont célèbres ; pour le dernier, on le verra, il y a doute.

2. Voyez, au début de la fable 1 du livre X, l'admirable définition de la conversation aimable et variée au XVII[e] siècle ; la comparaison des abeilles, chère à Horace et à La Fontaine, s'y présente aussi naturellement.

3.
Fuyez surtout, fuyez ces basses jalousies,
Des vulgaires esprits malignes frénésies.
Un sublime écrivain n'en peut être infecté ;
C'est un vice qui suit la médiocrité.
(BOILEAU, *Art poétique*, IV.)

4. Dans l'*Épître à Huet*, La Fontaine inclinera davantage du côté des anciens, tout en reconnaissant que les modernes ne sont pas « sans mérite ».

5. Boileau devait être au premier rang de ces conseillers sincères dont il a tracé, dans son *Art poétique*, le portrait idéal.



du siècle, et faisait un livre, ce qui arrivait rarement.

Polyphile[1] y était le plus sujet (c'est le nom que je donnerai à l'un de ces quatre amis). Les aventures de Psyché lui avaient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla longtemps sans en parler à personne; enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il continuerait, mais comment ils trouvaient à propos qu'il continuât. L'un lui donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qu'il lui plut[2]. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

Acante[3] ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors de la ville, qui fût éloigné, et où peu de gens entrassent : on ne les viendrait point interrompre; ils écouteraient cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimait extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressemblait en cela; mais on peut dire que celui-ci aimait toutes choses[4]. Ces passions, qui leur remplissaient le cœur d'une certaine tendresse, se répandaient jusqu'en leurs écrits, et en formaient le principal caractère. Ils penchaient tous deux vers le lyrique[5], avec cette différence qu'Acante avait quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri. Des deux autres amis, que j'appellerai

1. Polyphile (étymologiquement, celui qui aime beaucoup de choses) c'est assurément La Fontaine.

2. Encore une preuve de l'indépendance sans raideur du poète.

3. Acante, c'est Racine, à qui se rapportent fort bien les traits du portrait esquissé plus bas. L'auteur de *Port-Royal*, t. VI, p. 90, oppose à Boileau, tout occupé des embarras de Paris et des mauvais vers, Racine « tout épris des fleurs, de la rosée, des ombrages et des eaux ». Tout jeune, Racine avait chanté les jardins de Port-Royal.

4. C'est ce qu'il répétera dans l'invocation à la Volupté qui termine le poème. Mais alors, ce n'est pas Polyphile qu'il fallait l'appeler, c'est Pantophile, comme on appelait Diderot.

5. Ce portrait de Racine a dû être tracé sinon avant, au moins peu après les débuts de Racine au théâtre. La veine de Racine jeune pouvait sembler, en effet, une veine lyrique, et l'était, puisqu'elle se retrouva, épurée et affermie, dans *Esther*. Il y a des vers légers dans les lettres qu'il écrit d'Uzès à La Fontaine,



Ariste et Gelaste, le premier était sérieux sans être incommode; l'autre était fort gai[1].

La proposition d'Acante fut approuvée. Ariste dit qu'il y avait de nouveaux embellissements à Versailles : il fallait les aller voir, et partir matin, afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auraient entendu les aventures de Psyché. La partie fut incontinent conclue : dès le lendemain ils l'exécutèrent. Les jours étaient encore assez longs, et la saison belle : c'était pendant le dernier automne.

Nos quatre amis, étant arrivés à Versailles de fort bonne heure, voulurent voir, avant le dîner, la ménagerie : c'est un lieu rempli de plusieurs sortes de volatiles et de quadrupèdes, la plupart très rares et de pays éloignés. Ils admirèrent en combien d'espèces une seule espèce d'oiseaux se multipliait, et louèrent l'artifice et les diverses imaginations de la nature, qui se joue dans les animaux comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plut davantage, ce furent les demoiselles de Numidie[2], et certains oiseaux pêcheurs qui ont un bec extrêmement long, avec une peau au-dessous qui leur sert de poche[3]. Leur plu-

1. S'il est incontestable qu'Ariste, « sérieux sans être incommode », c'est Boileau, ce Boileau qu'on se figure trop rogue et amer, il ne l'est pas que Gélaste (du verbe grec qui signifie *rire*) doive être identifié avec Molière. On lui prête une gaieté si exubérante qu'elle s'attire les doux reproches d'Ariste. C'est plutôt au joyeux et frivole Chapelle que conviendraient les plaisanteries et les paradoxes de Gélaste. M. Mesnard a conjecturé que Gélaste était bien d'abord Molière, mais que La Fontaine, après la brouille survenue entre Molière et Racine, ne pouvant sans invraisemblance les faire assister côte à côte à la lecture de son poème, a modifié les propos tenus par Molière pour les accommoder à Chapelle. On regretterait qu'il eût raison, tant on a peine à se résigner, malgré l'autorité des raisons invoquées, à écarter Molière de ce groupe où Chapelle ferait tache.

2. La demoiselle de Numidie, grand et bel oiseau d'Afrique de l'espèce des grues, qui imite les gestes de l'homme. « On a donné à ce bel oiseau, dit Buffon, le nom de *demoiselle*, à cause de son élégance, de sa parure et des gestes *mimes* qu'on lui voit affecter. Il paraît même que cet instinct *scénique* s'étend jusqu'à l'imitation des actions du moment... Il y en avait plusieurs à la ménagerie de Versailles ».

3. Cet oiseau est le *pélican* dont Buffon décrit la manière de pêcher, en repoussant la fable qui a inspiré à Musset quelques-uns de ses plus beaux vers.

mage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celui des cygnes; même de près il paraît carné[1], et tire sur la couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. C'est une espèce de cormoran.

Comme nos gens avaient encore du loisir, ils firent un tour à l'orangerie[2]. La beauté et le nombre des orangers et des autres plantes qu'on y conserve ne se saurait exprimer. Il y a tel de ces arbres qui a résisté aux attaques de cent hivers.

Acante, ne voyant personne autour de lui que ses trois amis (celui qui les conduisait était éloigné); Acante, dis-je, ne se put tenir de réciter certains couplets de poésie que les autres se souvinrent d'avoir vus dans un ouvrage de sa façon.

Sommes-nous, dit-il, en Provence[3]?
Quel amas d'arbres toujours verts
Triomphe ici de l'inclémence
Des aquilons et des hivers!

Jasmins dont un air doux s'exhale,
Fleurs que les vents n'ont pu ternir,
Aminte en blancheur vous égale;
Et vous m'en faites souvenir.

Orangers, arbres que j'adore,
Que vos parfums me semblent doux!

1. *Carné*, de couleur de chair, n'est employé d'ordinaire que dans le langage des fleuristes. — Si l'admiration des quatre amis paraît un peu naïve, qu'on se souvienne que le Jardin des Plantes, fondé par Guy de la Brosse en 1635, n'est guère alors qu'un jardin de plantes médicinales; et surtout qu'on ne s'étonne pas de voir La Fontaine s'attarder à étudier des bêtes assez différentes de celles qu'il vient de peindre dans ses *Fables*.

2. L'orangerie est construite au-dessous de la terrasse du château; on y descend par deux escaliers de cent marches chacun. Elle était loin d'être alors ce que Hardouin-Mansard l'a faite.

3. Mme de Sévigné, au contraire d'Acante, trouvait triste et ennuyeuse la « persévérance » des arbres de Provence. « Il vaut mieux reverdir, disait-elle, que d'être toujours vert. »



Est-il dans l'empire de Flore
Rien d'agréable comme vous?

Vos fruits aux écorces solides
Sont un véritable trésor;
Et le jardin des Hespérides[1]
N'avait point d'autres pommes d'or.

Lorsque votre automne s'avance,
On voit encor votre printemps;
L'espoir avec la jouissance
Logent chez vous en même temps.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire :
Toujours un aimable zéphyre
Autour de vous se va jouant.
Vous êtes nains; mais tel arbre géant,
Qui déclare au soleil la guerre,
Ne vous vaut pas,
Bien qu'il couvre un arpent de terre
Avec ses bras.

La nécessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si délicieux. Tout leur dîner se passa à s'entretenir des choses qu'ils avaient vues, et à parler du monarque pour qui on a assemblé tant de beaux objets. Après avoir loué ses principales vertus, les lumières de son esprit, ses qualités héroïques, la science de commander; après, dis-je, l'avoir loué fort longtemps[2], ils revinrent à leur premier entretien, et dirent que Jupiter seul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'univers. Les hommes ont besoin de quelque relâche. Scipion et Lælius s'amusaient souvent à jeter des pierres plates sur l'eau : notre monarque se

1. Le jardin des Hespérides est le jardin fameux que les trois filles d'Atlas possédaient en Mauritanie, et où un dragon veillait sur des pommes d'or qu'Hercule réussit à enlever.

2. Cet éloge, ainsi introduit entre parenthèses, semble assez froid.

divertit à faire bâtir des palais : cela est digne d'un roi. Il y a même une utilité générale : car, par ce moyen, les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du prince, et voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour eux. Tant de beaux jardins et de somptueux édifices sont la gloire de leur pays. Et que ne disent point les étrangers ! Que ne dira point la postérité quand elle verra ces chefs-d'œuvre de tous les arts !

Les réflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournèrent au château ; virent les dedans, que je ne décrirai point : ce serait une œuvre infinie. Entre autres beautés, ils s'arrêtèrent longtemps à considérer le lit, la tapisserie et les sièges dont on a meublé la chambre et le cabinet du roi. C'est un tissu de la Chine, plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. Faute de brachmane[1], nos quatre amis n'y comprirent rien.

Du château ils passèrent dans les jardins, et prièrent celui qui les conduisait de les laisser dans la grotte jusqu'à ce que la chaleur fût adoucie ; ils avaient fait apporter des sièges. Leur billet venait de si bonne part[2], qu'on leur accorda ce qu'ils demandaient : même, afin de rendre le lieu plus frais, on en fit jouer les eaux. La face de cette grotte[3] est composée, en dehors, de trois arcades, qui font autant de portes grillées. Au milieu d'une des arcades est un soleil[4], de qui les rayons servent de barreaux aux portes : il ne s'est jamais rien inventé de si à propos, ni de si plein d'art. Au-dessus sont trois bas-reliefs.

1. Faute de prêtres de Brahma pour nous expliquer les mystères de cette doctrine dont ils sont les interprètes.

2. L'autorisation qu'ils avaient de visiter le château leur venait d'un grand personnage et leur assurait la complaisance des gardiens.

3. C'est la grotte dite de Téthys que des constructions nouvelles firent disparaître avant la fin du règne. Pour le détail, on peut consulter et comparer la *Description de la grotte de Versailles*, par Félibien (1679). « La description de La Fontaine est si exacte, dit Walckenaër, que celle de Félibien n'en apprend pas plus. »

4. C'est l'emblème de la monarchie de Louis XIV.



Dans l'un, le dieu du jour achève sa carrière.
Le sculpteur a marqué ces longs traits de lumière,
Ces rayons dont l'éclat, dans les airs s'épanchant,
Peint d'un si riche émail[1] les portes du couchant...
Des troupes de Zéphyrs dans les airs se promènent,
Les Tritons empressés sur les flots vont et viennent.
Le dedans de la grotte est tel que les regards,
Incertains de leur choix, courent de toutes parts.
Tant d'ornements divers, tous capables de plaire,
Font accorder le prix tantôt au statuaire,
Et tantôt à celui dont l'art industrieux
Des trésors d'Amphitrite a revêtu ces lieux.
La voûte et le pavé sont d'un rare assemblage :
Ces cailloux que la mer pousse sur son rivage,
Ou qu'enferme en son sein le terrestre élément,
Différents en couleur, font maint compartiment.
Au haut de six piliers d'une égale structure,
Six masques de rocaille[2], à grotesque figure,
Songes de l'art, démons bizarrement forgés,
Au-dessus d'une niche en face sont rangés.
De mille raretés la niche est toute pleine :
Un Triton d'un côté, de l'autre une Sirène,
Ont chacun une conque en leurs mains de rocher;
Leur souffle pousse un jet qui va loin s'épancher;
Au haut de chaque niche un bassin répand l'onde.
Le masque la vomit de sa gorge profonde;
Elle retombe en nappe, et compose un tissu[3]
Qu'un autre bassin rend sitôt qu'il l'a reçu.
Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,

1. L'émail étant proprement, selon la définition de Bernard Palissy, « une pierre artificielle composée de plusieurs matières », on a usé et abusé du mot *émail* pour indiquer la diversité des couleurs, même dans la nature. Ce bas-relief était de Girard Vanopstal, artiste bruxellois.

2. *Rocaille,* ouvrage fait de coquillages et de cailloux incrustés dans des pierres brutes.

3. *Tissu,* appliqué à une eau courante, semble être impropre, bien que le mot *voile*, plus bas, continue la métaphore.

D'un voile de cristal alors peu différente,
Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé.
Quand l'eau cesse, et qu'on voit son cristal écoulé,
La nacre et le corail en réparent l'absence :
Morceaux pétrifiés, coquillage, croissance[1],
Caprices infinis du hasard et des eaux,
Reparaissent aux yeux plus brillants et plus beaux.
Dans le fond de la grotte, une arcade est remplie
De marbres à qui l'art a donné de la vie.
Le dieu de ces rochers, sur une urne penché[2],
Goûte un morne repos, en son antre couché.
L'urne verse un torrent; tout l'antre s'en abreuve;
L'eau retombe en glacis[3], et fait un large fleuve.
J'ai pu jusqu'à présent exprimer quelques traits
De ceux que l'on admire en ce moite[4] palais :
Le reste est au-dessus de mon faible génie.
Toi qui lui peux donner une force infinie,
Dieu des vers et du jour, Phébus, inspire-moi :
Aussi bien désormais faut-il parler de toi.
Quand le Soleil est las, et qu'il a fait sa tâche,
Il descend chez Thétis, et prend quelque relâche.
C'est ainsi que Louis s'en va se délasser
D'un soin que tous les jours il faut recommencer.
Si j'étais plus savant en l'art de bien écrire,
Je peindrais ce monarque étendant son empire :
Il lancerait la foudre; on verrait à ses pieds
Des peuples abattus, d'autres humiliés[5].

1. *Croissance*, nom donné, dit Littré, à certaines rocailles, ou à des herbes de mer congelées, dont on fait l'ornement des grottes.

2. C'est plusieurs années plus tard que l'un des quatre amis, Boileau, dans son Epître IV, peindra le dieu du Rhin

Appuyé d'une main sur son urne penchante.

3. On a déjà vu *glacis* employé dans le sens de pente unie et douce.

4. En ce palais humide. La Fontaine aime ce mot, qu'on retrouve avec ce sens à plus d'une page de ce volume. Il va jusqu'à dire « le moite élément » pour la mer.

5. On est au lendemain de la paix d'Aix-la-Chapelle, qui assure à Louis XIV la possession de la Flandre récemment conquise.



Je laisse ces sujets aux maîtres du Parnasse;
Et pendant que Louis, peint en dieu de la Thrace,
Fera bruire[1] en leurs vers tout le sacré vallon,
Je le célébrerai sous le nom d'Apollon.

. . . .

Oh! qui pourrait décrire en langue du Parnasse
La majesté du dieu, son port si plein de grâce,
Cet air que l'on n'a point chez nous autres mortels,
Et pour qui l'âge d'or inventa les autels?
Les coursiers de Phébus, aux flambantes narines[2],
Respirent l'ambrosie[3] en des grottes voisines.
Les Tritons en ont soin : l'ouvrage est si parfait,
Qu'ils semblent panteler[4] du chemin qu'ils ont fait.

. . . .

Mille jets, dont la pluie à l'entour se partage,
Mouillent également l'imprudent et le sage.
Craindre ou ne craindre pas à chacun est égal :
Chacun se trouve en butte au liquide cristal. . . .
Niches, enfoncements, rien ne sert de refuge.
Ma Muse est impuissante à peindre ce déluge.
Quand d'une voix de fer je frapperais les cieux,
Je ne pourrais nombrer[5] les charmes de ces lieux.

Les quatre amis ne voulurent point être mouillés; ils prièrent celui qui leur faisait voir la grotte de réserver ce plaisir pour le bourgeois ou pour l'Allemand, et de les placer en quelque coin où ils fussent à couvert de l'eau. Ils furent traités comme ils souhaitaient. Quand leur con-

1. Fera retentir. *Bruire,* dont *bruyant* n'est que le participe, ne formait alors que deux syllabes.

Puisse tout l'univers *bruire* de votre estime!
(CORNEILLE, *Illusions* 958.)

2. Aux naseaux embrasés, expression toute poétique et qu'on dirait presque romantique.

3. Sur *ambrosie,* voyez la note de la page 125.

4. *Panteler,* reste employé surtout au participe *pantelant,* haletant. Ce groupe d'Apollon, sculpté par Girardon, lors de la destruction de la grotte, a été transporté dans le bosquet des Bains d'Apollon.

5. *Dénombrer* est aujourd'hui plus usité que *nombrer.*

ducteur les eut quittés, ils s'assirent à l'entour de Polyphile, qui prit son cahier; et, ayant toussé pour se nettoyer la voix, il commença.

III

LE TRIOMPHE DE VÉNUS

Vénus s'en alla à Cythère[1] en équipage de triomphante. Au lieu de passer par les airs, et de se servir de son char et de ses pigeons, elle entra dans une conque de nacre, attelée de deux dauphins. La cour de Neptune l'accompagna. Ceci est proprement matière de poésie : il ne siérait guère bien à la prose de décrire une cavalcade de dieux marins : d'ailleurs je ne pense pas qu'on pût exprimer avec le langage ordinaire ce que la déesse parut alors.

C'est pourquoi nous dirons en langage rimé
Que l'empire flottant en demeura charmé.
Cent Tritons, la suivant jusqu'au port de Cythère,
Par leurs divers emplois s'efforcent de lui plaire.
L'un nage à l'entour d'elle, et l'autre au fond des eaux
Lui cherche du corail et des trésors nouveaux.
L'un lui tient un miroir fait de cristal de roche;
Aux rayons du soleil l'autre en défend l'approche.
Palémon[2], qui la guide, évite les rochers;
Glauque de son cornet fait retentir les mers;
Thétis lui fait ouïr un concert de Sirènes.
Tous les Vents attentifs retiennent leurs haleines.

1. C'est près de Cythère que Vénus était née de l'écume de la mer. Elle y avait été portée sur une conque marine, et les habitants de Cythère (Cérigo) lui avaient élevé un sanctuaire dans leur île. On la représentait dans un char conduit par des colombes ou par des cygnes.

2. Palémon ou Mélicerte, dieu marin, comme Glaucus, qui souffle dans sa trompe marine. Plusieurs des détails de ce tableau sont pris d'Apulée.

Le seul Zéphyre est libre, et d'un souffle amoureux
Il caresse Vénus, se joue à ses cheveux;
Contre ses vêtements parfois il se courrouce.
L'onde, pour la toucher, à longs flots s'entrepousse;
Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour
S'en vient baiser les pieds de la mère d'Amour[1].

IV

LE RIRE ET LES PLEURS

Là finit de Psyché le bonheur et la gloire[2] :
Et là votre plaisir pourrait cesser aussi.
Ce n'est pas mon talent d'achever une histoire
Qui se termine ainsi[3].

« Ne laissez pas de continuer, dit Acante, puisque vous nous l'avez promis : peut-être aurez-vous mieux réussi que vous ne croyez. — Quand cela serait, reprit Polyphile, quelle satisfaction aurez-vous? Vous verrez souffrir une belle, et en pleurerez, pour peu que j'y contribue. — Eh bien! repartit Acante, nous pleurerons. Voilà un grand

1. Il passe comme un souffle païen dans ces vers. Trop souvent l'auteur de *Psyché* nous montrera en Vénus une femme plus belle seulement que les autres, aussi jalouse et rancunière. Ici, « la mère d'Amour » est la déesse qu'invoque Lucrèce au début de son poème, celle qui met en fuite les vents, dissipe les nuages, fait sourire la mer et resplendir les cieux apaisés :

Te, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli
Adventumque tuum; tibi rident æquora [ponti
Pacatumque nitet diffuso lumine cœlum.

2. Polyphile a raconté la première partie des aventures de Psyché, à qui sa curiosité est fatale; elle a voulu voir l'époux mystérieux dont elle habitait le palais; mais une goutte d'huile échappée à la lampe qu'elle penchait sur son visage a brûlé l'Amour endormi; il s'est enfui, le palais a disparu, et Psyché s'est vue seule, dans un lieu sauvage, abandonnée et punie.

3. Le génie de La Fontaine ne semble pas incliner, en effet, vers le tragique; tout au plus admet-il la mélancolie d'une élégie sans désespoir. Cependant la fin du poème d'*Adonis* est sombre.

mal pour nous[1] ! les héros de l'antiquité pleuraient bien. Que cela ne vous empêche pas de continuer. La compassion a aussi ses charmes, qui ne sont pas moindres que ceux du rire; je tiens même qu'ils sont plus grands, et crois qu'Ariste est de mon avis. Soyez si tendre et si émouvant que vous voudrez, nous ne vous en écouterons tous deux que plus volontiers.

— Et moi, dit Gelaste, que deviendrai-je? Dieu m'a fait la grâce de me donner des oreilles aussi bien qu'à vous. Quand Polyphile les consulterait, et qu'il ne ferait pas tant le pathétique, la chose n'en irait que mieux, vu la manière d'écrire qu'il a choisie. »

Le sentiment de Gelaste fut approuvé. Et Ariste, qui s'était tu jusque-là, dit en se tournant vers Polyphile : « Je voudrais que vous me pussiez attendrir le cœur par le récit des aventures de votre belle; je lui donnerais des larmes avec le plus grand plaisir du monde. La pitié[2] est celui des mouvements du discours qui me plaît le plus : je le préfère de bien loin aux autres. Mais ne vous contraignez point pour cela : il est bon de s'accommoder à son sujet; mais il est encore meilleur de s'accommoder à son génie[3]. C'est pourquoi suivez le conseil que vous a donné Gelaste.

— Il faut bien que je le suive, continua Polyphile : comment ferais-je autrement? J'ai déjà mêlé malgré moi de la gaieté parmi les endroits les plus sérieux de cette histoire; je ne vous assure pas que tantôt je n'en mêle aussi parmi les plus tristes. C'est un défaut dont je ne me saurais corriger, quelque peine que j'y apporte.

— Défaut pour défaut, dit Gelaste, j'aime beaucoup mieux qu'on me fasse rire quand je dois pleurer, que si

1. Une larme a son prix, c'est la sœur d'un sourire.
(MUSSET, *Idylle.*)

2. C'est la « pitié charmante » définie par Ariste-Boileau dans l'*Art poétique*, ch. III.

3. *A son génie*, à sa propre nature.



l'on me faisait pleurer lorsque je dois rire. C'est pourquoi, encore une fois, continuez comme vous avez commencé.

— Laissons-lui reprendre haleine auparavant, dit Acante : le grand chaud étant passé, rien ne nous empêche de sortir d'ici, et de voir en nous promenant les endroits les plus agréables de ce jardin. Bien que nous les ayons vus plusieurs fois, je ne laisse pas d'en être touché, et crois qu'Ariste et Polyphile le sont aussi. Nous nous assoirons sur l'herbe menue pour écouter Polyphile, et plaindrons les peines et les infortunes de son héroïne avec une tendresse d'autant plus grande que la présence de ces objets nous remplira l'âme d'une douce mélancolie[1]. Quand le soleil nous verra pleurer, ce ne sera pas un grand mal : il en voit bien d'autres par l'univers qui en font autant, non pour le malheur d'autrui, mais pour le leur propre. » Acante fut cru, et on se leva.

Au sortir de cet endroit, ils firent cinq ou six cents pas sans rien dire. Gelaste, ennuyé de ce long silence, l'interrompit; et fronçant un peu son sourcil : « Je vous ai, dit-il, tantôt laissés mettre le plaisir de rire après celui de pleurer : trouverez-vous bon que je vous guérisse de cette erreur? Vous savez que le rire est ami de l'homme[2], et le mien particulier; m'avez-vous cru capable d'abandonner sa défense sans vous contredire le moins du monde? — Hélas! non, repartit Acante; car, quand il n'y aurait que le plaisir de contredire, vous le trouvez assez grand pour nous engager en une très longue et très opiniâtre dispute[3]. »

Ces paroles, à quoi Gelaste ne s'attendait point, et qui firent faire un petit éclat de risée, l'interdirent un peu. Il

1. Voilà bien Racine, celui qui, selon le mot de Mme de Maintenon, « veut pleurer ».

2. Mieulx est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.
(RABELAIS, *Aux lecteurs.*)

3. C'est en lisant de telles répliques qu'on se persuade que Gélaste est Chapelle plutôt que Molière.



en revint aussitôt. « Vous croyez, dit-il, vous sauver par là ; c'est l'ordinaire de ceux qui ont tort, et qui connaissent leur faible, de chercher des fuites ; mais évitez tant que vous voudrez le combat, si faut-il[1] que vous m'avouiez que votre proposition est absurde, et qu'il vaut mieux rire que pleurer.

— A le prendre en général comme vous faites, poursuivit Ariste, cela est vrai; mais vous falsifiez notre texte. Nous vous disons seulement que la pitié est celui des mouvements du discours que nous tenons le plus noble, le plus excellent, si vous voulez; je passe encore outre, et le maintiens le plus agréable : voyez la hardiesse de mon paradoxe!

— O dieux immortels! s'écria Gelaste, y a-t-il des gens assez fous au monde pour soutenir une opinion si extravagante? Je ne dis pas que Sophocle et Euripide ne me divertissent davantage que quantité de faiseurs de comédies; mais mettez les choses en pareil degré d'excellence, quitterez-vous le plaisir de voir attraper deux vieillards par un drôle comme Phormion[2], pour aller pleurer avec la famille du roi Priam?[3] — Oui, encore un coup, je le quitterai, dit Ariste. — Et vous aimerez mieux, ajouta Gelaste, écouter Sylvandre faisant des plaintes que d'entendre Hylas entretenant agréablement ses bergères?[4] — C'est un autre point, poursuivit Ariste; mettez les choses, comme vous dites, en pareil degré d'excellence, je vous répondrai là-dessus : Sylvandre, après tout, pourrait faire

1. Il faut bien pourtant... On a déjà, rencontré cette tournure.

2. Le *Phormion,* comédie de Térence, ainsi appelé du nom d'un parasite qui sert les intérêts d'un jeune homme aux dépens de deux vieillards dont il feint d'être l'allié. Molière s'est souvenu du *Phormion* dans les *Fourberies de Scapin.*

3. Comme dans l'*Hécube* et les *Troyennes* d'Euripide.

4. Hylas, berger moqueur et sceptique, qui raille les amoureux transis, est le personnage gai de l'*Astrée.* La Fontaine ne l'a pas oublié dans l'ébauche de son opéra d'*Astrée,* pas plus que le fidèle Céladon, héros du même roman, tendre et plaintif autant qu'Hylas est ironique et volage. Dans une ballade, il oppose aussi à Céladon, « amant d'élite », Hylas « patron des indiscrets ».



de telles plaintes, que vous les préféreriez vous-même aux bons mots d'Hylas.

— Aux bons mots d'Hylas! repartit Gelaste : pensez-vous bien à ce que vous dites? Savez-vous quel homme c'est que l'Hylas de qui nous parlons? C'est le véritable héros d'Astrée : c'est un homme plus nécessaire dans le roman qu'une douzaine de Céladons. — Avec cela, dit Ariste, s'il y en avait deux, ils vous ennuieraient; et les autres, en quelque nombre qu'ils soient, ne vous ennuient point. Mais nous ne faisons qu'insister l'un et l'autre pour notre avis, sans en apporter d'autre fondement que notre avis même. Ce n'est pas là le moyen de terminer la dispute, ni de découvrir qui a tort ou qui a raison.

— Cela me fait souvenir, dit Acante, de certaines gens dont les disputes se passent entières à nier et à soutenir, et point d'autre preuve. Vous en allez voir une pareille si vous ne vous y prenez d'autre sorte.

— C'est à quoi il faut remédier, dit Ariste; cette matière en vaut bien la peine, et nous peut fournir beaucoup de choses dignes d'être examinées. Mais, comme elles mériteraient plus de temps que nous n'en avons, je suis d'avis de ne toucher que le principal, et qu'après nous réduisions la dispute au jugement qu'on doit faire de l'ouvrage de Polyphile, afin de ne pas sortir entièrement du sujet pour lequel nous nous rencontrons ici. Voyons seulement qui établira le premier son opinion. Comme Gelaste est l'agresseur, il serait juste que ce fût lui. Néanmoins je commencerai, s'il le veut.

— Non, non, dit Gelaste, je ne veux point qu'on m'accorde de privilège : vous n'êtes pas assez fort pour donner de l'avantage à votre ennemi. Je vous soutiens donc que, les choses étant égales, la plus saine partie du monde préférera toujours la comédie à la tragédie[1]. Que dis-je,

1. C'est élargir singulièrement le débat. Dans la *Critique de l'Ecole des Femmes* (1663), Molière avait déjà opposé et préféré la comédie à la tra-



la plus saine partie du monde? mais tout le monde. Je vous demande où le goût universel d'aujourd'hui se porte. La cour, les dames, les cavaliers, les savants, le peuple, tout demande la comédie, point de plaisir que la comédie. Aussi voyons-nous qu'on se sert indifféremment de ce mot de comédie pour qualifier tous les divertissements du théâtre. On n'a jamais dit : Les tragédiens, ni : Allons à la tragédie.

— Vous en savez mieux que moi la véritable raison, dit Ariste, et que cela vient du mot de bourgade, en grec[1]. Comme cette érudition serait longue, et qu'aucun de nous ne l'ignore, je la laisse à part, et m'arrêterai seulement à ce que vous dites. Parce que le mot de comédie est pris abusivement pour toutes les espèces du dramatique, la comédie est préférable à la tragédie : n'est-ce pas là bien conclure? Cela fait voir seulement que la comédie est plus commune; et parce qu'elle est plus commune, je pourrais dire qu'elle touche moins les esprits.

— Voilà bien conclure à votre tour, répliqua Gelaste : le diamant est plus commun que certaines pierres; donc le diamant touche moins les yeux. Hé! mon ami! ne voyez-vous pas qu'on ne se lasse jamais de rire? On peut se lasser du jeu, de la bonne chère, mais de rire, point. Avez-vous entendu dire à qui que ce soit : Il y a huit jours entiers que nous rions; je vous prie, pleurons aujourd'hui?

— Vous sortez toujours, dit Ariste, de notre thèse, et apportez des raisons si triviales que j'en ai honte pour vous[2].

gédie. Lysidas, qui y défend les pièces sérieuses, se plaint de la vogue des comédies : « Tout le monde donne là-dedans aujourd'hui; on ne court plus qu'à cela; et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. »

1. De *cômè*, bourg, et *ôdè*, chant. Mais c'est une question, et l'on admet plus généralement aujourd'hui la définition *cômos*, repas joyeux, qui accompagnait ces fêtes.

2. Décidément, Boileau lui-même n'aurait pas ainsi parlé à Molière; mais c'est ainsi qu'il pouvait parler à



— Voyez un peu l'homme difficile ! reprit Gelaste. Et vraiment, puisque vous voulez que je discoure de la comédie et du rire en philosophe platonicien, j'y consens ; faites-moi seulement la grâce de m'écouter. Le plaisir dont nous devons faire le plus de cas est toujours celui qui convient le mieux à notre nature ; car c'est s'unir à soi-même que de le goûter. Or y a-t-il rien qui nous convienne mieux que le rire ? Il n'est pas moins naturel à l'homme que la raison ; il lui est même particulier : vous ne trouverez aucun animal qui rie[1], et en rencontrerez quelques-uns qui pleurent. Je vous défie, tout sensible que vous êtes, de jeter des larmes aussi grosses que celles d'un cerf qui est aux abois, ou du cheval de ce pauvre prince dont on voit la pompe funèbre dans l'onzième livre de l'*Énéide*[2]. Tombez d'accord de ces vérités ; je vous laisserai après pleurer tant qu'il vous plaira : vous tiendrez compagnie au cheval du pauvre Pallas, et moi je rirai avec tous les hommes. »

La conclusion de Gelaste fit rire ses trois amis, Ariste comme les autres : après quoi celui-ci dit : « Je vous nie vos deux propositions, aussi bien la seconde que la première. Quelque opinion qu'ait eue l'école[3] jusqu'à présent, je ne conviens pas avec elle que le rire appartienne à l'homme privativement[4] au reste des animaux. Il faudrait

Chapelle, que ses amis traitaient en bouffon plaisant.

1. « Les animaux ne rient point de joie, comme ils ne répandent point de pleurs de tristesse. Le cerf peut laisser couler une humeur de ses yeux lorsqu'il est aux abois, le chien aussi quand on le dissèque vivant ; mais ils ne pleurent point leurs amis, comme nous ; ils n'éclatent point de rire comme nous à la vue d'un objet comique : l'homme est le seul animal qui pleure et rie. (VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique. — Rire.*) « Le rire et les pleurs sont des signes particuliers à l'espèce humaine pour exprimer le plaisir ou la douleur de l'âme. » (BUFFON, *De l'Homme.*)

2. Il s'agit des funérailles du jeune Pallas, fils d'Evandre, et que Turnus a immolé. Son cheval de guerre suit les obsèques et pleure :

Post bellator equus positis insignibus Æthon
It lacrimans guttisque *humectat grandibus* [*ora.*

3. L'école, la philosophie, considérée dans son enseignement dogmatique : « J'userai librement des mots de l'*école.* » (DESCARTES, *Discours de la Méthode.*)

4. *Privativement,* exclusivement.



entendre la langue de ces derniers pour connaître qu'ils ne rient point. Je les tiens sujets à toutes nos passions : il n'y a, pour ce point-là, de différence entre nous et eux que du plus au moins, et en la manière de s'exprimer[1]. Quant à votre première proposition, tant s'en faut que nous devions toujours courir après les plaisirs qui nous sont les plus naturels, et que nous avons le plus à notre commandement[2], que ce n'est pas même un plaisir de posséder une chose très commune. De là vient que dans Platon l'Amour est fils de la pauvreté, voulant dire[3] que nous n'avons de passion que pour les choses qui nous manquent, et dont nous sommes nécessiteux. Ainsi le rire, qui nous est, à ce que vous dites, si familier, sera, dans la scène, le plaisir des laquais et du menu peuple; le pleurer, celui des honnêtes gens[4].

— Vous poussez la chose un peu trop loin, dit Acante; je ne tiens pas que le rire soit interdit aux honnêtes gens. — Je ne le tiens pas non plus, reprit Ariste. Ce que je dis n'est que pour payer Gelaste de sa monnaie. Vous savez combien nous avons ri en lisant Térence[5], et combien je ris en voyant les Italiens : je laisse à la porte ma raison et mon argent, et je ris après tout mon soûl. Mais

1. Cet aperçu sur l'âme des bêtes ne serait-il pas de La Fontaine plus que de Boileau ?

2. *Que nous avons le plus à notre commandement,* qui sont le plus à notre disposition, sous notre main.

J'ai les choses, Cliton, *à mon commandement.*
(CORNEILLE, *Menteur,* IV, 3.)

Gélaste, en épicurien, a glorifié la « Nature »; Ariste répond « en philosophe platonicien » : ce que Gélaste avait promis de faire et n'a pas fait.

3. Sorte de proposition absolue : Platon entendant dire par là... Cette théorie est exposée par Socrate, dans le *Banquet,* mais il l'attribue à Diotime, femme de Mantinée.

4. L'homme pleure, et voilà son plus beau privilège.
(DELILLE, *Pitié,* ch. I.)

5. Térence a déjà été loué plus haut. Il ne semble pas que son comique, si discret et délié, soit de nature à faire éclater le rire; mais on sait en quelle singulière estime il était tenu par les « honnêtes gens » du XVIIe siècle. Quant aux farces italiennes, si différentes des fines comédies de Térence, il est douteux que Boileau y prît toujours un si vif plaisir : il n'aimait pas à laisser sa raison à la porte. Ce qu'il reprochera précisément à Molière dans l'*Art poétique,* c'est d'avoir mêlé la farce à la comédie.



que les belles tragédies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique, Gelaste ne le niera pas lui-même, s'il y veut faire réflexion[1].

— Il faudrait, repartit froidement Gelaste, condamner à une très grosse amende ceux qui font ces tragédies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjouir, et vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, et cet autre auprès d'un autre, et tous ensemble avec la comédienne qui représente Andromaque[2], et la comédienne avec le poète : c'est une chaîne de gens qui pleurent, comme dit votre Platon[3]. Est-ce ainsi que l'on doit contenter ceux qui vont là pour se réjouir?

— Ne dites point qu'ils y vont pour se réjouir, reprit Ariste; dites qu'ils y vont pour se divertir. Or je vous soutiens, avec le même Platon, qu'il n'y a divertissement égal à la tragédie, ni qui mène plus les esprits où il plaît au poète[4]. Le mot dont se sert Platon fait que je me figure le même poète se rendant maître de tout un peuple, et faisant aller les âmes comme des troupeaux et comme s'il avait en

1. Voyez ce que dit La Bruyère sur la supériorité de la tragédie, dans le très curieux passage des *Ouvrages de l'Esprit* sur le rire et les pleurs. « De tous les plaisirs de l'âme, dit Voltaire) je tiens que le premier est une tragédie bien jouée. » (*Lettre au landgrave de Hesse-Cassel,* 7 avril 1764.)

2. L'*Andromaque* de Racine (Gélaste ici doit se tourner vers Acante avec un sourire) avait été représentée en novembre 1667. C'est Mlle du Parc qui faisait le rôle d'Andromaque : elle venait de quitter la troupe de Molière pour l'Hôtel de Bourgogne, et devait mourir l'année suivante. Nous savons qu'elle fut très touchante dans la plus touchante des tragédies. Les femmes surtout furent charmées. Même en province, à Vitré, Mme de Sévigné, peu favorable à Racine, accordait, quatre ans après, « plus de six larmes » à *Andromaque,* interprétée par une troupe de campagne. Quant au trait suivant, « et la comédienne avec le poète », il ne doit pas étonner : Racine surveillait et dirigeait les répétitions de ses pièces, il s'appliqua surtout à former le talent de Mlle du Parc ; d'où la plaisanterie de Gélaste.

3. « C'est ainsi que la Muse, inspirant par elle-même les poètes, et ceux-ci communiquant à d'autres leur enthousiasme, on voit comme une chaîne d'hommes inspirés » (*Ion*). La Fontaine aime à invoquer « le bon Platon », dont son ami Maucroix traduisit plusieurs dialogues. Il est intéressant de rapprocher de ce passage les livres III et X de la *République,* où il est question de la tragédie et de la comédie, des pleurs et du rire.

4. *Minos*, XVII.



ses mains la baguette du dieu Mercure. Je vous soutiens, dis-je, que les maux d'autrui nous divertissent, c'est-à-dire qu'ils nous attachent l'esprit.

— Ils peuvent attacher le vôtre agréablement, poursuivit Gelaste, mais non pas le mien. En vérité, je vous trouve de mauvais goût. Il vous suffit que l'on vous attache l'esprit; que ce soit avec des charmes agréables ou non, avec les serpents de Tisiphone[1], il ne vous importe. Quand vous me feriez passer l'effet de la tragédie pour une espèce d'enchantement, cela ferait-il que l'effet de la comédie n'en fût un aussi? Ces deux choses étant égales, serez-vous si fou que de préférer la première à l'autre?

— Mais vous-même, reprit Ariste, osez-vous mettre en comparaison le plaisir du rire avec la pitié? la pitié, qui est un ravissement, une extase? Et comment ne le serait-elle pas, si les larmes que nous versons pour nos propres maux sont, au sentiment d'Homère, non pas tout à fait au mien; si les larmes, dis-je, sont, au sentiment de ce divin poète, une espèce de volupté? Car en cet endroit il fait pleurer Achille et Priam, l'un du souvenir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ses enfants; il dit qu'ils se soûlent[2] de ce plaisir; il les fait jouir du pleurer, comme si c'était quelque chose de délicieux.

— Le ciel vous veuille envoyer beaucoup de jouissances pareilles! reprit Gelaste; je n'en serai nullement jaloux. Ces extases de la pitié n'accommodent pas un homme de

1. Tisiphone, une des trois Furies, porte, comme Alecton et Mégère, des serpents enroulés autour de sa tête.

2. Qu'ils se rassasient. Corneille dit, dans *Pertharite* (V, 1695) : *Soûle-toi* de son sang! » — « Il parla ainsi, et dans le cœur d'Achille il fit naître le désir de pleurer son père. Achille le prit par la main, et, doucement, il écarta le vieillard. Et tous deux ils se souvinrent : l'un d'Hector, le tueur d'hommes, et il verse des larmes abondantes, prosterné aux pieds d'Achille; et l'autre, Achille, pleure son père et pleure aussi Patrocle; et leurs sanglots dans la demeure au loin retentissent. Mais quand le divin Achille se fut rassasié du charme des pleurs..... » (*Iliade*, ch. XXIV.)

Malheureux dont le cœur ne sait pas comme on [aime,
Et qui n'a pas connu *la douceur de pleurer!*
(VOLTAIRE.)



mon humeur. Le rire a pour moi quelque chose de plus vif et de plus sensible : enfin le rire me rit davantage. Toute la nature est en cela de mon avis. Allez-vous-en à la cour de Cythérée, vous y trouverez des ris, et jamais de pleurs.

— Nous voici déjà retombés, dit Ariste, dans ces raisons qui n'ont aucune solidité : vous êtes le plus frivole défenseur de la comédie que j'aie vu depuis longtemps.

— Et nous voici retombés dans le platonisme, répliqua Gelaste : demeurons-y donc, puisque cela vous plaît tant. Je m'en vais vous dire quelque chose d'essentiel contre le pleurer, et veux vous convaincre par ce même endroit d'Homère dont vous avez fait votre capital[1]. Quand Achille a pleuré son soûl (par parenthèse, je crois qu'Achille ne riait pas de moins bon courage ; tout ce que font les héros, ils le font dans le suprême degré de perfection); lorsque Achille, dis-je, s'est rassasié de ce beau plaisir de verser des larmes, il dit à Priam : « Vieillard, tu es misérable : « telle est la condition des mortels, ils passent leur vie « dans les pleurs. Les dieux seuls sont exempts de mal, « et vivent là-haut à leur aise, sans rien souffrir[2]. » Que répondrez-vous à cela ?

— Je répondrai, dit Ariste, que les mortels sont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs ; mais, quand ils pleurent des douleurs d'autrui, ce sont proprement des dieux.

— Les dieux ne pleurent ni d'une façon ni d'une autre, reprit Gelaste : pour le rire, c'est leur partage. Qu'il ne soit ainsi[3] : Homère dit en un autre endroit que, quand les

1. Votre argument capital, le fort de votre défense.

2. La traduction de Gélaste est des plus libres, à la manière des « belles infidèles » de ce temps. Achille ne dit point à Priam : « Tu es misérable. » Il l'invite à s'asseoir et à calmer sa tristesse, « car à quoi bon les tristes pleurs ? Vivre dans la douleur, tel est le sort que les dieux ont fait aux misérables mortels : eux seuls sont exempts de peines. »

3. *Qu'ainsi ne soit,* pour qu'on ne doute pas qu'il en soit ainsi. Vaugelas

bienheureux immortels virent Vulcain, qui boitait dans leur maison, il leur prit un rire inextinguible [1]. Par ce mot d'inextinguible, vous voyez qu'on ne peut trop rire ni trop longtemps; par celui de bienheureux, que la béatitude consiste au rire.

— Par ces deux mots que vous dites, reprit Ariste, je vois qu'Homère a failli, et ne vois rien autre chose. Platon l'en reprend dans son troisième de la *République* [2]. Il le blâme de donner aux dieux un rire démesuré, et qui serait même indigne de personnes tant soit peu considérables.

— Pourquoi voulez-vous qu'Homère ait plutôt failli que Platon? répliqua Gelaste. Mais laissons les autorités, et n'écoutons que la raison seule. Nous n'avons qu'à examiner sans prévention la comédie et la tragédie. Il arrive assez souvent que cette dernière ne nous touche point : car le bien ou le mal d'autrui ne nous touche que par rapport à nous-mêmes [3], et en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver, l'amour-propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soi. Or, comme la tragédie ne nous représente que des aventures extraordinaires, et

blâme cette locution qui semble dire *tout le contraire de ce qu'on lui fait signifier*. Littré, qui en cite des exemples de Balzac, Bossuet et J.-B. Rousseau, fait remarquer aussi qu'elle a pris un sens fort éloigné de la signification simple des mots.

1. C'est dans l'assemblée des dieux qui termine le premier chant de l'*Iliade* que Vulcain soulève dans l'Olympe ce rire « homérique » en faisant l'office d'échanson à la place d'Hébé et en leur versant le nectar. Cette expression de « rire inextinguible », qui a fait fortune, a été créée par La Fontaine : c'est la traduction littérale du grec *Asbestos*, mais Mme Dacier traduit : « un rire qui ne finissait point. »

2. « Il faut condamner aussi le penchant au rire, car on ne se livre pas à une grande gaieté sans que l'âme éprouve une grande agitation. — Il me semble. — Alors ne souffrons pas qu'on représente devant nous des hommes graves, encore moins des dieux, dominés par le rire. — Non, assurément. — Et, s'il faut t'en croire, nous reprendrons Homère d'avoir dit : «Un rire inextinguible éclata parmi les bienheureux habitants de l'Olympe, quand ils virent Vulcain s'agiter pour les servir. » (*République*, III, trad. Cousin.)

3. « La pitié naturelle est fondée sur les rapports que nous avons avec l'objet qui souffre; elle est d'autant plus vive que la ressemblance, la conformité de nature est plus grande.» (BUFFON, *Quadrupèdes*.)



qui vraisemblablement ne nous arriveront jamais[1], nous n'y prenons point de part, et nous sommes froids, à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le poète ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, et ne nous mettions en la place de quelque roi. Alors j'avoue que la tragédie nous touche, mais de crainte, mais de colère, mais de mouvements funestes qui nous renvoient au logis pleins des choses que nous avons vues, et incapables de tout plaisir. La comédie, n'employant que des aventures ordinaires et qui peuvent nous arriver, nous touche toujours plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne, elle nous fait rire. La tragédie nous attache, si vous voulez; mais la comédie nous amuse agréablement, et mène les âmes aux Champs Élysées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infaillible de ce que j'avance, prenez garde que, pour effacer les impressions que la tragédie avait faites en nous, on lui faisait souvent succéder un divertissement comique; mais de celui-ci à l'autre il n'y a point de retour : ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir, après quoi il n'y a plus rien, c'est la comédie. Quand on vous la donne, vous vous en retournez content et de belle humeur; quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin et rempli de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Orestes et les Œdipes, tristes fantômes qu'a évoqués le poète magicien dont nous avons parlé tantôt. Encore serions-nous heureux s'ils excitaient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paraître : cela vaut mieux que de s'ennuyer; mais où sont les habiles poètes qui nous dépeignent ces

1. « Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez; ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais, lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. » (Molière, *Critique de l'Ecole des femmes.*)



choses au vif? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec Sophocle; je dis seulement qu'il n'y en a guère[1]. La difficulté n'est pas si grande dans le comique; il est plus assuré de nous toucher, en ce que ses incidents sont d'une telle nature que nous nous les appliquons à nous-mêmes plus aisément.

— Cette fois-là, dit Ariste, voilà des raisons solides, et qui méritent qu'on y réponde; il faut y tâcher. Le même ennui qui nous fait languir pendant une tragédie où nous ne trouvons que de médiocres beautés, est commun à la comédie et à tous les ouvrages de l'esprit, particulièrement aux vers : je vous le prouverais aisément si c'était la question; mais, ne s'agissant que[2] de comparer deux choses également bonnes, chacune selon son genre, et la tragédie, à ce que vous dites vous-même, devant l'être souverainement, nous ne devons considérer la comédie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la tragédie à la comédie; et de celle-ci à l'autre, jamais. Je vous le confesse, mais je ne tombe pas d'accord de vos conséquences ni de la raison que vous apportez. Celle qui me semble la meilleure, est que dans la tragédie nous faisons une grande contention[3] d'âme; ainsi on nous représente ensuite quelque chose qui délasse notre cœur, et nous remet en l'état où nous étions avant le spectacle, afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par votre propre raisonnement, vous voyez déjà que la comédie touche beaucoup moins que la tragédie. Il reste

1. Il y en avait et il y en a toujours très peu; mais il y en avait. Sans parler du vieux Corneille, Racine était là; il avait donné *Andromaque* et donna *Britannicus* l'année même où parut *Psyché*.

2. Mais comme il ne s'agit... Cette locution conjonctive était si employée que le grammairien Desmarais écrivait sans scrupule : « *S'agissant* d'une particule d'un si grand usage (*que*), j'ai cru... »

3. *Contention,* effort de l'esprit et de toutes les forces de l'âme qui se tendent. C'est précisément cette « contention » qui doit déplaire à Gélaste. Il eût dit, sans doute, avec Montaigne : « Il faut fuyr toutes contentions. » Ariste, dans tout ce morceau, parle en critique philosophe.



à prouver que cette dernière est beaucoup plus agréable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la mémoire ne m'en échappe, je vous dirai qu'il s'en faut bien que la tragédie nous renvoie chagrins et mal satisfaits, la comédie tout à fait contents et de belle humeur; car, si nous apportons à la tragédie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres[1]. La comédie, au contraire, nous faisant laisser notre mélancolie à la porte, nous la rend lorsque nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle et que nous ne saurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement, niez-vous qu'elle soit plus noble que le rire?

— Il y a si longtemps que nous disputons, repartit Gelaste, que je ne vous veux plus rien nier.

— Et moi je vous veux prouver quelque chose, reprit Ariste; je vous veux prouver que la pitié est le mouvement le plus agréable de tous. Votre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-ci encore plus que vous ne faites : quant à l'autre, c'est un plaisir, et très grand plaisir. En voici quelques raisons nécessaires, et qui vous prouveront par conséquent que la chose est telle que je vous dis. La pitié est un mouvement charitable et généreux, une tendresse de cœur dont tout le monde se sait bon gré[2]. Y a-t-il quelqu'un qui veuille passer pour un homme dur et impénétrable à ses traits? Or, qu'on ne fasse les choses louables avec un très grand plaisir, je m'en rapporte à la satisfaction inté-

1. « La pitié est une douleur que nous sentons à la vue d'un mal immérité qui arrive à autrui et que nous croyons pouvoir un jour nous atteindre. » (ARISTOTE, *Rhétorique*, II, 8.) — « La pitié est un sentiment mêlé de tristesse et d'amour ». (VAUVENARGUES.)

2. « Une grande âme est au-dessus de l'injure, de l'injustice, de la douleur, de la moquerie, et elle serait invulnérable si elle ne souffrait par la compassion. » (LA BRUYÈRE, *De l'Homme*.)

rieure des gens de bien; je m'en rapporte à vous-même, et vous demande si c'est une chose louable que de rire. Assurément ce n'en est pas une, non plus que de boire et de manger, ou de prendre quelque plaisir qui ne regarde que notre intérêt. Voilà donc déjà un plaisir qui se rencontre en la tragédie, et qui ne se rencontre pas en la comédie. Je vous en puis alléguer beaucoup d'autres. Le principal, à mon sens, c'est que nous nous mettons au-dessus des rois par la pitié que nous avons d'eux, et devenons dieux à leur égard, contemplant d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs malheurs; ni plus ni moins que les dieux considèrent de l'Olympe les misérables mortels. La tragédie a encore cela au-dessus de la comédie, que le style dont elle se sert est sublime; et les beautés du sublime, si nous en croyons Longin[1] et la vérité, sont bien plus grandes et ont tout un autre effet que celles du médiocre. Elles enlèvent l'âme, et se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques, tout beaux qu'ils sont, n'ont ni la douceur de ce charme ni sa puissance. Il est de ceci comme d'une beauté excellente, et d'une autre qui a des grâces : celle-ci plaît, mais l'autre ravit. Voilà proprement la différence que l'on doit mettre entre la pitié et le rire. Je vous apporterais plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'était temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Polyphile; c'est lui cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence et d'attention, comme vous voyez[2].

— Je veux bien ne pas répliquer, dit Gelaste, et avoir cette complaisance pour lui; mais ce sera à condition que

1. Boileau, qui cite ici le rhéteur Longin, devait traduire et paraphraser le *Traité du Sublime* qu'on lui attribue.

2. On aurait aimé avoir l'avis de Polyphile; mais il se borne à mettre aux prises Gélaste, qui se moque, et Ariste, qui disserte — tous deux un peu longuement. S'il ne conclut pas, on devine qu'il est moins éloigné de l'opinion d'Ariste.



vous ne prétendrez pas m'avoir convaincu; sinon, continuons la dispute.

— Vous ne me ferez point en cela de tort, reprit Polyphile; mais vous en ferez peut-être à Acante, qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin. »

Acante ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutefois à l'honnêteté de Polyphile; mais en même temps il ne laissa pas de s'écarter. Ses trois amis le suivirent.

V

LA FIN DU SECOND LIVRE. — INVOCATION A LA VOLUPTÉ

O douce Volupté[1], sans qui, dès notre enfance,
Le vivre et le mourir nous deviendraient égaux;
Aimant universel de tous les animaux[2],
Que tu sais attirer avecque[3] violence!
Par toi tout se meut ici-bas.
C'est pour toi, c'est pour tes appas,
Que nous courons après la peine :
Il n'est soldat, ni capitaine,
Ni ministre d'État, ni prince, ni sujet,
Qui ne t'ait pour unique objet.

1. Cette invocation est amenée par le dénouement obligé du poème : le mariage de Psyché et de l'Amour, d'où naît une fille, adorée par les mortels sous le nom de la Volupté. Et puis, on le sent bien, La Fontaine a voulu finir par là, et il faut lui pardonner ce que la transition a de factice en faveur de ce que l'invocation a de sincère.

2. Toi qui attires à toi tous les êtres animés; *genus omne animantum*, comme dit Lucrèce, dans un morceau célèbre d'inspiration toute semblable. — « Encore que nous ayons quelque chose au-dessus de l'animal, nous sommes *animaux.* » (BOSSUET, *Connaissance de Dieu et de soi-même,* V, 3.)

3. Vaugelas et Ménage admettent *avecque* pour *avec* devant un mot commençant par une consonne.



Nous autres nourrissons[1], si, pour fruit de nos veilles,
Un bruit[2] délicieux ne charmait nos oreilles,
Si nous ne nous sentions chatouillés de ce son,
Ferions-nous un mot de chanson?
Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,
Ce qui servait de prix dans les jeux olympiques,
N'est que toi proprement, divine Volupté.
Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté?
Pourquoi sont faits les dons de Flore,
Le Soleil couchant et l'Aurore,
Pomone et ses mets délicats,
Bacchus, l'âme des bons repas,
Les forêts, les eaux, les prairies,
Mères des douces rêveries[3]?
Pourquoi tant de beaux arts, qui tous sont tes enfants?...
Volupté, Volupté, qui fut jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce[4],
Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi;
Tu n'y seras pas sans emploi :
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
Viens donc; et de ce bien, ô douce Volupté,
Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté;
Car trente ans ce n'est pas la peine[5].

1. Nourrissons du Parnasse, poètes.

2. Ce *bruit,* c'est la renommée, le « vain bruit » dont parlera La Fontaine dans le *Discours à Mme de la Sablière.* Corneille, Molière, Sévigné, parlaient ainsi; Voltaire écrivait encore : « Je n'ai pas bon *bruit.* » (*Lettre à Vernes,* 2 janvier 1763.)

3. Voilà le vrai La Fontaine. Seul il peut mêler ainsi, sans choquer, les plaisirs de la table et de la rêverie.

4. C'est Epicure, le maître, le dieu de La Fontaine.

5. *Psyché* est de 1669; le poète devait mourir en 1695.





Polyphile cessa de lire. Il n'avait pas cru pouvoir mieux finir que par l'hymne de la Volupté, dont le dessein ne déplut pas tout à fait à ses trois amis.

Après quelques courtes réflexions sur les principaux endroits de l'ouvrage : « Ne voyez-vous pas, dit Ariste, que ce qui vous a donné le plus de plaisir, ce sont les endroits où Polyphile a tâché d'exciter en vous la compassion ?

— Ce que vous dites est fort vrai, repartit Acante ; mais je vous prie de considérer ce gris de lin, ce couleur d'aurore, cet orangé, et surtout ce pourpre[1], qui environnent le roi des astres. » En effet, il y avait très longtemps que le soir ne s'était trouvé si beau. Le Soleil avait pris son char le plus éclatant et ses habits les plus magnifiques.

Il semblait qu'il se fût paré
Pour plaire aux filles de Nérée[2];
Dans un nuage bigarré
Il se coucha cette soirée.
L'air était peint de cent couleurs :
Jamais parterre plein de fleurs
N'eut tant de sortes de muances[3].
Aucune vapeur ne gâtait,
Par ses malignes influences,
Le plaisir qu'Acante goûtait.

On lui donna le loisir de considérer les dernières beautés du jour; puis, la lune étant en son plein, nos voyageurs et le cocher qui les conduisait la voulurent bien pour leur guide.

1. Racine parle en poète moderne, épris des couleurs éclatantes et des teintes nuancées.

2. Nérée, dieu marin, souvent identifié avec la mer, père des Néréides qui, avec les Tritons, forment le cortège ordinaire d'Amphitrite.

3. *Muances* est le texte original. « Toutes choses sont en fluxion, *muance* et variation perpétuelle. » (Montaigne). Mais Furetière ne donne déjà plus ce mot que comme terme de musique.

PHILÉMON ET BAUCIS

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE

(1685)

A MONSEIGNEUR LE DUC DE VENDOME

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile;
Véritables vautours que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.

1. « Si gracieux et si naturel que soit La Fontaine, ses *Filles de Minée*, ses poèmes d'*Adonis*, de *Philémon et Baucis* ont quelque chose de monotone. Les idées semblent s'y aligner avec les vers comme les soldats à la parade. Sous cette discipline des sons et de la mesure, elles perdent leur mouvement spontané et leur liberté native. » (TAINE, *La Fontaine et ses fables*.) Ici encore, nous trouvons l'arrêt sévère, surtout pour *Philémon et Baucis*, ce simple récit dont le charme doux, un peu lent, ne nous ravit pas, mais nous pénètre. Il ne faut pas oublier que La Fontaine avait ici pour modèle Ovide, le poète bel esprit (*Métamorphoses*, l. VIII), et qu'il lui est très supérieur. Seulement on s'étonne qu'un poème de ce caractère soit dédié à ce duc de Vendôme (1654-1712), brillant capitaine, mais épicurien sans retenue, dont l'influence sur notre poète ne contribua pas à relever la dignité de sa vieillesse. Voir plus haut une Epître que lui adresse La Fontaine.

6. Prométhée, fils de Japet, coupable d'avoir ravi le feu du ciel, fut enchaîné, par l'ordre de Jupiter, sur le sommet du Caucase, où un vautour rongeait éternellement son foie sans cesse renaissant. Le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle nous fait assister au supplice de ce bienfaiteur de l'humanité, qui accuse et brave l'injuste vengeance des dieux. Il fut enfin délivré par Hercule. C'est son supplice qui *représente* les soucis dont les grands sont rongés, et le vautour qui le dévore est l'image de ces soucis dévorants.



L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste :
Le sage y vit en paix, et méprise le reste;
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne;
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composaient toute leur république;

9. Se contentant des douceurs, des plaisirs modestes de son humble demeure. Comparez l'*Élégie aux Nymphes de Vaux.*

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire :
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
Et sans porter envie à la pompe des princes
Se contente chez lui de les voir en tableau.

(RACAN, *Stances sur la Retraite.*)

De Philémon vous connaissez l'histoire :
Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.
Les noirs chagrins, enfants de la vieillesse,
N'habitent point sous nos rustiques toits ;
Le vice fuit où n'est pas la mollesse ;
Nous servons Dieu, nous égalons les rois.

(VOLTAIRE, *Ce qui plaît aux dames.*)

12. Ce mot d'Epicharme a été repris par Montaigne et par Voltaire : « Les dieux nous vendent tous les biens qu'ils nous donnent, c'est-à-dire, ils ne nous en donnent aulcun pur et parfaict, et que nous n'achetions au prix de quelque mal. » (*Essais,* II, 20.) — « Sans mentir, Monsieur, la fortune est une grande trompeuse, et pour l'ordinaire elle nous vend bien chèrement les choses qu'elle semble nous donner. » (*Lettre au comte de Guiche.*)

14.
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins et mourrai sans remords.

(*Fables,* XI, 4.)

20. Clotho, l'une des Parques ; mais c'est Lachésis qui filait, Atropos qui coupait le fil; le rôle de Clotho se bornait à tenir le fuseau. On voit, d'ailleurs, par de nombreux exemples, que La Fontaine la nomme toujours pour désigner soit les Parques, soit la Mort.

21. Sans se voir dans la nécessité de réclamer le concours des autres.

22. *Pendant* quarante années.



Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient!
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons :
L'aide des dieux a fait que nous le conservons;
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile

24. *Pas un,* pour *aucun, pas un seul:*

Si j'en connais *pas un*, je veux être étranglé.
(RACINE, *Plaideurs,* 458.)

32. Mercure, messager des dieux, conducteur des ombres, chargé d'une foule de fonctions très diverses, est le dieu des orateurs, et aussi des marchands, et même des voleurs.

33. *Pèlerins* étonne d'abord, appliqué à des dieux du paganisme. Mais, étymologiquement, ce mot veut dire *voyageur* (peregrinus), et La Fontaine a dit « la pèlerine » (*Fables,* X, 3) d'une tortue qui s'est mis en tête de voyager.

34. *Pas un seul,* la négation *pas* est omise. Ce n'en est pas le seul exemple. *Ne* semblait suffire comme négation et c'était à l'origine la seule négation véritable, *pas* ou *point* (la valeur d'un pas, d'un point) n'étant destiné qu'à renforcer cette particule.

35. Le sens de *profane* se rapproche ici de celui d'*impie*. C'est une impiété véritable que refuser l'hospitalité.

43. « Tous ces dieux, Foyers, Lares, Mânes, on les appelait les dieux cachés ou les dieux de l'intérieur, *dii penates*. Pour tous les actes de cette religion il fallait le secret... La religion ne résidait pas dans les temples, mais dans la maison; chacun avait ses dieux, chaque dieu ne protégeait qu'une famille et n'était dieu que dans une maison. » (FUSTEL DE COULANGES, *la Cité antique,* I, 4.)



Que quand Jupiter même était de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point : faites tiédir cette onde;
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent;
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs;
Et, pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la Fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.

Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants

45. Voyez ce même regret d'un passé simple dans Tibulle, X, 19; Juvénal, XI, 115; Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XXXI. Et pourtant, dans *l'Homme et l'Idole de bois*, certain païen s'irrite de n'être pas écouté d'un de ces dieux primitifs, et le brise.

49. Les paroles de Philémon sont de La Fontaine seul ; il n'en est pas trace dans Ovide.

51. *Par Baucis,* latinisme comme au v. 60. Le trait est d'Ovide cette fois. On trouve une peinture analogue au début du *Moretum,* attribué à Virgile.

53. *L'onde tiède,* dès que l'onde fut attiédie, construction toute semblable à l'ablatif absolu des Latins. Laver les pieds de l'hôte est un des premiers devoirs de l'hospitalité. Voyez le ch. XIX de l'*Odyssée.*

62.

Deux ais pourris sur trois pieds inégaux
Formaient la table où les époux soupèrent.

(VOLTAIRE, *Ce qui plaît aux dames.*)

65. « Les écrivains du XVII[e] siècle se sont toujours servis d'*égaler* là où aujourd'hui nous mettrions *égaliser.* Quant à ce dernier mot, il ne figure dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie (1694) que comme « un terme dont on se sert encore au Palais, et qui veut dire rendre des partages égaux. » (MARTY-LAVEAUX, *Lexique de Corneille.*)



Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcis
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
« Grand dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux;
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde

66. *Du débris,* par le débris, avec un fragment de débris. Voyez, au vers 71 : « Altérés de leur course. » *Débris,* au singulier, est très fréquent chez Rotrou, Corneille, etc. — *Autre injure,* tour poétique et elliptique pour : autre victime des injures du temps.

72. Le cerf orgueilleux (*Fables,* VI, IX), se mire

Dans le cristal d'une fontaine.

L'édition des Grands Écrivains fait observer que, chez Ovide, le repas champêtre semble trop abondant, et ajoute : « On sait que Rubens a peint ce repas rustique ; mais il a laissé à Mercure son Pégase, et à Jupiter sa foudre, que celui-ci, il est vrai, s'efforce de cacher sous la table. »

73. Construction du pronom personnel fréquente chez La Fontaine et ses contemporains.

L'ours venant là-dessus, on crut qu'il *s'allait plaindre.*
(*Fables,* I, 7.)

La gazelle *s'allait ébattre* innocemment.
(*Fables,* XII, 15.)

76. D'abord, tout d'abord, aussitôt. — *Dessiller* (*dé-ciller*), c'est, proprement, séparer les paupières cousues du faucon de chasse ; d'où le sens d'*ouvrir les yeux* à la vérité.

78. *Sourcis,* c'est l'orthographe de La Fontaine :

C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir *sourci,*
Jupiter, et le peuple immortel rit aussi.
(*Fables,* XII, 12.)

Voyez Homère, *Iliade,* I, 528 à 530 ; Horace, *Odes,* II, I ; *Epîtres,* I, 18, v. 90. A la fin du second livre de *Psyché,* La Fontaine parle avec plus d'ironie de ces gestes augustes du dieu : « Jupiter témoigna qu'il apportait son consentement à l'apothéose par une petite inclination de tête qui ébranla légèrement l'univers et le fit trembler seulement une demi-heure. »

Apprêtent un repas pour les maîtres du monde :
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur. »

Baucis sort à ces mots pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatille échappe à sa tremblante main ;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.

Les dieux sortent enfin et font sortir leurs hôtes.
« De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs ! »
Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,

85.
A qui donner le prix ? Au cœur, si l'on m'en croit.
(*Fables*, XII, 15.)

87. *Privée*, apprivoisée. Cette perdrix est une oie chez Ovide. La Fontaine aurait-il trouvé cet animal trop peu digne de la poésie et des dieux ? Mais l'oie est la gardienne de la maison ; elle a sauvé le Capitole. Voyez comme Buffon nous peint « sa démarche grave, son plumage net et lustré, son naturel social qui la rend susceptible d'un fort attachement et d'une longue reconnaissance, enfin sa vigilance très anciennement célébrée. » Mais le fabuliste a chanté la perdrix et l'a rendue touchante.

92. Il semble que ce soit un vrai recours en grâce, puisque Jupiter *intercède*, comme un magistrat romain qui oppose son veto à une mesure proposée, *intercedit legi*. Ici, la perdrix réclame, pour ainsi dire, le droit d'asile que les suppliants invoquaient en se réfugiant dans les temples des dieux.

94. *Majoresque cadunt altis de montibus umbræ...*
Et sol crescentes decedens duplicat umbras.
(VIRGILE, *Bucol.*, I, 84 ; II, 67.)
L'ombre croît en tombant de nos prochains coteaux.
(LA FONTAINE, *Astrée*, II, 8.)

96. Jupin, diminutif familier de Jupiter, détonne un peu dans ce récit d'un ton grave.

102. Il n'est pas rare que La Fontaine, Corneille et les poètes de leur temps fassent accorder le participe

Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent;
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure;
Sans vestige de bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins.
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris :
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.

présent avec son substantif, même quand ce participe est suivi d'un complément.

Les Romains poursuivaient; et César, dans la place
Ruisselante du sang de cette populace...
(*Pompée* V, 1.)

105. *Escadrons* se justifie par l'idée d'un véritable assaut que les vents et les nuées livrent à la terre sur l'ordre de Jupiter. Cette figure est fréquente chez les poëtes latins.

« ..... *Venti, velut agmine facto,*
Qua data porta, ruunt et terras turbine perflant....
Omnia ventorum concurrere prœlia vidi.
(Virgile, *Enéide,* I; *Géorgiq.*, I.)

Flottants, parce que les nuées, poussées par les autans, ont crevé, et que leur inondation furieuse se répand sur la plaine.

107. *Toute cette demeure,* toutes les habitations de ce bourg, demeure d'un peuple impie.

110. Il est à peine besoin de dire que ce regret n'est pas d'Ovide. En général, La Fontaine prend à son modèle les traits matériels, et y ajoute les traits moraux.

111. *Avaient dû tomber*, avaient mérité de tomber.

114. *Aux marbres*, contre les marbres, encore un latinisme.

Peut-être avant la nuit l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine *au* nom d'impératrice.
(Racine, *Bérénice,* I, 3.)

115. Les pilastres se distinguent des colonnes ordinaires en ce qu'ils sont engagés dans la muraille.

117. *Pourpris,* enceinte, vieux mot que La Fontaine a employé plus d'une fois, que Voltaire et Gresset employaient encore.



Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
« Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins? »
Jupiter exauça leur prière innocente.
« Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels :
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice;
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office.
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux. »
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe, à l'entour d'eux, debout prêtait l'oreille;
Philémon leur disait : « Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux Immortels :
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies;
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Il ne resta que nous d'un si triste débris :

125. Voyez *sur* quels Etats l'un et l'autre [préside.
(CORNEILLE, *Théodore*, II, 2.)

131. Clothon, la Parque. Voyez la note du vers 20.

143. *Habitacle* pour *habitation*, ne se dit guère, selon Littré, que dans le style soutenu et dans celui de l'Ecriture. Cependant il en cite un exemple au début du *Carême impromptu* de Gresset.

144. *Hosties*, victimes.

Cette seconde *hostie* est digne de ta rage,
(CORNEILLE, *Polyeucte*, 1720.)

Frappons, voilà l'*hostie*, et l'occasion presse.
(CYRANO, *Agrippine*, IV, 4.)

S'il faut en croire La Monnoye, ce dernier vers indigna fort les auditeurs, qui s'écrièrent : « Oh! le méchant! Oh! l'athée! comme il parle du Saint-Sacrement! Il veut tuer Notre-Seigneur! » Cette anecdote, probablement arrangée, prouve tout au moins que l'emploi figuré du mot *hostie* n'était déjà plus fréquent.

145. Sur *débris*, voyez la note du vers 66.

Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris;
Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales,
Philémon regardait Baucis par intervalles;
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras;
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée :
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.

Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,

147. *Annales,* récit du passé; mais en général, récit suivi par années. Le mot semble employé ici pour la rime.

151. On trouve, chez Rotrou, Corneille et les auteurs de la première partie du siècle, de très nombreux exemples de cette construction qui insère le régime entre l'article auxiliaire et le participe, et fait accorder celui-ci.

Le seul amour de Rome *a* sa main *animée.*
(*Horace,* 1655.)

Un autre *a* trop longtemps notre place *occupée.*
(ROTROU, V, 5.)

152. Chez Ovide, Philémon a le temps de dire un dernier adieu à Baucis; il semble que l'adieu muet imaginé par La Fontaine soit plus émouvant.

153. *N'est tantôt plus*, n'est plus *presque* déjà que feuillage; la métamorphose n'est pas encore complète, mais elle se poursuit et va s'achever.

162. « Cette exclamation *Ah! si...* est le seul signe de vocation conjugale que La Fontaine ait montré dans ses œuvres. » (SAINT-MARC-GIRARDIN, *La Fontaine et les fabulistes.*) Dans la fable 2 du livre VI, le poète assigne « l'auberge de l'Hyménée » pour asile à la Discorde. Il écrit, dans le *Mal marié* (VII, 2) :

J'ai vu beaucoup d'hymens : aucuns d'eux ne me tentent.
Cependant des humains, presque les quatre quarts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards;
Les quatre quarts aussi des humains se repentent.

165. Clio est la Muse de l'histoire.



Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures
Sous l'appui d'un grand nom passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los que j'en attends :
Faites-moi triompher de l'Envie et du Temps ;
Enchaînez ces démons ; que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer serait œuvre infinie ;
L'entreprise demande un plus vaste génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer,
Sans parler de celui qui force à vous aimer ?
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages ;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages ;
Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous :
Je l'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,

169. Los, louange, gloire, vieux mot que Ménage regrettait, que la Fontaine employa plusieurs fois (*Fabl.*, XII, I), et que V. Hugo a repris de nos jours:

Los aux dames ! Au roi los !
(*Ballades*, 12.)

174. Ce pourrait être une entreprise malaisée.

179. Saint-Simon, qui hait Vendôme, lui reconnaît « un visage fort noble et l'air haut ; de la grâce naturelle dans le maintien et dans la parole ; beaucoup d'esprit naturel qu'il n'avait jamais cultivé ; une élocution facile, soutenue d'une hardiesse naturelle, beaucoup de connaissance du monde de la cour, des personnages successifs, et, sous une apparente incurie, un soin et une adresse continuelle à en profiter en tout genre. » En flétrissant et peut-être en exagérant les vices de Vendôme, il doit avouer qu'il est très populaire.

185. Petit-fils de Henri IV, Vendôme était un de ces « enfants des dieux », qui, selon La Bruyère, échappent aux règles de la nature.

187. Clio, sur ses genoux, les a corrigés, ainsi qu'Homère, selon un des poètes de l'Anthologie, — dont Boileau a développé le vers dans ses *Poésies diverses*, XXX, — écrivait les vers que lui dictait Apollon. M. Régnier n'accepte pas cette explication et fait remarquer qu'ici le poète et la Muse jouent plutôt un rôle inverse.

Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet tout le sacré vallon :
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcis,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis !

190. Tout le sacré vallon, c'est-à-dire la troupe des Muses, qui se plaisaient dans le vallon situé entre les deux cimes du Parnasse, va se transporter au château d'Anet. Le château d'Anet-sur-Eure, à 16 kil. de Dreux, avait été construit sous Henri II, pour Diane de Poitiers, par Philibert de Lorme et orné par Jean Goujon pour la sculpture, par Jean Cousin pour la peinture. Mais la résidence de Vendôme était bien différente du château d'autrefois, chanté par du Bellay.

193. *Leurs sourcis,* leurs fronts sourcilleux, élevés. (Voyez, pour l'orthographe, le v. 77.)

Non autrement qu'on voit parmy les nues
Les haults *sourcils* des grands Alpes chenues.
(J. du Bellay.)

Supercilium, d'où vient *sourcil*, avait ce sens en latin. Virgile a dit : *supercilium clivosi tramitis*, le sourcil (sommet sourcilleux) d'un sentier en pente.



POÉSIES DIVERSES

I

MADRIGAL POUR MADEMOISELLE COLLETET[1]

UNE MUSE PARLE

(1658)

Recevez de nos mains cette illustre couronne,
Dont l'éclat immortel a des charmes si doux ;
Nous n'avons encor vu personne
Qui la méritât mieux que vous.
Vos vers sont d'un tel prix que rien ne les surpasse ;
Ce mont en retentit de l'un à l'autre bout :
Vous saurez régner au Parnasse ;
Qui règne sur les cœurs, sait bien régner partout.

1. Guillaume Colletet, qu'il ne faut pas confondre avec son fils François, ridiculisé par Boileau, était l'un des cinq auteurs qui collaboraient avec Richelieu. Il avait épousé sa servante Claudine, et, pour diminuer la honte de ce mariage, il composait des vers qu'elle récitait en laissant croire qu'ils venaient d'elle-même. La Fontaine y fut pris ; mais Heinsius et l'abbé de Marolles, cités par Walckenaër, bien d'autres encore, en furent également dupes.



II

STANCES CONTRE LA MÊME

QUI FAISAIT DES VERS PENDANT LE VIVANT DE SON MARI ET QUI N'EN FIT PLUS APRÈS SA MORT[1]

(1659)

Les oracles ont cessé;
Colletet est trépassé.

Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne dit plus rien;
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre chrétien.

En cela je plains son zèle;
Et ne sais au par-dessus
Si les Grâces sont chez elle;
Mais les Muses n'y sont plus.

Sans gloser sur le mystère
Des madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons désormais
Qu'en la langue de sa mère.

Les oracles ont cessé;
Colletet est trépassé.

1. Il était mort en 1659, non sans avoir pris la précaution de composer une dernière fois pour sa femme une pièce où elle déclarait renoncer désormais à écrire des vers. Claudine s'y adresse à son mari, et lui dit avec émotion :

Pour ne plus rien aimer ni rien louer au [monde
J'ensevelis mon cœur et une plume avec vous.

Cette fois, La Fontaine comprit qu'on l'avait joué, et se vengea, mais n'eût-il pas mieux fait de rire et de se taire ?

8. Locution vieillie pour *au surplus*.

14. La mère de Claudine Colletet était, dit-on, la femme d'un tailleur de pierres.



III

BALLADE A MADAME FOUQUET

POUR LE PREMIER TERME[1]

(1659)

Comme je vois Monseigneur votre époux
Moins de loisir qu'homme qui soit en France,
Au lieu de lui, puis-je payer à vous?
Serait-ce assez d'avoir votre quittance?
Oui, je le crois; rien ne tient en balance
Sur ce point-là mon esprit soucieux :
Je voudrais bien faire un don précieux;
Mais si mes vers ont l'honneur de vous plaire,
Sur ce papier promenez vos beaux yeux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

Je viens de Vaux, sachant bien que sur tous
Les Muses font en ce lieu résidence;
Si leur ai dit, en ployant les genoux :
« Mes vers voudraient faire la révérence
A deux soleils de votre connaissance,
Qui sont plus beaux, plus clairs, plus radieux
Que celui-là qui loge dans les cieux;

1. On sait que La Fontaine, pensionné par Fouquet, payait en vers les termes de sa pension.

7. Ce passage un peu obscur et contourné, signifie : sur ce point-là, sur le point d'obtenir de vous ma quittance, mon esprit n'est point embarrassé; mais vous faire en échange un don (poétique) qui vaille la peine de vous être offert, voilà ce qui m'embarrasse davantage.

11. Vaux-le-Vicomte, à dix lieues de Paris; magnifiquement construit et décoré par Le Vau, Le Nôtre, Lebrun. Voyez *le Songe de Vaux*. — *Sur tous*, entre tous les lieux.

13. Je ne leur en ai pas moins dit. Ce vieux style est en quelque sorte le style obligatoire de la ballade.

Partant, vous faut agir dans cette affaire,
Non par acquit, mais de tout votre mieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire! »

L'une des neuf m'a dit d'un ton fort doux
(Et c'est Clio, j'en ai quelque croyance) :
« Espérez bien de ses yeux et de nous. »
J'ai cru la Muse; et sur cette assurance
J'ai fait ces vers, tout rempli d'espérance.
Commandez donc en termes gracieux
Que, sans tarder, d'un soin officieux,
Celui des Ris qu'avez pour secrétaire
M'en expédie un acquit glorieux.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

ENVOI

Reine des cœurs, objet délicieux,
Que suit l'enfant qu'on adore en des lieux
Nommés Paphos, Amathonte, et Cythère,
Vous qui charmez les hommes et les dieux,
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!

22. Voyez *Philémon et Baucis*, v. 165 et la note.

28. Sous cette figure souriante, La Fontaine se représente le secrétaire de Fouquet, Pellisson, dont on a dit qu'il abusait de la permission que Dieu a donné à l'homme d'être laid. Il répondit par cette quittance en vers :

Par devant moi, sur Parnasse notaire,
Se présenta la reine des beautés,
Et des vertus le parfait exemplaire,
Qui lut ces vers, puis les ayant comptés
Pesés, revus, approuvés, et vantés,
Pour le passé voulut s'en satisfaire;
Se réservant le tribut ordinaire,
Pour l'avenir, aux termes arrêtés.
Muses de Vaux, et vous leur secrétaire,
Voilà l'acquit tel que vous souhaitez.
En puissiez-vous dans cent ans autant faire!



IV

ÉPITAPHE D'UN PARESSEUX

OU ÉPITAPHE DE LA FONTAINE, FAITE PAR LUI-MÊME[1]

(1659)

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sut dispenser :
Deux parts en fit, dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

1. Voilà une épitaphe bien prématurée : La Fontaine devait vivre encore trente-six ans, s'il est vrai que ces vers soient de 1659. Il n'y faut donc voir qu'une plaisanterie.

2. En effet, on nous apprend qu'il vendit successivement sa maison et ses fermes ; mais il ne faut pas prendre cette assertion à la lettre, car l'acte de vente de sa maison de Château-Thierry à Antoine Pintrel est de 1676. C'est plutôt une promesse pour l'avenir, et il sait trop qu'il la tiendra.

5. *Il soulait, solebat,* il avait coutume. Le lexique de la langue de La Fontaine n'en cite pas d'autre exemple. La Bruyère regrette ce vieux mot *(De quelques usages)*. M. Littré va jusqu'à dire : « *Souloir* est une des plus grandes pertes que la langue ait faites, car combien *avoir coutume*, dont on est obligé de se servir, est lourd et incommode ! »

6. Quelques traits de cette épitaphe rappellent celle de Régnier, un des ancêtres directs de La Fontaine :

J'ay vescu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle,
Et si m'estonne fort pourquoy
La mort osa songer à moy,
Qui ne songeay jamais à elle.



V

BALLADE A M. FOUQUET

POUR LE PONT DE CHATEAU-THIERRY

(1659)

Dans cet écrit notre pauvre cité
Par moi, Seigneur, humblement vous supplie,
Disant qu'après le pénultième été
L'hiver survint avec grande furie,
Monceaux de neige, et gros randons de pluie,
Dont maint ruisseau croissant subitement
Traita nos ponts bien peu courtoisement.
Si vous voulez qu'on les puisse refaire,
De bons moyens j'en sais certainement :
L'argent surtout est chose nécessaire.

Or d'en avoir c'est la difficulté ;
La ville en est dès longtemps dégarnie.
Qu'y ferait-on ? vice n'est pauvreté ;
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée et pont s'en vont à la voirie.
Depuis dix ans, nous ne savons comment,
La Marne fait des siennes tellement
Que c'est pitié de la voir en colère.
Pour s'opposer à son débordement,
L'argent surtout est chose nécessaire.

5. Avec d'impétueux tourbillons de pluie. Le verbe *randonner*, vieilli également, s'appliquait à une longue course ininterrompue, d'où *randonnée*, encore usité comme terme de chasse.

13. C'est le proverbe : Pauvreté n'est pas vice.

15. Un grand pont fait communiquer la ville de Château-Thierry et le faubourg : il avait été ébranlé par plusieurs inondations successives de la Marne.



Si demandez combien en vérité
L'œuvre en requiert, tant que soit accomplie.
Dix mille écus en argent bien compté,
C'est justement ce de quoi l'on vous prie.
Mais que le Prince en donne une partie,
Le tout, s'il veut, j'ai bon consentement
De l'agréer, sans craindre aucunement.
S'il ne le veut, afin d'y satisfaire,
Aux échevins on dira franchement :
L'argent surtout est chose nécessaire.

ENVOI

Pour ce, vous plaise ordonner promptement
Nous être fait du fonds suffisamment;
Car vous savez, Seigneur, qu'en toute affaire,
Procès, négoce, hymen, ou bâtiment,
L'argent surtout est chose nécessaire.

22. Jusqu'à ce qu'elle soit accomplie.

29. Les échevins, officiers municipaux dont les fonctions étaient administratives et judiciaires. La Fontaine propose diverses combinaisons : le roi contribuera à la dépense pour une partie ou pour le tout (et il garantit plaisamment que cette dernière combinaison serait acceptée), ou la ville sera obligée de s'en charger. C'est l'Etat qui paya. Grâce à la ballade de La Fontaine ? Walckenaër le croit, M. Régnier en doute.

VI

ÉPIGRAMME SUR UN MOT DE SCARRON QUI ÉTAIT PRÈS DE MOURIR[1]

(1660)

Scarron, sentant approcher son trépas,
Dit à la Parque : « Attendez, je n'ai pas
Encore fait de tout point ma satire. »
— Ah! dit Clothon, vous la ferez là-bas :
Marchons, marchons; il n'est pas temps de rire.

1. Il mourut pour de bon le 14 octobre 1660. Mourant tourmenté d'un hoquet violent, on l'avait entendu dire : « Si j'en reviens, je ferai une belle satire contre le hoquet. »

4. Sur Clotho, une des trois Parques, voyez le v. 20 de *Philémon et Baucis* et la note, voyez aussi *la Mort et le Mourant,* Fables, VIII, 1.

5. Scarron avait ri de tout, même de ses souffrances. Mais l'épigramme semble un peu sèche. Le grand rieur s'était composé à lui-même son épitaphe, où il ne rit plus :

Celui qui ci maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passants, ne faites pas de bruit,
Et gardez-vous qu'il ne s'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.



VII

ÉLÉGIE AUX NYMPHES DE VAUX

(1661)

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes :
Chacun attend de vous ce devoir généreux;
Les destins sont contents : Oronte est malheureux.
Vous l'avez vu naguère au bord de vos fontaines,
Qui, sans craindre du Sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

3. « L'Anqueuil, est une petite rivière qui passe à Vaux » (Note de La Fontaine). Il en est parlé dans le *Songe de Vaux.*

8. Oronte, c'est Fouquet, arrêté à Nantes le 5 septembre 1661. Si nous en croyons Voltaire, *Lettre de M. de la Visclède à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie de Pau* (M. de la Visclède n'est que le pseudonyme de Voltaire), La Fontaine aurait écrit d'abord :

La cabale est contente : Oronte est malheureux.

Il aurait ensuite modifié son vers quand il se fut aperçu que Colbert « n'était point *cabaleur* ». Aucune preuve n'est apportée à l'appui de cette assertion. Il n'est pas absolument impossible que La Fontaine ait craint de nuire à la cause même de Fouquet en la plaidant avec trop de vivacité; mais il paraît peu probable qu'il l'ait fait par considération pour Colbert, contre qui il écrivit l'épigramme qu'on lira plus loin.

18.

Dans ce gouffre de maux c'est lui qui m'a plongé.

(CORNEILLE, *Théodore,* 1683.)



Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.

Dans les palais des rois cette plainte est commune :
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière,
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas, sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eût borné ses désirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour;
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens :
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

20. « Les chrétiens regardent la grandeur comme le haut d'un précipice. » (MASSILLON, *Carême, Mauvais riche.*)

29. Sur la fortune et les favoris, voyez le début de *Philémon et Baucis.*

32. Après l'avoir perdu, après avoir détruit sa puissance.

37. *Son âge*, sa vie.

38. « Vient-on de placer quelqu'un dans un nouveau poste, c'est un débordement de louanges en sa faveur qui inonde les cours et la chapelle, qui gagne l'escalier, les salles, la galerie, tout l'appartement : on en a au-dessus des yeux, on n'y tient pas... Que d'amis, que de parents naissent dans une nuit au nouveau ministre! » (LA BRUYÈRE, *De la Cour.*)

41. *En récompense*, par compensation.

44. Voyez comme La Fontaine définit la Cour dans la fable 14 du livre VIII. Bossuet voyait à la Cour



Mais quittons ces pensers : Oronte nous appelle.
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas,
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage.
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

« des intérêts cachés, des jalousies délicates, qui causent une extrême sensibilité, et, dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain » (*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*).

45. *Pensers*, pour *pensées*. Cet infinitif pris substantivement avait déjà vieilli du temps de Corneille qui, en revisant ses pièces, le supprima en quelques endroits. Voyez la note du vers 18 du *Discours de Mme de La Sablière*.

49. On sait que, dans la langue du XVIIe siècle, et, en particulier, dans la langue tragique, *courage* est synonyme de *cœur*.

51. On remarquera l'élision de l'*e* muet.

52. « Donner la vie, privilège de la souveraineté, laquelle n'est jamais plus auguste que lorsqu'elle exerce ce bienheureux pouvoir des dieux, à qui tous, bons et méchants, nous devons la lumière » (SÉNÈQUE, *De la Clémence*, I, 5).

53. C'est déjà ici le Henri IV idéalisé, le roi clément et bonhomme que la légende imposera presque à l'histoire; mais ils se font déjà rares, ceux qui se souviennent d'Henri IV sous Louis XIV.

56.

..... La clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque.
(CORNEILLE, *Cinna*, IV, 3.)

Faisons-nous violence, et vainquons-nous d'abord.
Tout deviendra facile après ce grand effort.
(CORNEILLE, *Imitation*, I.)



VIII

ODE AU ROI POUR FOUQUET(1)

(1662)

Prince qui fais nos destinées,
Digne monarque des François,
Qui du Rhin jusqu'aux Pyrénées
Portes la crainte de tes lois,
Si le repentir de l'offense
Sert aux coupables de défense
Près d'un courage généreux,
Permets qu'Apollon t'importune,
Non pour les biens et la fortune,
Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triste objet de ta colère
N'a-t-il point encore effacé
Ce qui jadis t'a pu déplaire
Aux emplois où tu l'as placé?
Depuis le moment qu'il soupire,
Deux fois l'hiver en ton empire
A ramené les aquilons;
Et nos climats ont vu l'année

(1) « La Fontaine a fait quelques élégies amoureuses : c'était alors la mode; elles sont médiocres; mais il en fit une pour l'amitié, et c'est la meilleure élégie de notre langue : c'est celle où il gémit sur l'infortune de Fouquet, son bienfaiteur, et ose implorer pour lui la clémence d'un maître irrité. C'était un courage aussi louable que rare, et la muse du poète servit bien son cœur. Si cette pièce fut inutile à Fouquet, elle ne l'est pas à la gloire de La Fontaine. » (LA HARPE.)

1. Prince de qui dépend le sort de la France.

7. *Courage,* encore ici pour *cœur*; voyez le v. 59 de l'Elégie aux nymphes de Vaux.

8. Apollon, c'est la poésie, qui peut sembler, en effet, importune au roi : car c'est la seconde fois que La Fontaine intercède près du roi pour Fouquet, et l'intercession, cette fois, est plus directe qu'elle ne l'était dans l'Elégie.



Deux fois de pampre couronnée
Enrichir coteaux et vallons.

Oronte seul, ta créature,
Languit dans un profond ennui;
Et les bienfaits de la nature
Ne se répandent plus pour lui.
Tu peux d'un éclat de ta foudre
Achever de le mettre en poudre;
Mais si les dieux à ton pouvoir
Aucunes formes n'ont prescrites,
Moins ta grandeur a de limites,
Plus ton courroux en doit avoir.

Réserve-le pour des rebelles;
Ou si ton peuple t'est soumis,
Fais-en voler les étincelles
Chez tes superbes ennemis.
Déjà Vienne est irritée
De ta gloire aux astres montée :
Ses monarques en sont jaloux;
Et Rome t'ouvre une carrière
Où ton cœur trouvera matière
D'exercer ce noble courroux.

20. Cela ne veut pas dire qu'il se soit écoulé deux années pleines, mais deux hivers et deux automnes, depuis l'arrestation de Fouquet (septembre 1661) ; ce qui suffit pour donner à la pièce une date assez précise.

21. *Créature* ne semble pas le mot juste : lorsque Fouquet fut nommé procureur général au Parlement, Louis XIV n'avait que douze ans.

22. C'est ici qu'apparaît toute la force de ce mot *ennui*. L'ennui de Fouquet, c'est du désespoir. Il lui faudra attendre deux ans encore avant de pouvoir se défendre devant ces juges que Mme de Sévigné nous a fait connaître.

35. Vienne, c'est la maison d'Autriche, contre qui la France, la Hollande et l'Angleterre conclurent en 1662 un traité d'alliance.

38. Allusion aux troubles récents de Rome où la garde corse du pape a insulté le duc de Créqui, ambassadeur de France. Louis XIV exigea et obtint une prompte réparation de cet outrage. L'invitation qui suit : « Va-t'en punir l'orgueil du Tibre... » semble indiquer que satisfaction n'a pas encore été donnée aux réclamations venues de France, c'est-à-dire que la lettre a été écrite vers la fin de 1662.



Va-t'en punir l'orgueil du Tibre;
Qu'il te souvienne que ses lois
N'ont jadis rien laissé de libre
Que le courage des Gaulois.
Mais parmi nous sois débonnaire;
A cet empire si sévère
Tu ne te peux accoutumer,
Et ce serait trop te contraindre :
Les étrangers te doivent craindre,
Tes sujets te veulent aimer.

L'Amour est fils de la Clémence;
La Clémence est fille des dieux :
Sans elle toute leur puissance
Ne serait qu'un titre odieux.
Parmi les fruits de la victoire,
César, environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celui-ci pût être égale;
Non pas même aux champs où Pharsale
Lui donna le nom de vainqueur.

Je ne veux pas te mettre en compte
Le zèle ardent ni les travaux,
En quoi tu te souviens qu'Oronte
Ne cédait point à ses rivaux.
Sa passion pour ta personne,
Pour ta grandeur, pour ta couronne,

44. On sait quel effroi les Gaulois inspirèrent même aux Romains, à qui ils disaient fièrement : « Notre droit, il est dans nos armes; tout appartient aux braves! » Fouquet, à qui La Fontaine communiqua cette ode, blâma ce passage qu'il ne comprenait pas, car les nouvelles de Rome ne lui étaient pas parvenues dans sa prison. Voyez plus haut la lettre que lui écrit à ce sujet La Fontaine.

45. La Fontaine aurait voulu un Louis XIV à son image.

60. Aux champs de Pharsale, où il vainquit Pompée. La Fontaine songe sans doute à la clémence dont César usa envers Marcellus et qui nous a valu le discours éloquent, mais un un peu trop complaisant de Cicéron.



Quand le besoin s'est vu pressant,
A toujours été remarquable ;
Mais, si tu crois qu'il est coupable,
Il ne veut point être innocent.

Laisse-lui donc pour toute grâce
Un bien qui ne lui peut durer,
Après avoir perdu la place
Que ton cœur lui fit espérer.
Accorde-nous les faibles restes
De ses jours tristes et funestes,
Jours qui se passent en soupirs.
Ainsi les tiens, filés de soie,
Puissent se voir comblés de joie,
Même au delà de tes désirs !

67. Fouquet s'était montré fidèle à la cause royale pendant La Fronde.

70. Cela est presque trop joli, et Fouquet n'avait pas tort peut-être de juger compromettante pour sa dignité une telle manière de le défendre.

72. Laisse-lui la vie : elle ne saurait être longue, puisqu'il a perdu dans ton cœur la place qu'il espérait y tenir.

78. *Ainsi,* c'est la forme latine du souhait, *sic.* Bossuet dit encore, dans la péroraison de l'oraison funèbre de Condé : « Ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ! »

80. L'ode est faible, il faut bien l'avouer ; mais elle est sincère et touchante à force d'être naïve.



IX

CONTRE LE MARIAGE

EPIGRAMME TIRÉE D'ATHÉNÉE[1]

(1671)

Homme qui femme prend se met en un état
Que de tous à bon droit on peut nommer le pire :
Fol était le second qui fit un tel contrat.
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire[2].

X

ÉPITAPHE D'UN GRAND PARLEUR

(1671)

Sous ce tombeau pour toujours dort
Paul, qui toujours conta merveilles.
Louange à Dieu, repos au mort,
Et paix en terre[3] à nos oreilles !

1. Athénée, compilateur grec (fin du IIe et début du IIIe siècle après J.-C.), est l'auteur des *Deipnosophistes* (les soupers des savants), vaste recueil où les citations abondent.

2. On cite cette épigramme moins pour sa valeur propre que pour la préoccupation dont elle témoigne. La Fontaine ne laisse échapper aucune occasion de dire du mal du mariage. Au premier livre de *Psyché*, parlant d'un voyage que les sœurs de Psyché renouvellent, il dit malicieusement : « Les maris ne le désapprouvèrent pas : *c'était autant de temps passé sans leurs femmes.* » Aussi l'abbé Verger croyait-il pouvoir lui écrire, en esquissant une comparaison inattendue entre Ulysse et La Fontaine (juin 1688) :

Ce héros s'exposa mille fois au trépas ;
Il parcourut les mers presque d'un bout à l'autre,
Pour chercher son épouse et revoir ses appas.
Quels périls ne courriez-vous pas
Pour vous éloigner de la vôtre !

3. *En terre,* sur terre. « Je suis Sosie *en terre* », dit Mercure dans les *Sosies* de Rotrou. — Comme la précédente, cette petite pièce a été publiée en 1671 dans les *Fables nouvelles et autres poésies.*



XI

ÉPITAPHE DE MOLIÈRE

(1673)

Sous ce tombeau gisent Plaute et Térence,
Et cependant le seul Molière y gît.
Il les faisait revivre en son esprit,
Par leur bel art réjouissant la France.
Ils sont partis ! et j'ai peu d'espérance
De les revoir, malgré tous nos efforts.
Pour un long temps, selon toute apparence,
Térence, et Plaute, et Molière, sont morts.

1. Cette épitaphe est d'un ami, mais aussi d'un bon juge qui avait deviné le génie de Molière avant même qu'il ne se manifestât par des chefs-d'œuvre. Ici, le poète rend justice à Plaute. Comparez les passages où La Bruyère *(Ouvrages de l'esprit)* et Fénelon *(Lettre à l'Académie)* opposent, au contraire, Molière et Térence. Molière était mort le 17 février 1673.

8. L'avenir n'a pas fait mentir la prédiction mélancolique de La Fontaine.



XII

ÉPIGRAMME CONTRE UN PÉDANT DE COLLÈGE[1]

(1675)

Il est trois points dans l'homme de collège,
Présomption, injures, mauvais sens.
De se louer il a le privilège :
Il ne connaît arguments plus puissants.
Si l'on le fâche, il vomit des injures ;
Il ne connaît plus brillantes figures.
Veut-il louer un roi l'honneur des rois,
Il ne le prend que pour sujet de thème.
J'avais promis trois points, en voilà trois.
On y peut joindre encore un quatrième :
Qu'il aille voir la cour tant qu'il voudra,
Jamais la cour ne le décrassera.

1. La Fontaine, nous le savons, ne sait rien de pire au monde

Que l'écolier, si ce n'est le pédant.

Ici comme dans la fable 5 du livre IX, *pédant* (*pédante*, dit Montaigne, en se servant du mot italien, francisé depuis), a son sens propre de régent de collège. Les pédants et leurs cuistres jouaient souvent un rôle grotesque dans les farces imitées du théâtre italien. Voyez le *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac, qui met en scène, en modifiant à peine son nom, un principal de collège fort connu alors.

2. « Un homme si avantageux en matiere et en conduicte, pourquoy mesle-t-il à son escrime les injures, l'indiscretion et la rage ? » (MONTAIGNE, *Essais*, II, 8.) — *Mauvais sens* parce que le pédantisme a le privilège, comme dit le fabuliste, « de gâter la raison ».

6. Les figures de rhétorique où il triomphe, ce sont les injures. On sait sur quel ton s'apostrophaient certains érudits de la Renaissance.

8. Pour matière d'amplification. Le « thème », c'est la proposition à développer.

12. Il est tout à fait invraisemblable que le pédant « de collège » visé par cette épigramme soit Boileau, comme l'assurent quelques commentateurs. Assurément Boileau différait fort de La Fontaine ; mais il avait loué délicatement les premiers essais du conteur, qu'il mettait au-dessus de l'Arioste ; il avait été longtemps un de ses amis, et La Fontaine avait tracé de lui au début de *Psyché* un portrait qui n'avait rien de satirique. Enfin, ceux qui connaissent Boileau savent qu'aucun des termes de cette épigramme — même le « thème » de l'éloge du roi — ne s'applique à lui.



XIII

ÉPIGRAMME SUR LA MORT DE M. COLBERT

QUI ARRIVA PEU DE TEMPS APRÈS UNE GRANDE MALADIE QU'EUT LE CHANCELIER LE TELLIER, EN 1683

Colbert jouissait par avance
De la place de chancelier,
Et sur cela pour Le Tellier
On vit gémir toute la France.
L'un revint, l'autre s'en alla :
Ainsi ce fut scène nouvelle;
Car la France, sur ce pied-là,
Devait bien rire... Aussi fit-elle.

2. Colbert n'était pas aimé; on lui attribuait toutes les convoitises. On connaît le sonnet violent de Hesnault contre lui : « Ministre avare et lâche... » Comme Hesnault, La Fontaine ne lui pardonnait pas d'avoir perdu Fouquet. Il devait pourtant lui succéder à l'Académie et prononcer son éloge. Il l'avait loué déjà à la fin du livre Ier de *Psyché* et dans le poème du *Quinquina*.

8. *Aussi* pour *ainsi*. Cette joie se manifesta d'une façon publique et indécente. Le roi lui-même, à qui l'autorité de l'infatigable ministre commençait à sembler pesante, respira. Cette mort prévenait peut-être une disgrâce.



XIV

ÉPIGRAMME SUR FURETIÈRE[1]

Toi qui crois tout savoir, merveilleux Furetière,
Qui décides toujours, et sur toute matière,
Quand de tes chicanes outré,
Guilleragues t'eut rencontré
Et, frappant sur ton dos comme sur une enclume,
Eut à coups de bâton secoué ton manteau;
Le bâton, dis-le-nous, était-ce bois de grume,
Ou bien du bois de marmenteau?

1. L'abbé Antoine Furetière (1619-1688) fut élu académicien en 1662, avant d'avoir écrit son *Roman bourgeois*, et fut exclu de l'Académie en 1686, parce que le Dictionnaire qu'il préparait faisait concurrence au futur Dictionnaire de l'Académie et qu'il avait emprunté, disait-on, pour l'enrichir le travail de ses confrères. Il fit aux académiciens une guerre d'épigrammes. A La Fontaine il reprocha de ne pas savoir, étant maître des eaux et forêts, distinguer le bois de grume du bois de marmenteau; d'où le piquant de cette épigramme.

4. Le comte de Guilleragues, qui fut ambassadeur à Constantinople, est ce personnage « né pour la cour et maître en l'art de plaire », à qui Boileau a dédié sa cinquième Epître. La Fontaine rappelle ou suppose qu'irrité de l'humeur satirique de Furetière, il l'a fait bâtonner, et demande plaisamment à celui-ci de quel bois étaient faits les bâtons.

8. Furetière, dit M. Littré, publia lui-même cette épigramme, ajoutant : « *Nota :* Cette épigramme montre clairement que l'objection qu'on a citée au sieur de La Fontaine, d'ignorer la nature du bois de grume et du bois de marmenteau, était bien fondée : le bois de grume est du bois de charpente et de charronnage débité avec son écorce et qui n'est point équarri; le bois de marmenteau est un bois de haute futaie qui est conservé pour l'ornement d'une maison à laquelle il est attaché, et qu'il n'est pas même permis à un usufruitier de couper; l'un et l'autre bois n'est pas (*c'est-à-dire* ni l'un ni l'autre n'est) propre à venger des traits médisants. »

XV

TRADUCTION

PARAPHRASÉE DE LA PROSE *Dies iræ*[1]

(1693)

Dieu détruira le siècle au jour de sa fureur.
Un vaste embrasement sera l'avant-coureur,
Des suites du péché long et juste salaire.
Le feu ravagera l'univers à son tour;
Terre et cieux passeront; et ce temps de colère
Pour la dernière fois fera naître le jour.

Cette dernière aurore éveillera les morts,
L'ange rassemblera les débris de nos corps;
Il les ira citer au fond de leur asile.
Au bruit de la trompette, en tous lieux dispersé,
Toute gent accourra. David et la Sibylle
Ont prévu ce grand jour, et nous l'ont annoncé.

De quel frémissement nous nous verrons saisis!
Qui se croira pour lors du nombre des choisis?
Le registre des cœurs, une exacte balance,
Paraîtront aux côtés d'un Juge rigoureux.

1. La Fontaine fit lire cette paraphrase à l'Académie française, par l'abbé Lavau, peu de temps après sa maladie et sa conversion, le jour même de la réception de La Bruyère, qui allait faire de lui un si bel éloge dans son discours. — Le *siècle*, le monde.

9. *Citer*, qui peut sembler au premier abord une figure hardie, est le mot juste, car il signifie proprement appeler à comparaître devant le juge.

11. Toute *gent*, toute nation. La Fontaine a fait un fréquent usage de ce mot dans le style familier des fables. On peut regretter, avec M. Littré, que, dans le style noble, ce mot soit tombé en désuétude. — Les oracles sibyllins auxquels il est fait allusion ici, et qui annoncent l'établissement de la religion chrétienne, sont d'une authenticité au moins douteuse; mais dans sa foi naïve le moyen âge associait intrépidement la Sibylle et David.



Les tombeaux s'ouvriront, et leur triste silence
Aura bientôt fait place aux cris des malheureux.

La nature et la mort , pleines d'étonnement,
Verront avec effroi sortir du monument
Ceux que dès son berceau le monde aura vu vivre;
Les morts de tous les temps demeureront surpris
En lisant leurs secrets aux annales d'un livre
Où même leurs pensers se trouveront écrits.

Tout sera révélé par ce livre fatal :
Rien d'impuni. Le Juge, assis au tribunal,
Marquera sur son front sa volonté suprême.
Qui prierai-je en ce jour d'être mon défenseur?
Sera-ce quelque juste? Il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.

Roi, qui fais tout trembler devant ta majesté,
Qui sauves les élus par ta seule bonté,
Source d'actes bénins et remplis de clémence,
Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux;
Pour moi, te dépouillant de ton pouvoir immense,
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.

J'eus part à ton passage : en perdras-tu le fruit?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
Moi, pour qui ta bonté fit cet effort insigne?
Tu ne t'es reposé que las de me chercher;
Tu n'as souffert la croix que pour me rendre digne
D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.
Tu pourrais aisément me perdre et te venger.

19. *Etonnement* a ici son sens étymologique et très fort de stupeur, épouvante.

20. « *Monument*. Ce mot, pour dire tombeau, est poétique ou de la prose sublime » (*Dictionnaire de Richelet*, 1680).

21. Le texte donne *vu* sans accord. Racine emploie encore très souvent le participe sans accord, surtout devant des infinitifs.

25. *Fatal* a ici son sens étymologique, *fatum*, destinée.



Ne le fais point, Seigneur; viens plutôt soulager
Le faix sous qui je sens que mon âme succombe.
Assure mon salut dès ce monde incertain;
Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe,
Et ne te force enfin de retirer ta main.

Avant le jour du compte efface entier le mien.
L'illustre pécheresse, en présentant le sien,
Se fit remettre tout par son amour extrême;
Le larron te priant fut écouté de toi :
La prière et l'amour ont un charme suprême;
Tu m'as fait espérer même grâce pour moi.

Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur;
La honte de me voir infidèle et menteur,
Ainsi que mon péché, se lit sur mon visage :
J'insiste toutefois, et n'aurai point cessé
Que ta bonté, mettant toute chose en usage,
N'éclate en ma faveur, et ne m'ait exaucé.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis;
Sépare-moi des boucs réprouvés et maudits.
Tu vois mon cœur contrit et mon humble prière;
Fais-moi persévérer dans ce juste remords :
Je te laisse le soin de mon heure dernière;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.

51. Marie-Madeleine s'est fait pardonner à force d'amour.

62.

Quand Dieu viendra juger les vivants et les [morts,
Et des humbles agneaux, objets de sa ten- [dresse,
Séparera des boucs la troupe pécheresse...
(Boileau, *Epître XII.*)

66.

Quand le moment viendra d'aller trouver les [morts,
J'aurai vécu sans soin et mourrai sans remords.
(*Fables*, XI, 4.)





DISCOURS A L'ACADÉMIE

REMERCIMENT

PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 2 MAI 1684

PAR M. DE LA FONTAINE

LORSQU'IL FUT REÇU A LA PLACE DE M. COLBERT
MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT

MESSIEURS,

Je vous supplie d'ajouter encore une grâce à celle que vous m'avez faite : c'est de ne point attendre de moi un remercîment proportionné à la grandeur de votre bienfait. Ce n'est pas que je n'en aie une extrême reconnaissance; mais il y a de certaines choses que l'on sent mieux qu'on ne les exprime : et bien que chacun soit éloquent dans sa passion, il est de la mienne comme de ces vases qui, étant trop pleins, ne permettent pas à la liqueur de sortir[1]. Vous voyez, Messieurs, par mon ingénuité, et par le peu

1. L'image étonne ; mais que dirait-on de celle qu'emploie le grand Corneille dans son discours de réception (1648). Cet humble « écolier », dont les « petits travaux » ne pouvaient soutenir la comparaison avec les « admirables chefs-d'œuvre » des académiciens, mais qui espérait du moins de ces savantes assemblées remporter « de belles teintures », dissertait sur la joie, cette « *liquéfaction intérieure* » dont il était inondé.



d'art dont j'accompagne ce que je dis, que c'est le cœur qui vous remercie, et non pas l'esprit.

En effet, ma joie ne serait pas raisonnable si elle pouvait être plus modérée. Vous me recevez en un corps où non seulement on apprend à arranger les paroles ; on y apprend aussi les paroles mêmes, leur vrai usage, toute leur beauté et leur force[1]. Vous déclarez le caractère de chacune, étant, pour ainsi dire, nommés afin de régler les limites de la poésie et de la prose, aussi bien que ceux[2] de la conversation et des livres. Vous savez, Messieurs, également bien la langue des dieux et celle des hommes. J'élèverais au-dessus de toutes choses ces deux talents, sans un troisième qui les surpasse ; c'est le langage de la piété, qui, tout excellent qu'il est, ne laisse pas de vous être familier. Les deux autres langues ne devraient être que les servantes de celle-ci. Je devrais l'avoir apprise en vos compositions, où elle éclate avec tant de majesté et de grâce. Vous me l'enseignerez beaucoup mieux lorsque vous joindrez la conversation aux préceptes.

Après tous ces avantages, il ne se faut pas étonner si vous exercez une autorité souveraine dans la république des lettres. Quelques applaudissements que les plus heureuses productions de l'esprit aient remportés, on ne s'assure point de leur prix si votre approbation ne confirme celle du public. Vos jugements ne ressemblent pas à ceux du sénat de la vieille Rome ; on en appelait au peuple : en France le peuple ne juge point après vous ; il se soumet sans réplique à vos sentiments[3] ? Cette juridiction si respectée, c'est votre mérite qui l'a établie ; ce sont

1. Sur ces louanges hyperboliques, voyez la préface ironique du Discours à l'Académie de La Bruyère.

2. *Limite* était masculin au XVIe et au XVIIe siècle, surtout dans sa première partie.

3. Au XVIIe siècle même, les arrêts de l'Académie n'étaient pas toujours accueillis « sans réplique » : il suffirait de rappeler les *Sentiments de l'Académie sur le « Cid »* et les vers de Boileau :

> L'Académie en corps a beau le censurer,
> Le public révolté s'obstine à l'admirer.



les ouvrages que vous donnez au public, et qui sont autant de parfaits modèles[1] pour tous les genres d'écrire, pour tous les styles.

On ne saurait mieux représenter le génie de la nation que par ce dieu qui savait paraître sous mille formes : l'esprit des Français est un véritable Protée; vous lui enseignez à pratiquer ses enchantements, soit qu'il se présente sous la figure d'un poète ou celle d'un orateur; soit qu'il ait pour but ou de plaire ou de profiter, d'émouvoir les cœurs et sur le théâtre et dans la tribune : enfin, quoi qu'il fasse, il ne peut mieux faire que de s'instruire dans votre école. Je ne sais qu'un point qu'il n'ait pu encore atteindre parfaitement : ce sont les louanges d'un prince qui joint aux titres de victorieux et d'auguste celui de Protecteur des Sciences et des Belles-Lettres[2]. Ce sujet, Messieurs, est au-dessus des paroles; il faut que vous-mêmes vous l'avouiez. Vous avez beau enrichir la langue de nouveaux trésors, je n'en trouve point qui soient du prix des actions de notre monarque. Quelle gloire me sera-ce donc de partager avec vous la protection particulière d'un roi que non seulement les académies, mais les républiques, les royaumes mêmes, demandent pour protecteur et pour maître!

Quand l'Académie française commença de naître, il ne semblait pas que l'on pût ajouter du lustre à celui que le cardinal de Richelieu lui donna. C'était un ministre redoutable aux rois : il avait doublement triomphé de l'hérésie, et par la persuasion et par la force; il avait détruit ses principaux fondements, et se proposait de renverser ceux de cette grandeur qui ne se promettait pas moins que l'empire de tout le monde, je veux dire, de la monarchie

1. Bossuet appelle ses nouveaux collègues « les maîtres de l'art de bien dire ». Buffon reprend cet éloge et l'amplifie dans le début du *Discours sur le style*.

2. Il n'est pas inutile de rappeler que ce protecteur des lettres s'était montré fort mal satisfait de l'élection de La Fontaine à l'Académie.



d'Espagne. Quand il n'aurait remporté de son ministère que la gloire d'un tel projet, ce serait encore beaucoup. Il alla plus loin ; il sut ménager des associations et des ligues contre le colosse qu'il voulait que l'on abattît. Il lui donna des atteintes qui l'ébranlèrent[1] : mais ce dessein dans la suite n'en fut que plus malaisé à exécuter ; car la jalousie et la crainte firent tourner contre nous ces mêmes armes ; et ce que nous avions entrepris avec l'aide des autres princes, il a fallu que Louis le Grand l'ait achevé malgré eux.

Après la mort de votre premier Protecteur, vous lui fîtes succéder un chancelier consommé dans les affaires aussi bien que dans les lois ; amateur des lettres[2], grand personnage, et de qui l'esprit a conservé sa vigueur jusques aux derniers moments, quelques attaques que la Fortune, qui en veut toujours aux grands hommes, lui eût données.

Enfin notre prince a mis cette Compagnie en un si haut point, que les personnes les plus élevées tiennent à honneur d'être de ce corps. Moi, qui vous en fais le remercîment, je n'y puis paraître sans vous faire regretter celui à qui je succède dans cette place, homme dont le nom ne mourra jamais, infatigable ministre qui a mérité si longtemps les bonnes grâces de son maître : combien dignement s'est-il acquitté de tous les emplois qui lui ont été confiés ! combien de fidélité, de lumières, d'exactitude, de vigilance ! Il aimait les lettres et les savants, et les a favorisés autant qu'il a pu[3].

1. « Par ces puissants moyens, il portait chaque jour des coups mortels à l'impérieuse maison d'Autriche, qui menaçait de son joug tous les pays chrétiens » (FÉNELON, *Discours de réception*, 31 mars 1693). Comparez à cet éloge de Richelieu par La Fontaine le bel éloge que La Bruyère fait du même ministre dans son discours, postérieur de quelques mois à celui de Fénelon (15 juin 1693).

2. La Bruyère dira de Séguier : « Il a laissé à douter en quoi il excellait davantage, ou dans les belles-lettres, ou dans les affaires. »

3. Cet éloge de Colbert est assez faible et vague. Le trait le plus précis est le dernier, que La Fontaine n'a garde de négliger : il protégeait les gens de lettres. En effet, Colbert a fondé les Académies des Inscriptions et des Sciences, les écoles des Beaux-



J'en dirais beaucoup davantage s'il ne me fallait passer au monarque qui nous honore aujourd'hui de sa protection particulière : tout le monde sait de quel poids elle est : n'a-t-elle pas fait restituer des États dans le fond du nord dès la moindre instance que notre prince en a faite? Le nom de Louis ne tient-il pas lieu à nos alliés de légions et de flottes? Quelques-uns se sont étonnés qu'il ait bien voulu recevoir de vous le même titre que des souverains tiendraient à honneur qu'il eût reçu d'eux; mais pour moi je m'étonnerais s'il l'eût refusé : y a-t-il rien de trop élevé pour les lettres? Alexandre ne considérait-il pas son précepteur comme une des principales personnes de son État? Ne s'est-il pas mis en quelque façon à côté de Diogène? N'avait-il pas toujours un *Homère* dans sa cassette? Je sais bien que c'est quelque chose de plus considérable d'être l'arbitre de l'Europe que celui d'une partie de la Grèce; mais ni l'Europe ni tout le monde ne reconnaît rien que l'on doive mettre au-dessus des lettres[1].

Je n'entreprends ni ce parallèle ni tout l'éloge de Louis le Grand; il me faudrait beaucoup plus de temps que vous n'avez coutume d'en accorder, et beaucoup plus de capacité que je n'en ai. Comment représenterais-je en détail un nombre infini de vertus morales et politiques : le bon ordre

Arts de Rome et des Jeunes de Langue, le Cabinet des médailles, etc. — A la fin du premier livre de *Psyché*, La Fontaine avait placé, en 1669, un éloge moins discret du grand ministre : « Polyphile et ensuite ses trois amis prirent là-dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'âme de ces merveilles, et qui fait agir tant de mains savantes pour la satisfaction du monarque. Je ne rapporterai point les louanges qu'on lui donna; elles furent grandes, et par conséquent ne lui plairaient pas. Les qualités sur lesquelles nos quatre amis s'étendirent furent sa fidélité et son zèle. On remarqua que c'est un génie qui s'applique à tout, et ne se relâche jamais. Ses principaux soins sont de travailler pour la grandeur de son maître; mais il ne croit pas que le reste soit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'est au-dessous des ministres de sa puissance. » En revanche on lui attribue une vive épigramme contre Colbert. Voyez plus haut les *Poésies diverses*.

1. Ici le ton se relève : c'est l'homme de lettres qui parle, et qui n'abaisse pas la dignité de son art, même devant la majesté du roi qu'il loue.



en tout, la sagesse, la fermeté, le zèle de la religion et de la justice, le secret et la prévoyance, l'art de vaincre, celui de savoir user de la victoire, et la modération qui suit ces deux choses si rarement; enfin ce qui fait un parfait monarque? tout cela accompagné de majesté et des grâces de sa personne; car ce point y entre comme les autres : c'est celui qui a le plus contribué à donner au monde ses premiers maîtres. Notre prince ne fait rien qui ne soit orné de grâces, soit qu'il donne, soit qu'il refuse; car, outre qu'il ne refuse que quand il le doit, c'est d'une manière qui adoucit le chagrin de n'avoir pas obtenu ce qu'on lui demande[1]. S'il m'est permis de descendre jusqu'à moi, contre les préceptes de la rhétorique qui veulent que l'oraison aille toujours en croissant[2], un simple clin d'œil[3] m'a renvoyé, je ne dirai pas satisfait, mais plus que comblé.

C'est à vous, Messieurs, que je dois laisser faire un si digne éloge. On dirait que la Providence a réservé pour le règne de Louis le Grand des hommes capables de célébrer les actions de ce prince : car, bien que tant de victoires l'assurent de l'immortalité, ne craignons point de le dire, les Muses ne sont point inutiles à la réputation des héros. Quelle obligation Trajan n'a-t-il pas à Pline le Jeune[4]?

1. Louis XIV n'avait pas toujours, en effet, cette majesté « effrayante » dont Saint-Simon nous le montre armé à de certains jours ; mais La Fontaine, dans son enthousiasme, ne lui prête-t-il pas un peu ici la physionomie souriante d'un Henri IV ?

2. C'est ce que recommande Quintilien, *Inst. orat.* VIII, 3, 4.

3. C'est ce « clin d'œil » que tant de courtisans vont mendier chaque jour à Versailles, et qui, accordé ou refusé, fait leur joie ou leur désespoir. « Mille gens à peine connus font la foule au lever pour être vus du prince, qui n'en saurait voir mille à la fois ; et s'il ne voit aujourd'hui que ceux qu'il vit hier et qu'il verra demain, combien de malheureux !..... Qui considérera que le visage du prince fait toute la félicité du courtisan, qu'il s'occupe et se remplit pendant toute sa vie de le voir et d'en être vu, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire la gloire et tout le bonheur des saints. » (LA BRUYÈRE, *De la Cour.*)

4. La Fontaine se fait illusion sur la valeur du Panégyrique de Trajan : c'est une harangue académique et officielle, une savante et assez monotone antithèse entre les crimes de Domitien et les bienfaits de Trajan.



Les oraisons pour Ligarius et pour Marcellus ne font-elles pas encore à présent honneur à la clémence de Jules César[1]? pour ne rien dire d'Achille et d'Énée, qu'on n'a allégués que trop de fois comme redevables à Virgile et à Homère de tout ce bruit qu'ils font dans le monde depuis tant d'années.

Quand Louis le Grand serait né dans un siècle rude et grossier, il ne laisserait pas d'être vrai qu'il aurait réduit l'hérésie aux derniers abois; accru l'héritage de ses pères; replanté les bornes de notre ancienne domination; réprimé la manie des duels si funestes à ce royaume[2], et dont la fureur a souvent rendu la paix presque aussi sanglante que la guerre; protégé ses alliés, et tenu inviolablement sa parole : ce que peu de rois ont accoutumé de faire. Cependant il serait à craindre que le temps, qui peut tout sur les affaires humaines, ne diminuât au moins l'éclat de tant de merveilles, s'il n'avait pas la force de les étouffer : vos plumes savantes les garantiront de cette injure; la postérité, instruite par vos écrits, admirera aussi bien que nous un prince qui ne peut être assez admiré.

Quand je considère toutes ces choses, je suis excité de prendre la lyre pour les chanter; mais la connaissance de ma faiblesse me retient[3]. Il ne serait pas juste de déshonorer[4] une si belle vie par des chansons grossières comme

1. Ligarius et Marcellus avaient combattu dans les rangs des Pompéiens contre César : Cicéron, qui avait été Pompéien lui-même, mais qui, au lendemain de la défaite, s'était rapproché du dictateur, obtint de César leur rappel. Voyez dans le *Cicéron et ses amis* de M. Boissier le chap. intitulé : *Le vainqueur et les vaincus après Pharsale.*

2. Fénelon avait dit : « Louis étouffe la rage du duel altéré du plus noble sang des Français. » Dans le chapitre *de la Mode*, La Bruyère écrit qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un très grand roi a été de guérir ses peuples de cette folie. Sur les édits de Richelieu et de Louis XIV contre les duels, voyez le t. I de notre *Corneille*, Introduction du *Cid.*, II, 1. En 1677, l'Académie proposa une *Ode contre les duels* comme sujet du concours de poésie.

3. C'est cette connaissance aussi qui retient Boileau (voyez le début de l'Épître I), et il eut tort plus tard de passer outre. Quant à La Fontaine, il se rend justice : les rares odes qu'on a de lui sont faibles.

4. C'est le *culpa deterere ingenii* d'Horace, *Odes*, I, 6.



les miennes : je me contenterai, Messieurs, de goûter la douceur des vôtres[1], s'il m'est impossible de les imiter : la seule chose dont je puis répondre, c'est de ne manquer jamais pour vous ni de respect ni de gratitude.

1. Les chansons des académiciens ? Rares pourtant étaient à l'Académie les poètes lyriques.



LE THÉATRE

CLYMÈNE

COMÉDIE EN UN ACTE

(1658-1661)[1]

AVERTISSEMENT

Il n'y a aucune distribution de scènes, la chose n'étant pas faite pour être représentée.

PERSONNAGES

APOLLON, LES NEUF MUSES

La scène est au Parnasse.

APOLLON

..... Je viens de voir au bord de l'Hippocrène,
Acanthe fort touché de certaine Clymène.
J'en sais qui sous ce nom[2] font valoir leurs appas;

1. *Clymene* n'a rien de dramatique. C'est une fantaisie et une rêverie, une féerie mythologique; mais si les personnages sont de l'âge mythique, l'accent en est tout moderne. La pièce a dû être écrite entre 1658 et 1661, car il y est fait allusion, vers le début, au surintendant Fouquet.

2. Pour se distraire, le dieu, qui revient des bords de l'Hippocrène, la



Mais quant à celle-ci, je ne la connais pas :
Sans doute qu'en province elle a passé sa vie.

ÉRATO

Sire, j'en puis parler ; c'est ma meilleure amie.
La province, il est vrai, fut toujours son séjour ;
Ainsi l'on n'en fait point de bruit en votre cour.

URANIE

Je la connais aussi.

APOLLON

Comment, vous, Uranie !
En ce cas, Terpsichore, Euterpe et Polymnie,
Qui n'ont pas des emplois du tout[1] si relevés,
M'en apprendront encor plus que vous n'en savez.

POLYMNIE

Oui, Sire, nous pouvons vous en parler chacune.

APOLLON

Si ma prière n'est aux Muses importune,
Devant moi tour à tour chantez cette beauté ;

source de l'Hélicon (Acanthe qu'il y a rencontré est donc un poète), va demander aux Muses de la célébrer chacune à leur tour. Dans son *Petit traité de versification française*, Th. de Banville loue avec enthousiasme la souplesse et la variété de l'art du poète : « Recommencer neuf fois le même récit ! Est-il possible d'imaginer un problème littéraire plus audacieux, plus effroyable à résoudre ? Et quel autre que La Fontaine eût osé le rêver ? Il est tout entier dans une pareille conception. Eh bien, ce chef-d'œuvre accompli avec un bonheur et une science dignes de l'entreprise, ce rare diamant aux facettes étincelantes, c'est *Clymène*. » Cette comédie, ajoute-t-il, est « de celles qui sont faites pour être jouées devant un parterre de princes et de poètes, dans un décor de verdure fleurie, avec une rampe de lucioles et d'étoiles, autour de laquelle voltige le chœur aérien des fées dans les blancs rayons de la lune ». C'est avouer que cette fantaisie, moins shakspearienne, d'ailleurs, qu'il ne la fait, n'a rien de commun avec le théâtre véritable.

1. *Du tout* n'a pas encore le sens de notre locution *pas du tout*, mais celui de *tout à fait*. En effet, Terpsichore, Euterpe et Polymnie, Muses de la danse, de la musique, de la rhétorique, ont des emplois, non pas vulgaires, mais moins relevés que celui d'Uranie, la Muse de l'astronomie. Melpomène et Thalie, Muses de la tragédie et de la comédie, dialogueront ensuite ; puis Clio, Muse de l'histoire, et Calliope, Muse de l'éloquence et de la poésie héroïque, prendront la parole.



Mais sur de nouveaux tons, car je suis dégoûté.
Que chacune pourtant suive son caractère.

EUTERPE

Sire, nous nous savons toutes neuf contrefaire :
Pour si peu laissez-nous libres sur ce point-là.

APOLLON

Commencez donc, Euterpe, ainsi qu'il vous plaira.

EUTERPE

Que ma compagne m'aide, et puis en dialogue
Nous vous ferons entendre une espèce d'églogue.

APOLLON

Terpsichore, aidez-la; mais surtout évitez
Les traits que tant de fois l'églogue a répétés[1];
Il me faut du nouveau, n'en fût-il point au monde[2].

TERPSICHORE

Je m'en vais commencer; qu'Euterpe me réponde.

Quand le soleil a fait le tour de l'univers,
Ce n'est point d'avoir vu cent chefs-d'œuvre divers,
Ni d'en avoir produit, qu'à Téthys[3] il se vante;
Il dit : « J'ai vu Clymène, et mon âme est contente. »

EUTERPE

L'Aurore vous veut voir; Clymène, montrez-vous :
Non, ne bougez du lit; le repos est trop doux :
Tantôt vous paraîtrez vous-même une autre Aurore;
Mais ne vous pressez point, dormez, dormez encore.....

1. Sans doute, ces « sottises champêtres », qui ne plaisaient pas davantage à Boileau. Voyez comment celui-ci définit l'églogue au début du second chant de l'*Art poétique*.

2. On a vu qu'Apollon est « dégoûté »; mais ce vers devenu proverbe et pris isolément (combien savent qu'il est dans *Clymène?*) a pu servir de devise à ceux qui cherchent la nouveauté, même au risque de tomber dans l'étrangeté.

3. A Téthys, la déesse marine, lorsqu'à son couchant il se plonge, comme on le disait, dans les eaux de l'Océan.



TERPSICHORE

Vénus depuis longtemps est de mauvaise humeur :
Clymène lui fait ombre; et Vénus, ayant peur
D'être mise au-dessous d'une beauté mortelle,
Disait hier à son fils : « Mais la croit-on si belle?
— Hé oui, oui, dit l'Amour, je vous la veux montrer. »

APOLLON

Vous sortez de l'églogue[1].

EUTERPE

Il nous y faut rentrer.....
Ne vous semble-t-il pas que nos bois reverdissent,
Depuis que nous chantons un si charmant objet?

TERPSICHORE

Oiseaux, hommes et dieux, que tous chantres choisissent
Désormais, en leurs sons, Clymène pour sujet!

EUTERPE

Pour elle le printemps s'est habillé de roses.

TERPSICHORE

Pour elle les zéphyrs en parfument les airs.

EUTERPE

Et les oiseaux pour elle y joignent leurs concerts.
Régnez, belle, régnez sur tant d'aimables choses[2].

. . . .

APOLLON

Clio, divertissez un peu la compagnie.

1. Apollon est classique, et sait, comme Boileau, que les genres ont leurs limites.

2. Melpomène et Thalie servent ensuite d'interprètes aux plaintes du langoureux Acanthe et aux ripostes de Clymène, une femme de tête, un peu ironique et sceptique. Nous ne citerons rien de ce long dialogue, un peu monotone, au jugement d'Apollon qui prie les Muses de changer de ton :

Voilà du pathétique assez pour le présent ;
Sur le même sujet donnez-nous du plaisant.



CLIO

Sire, me voilà prête.

APOLLON

Il me prend une envie
De goûter de ce genre où Marot excellait[1].

CLIO

Eh bien, Sire, il vous faut donner un triolet[2].

APOLLON

C'est trop; vous nous deviez[3] proposer un distique.
Au reste, n'allez pas chercher ce style antique
Dont à peine les mots s'entendent aujourd'hui :
Montez jusqu'à Marot, et point par delà lui;
Même son tour suffit.

CLIO

J'entends : il reste, Sire,
Que Votre Majesté seulement daigne dire
Ce qu'il lui plaît, ballade, épigramme, ou rondeau.
J'aime fort les dizains[4].

1. On a déjà vu combien La Fontaine aimait ce « maître Clément » qui fut une des lectures favorites de sa jeunesse. Parmi les premières poésies il en est qui remontent, pour la langue, jusqu'à Marot, sinon « par delà lui ». Il aime le vieux langage français, mais son goût ne va pas jusqu'à la superstition.

2. Couplet de huit vers, dont le premier se répète après le troisième et le premier et le second après le sixième. Précisément, Boileau loue, au premier chant de l'*Art poétique*, les triolets et les ballades de Marot.

3. *Vous nous deviez*, latinisme pour *vous auriez dû*...

4. La Fontaine a écrit des dizains pour Mme Fouquet et pour Mme de Sévigné (1658), qui avait loué une de ses ballades. En général, il aime les petits genres que l'école de Marot cultivait, et qu'a dédaignés l'école de Ronsard. Lorsqu'il a occasion, au contraire, de juger Ronsard, il le fait avec une sévérité qui touche à l'injustice. Voy. la Lettre à Racine, p. 184. La ballade, qui tient ici une place d'honneur, est un de ces genres que proscrivait la Pléiade. La Fontaine a écrit aussi des ballades; mais cette forme de poésie avait vieilli.

Ote-moi la ballade, ôte-moi le rondeau,

disait Vauquelin de la Fresnaye après du Bellay.

La ballade, à mon goût, est une chose fade;
Ce n'en est plus la mode; elle sent son vieux temps.

(*Femmes savantes*, III, 5.)



APOLLON

En un sujet si beau
Le dizain est trop court; et, vu notre matière,
La ballade n'a point de trop ample carrière.....

(Ballade de Clio.)

APOLLON

Votre tour est venu, Calliope : essayez
Un de ces deux chemins qu'aux auteurs ont frayés
Deux écrivains fameux : je veux dire Malherbe,
Qui louait ses héros en un style superbe[1];
Et puis maître Vincent[2], qui même aurait loué
Proserpine et Pluton en un style enjoué[3].

CALLIOPE

Sire, vous nommez là deux trop grands personnages.
Le moyen d'imiter sur-le-champ leurs ouvrages?

APOLLON

Il faut que je me sois sans doute expliqué mal;
Car, vouloir qu'on imite aucun original
N'est mon but, ni ne doit non plus être le vôtre,
Hors ce qu'on fait passer d'une langue en une autre
C'est un bétail servile et sot, à mon avis,
Que les imitateurs[4]; on dirait des brebis
Qui n'osent avancer qu'en suivant la première,

1. Sur l'admiration de La Fontaine pour Malherbe, dont une ode, dit-on, lui révéla sa vocation poétique, voyez la fin de l'*Epître à Huet*. Comment la conciliait-il avec son admiration, non moins sincère, pour Marot, Rabelais et Voiture ? C'est son affaire.

2. Vincent Voiture, que La Fontaine ne perd pas une occasion de louer, et dont l'influence lui eût été funeste si celle des anciens ne l'avait contrebalancée à temps.

3. La Fontaine croit peut-être louer ici Voiture, mais son éloge se tourne, malgré lui, en épigramme. Voiture, en effet, était un trop bel esprit pour traiter sérieusement les choses sérieuses. Il faut faire exception pour sa belle lettre sur la reprise de Corbie.

4. Si original lui-même dans l'imitation, La Fontaine a horreur des imitateurs serviles; ce « peuple imitateur », ce « sot bétail », il ne cessera de l'accabler de son mépris. Voyez les *Fables*, XIII, 19, et l'*Epître à Huet*.

Et s'iraient sur ses pas jeter dans la rivière[1].
Je veux donc seulement que vous nous fassiez voir,
En ce style où Malherbe a montré son savoir,
Quelque essai des beautés qui sont propres à l'ode.
Ou si, ce genre-là n'étant plus à la mode
Et demandant d'ailleurs un peu trop de loisir[2],
L'autre vous semble plus selon votre désir,
Vous louiez galamment la Clymène d'Acanthe,
Comme maître Vincent, dont la plume élégante
Donnait à son encens un goût exquis et fin,
Que n'avait pas celui qui partait d'autre main.

CALLIOPE

Je vais, puisqu'il vous plaît, hasarder quelque stance.
Si je débute mal, imposez-moi silence.

APOLLON

Calliope manquer!

CALLIOPE

Pourquoi non? Très souvent
L'ode est chose pénible, et surtout dans le grand[3].....

(Strophe de Calliope.)

J'en demeurerai là, si vous l'agréez, Sire.
On m'a fait oublier ce que je voulais dire.

APOLLON

A vous donc, Polymnie; entrez en lice aussi.

POLYMNIE

Sur quel ton?

1. C'est un souvenir des moutons de Panurge, dont Rabelais conte l'histoire.

2. Tout le XVIIe siècle, trompé peut-être par l'exemple de Malherbe, plus critique au fond que lyrique, a cru, avec Boileau, que le beau désordre de l'ode était « un effet de l'art ». Lui-même, La Fontaine (dans l'*Epître à Huet*), dira que l'ode « veut de la patience ».

3. Calliope s'essaye à chanter sur le ton de l'ode, mais s'arrête presque aussitôt.



APOLLON

Je vois bien que sur ce dernier-ci
L'on ne réussit pas toujours comme on souhaite.
Calliope a bien fait d'user d'une défaite:
Cette interruption est venue à propos.
C'est pourquoi choisissez des tons un peu moins hauts.
Horace en a de tous ; voyez ceux qui vous duisent[1] :
J'aime fort les auteurs qui sur lui se conduisent :
Voilà les gens qu'il faut à présent imiter[2].

POLYMNIE

C'est bien dit, si cela pouvait s'exécuter :
Mais avons-nous l'esprit qu'autrefois à cet homme
Nous savions inspirer sur le déclin de Rome ?
Tout est trop fort déchu dans le sacré vallon.

APOLLON

J'en conviens, jusque même au métier d'Apollon :
Il n'est rien qui n'empire, hommes, dieux; mais que faire?
Irons-nous pour cela nous cacher et nous taire?
Je ne regarde pas ce que j'étais jadis,
Mais ce que je serai quelque jour, si je vis.
Nous vieillissons enfin, tout autant que nous sommes
De dieux nés de la fable, et forgés par les hommes.
Je prévois par mon art un temps où l'univers
Ne se souciera plus ni d'auteurs, ni de vers,
Où vos divinités périront, et la mienne.
Jouons de notre reste avant que ce temps vienne.
C'est à vous, Polymnie, à nous entretenir.....

(Strophes de Polymnie)

Sire, je m'en tiens là; bien ou mal, il suffit :

1. *Qui vous duisent,* qui vous conviennent, vous plaisent ; vieux mot employé plus d'une fois par La Fontaine.

2. C'est la lecture d'Horace, nous apprendra l'*Epître à Huet,* qui au poète épris du faux goût de Voiture a révélé ce qu'est le goût véritable. Il était fait pour l'aimer, et, s'il y a en lui du Voiture aussi bien que de l'Horace, c'est Horace qui devait l'emporter.



La morale d'Horace, et non pas son esprit,
Se peut voir en ces vers.

APOLLON

Érato, que veut dire
Que vous, qui d'ordinaire aimez si fort à rire,
Demeurez taciturne, et laissez tout passer?

. . . .

Cependant chantez-nous,
Non pas du sérieux, du tendre, ni du doux;
Mais de ce qu'en français on nomme bagatelle;
Un jeu dont je voudrais Voiture pour modèle.
Il excelle en cet art. Maître Clément et lui[1]
S'y prenaient beaucoup mieux que nos gens d'aujourd'hui.

ÉRATO

Sire, j'en ai perdu, peu s'en faut, l'habitude;
Et ce genre est pour moi maintenant une étude.
Il y faut plus de temps que le monde ne croit.
Agréez, en la place, un dizain.

APOLLON

Dizain soit.

ÉRATO

Mais n'est-ce point assez célébrer notre belle ?
Quand j'aurai dit les Jeux, les Ris, et la séquelle,
Les Grâces, les Amours, voilà fait à peu près.

APOLLON

Vous pourrez dire encor les charmes, les attraits,
Les appas.

ÉRATO

Et puis quoi?

1. Voici encore Marot et Voiture pour la vieille littérature française et réunis. Apollon tient décidément gauloise.



APOLLON

Cent et cent mille choses.
Je ne vous ai compté ni les lis, ni les roses.....
Toujours notre cabale y trouve à regratter[1].

ÉRATO

Sire, puisqu'il vous plaît, je m'en vais le tenter.
Ma sœur excusera si j'enchéris sur elle.

POLYMNIE

Voilà bien des façons pour une bagatelle.

ÉRATO

C'est qu'elle est de commande.

APOLLON

Et que coûte un dizain?

ÉRATO

Tout coûte : il faut pourtant que je me mette en train.....

(Dizain de Érato.)

APOLLON

Il ne nous reste plus qu'Uranie, et c'est fait.
Mais quand j'y pense bien, je trouve qu'en effet
Tant de louange ennuie, et surtout quand on loue
Toujours le même objet : enfin je vous avoue
Que pour peu que durât l'éloge encor du temps[2],
Vous me verriez bâiller. Comment peuvent les gens
Entendre, sans dormir, une oraison funèbre[3]?
Il n'est panégyriste au monde si célèbre,

1. C'est-à-dire, toujours la troupe de nos poètes trouve de quoi remettre à neuf les lieux communs usés. Tout ce passage est une fine critique des poètes doucereux, qui chantent les Iris en l'air.

2. Pour peu que l'éloge se prolongeât encore quelque temps... Boileau pourtant a dit :

La louange agréable est l'âme des beaux vers.

Mais il a dit également :

Tout éloge imposteur blesse une âme sincère.

3. Lorsque La Fontaine écrivait *Clymène*, Bossuet n'avait pas encore prononcé ses grandes oraisons funèbres. On aime à croire que le poète eût pu les entendre sans dormir; mais il serait téméraire peut-être de le garantir. Avant Bossuet, l'oraison funèbre était le plus souvent fastidieuse; après lui, elle le redevint, et La Bruyère ne l'épargnera pas dans son chapitre *de la Chaire*.



Qui ne soit un Morphée à tous ses auditeurs.
Uranie, il vous faut reployer vos douceurs.
Aussi bien qui pourrait mieux parler de Clymène
Que l'amoureux Acanthe? Allons vers l'Hippocrène[1];
Nous l'y rencontrerons encore assurément :
Ce nous sera sans doute un divertissement.
La solitude est grande autour de ces ombrages.
Que vous semble? On croirait, au nombre des ouvrages
Et des compositeurs[2] (car chacun fait des vers),
Qu'il nous faudrait chercher un mont dans l'univers,
Non pas double[3], mais triple, et de plus d'étendue
Que l'Atlas : cependant ma cour est morfondue;
Je ne rencontre ici que deux ou trois mortels,
Encor très peu dévots à nos sacrés autels.
Cherchez-en la raison dans les cieux, Uranie.

URANIE

Sire, il n'est pas besoin, et sans l'astrologie
Je vous dirai d'où vient ce peu d'adorateurs.
Il est vrai que jamais on n'a vu tant d'auteurs :
Chacun forge des vers; mais pour la poésie,
Cette princesse est morte, aucun ne s'en soucie.
Avec un peu de rime, on va vous fabriquer
Cent versificateurs en un jour, sans manquer.
Ce langage divin, ces charmantes figures
Qui touchaient autrefois les âmes les plus dures,
Et par qui les rochers et les bois attirés
Tressaillaient à des traits de l'Olympe admirés;
Cela, dis-je, n'est plus maintenant en usage.
On vous méprise, et nous, et ce divin langage[4].....

1. C'est la source qu'un coup du sabot de Pégase avait fait jaillir du pied de l'Hélicon, et où les poètes allaient puiser l'inspiration.

2. Ce mot de *compositeurs* ne s'applique plus aujourd'hui qu'à ceux qui composent des ouvrages de musique.

3. Le Parnasse — non l'Hélicon — avait une double cime.

4. Ecrit par un poète du XVIIe siècle, ces vers étonnent. Mais alors étaient nombreux les versificateurs que nous ignorons aujourd'hui. Vers 1660, Boileau, Racine et même Molière, comme La Fontaine, ne sont encore que des débutants.



FRAGMENTS DE GALATÉE

(1682)

AVERTISSEMENT

Je n'ai point commencé cet ouvrage dans le dessein d'en faire un opéra avec les accompagnements ordinaires, qui sont le spectacle et les autres divertissements[1]. Je n'ai eu pour but que de m'exercer en ce genre de comédie ou de tragédie mêlé de chansons, qui me donnait alors du plaisir. L'inconstance et l'inquiétude qui me sont si naturelles[2], m'ont empêché d'achever les trois actes à quoi je voulais réduire ce sujet. Si l'on trouve quelque satisfaction à lire ces deux premiers, peut-être me résoudrai-je à y ajouter le troisième.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

TIMANDRE, seul.

Brillantes fleurs, naissez;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages;
Venez, petits oiseaux,

1. Ce que pense La Fontaine des « accompagnements ordinaires » de l'opéra, on l'a vu dans l'*Épître à M. de Niert*.

2.
L'inconstance d'une âme en ses plaisirs légère,
Inquiète, et partout hôtesse passagère.
(*Discours à Mme de la Sablière*.)



Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

Clymène[1] sur ces bords
Vient chercher les trésors
De la saison nouvelle :
Messagers du matin,
Si vous voyez la belle,
Chantez sur son chemin.

Et vous, charmantes fleurs,
Douces filles des pleurs
De la naissante Aurore,
Méritez que la main
De celle que j'adore
Vous moissonne en chemin[2].

ACTE SECOND

SCÈNE II

POLYPHÊME, GALATÉE

POLYPHÊME

Venez-vous augmenter mes peines[3] ?
Cruelle ! ai-je à souffrir quelque nouveau mépris?

1. Clymène est une bergère, confidente de Galatée.

2. « Peut-être est-il fâcheux que La Fontaine n'ait pas terminé cette petite pièce : les deux actes qui nous en restent promettaient quelque chose de mieux que *Daphné*. Elle commence par une chanson charmante, qui fut mise en musique, dans le temps, par Lambert; et Mathieu Marais, qui écrivait plus de vingt ans après, dit que, de son temps, cette chanson se trouvait dans la bouche de tout le monde. » (WALCKENAER).

3. Comparé au Polyphême de Théocrite, le Polyphême de La Fontaine, qui « meurt » pour Galatée, semble un Cyclope bien dégénéré. « Son amour, dit Théocrite, n'était pas de ceux qui se jouent avec des pommes, des roses, des boucles de cheveux : il aimait violemment, avec de véritables fureurs. »



GALATÉE

Tâchez de vous guérir; vos poursuites sont vaines :
Je vous donne un sincère avis.

POLYPHÊME

Quoi! c'est le fruit de ma souffrance!
C'est le fruit de mes soins si longs et si constants!

GALATÉE

Notre amour ne sert pas toujours de récompense,
Et ce n'est pas toujours un ouvrage du temps.

POLYPHÊME

Vous écoutez les vœux d'un insolent, sans doute;
Un berger vous parlait tout à l'heure en ce lieu.

GALATÉE

Ne pouvant vous aimer, qu'importe qui j'écoute?
Un berger qui me plaît peut passer pour un dieu.

POLYPHÊME

Acis[1], un dieu! Je tiens ce dieu bien téméraire.
Qu'il évite ma colère!
Polyphême est son prince; et j'ai dans ces hameaux
Cent bergers comme lui qui gardent mes troupeaux.
Ils font de votre nom résonner ces coteaux.
Si rien[2] de moi vous pouvait plaire,
Ma voix se mêlerait avec leurs chalumeaux.
L'autre jour je surpris au nid une fauvette,
Un rossignol et deux autres oiseaux :
Je les instruis pour vous; ils suivent ma musette,
Et chantent, sans faillir, déjà deux airs nouveaux.
Peut-être aimez-vous mieux de cruels animaux :

1. D'après la légende mythologique, Acis, berger de Sicile, fils de Faune et de la nymphe Siméthis, préféré à Polyphême par Galatée, fut écrasé sous un rocher par le Cyclope. Les dieux le métamorphosèrent en fleuve.

2. *Rien*, quelque chose, a ici son sens propre et étymologique (*rem*, chose), qui n'est point négatif.



Si ce don vous plaît davantage,
J'apprivoise deux jeunes ours[1] :
Je n'en puis faire autant de votre humeur sauvage;
Mes dons vous irritent toujours.
J'ai des forêts, j'ai des campagnes,
Des parcs où vous et vos compagnes
Pourrez chasser : tous ces biens sont à vous[2].
Recevez-les, beauté céleste,
Avec un autre don que je préfère à tous :
C'est mon cœur percé de vos coups[3].

GALATÉE

Je ne veux ce cœur, ni le reste.

POLYPHÊME

Ah! cruelle! c'est trop : gardez que le courroux
Ne me porte à la fin à quelque violence.

GALATÉE

Une déesse[4] ne craint rien.

POLYPHÊME

Qu'Acis craigne du moins, lui de qui l'insolence
Ose me disputer ce qui fait tout mon bien.

GALATÉE

Moi, le bien d'un cyclope?

1. Je nourris pour toi onze petites biches, que j'ai ornées de colliers, et quatre petits ours. » (THÉOCRITE, *Idylle XI.*) Mais la pointe sur l'humeur de Galatée, plus sauvage que celle des ours, n'est pas dans Théocrite.

2. Dans Théocrite, Polyphême parle avec orgueil de ses mille brebis, de ses fromages, de sa grotte ombragée de lauriers et de cyprès, tapissée de lierre et de vigne, de l'eau fraîche que lui verse le neigeux Etna. Il offre à Galatée le plaisir de garder les troupeaux avec lui, de traire les brebis et de faire les fromages.

3. Polyphême est ici vraiment trop berger d'opéra. Celui que fait parler Théocrite est plus touchant dans sa naïveté : « Si tu me trouves trop velu, j'ai du bois de chêne dans ma grotte ; un feu qui ne s'éteint jamais veille chez moi sous la cendre : viens, et je souffrirai tout ; je te laisserai brûler et mon âme et mon œil unique, qui m'est plus cher que tout au monde ».

4. Ce titre de déesse est un peu ambitieux peut-être : Galatée est une des cinquante Néréides, nymphes de la mer.



POLYPHÊME

Un cyclope possède
Ce que l'Olympe a de plus beau.
Il est vrai que Vénus vous cède;
Mais je vaux bien Vulcain; je me suis vu dans l'eau[1].
Je vaux peut-être mieux que votre Acis lui-même :
Du moins par mes transports j'ai ses feux surpassés[2].

GALATÉE

Eh bien, je crois Acis moins beau que Polyphême :
Cependant il me plaît, je l'aime, c'est assez.....

POLYPHÊME

Ma présence vous irrite :
Je le vois bien, cruelle. Adieu. Qu'Acis évite
Mon courroux :
S'il approche jamais de vous,
S'il vous parle, s'il vous regarde,
S'il ose seulement prononcer votre nom,
Voyez cet abîme profond,
C'est ce que ma fureur lui garde.

ACTE II, SCÈNE V

UN BERGER ET UNE BERGÈRE

Pluton a son heure
Ainsi que l'Amour;
Il faut que tout meure,
Que tout aime un jour.

1. C'est un souvenir de la sixième Idylle de Théocrite : « Après tout, je ne suis pas si laid qu'on le dit : l'autre jour, la mer était calme ; je me regardai dans l'eau : ma barbe me parut belle à voir, belle aussi cette unique prunelle ; mes dents brillaient, blanches et polies comme le marbre de Paros. » Voyez aussi Virgile, *Bucoliques*, II, v. 25-26.

2. Chez La Fontaine comme chez Corneille, Rotrou et leurs contemporains, lorsque le régime du participe est placé entre l'auxiliaire *avoir* et ce participe, le plus souvent il y a accord.



L'une et l'autre cour
En sujets abonde :
Deux rois sont au monde,
Pluton et l'Amour.

CHŒUR

Deux rois sont au monde,
Pluton et l'Amour.

DEUX AUTRES BERGERS

Le plus beau de l'âge
Le premier s'enfuit :
C'est être peu sage
D'en perdre le fruit;
Car tout ce qui suit
N'est que soins et peine,
Douleur et chagrin;
Et puis à la fin
La mort nous entraîne.

CHŒUR

Goûtons la saison des fleurs;
Usons des lis et des roses :
Bientôt la saison des pleurs
Viendra finir toutes choses [1].

1. Le dernier couplet est banal, mais les deux strophes qui précèdent ont un mouvement qui rappelle certaines strophes de Quinault. Il nous a paru bon de donner au lecteur une idée de ce qu'est un livret d'opéra écrit par La Fontaine.



LE FLORENTIN[1]

(1685)

TIMANTE[2]

Mais, de grâce, instruis-moi de ce que fait Hortense,
De tout ce qu'elle dit, de tout ce qu'elle pense.
Harpajème toujours poursuit-il ses projets?
La tient-il enfermée encor?

MARINETTE

Plus que jamais.
Pour la soustraire aux yeux de Votre Seigneurie,
Il met tout en usage, artifice, industrie.
Une chambre où le jour n'entre que rarement,
Est de la pauvre enfant l'unique appartement.
Autour règne une épaisse et terrible muraille,
De briques composée, et de pierres de taille.
Un labyrinthe obscur, pénible à traverser,
Offre, avant que d'entrer, sept portes à passer.
Chaque porte, outre un nombre infini de ferrures,
Sous différents ressorts a quatre ou cinq serrures,
Huit ou dix cadenas, et quinze ou vingt verrous.
Voilà le plan du fort où ce bourru jaloux
Enferme avec grand soin la malheureuse Hortense.
Encor ne la croit-il pas trop en assurance.

1. Cette petite pièce a été représentée, le 23 juillet 1685, sous les noms de La Fontaine et de Champmeslé. Elle fut reprise en 1686 et est restée au répertoire. Le rôle d'Hortense fut le dernier joué par Adrienne Lecouvreur, déjà malade (15 mars 1730).

2. Timante est le jeune rival du jaloux Harpajème ; Marinette est la suivante d'Hortense, qu'Harpajème tient renfermée.



Pour mettre sa personne à l'abri du danger,
Seul il la voit, l'habille, et lui sert à manger;
Seul il passe en tout temps la journée avec elle,
A la voir tricoter, ou blanchir sa dentelle.
Parfois, pour lui fournir des passe-temps plus doux,
Il lui lit les devoirs de l'épouse à l'époux[1];
Ou bien, pour l'égayer, prenant une guitare,
Il lui racle à l'oreille un air vieux et bizarre.
La nuit, pour empêcher qu'on ne le trompe en rien,
Une cloison sépare et son lit et le sien.
Le bruit d'une araignée alors qu'elle tricote,
Une mouche qui vole, une souris qui trotte,
Sont éléphants pour lui, qui l'alarment soudain :
Du haut jusques en bas, un pistolet en main,
Ayant par ses clameurs éveillé tout le monde,
Il court, il cherche, il rôde, il fait partout la ronde.
Non, le diable, ennemi de tous les gens de bien,
Le diable, bien nommé diable, et qui ne vaut rien,
Est moins jaloux, moins fou, moins méchant, moins bizarre,
Moins envieux, moins loup, moins vilain, moins avare,
Moins scélérat, moins chien, moins traître, moins lutin,
Que n'est, pour nos péchés, ce maudit Florentin[2].....

SCÈNE IX

HARPAJÈME, HORTENSE

HARPAJÈME

Ma cousine, en ces lieux, de la part d'Harpajème[3],

1. Comme Arnolphe à Agnès dans l'*École des femmes,* dont La Fontaine se souvient.

2. Le portrait est un peu chargé, et tient plus du Bartholo de Beaumarchais que de l'Arnolphe de Molière ou même de son Sganarelle, qui garde pourtant Isabelle « toujours dans une chambre à ne point voir le monde ».

3. Harpajème s'est travesti et a pris les dehors d'un cousin peu connu d'Hortense pour la forcer à lui déclarer ses sentiments. Hortense vient de l'apprendre et a résolu de s'en venger en ne cachant rien au faux



Je viens pour vous porter à l'hymen. Il vous aime.
Dès vos plus jeunes ans on vous marqua ce choix :
Votre père, en mourant, vous imposa ces lois;
Mais vous, d'une amour folle étant préoccupée,
Vous rendez du défunt la volonté trompée;
Et le pauvre Harpajème, au lieu d'affection,
N'a vu que haine en vous, et que rébellion.

HORTENSE

Il est vrai, son humeur a rebuté la mienne :
Mais, Monsieur, ce n'est pas ma faute : c'est la sienne.

HARPAJÈME

Comment?

HORTENSE

Nous demeurions à huit milles d'ici.
Je n'avais jamais vu que lui seul d'homme : ainsi,
Je me comptais toujours compagne de sa couche :
Quoiqu'il me parût froid, noir, bizarre, et farouche,
Sans amour, il est vrai; toutefois sans ennui,
Présumant que tout homme était fait comme lui.
Mais, loin de me tenir dans cette erreur extrême,
A me désabuser il travailla lui-même;
Et j'appris par ses soins, avec quelque pitié,
Qu'il était des mortels le plus disgracié.

HARPAJÈME

Quoi! lui-même? Comment?

HORTENSE

Vous le savez, mon père
De son pouvoir sur moi le fit dépositaire,
Et mourut. Peu de temps après la mort du sien,

Harpajème de la haine que le véritable Harpajème lui inspire. Ce qui fait l'originalité de la scène, c'est que le jaloux est ici torturé, non pas, comme dans l'*École des femmes*, par son rival qui ne le connaît pas, mais par celle qu'il aime et qui n'ignore pas ce qu'elle fait.



Harpajème, héritier et maître d'un grand bien,
D'avoir place au sénat[1] conçut quelque espérance.
Il voulut faire voir son triomphe à Florence,
M'y traînant avec lui, malgré moi. Dans ces lieux,
Mille gens bien tournés s'offrirent à mes yeux,
Qui de me plaire tous prirent un soin extrême.
Faisant réflexion sur eux, sur Harpajème,
Que vis-je? Ah! mon cousin, quelle comparaison!
L'erreur en mon esprit fit place à la raison ;
Mon jaloux me parut d'un dégoût[2] manifeste,
Et je pris sa personne en haine.

HARPAJÈME, à part.

Je déteste.....

HORTENSE

Quoi donc! ce franc aveu vous déplaît-il? Comment!
Est-ce que je m'explique à vous trop hardiment?

HARPAJÈME

Non pas, non pas.

HORTENSE

Je vais me contraindre.

HARPAJÈME

Au contraire :
De ce que vous pensez il ne faut rien me taire.
Si vous voulez, pesant l'une et l'autre raison,
Que je fonde une paix stable en votre maison,
Vous devez me montrer votre âme toute nue,
Ma cousine.

HORTENSE

Oh! vraiment j'y suis bien résolue.
Avant que d'épouser Harpajème aujourd'hui,

1. Il ne faut pas oublier qu'Harpajème est de Florence, capitale d'une ancienne république dont les Médicis avaient fait le grand-duché de Toscane.

2. C'est-à-dire manifestement incapable d'inspirer autre chose que du dégoût.





Afin que vous jugiez si je dois être à lui,
De tout ce que j'ai fait, de tout ce qu'il m'inspire,
Je ne vous tairai rien..... Mais n'allez pas lui dire.

HARPAJÈME

Oh! non, non. Revenons à la réflexion.
Vous fîtes dès ce temps le choix d'un galant?

HORTENSE

Non :
Jamais d'en choisir un je n'eusse eu la pensée;
Mais Harpajème, épris d'une rage insensée,
Poussé par un esprit ridicule, importun,
A son dam[1], malgré moi, m'en fit découvrir un.

HARPAJÈME

Vous verrez que cet homme aura tout fait.

HORTENSE

Sans doute;
Car, me voulant contraindre à prendre une autre route,
Pour m'ôter du grand monde, il me fit enfermer.
J'étais à ma fenêtre à prendre souvent l'air[2];
D'un logis près, un homme en faisait tout de même :
Je ne le voyais pas d'abord; mais.....

HARPAJÈME

Harpajème
Vous le fit découvrir, n'est-ce pas?

HORTENSE

Justement.
Il me dit, tourmenté par son tempérament,
Que sans doute cet homme était là pour me plaire,

1. *Dam*, dommage *(damnum)*, n'est plus usité que dans cette locution.

2. *Enfermer*, *l'air*. Ménage, qui signale plusieurs de ces rimes chez Malherbe, les appelle des rimes normandes.

Quoi? Madame, est-ce ainsi qu'il faut [*dissimuler*?
Et faut-il perdre ainsi des menaces en *l'air*?
(CORNEILLE, *Médée*, v. 283-284).

Dans le *Menteur* (v. 1751) *l'air* rime avec *parler*.



Et m'ordonna surtout, fulminant[1] de colère,
De ne plus me montrer lorsque je l'y verrais.
Instruite à ce discours de ce que j'ignorais,
A me montrer encor je me plus davantage ;
Et je vis qu'Harpajème avait dit vrai.

HARPAJÈME, à part.

J'enrage !

HORTENSE

Cet homme enfin, Monsieur, dont Timante est le nom,
Me fit voir en ses yeux qu'il m'aimait tout de bon.
Il est jeune, bien fait; sa personne rassemble
Dans leur perfection tous les bons airs[2] ensemble;
Magnifique en habits, noble en ses actions,
Charmant.....

HARPAJÈME

Passez, passez sur ses perfections;
Il n'est pas question de vanter son mérite.

HORTENSE

Pardonnez-moi, Monsieur. Dans l'ardeur qui m'agite,
Il me semble à propos de vous bien faire voir
Que celui pour qui seul j'ai trahi mon devoir,
Possédant dignement tout ce qu'il faut pour plaire,
A de quoi m'excuser de ce que j'ai pu faire.
Timante est en vertus, et j'en suis caution,
Tout ce qu'est Harpajème en imperfection.

HARPAJÈME

A part. A Hortense.
Que nature pâtit! Mais poursuivons..... Peut-être
Cet amant vous revit encore à la fenêtre?

1. *Fulminer*, lancer la foudre, tonner, s'emporter contre. Mais *fulminer de* est une locution rare et qui ne semble pas d'une correction irréprochable.

2. On dit plutôt, même au XVIIe siècle, le *bon air* (assez voisin du *bel air*), au singulier, le mauvais air, pour : les manières distinguées, les manières extravagantes.



HORTENSE

Non; je ne le vis plus : mon bourru, mécontent,
Fit, de dépit, fermer ma fenêtre à l'instant.

HARPAJÈME

Ah! le bourru! Mais.....

HORTENSE

Mais, pour punir sa rudesse,
Timante en un billet m'exprima sa tendresse,
Et me le fit tenir, nonobstant mon jaloux[1].

HARPAJÈME

Comment?

HORTENSE

Prenant le frais tous deux devant chez nous,
Deux petits libertins[2], qui mangeaient des cerises,
Vinrent contre Harpajème, à diverses reprises,
Riant, chantant, faisant semblant de badiner.
Ils jetaient leurs noyaux l'un après l'autre en l'air[3] :
Un noyau vint frapper Harpajème au visage.
Il leur dit de n'y plus retourner davantage.
Eux, sans daigner l'ouïr, en jetant à l'envi,
Cet agaçant noyau de plusieurs fut suivi.
Harpajème à chacun redoubla ses menaces.
Riant de lui sous cape, et faisant des grimaces,
Malicieusement ces petits obstinés
Ne visaient plus qu'à lui, prenant pour but son nez.
Transporté de colère et perdant patience,
Harpajème après eux courut à toute outrance,
Quand d'un logis voisin Timante étant sorti,
De cet heureux succès aussitôt averti,
Il me donna sa lettre, et rentra dans sa cage.

1. Comparez l'*École des femmes*, III, 4.

2. *Libertin* (de *libertinus*, esclave affranchi, d'où le sens d'indépendant en religion et en morale, ou d'effronté), s'appliquait aux écoliers qui préféraient le jeu au travail.

3. Voyez, sur cette rime la note 9.



Harpajème revint, essoufflé, tout en nage,
Sans avoir joint ces deux espiègles : enroué,
Fatigué, détestant[1] de s'être vu joué,
Il en pensa crever de rage et de tristesse.
Comme je ne veux rien vous cacher, je confesse
Que je livrai mon âme à de secrets plaisirs
De voir que mon jaloux fut, malgré ses désirs,
La fable d'un rival, et la dupe.....

HARPAJÈME, à part.

Ah! je crève.....

A Hortense.

De répondre au billet vous n'eûtes pas de trêve?

HORTENSE

D'accord; mais il fallait trouver l'invention
De le pouvoir donner.

HARPAJÈME

Vous la trouvâtes?

HORTENSE

Bon!
Harpajème y pourvut. Pressé par sa faiblesse,
Il voulut consulter une devineresse
Pour voir s'il serait seul maître de mes appas.
Il m'y fit, un matin, accompagner ses pas.
A peine sortions-nous, que j'aperçois Timante.
Harpajème, à sa vue, aussitôt s'épouvante,
Nous observe de près, me tenant une main;
Dans l'autre était ma lettre. Inquiète en chemin
Comment de la donner je pourrais faire en sorte,
Un homme qui fendait du bois devant sa porte
A faire un joli tour me fit soudain penser.
Dans les bûches, exprès, je fus m'embarrasser :

1. *Détestant* a le sens latin de *maudissant*, pestant contre ceux qui l'avaient joué. Corneille a dit, dans ses *Poésies diverses* :

L'un en gémit, l'autre *en déteste*.

Et La Fontaine lui-même, dans la fable du *Charretier embourbé:*

Le voilà qui *déteste* et jure de son mieux.



Je tombe, et, par l'effet d'une malice extrême,
J'entraîne avecque moi rudement Harpajème.
Timante, à cette chute, accourt à mon secours :
Moi, qui mettais mon soin à l'observer toujours,
Comme il m'offrait sa main pour soutenir la mienne,
Je coulai promptement mon billet dans la sienne;
Puis je fus du jaloux relever le chapeau,
Qui dans ce temps cherchait ses gants et son manteau,
M'injuriant, pestant contre la destinée :
Mais, comme heureusement ma lettre était donnée,
Il ne put me fâcher. Crotté, gonflé d'ennui,
Il revint sur ses pas : j'y revins avec lui,
Non sans rire en secret, songeant à cette chute,
De mon invention et de sa culebute[1].

HARPAJÈME

A part. A Hortense.
Ouf!... Et qu'arriva-t-il de l'un et l'autre tour?

HORTENSE

Timante, instruit par moi, pressé par son amour,
Pour me pouvoir parler usa d'un stratagème.
Il fit secrètement avertir Harpajème,
Par un homme aposté, qu'il voulait m'enlever;
Qu'un soir à ma fenêtre il devait me trouver,
Et que nous ménagions le moment favorable
Pour m'arracher des mains d'un jaloux détestable.
Cet avis fit l'effet que nous avions pensé :
Par cette fausse alarme Harpajème offensé,
Voulant assassiner l'auteur de cet outrage,
Étant accompagné de spadassins[2] à gage,

1. *Culebute*, orthographe vieillie pour *culbute*.

Et du haut jusqu'au bas je fis la *culebute*.
(RÉGNIER, *Satire XI*.)

Hortense n'a point la naïveté d'Agnès dans l'*École des femmes;* elle a plutôt la rouerie d'Isabelle dans l'*Ecole des maris* ou même d'Agathe dans les *Folies amoureuses* de Regnard.

2. *A gage* est à peine utile après *spadassins*. Ce mot, tout italien (*spadacino,spada*, épée), comme la chose, peut-être, indique le plus souvent un bretteur de profession qui met son épée, moyennant finances, au service de quelqu'un.



Fit quinze nuits le guet sous mon appartement;
Et je vis quinze nuits de suite mon amant
Dans celui du jardin, au bas de ma fenêtre.
Par des transports charmants que nos cœurs laissaient
Sans crainte du jaloux exprimant nos amours, [naître,
Nous cherchions les moyens de le fuir pour toujours;
Et ne nous arrachions de ce lieu de délices
Qu'au moment que du jour on voyait les prémices.
Je me mettais au lit, où, feignant de dormir,
J'entendais mon bourru tousser, cracher, frémir;
Tantôt, venant mouillé jusques à sa chemise;
Tantôt, soufflant ses doigts, transi du vent de bise;
Toujours incommodé, toujours tremblant d'effroi.
C'était, je vous l'assure, un grand plaisir pour moi.

HARPAJÈME, à part.

Quelle pilule[1]!

HORTENSE

Hélas! ce temps ne dura guère,
Et ce ne fut pour nous qu'une fleur passagère :
De perdre ainsi ses pas notre bizarre outré,
Voyant l'an du trépas de mon père expiré,
De son autorité pressa notre hyménée.
A refuser son choix me voyant obstinée,
Il fit faire un cachot où j'ai passé six mois,
Et j'en sors aujourd'hui pour la première fois.
Avec ces sentiments, et cette haine extrême,
Jugez-vous que je doive épouser Harpajème?

HARPAJÈME

C'est mon avis. Timante est d'aimable entretien,
Il est vrai; beau, bien fait, d'accord; mais il n'a rien.
Harpajème est jaloux; j'y consens : il est chiche

1. « La fâcheuse pilule ! » s'écrie aussi Arnolphe (*Ecole des femmes*, I, 6) quand Horace lui impose ses désagréables confidences.



De ces tons doucereux ; oui : mais il est très riche.
Pour en ménage avoir du bon temps, de beaux jours,
Croyez-moi, la richesse est d'un puissant secours.
Le cœur qui penche ailleurs en sent quelque amertume ;
Mais parmi l'abondance à tout on s'accoutume.
Vaincre une passion funeste à son devoir,
C'est une bagatelle ; on n'a qu'à le vouloir.
Par exemple, étouffez cette flamme imprudente ;
N'envisagez jamais qu'avec horreur Timante ;
Oubliez tout de lui, même jusqu'à son nom.
Çà, ma cousine, allons, promettez-le-moi !

HORTENSE

Non.

HARPAJÈME

Comment ! non ? Et pourquoi ?

HORTENSE

Je connais ma faiblesse :
Je ne pourrais jamais vous tenir ma promesse.

HARPAJÈME

Harpajème fait donc des efforts superflus ?

HORTENSE

Il sera mon époux ; et que veut-il de plus ?

HARPAJÈME

Mais vous devez au moins lui montrer quelque estime.

HORTENSE

Épouser un mari sans qu'on l'aime, est-ce un crime ?

HARPAJÈME

Il vous déplaît donc ?

HORTENSE

Plus qu'on ne peut exprimer.

HARPAJÈME

Peut-être, avec le temps, vous le pourrez aimer.



HORTENSE

Le temps n'éteindra pas l'ardeur qui me domine :
Je n'aimerai jamais que Timante.

HARPAJÈME, se découvrant.

Ah! coquine!
Je n'y puis soutenir. Connaissez votre erreur;
Et craignez les effets de ma juste fureur.

HORTENSE

Ah! ah! c'est vous, Monsieur? quelle métamorphose!
Pourquoi? Si vous étiez en doute de la chose,
Vous êtes redevable à ma sincérité
De ne vous avoir pas fardé la vérité.
Voilà quelle je suis, par votre humeur jalouse,
Et quelle je serai, si je suis votre épouse.

HARPAJÈME

Votre malice en vain s'applique à l'éviter :
Je serai votre époux pour vous persécuter,
Pour vous rendre odieux et Timante et la vie.
A vous faire enrager je mettrai mon génie[1].

1. *Mon génie,* tous les talents dont la nature a pu me douer, tous les efforts dont je suis capable. — Bien qu'Harpajème soit un odieux tyran, il n'est qu'un tyran de comédie, que nous aurons plaisir à voir dupé. Néron nous laisse une impression tout autre de terreur lorsqu'il s'écrie, à la fin du second acte de *Britannicus :*

Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer.
Mais je mettrai ma joie à le désespérer :
Je me fais de sa peine une image charmante.

« La petite comédie du *Florentin* a toujours passé pour un chef-d'œuvre. Voltaire la préférait à la plupart des petites pièces de Molière » (J.-B. ROUSSEAU). A la fin de ce petit acte, un exempt, tout comme au dénouement de *Tartuffe,* arrête, au nom du sénat de Florence, le jaloux et avare Harpajème, qui devra rendre compte des biens d'Hortense.





TABLE DES MATIÈRES





Paris. — Imp. Paul SCHMIDT, 5, avenue Verdier, Montrouge (Seine).





